

PATRICK McSPARE

LE TESTAMENT DE CHARLEMAGNE



PATRICK McSPARE

LE TESTAMENT DE CHARLEMAGNE



Patrick McSpare

Le Testament de Charlemagne

Bragelonne

Au 5 rue Sainte-Ursule.

Prologue 1

4 décembre 771

Pensif, Charlemagne regardait crépiter un feu de cheminée dans cette petite salle du palais de Samoussy. Son frère cadet Carloman I^{er} s'était retiré ici l'été précédent parce que sa maladie devenait trop douloureuse. De quoi s'agissait-il, d'ailleurs ? Nul n'en avait d'idée précise. À vingt ans seulement, Carloman risquait de vite comparaître devant Dieu. Et, conscient de cet état de fait, Charlemagne regrettait l'hostilité qui caractérisait leurs relations. Mais il n'y pouvait rien. Malgré ses efforts, il ne parvenait pas à dépasser une animosité réciproque.

— Pardonne-moi, annonça Carloman en entrant dans la salle. Un de mes fils est fiévreux, il me voulait près de lui pour s'endormir. Au moins, il n'a pas froid. Moi, si, jusqu'au fond de la couche.

Charlemagne se leva et avisa l'épaisse fourrure qui ceignait Carloman. Ils sacrifièrent ensuite à une accolade de circonstances, dénuée de réelle amitié.

— Alors, réchauffe-toi à ce bon feu, répondit Charlemagne avant de se rasseoir.

— C'est le froid de ma mort imminente et non celui de l'hiver. Les bûches ont beau flamber, elles échoueront à le dissiper.

— Personne ne peut affirmer quand tu trépasseras, mis à part Dieu. Toutefois, puisque tu évoques ta fin, j'aimerais t'entretenir de ton projet de don à des religieux.

— Parles-tu des abbés de Saint-Remi de Reims ?

— En effet.

— Ha ! C'est donc la raison qui t'a poussé à me visiter ! ricana Carloman en tendant ses mains vers l'âtre. Tu arrives trop tard. Il ne s'agit plus d'un projet. Je leur ai offert plusieurs de mes domaines. En retour, ma sépulture sera édifiée dans leur église.

— Il fallait exiger de larges compensations politiques ! Nous gouvernons à deux ! Si la bonne entente avec l'Église est primordiale, elle ne doit jamais exister au détriment du royaume. On ne cède pas des terres conquises de haute lutte en échange d'une tombe !

— Cette tombe-là sera la mienne ! Je la veux riche et bien placée. Te voici, à planer telle une buse attirée par l'odeur de la charogne ! Mais tu t'excites en vain, mon frère. Le roi des Lombards préservera ma descendance de ta rapacité.

Serrant les dents sous l'insulte, Charlemagne se contrôla pour ne pas s'irriter en cette période des fêtes de Noël. Lui et Carloman exerçaient conjointement la charge de roi des Francs. Ils se partageaient la Neustrie, la Bourgogne, l'Austrasie, l'Alamannie et la Thuringe, comme Pépin III le Bref, leur père, l'avait décidé de son vivant. Mais Pépin III était mort en 768 et, depuis, les dissensions royales portaient sur de multiples sujets politiques sans trouver nul apaisement dans des liens fraternels presque inexistantes.

Les parents de Charlemagne et Carloman I^{er} les avaient pourtant fait grandir sans préférence marquée pour l'un ou l'autre. Enfants, ils s'étaient adonnés aux mêmes jeux, amusés des mêmes facéties, baignés dans les mêmes rivières. Et, aujourd'hui encore, leur mère Berthe au Grand Pied prônait l'entente familiale. Précédemment, elle avait intercédé auprès du roi des Lombards, père de l'épouse de Carloman, afin de faciliter une réconciliation désormais effective. De façon officielle, du moins. En réalité, la rancune persistait au cœur des deux rois.

Charlemagne était âgé de vingt-quatre ans et il s'en convainquit désormais : l'avenir glorieux qu'il espérait devrait se bâtir contre les oppositions hargneuses de Carloman, si ce dernier survivait à son mal.

Prologue 2

29 septembre 792

Les clameurs, comme une nuée blanche faite de haine et de joie. Le sang qui ruisselait et poissait les chausses, comme une tempête pourpre aux écœurantes senteurs. La grand-place de Regensburg*, comme une plaine noire de monstres grimaçants. L'excitation malsaine des spectateurs, comme une bile verte jaillissant à chaque coup du bourreau.

Saturé de sensations, le jeune esprit de Riquier basculait à la contemplation des corps décapités. Cinq, déjà. Et quatre têtes à couper encore. Dont celle du comte Theodoric, le père de Riquier. On ne conspirait pas impunément contre Charlemagne, puissant roi des Francs et des Lombards. Cette exécution publique en attestait. Theodoric le savait maintenant, à l'instar de ses compagnons seigneuriaux qui avaient projeté d'assassiner le roi. Et la famille de Theodoric le savait également, parce que contrainte d'assister au supplice.

Nuée blanche, tempête pourpre, plaine noire, bile verte... Riquier abaissa ses paupières, se réfugia un instant dans les souvenirs heureux de l'été précédent, lorsque son père l'initiait à la chasse à l'ours. Un instant, pas davantage. Les clameurs redoublaient, cela signifiait que le prochain condamné s'avançait. Riquier ouvrit les yeux et se décala pour mieux voir. Il distingua d'abord Charlemagne, immobile, grand, fort, tel un ogre à la mine impitoyable. Puis, debout derrière le roi, les vassaux, aussi inflexibles et dont chaque visage se grava dans sa mémoire enfantine.

Blanche, pourpre, noire, verte. Soudain, son père au dos voûté avança et leur regard se rejoignit. Celui du comte Theodoric charriait du désespoir, de la colère, de la peur. Riquier croyait jusque-là son père invincible et donc insensible à l'effroi. Aucune certitude n'était finalement valable en ce monde. Mais ses larmes n'empêchèrent pas l'enfant de remarquer que les lèvres du comte lui adressaient un murmure. Des mots de force et de vengeance, au sens limpide bien qu'inaudible.

Riquier écarta les mains maternelles qui voulaient lui couvrir le visage. Il profiterait de la vie de son père jusqu'à l'ultime seconde. Son père était agenouillé, son père tremblait, son père ne murmurait plus. Et la hache du bourreau retomba. Riquier fixa la tête qui se détacha du torse et tomba dans la fange. Theodoric s'affala sur le ventre, inondé par son sang qui glougloutait de la blessure béante. Un ruisseau supplémentaire. Non, celui-là ne poisserait pas les chausses de Riquier. Un silence glacé l'envahit quand le bourreau donna un coup de pied au macabre vestige qui allait gêner la suite de son travail. La tête du comte roula à plusieurs mètres, la main tétanisée de l'enfant échappa à celle de sa mère, il tourna les talons et s'enfuit.

Le silence glacé céda place à un hurlement plus bruyant que les cris d'une foule. Riquier sentit quelque chose craquer dans son esprit. Quelque chose qui provoquait un vacarme intérieur assez immense pour même terrasser ce dieu crucifié auquel croyait si peu son père. Pendant qu'il courait et bousculait les gens, Riquier prit conscience de sa méprise. Malgré tout, une certitude restait valable en ce monde.

Une seule et unique : la mort. Blanche, pourpre, noire, verte.

* Les termes suivis d'un astérisque dans le texte figurent dans l'index en fin d'ouvrage.

1

LES YEUX, LES OREILLES ET LA LANGUE

11 mai 806

— Libérez le passage ! Nous allons retrouver l'empereur ! clama Winigis en tordant l'oreille de son cheval pour le faire hennir et ainsi attirer l'attention.

Le petit convoi était entré à Suessionum* par le sud, là où se regroupaient les potiers, couteliers, tanneurs et autres artisans. Mais, même loin du palais, beaucoup de monde encombrait cette voirie encore ornée de l'antique carroyage romain. Des gens se retournèrent et découvrirent ce cavalier de haute stature, aux traits réguliers, à l'allure altière, au regard d'airain. Soudain contemplé par de multiples paires d'yeux, Winigis n'eut pas besoin de se déclarer duc de Spolète. Son appartenance à la noblesse était indiquée par la bandelette qui ceignait ses cheveux noirs et la fibule d'or qui fermait sa saie, ce court manteau gaulois toujours apprécié de nombreux voyageurs. Des heuses, les plus hautes bottes qui soient, et un large poignet de cuir couvrant l'avant-bras droit révélaient, eux, la fonction militaire de Winigis. Et ces détails suffirent à faire s'écarter chacun.

— Qu'attends-tu ? Qu'ils s'éparpillent plus vite ! Je ne veux pas rater le début de l'assemblée ! s'impacienta le pape Léon III, debout dans le chariot encadré par quatre cavaliers francs.

— J'agis au mieux ! On ne va pas piétiner des gens heureux d'honorer Charlemagne ! rétorqua Winigis sans se tourner vers son interlocuteur.

Le duc de Spolète n'éprouvait nulle sympathie à l'égard de Léon III, un dépravé notoire qu'il jugeait, en outre, menteur et poltron. Il l'avait pourtant sauvé sept ans auparavant, au printemps 799. Léon III s'était alors réfugié dans la basilique Saint-Pierre de Rome, fuyant des conjurés résolus à

l'assassiner pour faire élire un pape de leur faction. Sans l'intervention de Winigis, Léon III n'aurait sans doute pas survécu.

Lieutenant du roi avant d'être nommé duc, Winigis appartenait depuis son plus jeune âge à l'entourage de Charlemagne. Comme ses grand-père et père, guerriers eux aussi, avaient côtoyé au plus près Charles Martel et Pépin III le Bref, prédécesseurs de l'empereur. S'il n'approuvait pas la totalité des décisions politiques, Winigis entretenait de bons rapports avec Charlemagne. Un fait secondaire, d'ailleurs, car le duc servait avant tout l'incarnation humaine de l'Empire franc tant que cela ne l'obligeait pas à agir de façon injuste ou déshonorante.

Au-delà des préceptes inculqués par un père et une mère tôt décédés, Winigis s'était forgé sa propre vision de l'existence. Elle partait d'un postulat précis : en ces régions de nouveau pourvues d'un empereur, les peuples requéraient l'ordre et l'équilibre seuls garantis par un Charlemagne placé au-dessus de rois empêtrés dans leurs rivalités. Pour avoir eu à déplorer quelques massacres d'innocents perpétrés par ses propres alliés, le duc de Spolète assumait ses paradoxes. Homme de guerre fort d'une longue expérience, il croyait maintenant aux vertus de la paix.

Toutefois, sa loyauté et son sens du devoir le plongeaient parfois dans des situations complexes. Ainsi, Léon III vivait grâce à Winigis qui le méprisait mais suivait les consignes de Charlemagne, fort soucieux de l'unification religieuse de ses royaumes. Léon III jouait un rôle important dans ce vaste projet car, à Noël de l'an 800, Charlemagne avait exigé son couronnement impérial en échange de la protection accordée au pape.

Une stratégie dont Winigis devait s'accommoder, lui qui escortait Léon III en ce jour de *placitum*. Cette année, l'assemblée générale printanière revêtait un caractère exceptionnel puisque Charlemagne y présenterait son testament à ses vassaux. Winigis était déjà informé et n'éprouvait donc pas de curiosité. Il lui tardait juste d'achever sa mission.

Les cavaliers et le chariot progressaient le long de la rive droite de l'Aisne, en direction de l'abbaye Saint-Médard. Bientôt, ils traversèrent un îlot d'habitations envahi par la foule. Encombrement prévisible ; on approchait du palais bâti sur la droite de l'abbaye. Pour ajouter à ce désordre, quelques saltimbanques se produisaient au coin d'une rue. Ce ne furent pas les prouesses de ces jongleurs qui captèrent l'attention de

Winigis, mais une brillance fugace et anormale. L'éclat d'un rayon de soleil sur du fer. Un poignard soulevé à hauteur d'épaule.

— Couche-toi ! cria Winigis en pivotant vers le chariot.

Léon III obtempéra sans poser de questions et l'arme de jet fila au-dessus de sa tête. Moins attentifs que leur chef, les cavaliers francs affichaient des mines stupéfaites, ils regardaient de tous côtés sans rien comprendre. Winigis, lui, avait repéré le tireur jusqu'alors anonyme au premier rang de cette foule. Un blond robuste qui déguerpissait maintenant vers l'arrière, certain de semer d'éventuels traqueurs. Winigis le suivit un bref instant des yeux. Il s'engouffrait dans une ruelle. Mauvais choix, elle se terminait en impasse, Winigis s'en souvenait, connaissant bien Suessionum où il séjournait souvent. L'homme ne commettrait pas une seconde erreur, celle de ressortir par là où il était entré. Il emprunterait le croisement pratiqué dans le dernier quart de cette impasse et qui donnait, lui, sur la place aux Fontaines.

Tout en réfléchissant, le duc de Spolète avait sauté de cheval et dégainé son épée. Il la brandissait afin de s'ouvrir la route. Il courut en parallèle des façades derrière lesquelles détalait le fuyard. Winigis possédait une poignée de secondes d'avance et les gens se dispersant à la vue de son arme ne le ralentissaient plus.

Il atteignit le bout de sa ligne droite et déboucha sur la place aux Fontaines. Là, à deux mètres, la ruelle. D'un bond, Winigis l'atteignit et se retrouva dans la pénombre. Sa vision brusquement affaiblie l'empêcha de repérer à temps l'homme qui plongeait dans ses jambes, l'entraînant au sol. Le choc fut brutal, assez pour que Winigis lâche son épée. Le blond n'avait plus d'armes puisqu'il choisissait ce mode d'attaque. À mains nues, donc. Même ainsi, la victoire n'était pas acquise.

Une rude frappe au poitrail coupa le souffle au duc. Pris par l'ivresse du combat, le blond feulait de rage. Il pesa de toute sa masse, tenta de maintenir sa victime immobile sous lui. Winigis tendit les bras, et ses mains claquèrent les oreilles de son adversaire, qui vacilla. Une ruade acheva de le décrocher, l'envoya bouler en arrière. Winigis avait réagi assez tôt, il demeurait lucide. Le blond se redressait. Un coup de poing au sternum le replia en deux, un coup de coude au front le ramena à terre, un coup de talon à la mâchoire l'assomma à demi. Winigis ramassa posément son épée et vint s'accroupir devant l'homme affalé au bas d'un mur.

— Qui t’a envoyé tuer le pape ? Parle ou meurs, ordonna le duc en appuyant le tranchant de sa lame sur la glotte du vaincu.

— Je n’ai besoin de personne pour vouloir tuer ce maudit. Et si je pouvais, je te tuerais aussi, toi qui le sers.

— Tu connais Léon III ?

— Un jour de soûlerie, il a forcé ma fille, dans la boue, comme un porc prend une truie ! Elle avait quatorze ans, je n’ai jamais réussi à la marier. Quand il crèvera, j’espère que son Jésus-Christ l’empalera sur sa queue divine !

Surpris par cette déclaration, Winigis se tut. Il scrutait le regard de son prisonnier. Ce qu’il y lut le convainquit : l’homme ne mentait pas.

— Tu n’es pas de Suessionum, hein ? Comment savais-tu que Léon III y viendrait aujourd’hui ? finit par demander le duc, sans abaisser son épée.

— La région entière savait qu’il serait là parce que l’empereur doit annoncer des choses importantes.

— Mmh... Quel est ton nom ?

— Herbert. Tu vas me livrer plutôt que de me tuer ici même ? C’est ça ?

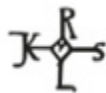
— Ni l’un ni l’autre, décréta le duc en se relevant. Pars, je ne te poursuivrai plus.

À son tour, le blond demeura silencieux, sourcils froncés. Il fixa Winigis, qui montrait un grand calme.

— N’attends pas ma reconnaissance, murmura Herbert. Qui sert un porc est un porc.

— Je ne sers que Charlemagne et je n’attends rien de toi. Cesse de bavarder et va-t’en, ou je t’étripe.

Cette fois, Herbert se le tint pour dit et détala. Winigis patienta un peu avant de quitter la ruelle. Sur la place, beaucoup de gens se pressaient vers le palais. Personne ne porta une réelle attention au blond qui courait. Le duc se dirigea vers l’angle de la façade et pesta entre ses lèvres serrées. Il venait de sauver une nouvelle fois le pape Léon III. La dernière, espéra-t-il...



Les quatre guerriers francs s'arrêtèrent aux marches du palais. Seuls le duc et le pape assisteraient au *placitum*. Léon III arborait une mine revêche, Winigis ayant prétendu que le fuyard s'était échappé. Malgré sa grogne, le pape décocha une œillade concupiscente à un adolescent de frêle allure qui espérait apercevoir Charlemagne, comme toutes celles et ceux regroupés alentour. Habitué à saisir les détails de son environnement, Winigis nota l'attitude de Léon III, et les propos acerbes du dénommé Herbert lui revinrent. Mais il n'était plus temps de regretter quoi que ce soit.

Dans la salle principale du rez-de-chaussée, le *placitum* débutait. Il y avait là plusieurs seigneurs qui se rencontraient souvent. Se séparant avec plaisir du pape, Winigis alla saluer Guillaume d'Aquitaine, militaire émérite de l'empire. Celui-là, le duc ne le fréquenterait plus longtemps, car il allait se retirer à Gellone, dans l'abbaye qu'il avait fondée.

Des évêques étaient également présents, ainsi que de grands lettrés. Parmi ces derniers figurait Éginhard, éduqué à l'abbaye de Fulda puis à l'école du palais d'Aachen*. Fort de rares capacités intellectuelles et artistiques, Éginhard s'était facilement intégré au cercle des érudits de l'empereur. Pour ce dernier, il avait accompli plusieurs missions relatives à la construction des grands édifices. En outre, Éginhard se réclamait à juste titre d'Alcuin, sous l'égide duquel des édifices consacrés à la lecture et l'écriture s'étaient élevés autour de monastères, de cathédrales, d'abbayes. Ancien premier clerc et conseiller de Charlemagne, Alcuin avait péri deux années auparavant. Poursuivant son œuvre, Éginhard, parmi quelques autres, supervisait l'éducation dispensée aux jeunes nobles qui occuperaient plus tard les hautes fonctions de l'Église et de l'empire. Et, justement, Éginhard prenait la parole.

— Suessionum, d'abord capitale du roi Clovis, où fut ensuite couronné Pépin le Bref qui y fit couronner son fils Carloman, Suessionum, donc, reste la résidence privilégiée de nos souverains.

Éginhard effectua une pause étudiée puis déroula un parchemin, tout en se tournant vers Charlemagne qui trônait dans son fauteuil, au bout d'une table rectangulaire.

— Et c'est pourquoi l'empereur a choisi cette cité pour vous informer de son projet testamentaire. Lorsque Dieu l'aura rappelé à lui, le sud de la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence, la Gascogne, la Septimanie, la Navarre et la marche d'Espagne reviendront à son fils Louis le Pieux.

Le grand lettré s'interrompit une seconde fois. Seigneurs et religieux ne disaient rien, mais des regards interloqués se croisèrent. Charlemagne s'affichait impassible, indéchiffrable.

— L'est de l'Alamannie, la Bavière et la Lombardie reviendront à son fils Pépin d'Italie. La Saxe, le Lothringen, l'Austrasie, la France, la Neustrie, l'ouest de l'Alamannie et le nord de la Bourgogne reviendront à son fils Charles le Jeune.

Winigis écoutait sans se manifester davantage que ses voisins. Si lui avait été informé le mois précédent par Charlemagne, une majorité des nobles réunis ici apprenaient la nouvelle avec étonnement et inquiétude. Se pouvait-il que Charlemagne fût malade pour songer à démanteler l'empire au bénéfice de ses enfants ?

— Je me sens très bien et je compte vivre très vieux ! déclara brusquement l'empereur, en réponse aux questions silencieuses. Cela dit, régner exige de prévoir. Je prévois donc. Et je déclare que l'empire d'Occident cessera d'exister avec moi. Mes fils se partageront mes différents royaumes, comme du temps de mes aïeux. Mais ces royaumes seront plus puissants qu'autrefois, parce que mon empire les a consolidés.

Charlemagne se tut et massa du bout des doigts la pointe de son menton imberbe, un signe de profonde réflexion que chacun dans cette salle avait appris à reconnaître. Il se leva ensuite et, avec une plume d'oie, apposa au bas du parchemin ce paraphe constituant son unique compétence en matière d'écriture. S'il parlait et lisait couramment le latin, Charlemagne ne pouvait le retranscrire. Une faiblesse qui lui rendait précieux le soutien de ses érudits et en particulier d'Éginhard.

— Le grand événement étant annoncé, conclut l'empereur, nous pouvons discuter des questions que j'ai établies. Après quoi, nous mangerons et boirons à s'en rompre le ceinturon, ajouta-t-il avec un rire tonitruant. Et je vous ferai entendre mon discours.

Charlemagne regagna son fauteuil. Les débats commencèrent et Léon III se fit discret. Winigis avait appris qu'il s'imposait au *placitum* pour aborder certains sujets en privé avec l'empereur, lequel s'irritait de cette présence non souhaitée. Les heures passèrent. Au terme du repas, Winigis rejoignit Charlemagne qui prenait le frais à une fenêtre.

— Puis-je te parler seul à seul ? demanda le duc en souriant aimablement.

— Ah, Winigis ! Je suis content de te revoir. As-tu fait un agréable voyage ?

— Jusqu'à Suessionum, oui.

Charlemagne gratifia son vassal d'une cordiale accolade, avant de l'entraîner dans une pièce attenante à la salle de l'assemblée. Ce réduit servait de niche provisoire aux cinq Bullenbeisser du souverain.

— Je t'écoute, dit Charlemagne en flattant la robe des molosses qui le fêtaient.

— Je n'aime pas Léon III.

— J'en suis conscient. Et je ne l'aime pas non plus. Crois-tu que j'ai oublié comment il tenta de ternir ma gloire le jour de mon couronnement impérial ? Qu'a-t-il fait ou raconté pendant que tu l'escortais ?

— Rien de grave, concéda Winigis. Mais un homme a essayé de le tuer près de la place aux Fontaines. Je suis intervenu à temps.

— Et tu as eu raison. Peu importe Léon III et ses agissements. Il est le pape. L'empire a besoin d'une religion et d'une langue communes pour que ses peuples se tiennent tranquilles. Bon... Cet homme, qu'a-t-il avoué ? Est-ce un conspirateur ? Tu l'as occis ?

— Je l'ai laissé filer. Il voulait juste se venger. Léon III a violenté sa fille.

— Je comprends ta réaction et je ne te tiens pas rigueur de l'avoir épargné. Alors, toi aussi, comprends-moi. La destinée d'un empire vaut davantage que la vertu de mille pucelles. D'accord ?

— D'accord. Je te demande seulement de ne plus m'envoyer auprès du pape.

— C'est promis. Et maintenant, je vais prononcer le discours qui galvanisera mes vassaux. Tu le sais comme moi, on obéit mieux quand on aime obéir.

Le duc de Spolète acquiesça d'un hochement de tête. Cette allocution traditionnelle était pour Charlemagne l'occasion de donner à voir sa grande énergie. Un moment pas du tout anodin, bien qu'il en parlât avec désinvolture. Winigis et l'empereur allaient sortir lorsque Éginhard ouvrit la porte.

— Un pigeon voyageur vient d'arriver du duché de Vasconie, annonçait-il d'un air préoccupé. Et porteur de mauvaises nouvelles.

— Lesquelles ?

— Le seigneur Eudes de Lapurdum* a péri hier. Des suites de l'attaque d'un ours, semble-t-il.

— Nous arrivons bientôt, Éginhard, grogna Charlemagne en retenant Winigis par un bras.

Le clerc referma la porte derrière lui et Winigis alla s'adosser à un haut meuble, dans l'attente d'une sollicitation qu'il devinait et était prêt à accepter. Sans épouse ni enfants identifiés, visitant rarement ses frères et sœurs à qui il n'avait guère à dire, Winigis passait peu de temps à Spolète, malgré son titre de noblesse. Là-bas, en Ombrie, cette belle région d'Italie centrale, il possédait une terre et un domaine entretenu par ses serviteurs durant ses fréquentes absences. Et Charlemagne le rémunérait régulièrement en récompense de ses bons services, ce qui lui évitait de se soucier des contingences matérielles.

Outre le fait d'œuvrer très officiellement à la consolidation de l'empire, ses fonctions militaires lui permettaient de voyager et de découvrir villes, pays ou peuples inconnus. Certes, ne pas fonder de famille le priverait de descendance, et Winigis appréhendait parfois de vieillir seul. Se tourner vers Dieu en temps voulu suffirait-il à combler les manques ? Rien de moins sûr. Ces craintes secrètes ne dissuadaient pourtant pas le duc de continuer sa vie de nomade missionné pour une noble cause. Le goût de l'aventure et la volonté d'accomplir son devoir le portaient en avant. Demain serait un autre jour...

— Je n'ai pas menti, murmura Charlemagne en tapotant distraitement l'échine d'un chien. Je me sens en pleine forme, malgré ce méchant rhumatisme. À cinquante-neuf ans, toutefois, on ne court plus sans cesse de royaume en royaume. Je dois me préserver et agir par ordre de priorités.

Le duc de Spolète s'abstint de commenter ce constat. Il songea cependant que, avec sa robuste stature, sa très grande taille, ses mâchoires carrées et son regard de loup, l'empereur était aussi impressionnant que jadis. Seules les boucles grises de son abondante chevelure trahissaient son âge. Mais il était vrai que les ravages des ans produisaient souvent des effets non visibles.

— Et quelle est ta priorité absolue ?

— La Vénétie que les Byzantins de Nicéphore I^{er} cherchent à me reprendre, certifia Charlemagne. Néanmoins, d'autres menaces guettent

l'empire d'Occident. Je n'évoque pas les Saxons, dont rien ne garantit la soumission à long terme. Là, je te parle des Vascons.

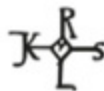
— Oui, même avant la défaite de Roncevaux, on savait que la rébellion couvrirait toujours dans ce duché.

— Et Eudes m'était des plus loyaux, il surveillait le duc Sanche I^{er} Lupus. Le fils d'Eudes ne se montrera peut-être pas aussi efficace. La Vasconie fait barrière entre l'émirat de Cordoue et le sud de mon empire. Je ne peux me permettre de négliger ce danger. La cité de Pompaelo* a juré allégeance à l'émir, ça suffit.

— Tu veux que j'aie me rendre compte ?

— Je veux que tu mènes un groupe de *missi dominici*. Plus important que d'habitude, trois ou quatre abbés. Tu jaugeras la situation et m'alerteras au premier signe de révolte massive. Les Vascons et les Maures ne doivent en aucun cas se liguier contre moi. Ta perspicacité te sera utile là-bas, car tu ne pourras te fier à grand monde. Et surtout pas à Sanche I^{er} Lupus, ce vassal perfide.

Winigis approuva d'un monosyllabe. Tout était dit. Du moins ne nourrirait-il aucun grief à l'encontre de ces religieux-là.



L'aîné des abbés s'appelait Aymar. Le plus jeune, Heiric. L'évêque se nommait Modoin. Lui était d'Aurelianorum*, en Neustrie. Les autres résidaient respectivement à Mettiss* et Viridunum*, deux cités d'Austrasie. Winigis commandait ce petit groupe complété par une escorte de quatre guerriers francs lourdement armés. Indispensable précaution pour un long voyage où les rencontres pouvaient s'avérer fort mauvaises.

Les huit cavaliers chevauchèrent sans véritable halte jusqu'à Ecolisna*, où ils se reposèrent une journée. Après cette étape, il y aurait encore Burdigala*, puis les *missi dominici* entreraient en duché de Vasconie, un territoire que Louis le Pieux ne contrôlait pas réellement, bien qu'il fût roi d'Aquitaine. Winigis avait eu le temps de faire connaissance avec ses compagnons de mission. Il les appréciait tous, et en particulier, le jeune Heiric, très instruit et sympathique. Winigis et ses compagnons atteignirent

les environs de Lapurdum au soir du 8 juin. Mais ils durent longuement trotter au bord de l'Adour avant de dénicher un gué façonné de main d'homme et constitué de grosses roches.

— La nuit sera chaude et le ciel dégagé. Je m'amuserai à observer les étoiles, annonça Heiric, alors qu'ils avançaient au pas sur ce passage menant à la rive opposée.

— Tu feras mieux de t'amuser à dormir, jeune homme, répliqua Winigis qui chevauchait à hauteur de l'abbé. Tu auras besoin d'un esprit clair demain matin.

— Je dors peu, j'arriverai à concilier plaisir et travail. T'ai-je dit que j'étudiais les sept arts libéraux, dans mon école ? Et notamment l'astronomie ?

— Oui, s'esclaffa Winigis. Vingt fois au moins depuis notre départ.

— Sans la volonté de l'empereur, cet élan culturel n'existerait pas chez les Francs. Que Dieu bénisse Charlemagne ! Et t'ai-je dit que j'accomplissais là ma première mission de *missus dominicus* ?

— Non.

— Eh bien, sache que je suis fier de la mener avec toi, un serviteur si zélé de notre empereur. J'ai entendu conter tes exploits lorsque tu boutais les troupes byzantines hors du duché de Spolète.

Le visage grêlé de taches de rousseur du jeune abbé s'éclairait d'un sourire que Winigis lui rendit volontiers. Les *missi dominici* longeaient maintenant la rive droite de la Nive, un secteur inhabité car parsemé de canaux et de marécages. Ils durent dénicher un second gué permettant d'accéder à l'autre berge où se dressait la ville, qu'ils contournèrent pour galoper en direction du sud-ouest. C'était par là-bas, sur une colline située au-delà des limites de l'antique enceinte romaine, que s'élevait le fortin du défunt seigneur Eudes.

— En 802, j'ai pourri plusieurs mois dans un cachot du prince Grimoald III, tempéra Winigis, dont le jeune homme ne cessait de célébrer les faits d'armes. J'avais trente-sept ans et donc déjà l'expérience du combat. L'ennemi m'a tout de même capturé, tu vois. La guerre n'est pas faite que d'exploits. Et on y perd parfois de bons amis... sans parler des innocents assassinés juste parce qu'ils habitaient au mauvais endroit.

D'un geste bref, Winigis signifia à Heiric que la conversation était provisoirement terminée. Les huit cavaliers venaient de dépasser les

cabanes où s'entassaient les serfs attachés au fief de Lapurdum. Autour de ces habitations s'étalait un domaine agricole produisant le nécessaire à la vie des habitants du fortin. Une de ces *villae* auxquelles Charlemagne accordait une attention particulière, car l'unité économique basique de l'empire dépendait d'elles.

Le duc de Spolète et l'abbé Heiric en tête, l'évêque Modoin et l'abbé Aymar suivant à courte distance avec les hommes d'escorte, tous gravirent la colline au trot rapide de leurs montures. Sur le plateau, un vieil homme encadré de guerriers se tenait près des portes taillées dans la palissade. Il attendait les voyageurs.

— Je suis Sigebert, l'intendant du seigneur Eudes, s'annonça-t-il, tandis que les *missi dominici* et les quatre Francs descendaient de cheval. C'est moi qui ai fait envoyer ce message à l'empereur. Soyez les bienvenus.

Plusieurs soldats attrapèrent les bêtes par leur bride pour les conduire aux écuries et Sigebert fit refermer les portes. Winigis détailla brièvement les lieux, dotés d'une tour de guet à l'angle nord-ouest et d'un puits d'eau potable creusé au centre de la cour. En outre, il remarqua une tourelle à pigeons voyageurs, de taille à héberger des centaines d'oiseaux et bâtie à l'angle sud-est, dans la diagonale du poste de guet. Les *missi dominici* pourraient informer Charlemagne. De fait, cette grande construction rectangulaire présentait les critères requis pour résister efficacement aux attaques. Une vraie place forte, sans doute la plus importante de la région.

— Après le repas, je vous ferai conduire à vos chambres, continua l'intendant. Mais il serait bon que vous visitiez d'abord celle du seigneur Eudes.

— Pourquoi cela ? s'étonna Winigis, intrigué par l'air soudain gêné de leur hôte.

— Je... Je ne pouvais l'expliquer dans ma missive. Il y a des choses qu'on doit constater *de visu*.

— Si tu as des connaissances qui nous font défaut, parle ! intima l'évêque. Les *missi dominici* sont les yeux, les oreilles et la langue de Charlemagne.

— Venez avec moi.

Tandis que les guerriers d'escorte étaient pris en charge par leurs homologues du fortin, Winigis et les religieux suivirent l'intendant, qui les conduisit de l'autre côté de la cour. Sigebert ouvrit une porte pratiquée dans

l'aile nord. La chambre du seigneur Eudes se trouvait au milieu d'un long couloir. Aussitôt entrés, les *missi dominici* sursautèrent à la vue d'un message inscrit en latin sur un mur.

Ainsi mourra le roi si coupable

— Qui a écrit ça ? demanda l'abbé Aymar, interloqué. Et avec quoi ? On dirait... du sang séché.

— C'en est, confirma l'intendant. Je ne sais rien concernant l'auteur de ces mots. En revanche, je peux vous informer que, quinze jours avant le trépas du seigneur Eudes, on découvrit au-dehors le cadavre d'un soldat revenant du bourg.

— Même genre d'attaque ?

— Oui, évêque Modoin. Et le mois précédent, deux guerriers avaient péri au cours d'une patrouille de proximité, eux aussi censément tués par un ours. D'après leurs chairs labourées par des griffes, le doute n'était pas permis. Mais, avec cette troisième attaque près du fortin, nos gens commencent à murmurer que le démon Johan de l'Ours hante la grande forêt et...

— Quand as-tu découvert ce message ? coupa Winigis.

— Le lendemain du drame. C'est le fils du seigneur Eudes qui m'a alerté. Seuls lui et moi sommes au courant. J'ai pris soin de ne pas l'effacer pour que vous le contempriez.

— Sage précaution. Maintenant, lave ce mur, inutile de terrifier les guerriers. Où Eudes a-t-il péri ?

— À la sortie du sous-bois qui jouxte le versant est de la colline.

— Que faisait-il là-bas, sans escorte ?

— Je l'ignore, seigneur.

Un lourd silence s'installa. Pendant que l'évêque Modoin chuchotait une prière sans grande conviction, Winigis inspectait le sang bruni qui maculait le mur. Bien que n'ayant jamais séjourné en duché de Vasconie, il connaissait la légende pyrénéenne de Johan de l'Ours, cette créature née d'une humaine et d'un démon.

— L'auteur de ce message a accédé à la chambre sans se faire remarquer. Comme s'il était familier des lieux. Intendant, tu m'indiqueras de manière précise combien de pièces comporte ce fort et où elles se

situent. Par ailleurs, Eudes comptait-il des ennemis connus en son propre fief ?

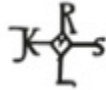
— Par Dieu, non ! s'indigna l'intendant. Le seigneur Eudes traitait ses gens avec équité.

— À quoi penses-tu, duc Winigis ? s'enquit Heiric, très admiratif.

— Je pense que rien n'indique un lien entre ce message et la mort d'Eudes. Je pense qu'il est trop tôt pour accuser le diable. Et je pense qu'on veut nuire à quelqu'un habitant loin d'ici.

— Au roi d'Aquitaine ? proposa l'abbé Aymar.

— Par exemple. Nous ne glanerons nulle information dans l'obscurité. Allons manger et dormir. Demain, nous devons être frais et dispos. Notre tâche va s'avérer plus ardue que prévu.



Riquier sentait le plaisir monter. Il alourdit sa main qui occultait la bouche de la servante. Il ne la laisserait pas appeler à l'aide au moment essentiel. Il accéléra ses coups de reins, la martela encore et encore. Et, enfin, il se déversa en elle.

Reprenant son souffle, Riquier desserra sa prise. La fille n'avait plus de forces pour pleurer, se débattre, ni même geindre. D'un revers de l'avant-bras, il la frappa à la tempe, dosant son coup afin de l'assommer et non la tuer. Riquier n'assassinait ni femmes ni enfants. Seulement des hommes. Le plus possible, certes.

Assis en tailleur sur la couche, Riquier soupira d'aise et caressa les longues griffes d'acier dont la base était attachée au dos de ses mains. Il rajusta la fourrure sur ses épaules et la tête d'ours qui lui faisait un masque, avant d'enjamber la fenêtre et de réintégrer la cour silencieuse. Riquier progressait dans l'ombre d'un mur lorsqu'une silhouette apparut sur sa droite. Il se figea, prêt à bondir. La lune brillant dans un ciel dégagé lui permit de jauger l'homme. Pas un guerrier. Un moine. Les yeux écarquillés d'horreur, il ouvrait la bouche, essayait de crier. Mais la terreur le rendait muet. Riquier s'élança, referma cinq doigts puissants sur la gorge fragile. Le moine ne risquait plus de réveiller qui que ce soit, sa voix était

prisonnière. Une poussée le força à reculer et l'emmena contre la paroi, là où personne ne pouvait plus l'apercevoir.

— Blanche, pourpre, noire, verte, souffla Riquier juste avant de frapper.

Ses griffes s'enfoncèrent dans l'abdomen et remontèrent très vite en ligne droite, jusqu'à ouvrir la cage thoracique. Comme à chaque meurtre, Riquier observa avec fascination ce mélange d'horreur et de stupeur qu'il lisait dans le regard de sa proie. Il trouva cocasse le fait que des gouttes de sang ayant giclé haut s'ajoutent aux taches de rousseur du moine. Puis le regard de la proie s'éteignit. Riquier laissa glisser le corps au sol, sans bruit pour ne pas alerter les sentinelles postées sur le chemin de ronde. Et sans bruit, toujours, il s'éloigna, courbé en deux dans les ombres portées de la palissade, scrutant une ultime fois les environs. À l'autre bout de la cour, une chambre s'éclairait d'une chandelle. Déjà levé ou pas couché, un homme ouvrait sa fenêtre afin de laisser entrer la fraîcheur. Riquier s'immobilisa et, à la faveur de la lune, identifia la haute silhouette.

— Tu seras le dernier à mourir ici, duc de Spolète ! gronda-t-il tout bas.

SATAN GRIFFE LES ÂMES

9 juin

— On dirait que son regard reste emplí de terreur au-delà du trépas, murmura l'abbé Aymar en abaissant les paupières d'Heiric.

— À l'intérieur d'un fortin, on ne trouve ni ours ni loups. Ce carnage est l'œuvre d'un démon qui l'aura attiré dans la cour. Comment les gardes n'ont-ils rien entendu ?

L'évêque Modoin punctua sa question d'un horrible juron. Il marmonna ensuite une brève prière au terme de laquelle Winigis prit à son tour la parole.

— Nul besoin d'avoir attiré ce pauvre Heiric dehors. Il comptait observer les étoiles la nuit dernière. Et s'il n'a pas hurlé son agonie, c'est parce que son assassin l'en a empêché.

— En le bâillonnant ?

— En l'étranglant, Aymar, rectifia Winigis dont l'index désignait les marques violacées présentes sur le cou du cadavre. Quel démon se montrerait si prudent quand sa nature maléfique le protège de vulgaires gardes ? Ce sont les doigts d'un homme qui ont marqué cette gorge.

— Et quelle arme maniait-il, dans ce cas ? Avant d'être évêque, j'ai beaucoup combattu, en France, en Neustrie, en Bourgogne. J'ai assisté à des tueries sur de nombreux champs de bataille. Une hache, un poignard ou une épée ne mutilent pas de cette façon. Et toi, Winigis de Spolète ? As-tu déjà contemplé de telles plaies ?

— Non. Mais une chose m'apparaît cependant : Heiric est mort par malchance en croisant la route de son assassin, dont il a bien malgré lui contrecarré les plans. Quels pouvaient-ils être ?

— S'il ne s'agit pas d'une entreprise diabolique, nous devons interroger les servantes, les soldats, les nobles. Un détail apparemment anodin pourrait se révéler essentiel.

— Exact, Aymar, approuva Winigis qui lissait distraitement de ses doigts la table sur laquelle était allongé le défunt. En outre, les sentinelles qui ont découvert Heiric à l'aube n'ont vu personne entrer ou sortir. Et il est à peine 8 heures. Rien ne garantit que l'assassin soit parti. Peut-être se cache-t-il dans un bâtiment voisin.

— Ce qui lui serait d'autant plus facile s'il y habite en permanence, ajouta Modoin.

— Je constate que tu acceptes finalement d'envisager la culpabilité d'un homme...

— Détrompe-toi, duc Winigis. Un suppôt de Satan peut adopter une apparence banale. C'est ce qu'on disait dans les monastères où j'ai séjourné, en tout cas...

Un lourd silence s'installa et les trois *missi dominici* rassemblés autour de la table plongèrent dans leurs réflexions. Au-dehors, le soleil brillait et Heiric ne s'y réchaufferait plus. Winigis contempla ce visage exsangue rehaussé de taches de rousseur, pour mieux se convaincre de la réalité d'un trépas si imprévisible. Heiric, un jeune homme enthousiaste, confiant en son avenir, en son empereur. Et trop admiratif d'un duc de Spolète pourtant incapable de le préserver du pire.

Winigis revécut en esprit ces moments nocturnes où, le sommeil s'étant dérobé, il faisait les cent pas dans sa chambre et repensait au message sanglant. Lui non plus n'avait rien entendu, rien soupçonné de ce qui allait advenir dans la cour. La preuve était faite : le péril ne rôdait pas juste aux environs de Lapurdum mais au cœur même du fortin censé protéger la cité...

Un grincement de porte ramena Winigis à cette petite pièce provisoirement devenue salle mortuaire. L'intendant Sigebert venait d'entrer et il affichait un air plus maussade encore qu'une heure auparavant, lorsqu'il avait alerté ses hôtes.

— Lothaire, fils du seigneur Eudes, vous recevra sans tarder, annonça Sigebert. D'abord, je dois vous annoncer une autre mauvaise nouvelle. Notre cuisinière a trouvé une servante inanimée dans son lit. Vivante, bien qu'affligée d'un gros hématome. Quelqu'un l'a assommée durant la nuit.

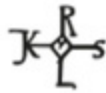
— Est-elle réveillée ?

— Oui, évêque Modoin. Pressée de questions par la cuisinière qui distinguait des traces de semence masculine entre ses cuisses, elle a fini par avouer qu'on l'a prise de force cette nuit.

— Elle est en mesure de décrire son agresseur ?

— En effet. Elle a juré sur Dieu qu'il s'agissait de Johan de l'Ours et non d'un homme.

Winigis se contenta de hocher la tête. Il savait désormais que, la nuit précédente, le meurtrier projetait de violer et non de tuer. Jusqu'à ce qu'il rencontre Heiric...



Dès les premiers mots échangés, le fils du seigneur Eudes fit mauvaise impression à Winigis. Ses intonations mièvres et son regard fuyant indiquaient qu'il ne serait pas d'une grande aide. Assis dans un fauteuil à haut dossier, Lothaire n'avait visiblement guère envie de discuter avec les *missi dominici*. Winigis décida donc de diriger l'entretien après que leur hôte eut achevé de relater la découverte du corps de son père en un préambule dénué d'intérêt.

— Ton intendant et ta mère, si tu l'as encore, possèdent une grande connaissance de ce fief, dit le duc de Spolète en notant le léger tremblement des mains de Lothaire. Ils te seront d'un appui précieux pour administrer Lapurdum le temps que tu acquières de l'expérience.

— Mon père a répudié sa femme il y a des années.

— Pourquoi ? Infidèle ? Inféconde ?

— Précisément, je l'ignore, l'évêque. J'étais enfant et, devenu adulte, je n'ai pas cherché à en apprendre davantage. Peu importe le passé.

— Alors, tu te fieras au jugement du seul intendant, répliqua Winigis qui se promet de revenir plus tard sur l'étrangeté de cette déclaration. Charlemagne comptait beaucoup sur le seigneur Eudes pour surveiller le duc Sanche I^{er} Lupus.

— Je le sais, que crois-tu ? rétorqua Lothaire en quittant son fauteuil pour aller se planter devant la fenêtre.

Il resta là quelques instants, à observer les toits et la cour ensoleillés. De nouveau, Winigis remarqua la fébrilité de ses mains.

— Si le roi d'Aquitaine échoue à régner réellement en Vasconie, décréta Lothaire, continuant d'exhiber son dos aux *missi dominici*, ce n'est pas le seigneur de Lapurdum qui le remplacera. Tous les Vascons que j'ai croisés détestent l'empereur et l'Église. De plus, une bande de rebelles écume la région depuis des mois.

— Ton père ne les a pas pourchassés ?

— Ils détroussent les marchands de passage sans jamais s'attaquer aux gens d'ici. En retour, ils ont l'appui de la population, qui les soutient et s'amuse de nous voir ridiculisés.

— Habile stratégie, commenta Aymar avec un air consterné.

— Mon père a envoyé des patrouilles en divers secteurs, sans résultat. Ces Vascons pillards sont insaisissables. De toute façon, j'ai des soucis plus urgents. L'ours-démon a tué trois de nos soldats. Les autres finiront par refuser de quitter le fortin... ou par désertir, comme l'un d'eux la semaine passée. Il a même essayé d'entraîner quelques-uns de ses bons amis avec lui.

— La servante forcée garde-t-elle sa chambre ? Nous voulons l'interroger.

— Pour cela, tu devras aller à Lapurdum, duc. Je l'ai chassée. Pas de possédée du démon ici.

— Tu aurais pu attendre un peu. Ou, au moins, nous avertir avant.

— J'ai estimé qu'il fallait agir vite. Vous séjournerez peu de temps ici, mais moi, j'y habite. Je ne veux pas que le diable fasse sienne ma place forte. Nos problèmes actuels suffisent.

— Je t'engage à revigorer ton âme, sermonna Modoin. Si tu ne montres pas davantage de combativité, l'empereur finira par te déchoir et te remplacer.

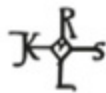
— Je fais de mon mieux et aucun étranger n'obtiendrait davantage. Je pense que Charlemagne en est conscient. Quant à vous, puisque vous avez chevauché jusqu'ici, procédez à votre gré, questionnez, enquêtez. Je ne vous compliquerai pas la tâche.

— Nous requérons bien plus que ta neutralité, réagit Winigis. De combien d'hommes d'armes disposes-tu ?

— Quatre-vingt-douze.

— C'est assez peu, surtout s'ils sont démotivés. Fais appel à des guerriers supplétifs. Et si cela ne suffit pas, sollicite Louis le Pieux. Lapurdum doit être l'ultime rempart du duché de Vasconie contre l'émirat de Cordoue et les vellétés d'indépendance des Vascons.

— L'automne dernier, mon père a déjà recruté cinq mercenaires sur proposition du roi d'Aquitaine, indiqua Lothaire en se penchant à la fenêtre. Les voilà, d'ailleurs. Ils ont capturé le déserteur dont je vous parlais. Au moins, la punition de celui-là servira de leçon aux autres.



Modoin, Aymar et Winigis arrivèrent dans la cour au moment où l'on arrachait le prisonnier à son cheval. Placés en ligne, les hommes d'armes du fortin avaient été réunis par l'intendant, qui observait la scène de loin. Winigis détailla les mercenaires. Tous âgés d'une vingtaine d'années. Pleins de fougue, d'assurance, de force. Le duc de Spolète ne s'attarda guère sur le costaud au crâne pelé et le borgne à front bas. Ces deux-là paraissaient être des brutes sans cervelle. En revanche, leurs trois équipiers dardaient un regard vif sur leur entourage : il s'agissait d'un brun à la trogne comme taillée dans du granit, d'un gaillard aux cheveux d'un roux flamboyant et d'un blond à face d'ange. Winigis s'attarda en particulier sur lui, tant il avait un inhabituel aspect pour un mercenaire, avec ses longs cheveux et son doux visage. Des traits fins et purs, comparables à ceux d'un bel enfant ou d'une jouvencelle, mis à part que dans ses prunelles dansaient les flammes de la violence et de la destruction. Satisfait de son observation, Winigis reporta son attention sur le rouquin, seul à être encore perché sur sa monture. Il levait un bras afin d'attirer l'attention générale.

— Moi, Roland d'Acqs*, agis ici au nom de Louis le Pieux, roi d'Aquitaine ! s'exclama-t-il. Que nul ne me tienne rigueur, cet homme a lui-même scellé son sort. À l'instar de tous les traîtres.

— Je n'ai trahi personne ! protesta le prisonnier. Je voulais juste quitter cette terre livrée au démon ! C'est un crime ?

— Oui ! gueula Roland d'Acqs. Tu étais payé par le seigneur Eudes, vassal de l'empire ! En t'enfuyant comme un poltron, tu as volé l'argent de

ton seigneur ! Pire, tu as tenté de convaincre certains de tes frères d'armes de te suivre !

— J'ai essayé de sauver ceux qui m'importent ! Si on reste ici, on périra avant de brûler en enfer ! Et je ne suis pas un lâche ! Je me suis battu tant de fois que...

Sur un geste de face de granit, l'angélique blond bâillonna le déserteur que les deux autres mercenaires forçaient à tendre les bras.

— Eh bien, tu ne te battras plus ! Pour cela, il faut pouvoir tenir des armes ! certifia Roland d'Acqs en dégainant son épée.

Le captif avait compris. Il se tortilla sans échapper à ceux qui l'immobilisaient. Quand la lame lui trancha les mains, il émit un long rugissement étouffé par le linge qui obstruait sa bouche. Il secoua la tête, roula des yeux fous et se mit à bondir si puissamment que ses bourreaux durent le lâcher. Il voulut s'éloigner mais n'alla pas loin. Un coup de poing du mercenaire borgne l'envoya rouler à terre, où il demeura tétanisé, fixant ses poignets dont giclaient des flots de sang.

— Ligotez-lui les chevilles ! ordonna Roland d'Acqs en essuyant sa lame sur sa cuisse. Qu'il agonise ici même, que chacun le contemple et se souvienne du châtement promis aux traîtres ! Lorsqu'il se sera vidé, nous jetterons sa charogne aux loups. Entendez-moi ! S'il fallait vous traquer tous, nous le ferions et nous vous rattraperions tous !

Roland d'Acqs toisa les soldats alignés qui se gardaient du moindre commentaire. Puis il fit contourner le supplicié par son cheval et avança au trot jusqu'au bout de la cour, où se tenaient Winigis, Aymar et Modoin.

— Bienvenue, *missi dominici* ! dit le mercenaire d'une voix maintenant posée. Le vieux Sigebert m'a informé de votre présence et du meurtre de la nuit dernière. Que votre ami repose en paix aux côtés de Dieu. J'aurais souhaité vous accueillir en festoyant, mais mon devoir prime.

— Je suis l'abbé Aymar. La punition ne te semble-t-elle pas disproportionnée ? Bastonner cet homme, lui confisquer ses maigres biens et le chasser aurait suffi à marquer les esprits.

— En temps normal, oui. Seulement, ce temps ne l'est pas. Les Vascons guettent le moindre prétexte de révolte, des rebelles terrorisent nos serfs, Johan de l'Ours vient nous étripper jusque dans ce fortin. D'ailleurs, même sans tout ça, j'aurais dû me montrer inflexible. Louis le Pieux exige la plus grande sévérité pour que cette région reste sous contrôle relatif.

— Où as-tu retrouvé celui que tu pourchassais ? s'enquit Winigis qui refrénait à grand-peine son envie d'aller abréger les souffrances du prisonnier.

— Plus au sud, à Iluro*, expliqua Roland d'Acqs en descendant de cheval. Il se cachait chez son frère. Ne pense pas que je sois insensible. J'ai combattu près d'une année à ses côtés, lors d'escarmouches contre ces rebelles ou contre des groupes d'éclaireurs de Cordoue.

— Ils se risquent si loin sur nos terres ? s'étonna Modoin.

— Quelquefois, oui. Les Maures se servent de Pompaelo comme poste avancé depuis que la cité a juré allégeance à leur émirat. Bref, ce guerrier était courageux jusqu'à ce que la peur de l'ours-démon le saisisse. Le dépouiller et le chasser n'aurait pas suffi à discipliner ses frères d'armes ; ils sont aussi terrorisés que lui.

Winigis scrutait avec attention le mercenaire dont un pli soucieux barrait le front. Ce rouquin aux larges épaules avait un regard loyal, un menton volontaire. Un guerrier chevronné, malgré son jeune âge. Impitoyable, il venait de le démontrer, mais sans doute capable de discernement au vu de son élocution. Donc, un allié potentiel dans cette affaire où les soutiens promettaient d'être rares.

— Qui commande ton groupe ? Toi, je présume ? s'enquit le duc de Spolète au terme de son inspection.

— Moi et Brise-Gueule, celui aux cheveux bruns. Nous avons déjà accompli ensemble bon nombre de missions au nom de Louis le Pieux.

— Ce n'est pas le cas des trois autres ?

— Non. Pour chaque tâche que nous confie le roi d'Aquitaine, nous recrutons des guerriers à bonne réputation. Comme ceux-là. Ils s'appellent Bernard Gro-Œil, Dagoulf Poing-Ferré et Gonderic de Treci, surnommé Ange-Noir, car il est un grand pourvoyeur de mort en dépit de sa douce apparence. Et, les ayant vus manier l'épée pendant les escarmouches dont je te parlais, je peux t'affirmer qu'ils honorent les rumeurs courant à leur sujet.

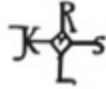
— Ils m'ont l'air très aptes à pourfendre autrui, estima Modoin avec une moue de connaisseur.

— Oh oh, tu t'intéresses donc à la guerre en plus de t'occuper des âmes, l'évêque ?

— J'ai combattu assez longtemps, oui. Et j'en garde un souvenir heureux.

— Je te comprends. Au bout de ta vie, tu auras accompli œuvre utile. Allez, je vais dormir. Nous avons chevauché de nuit, je dois récupérer mes forces. Si vous voulez, nous nous verrons ce soir et ferons un point sur la situation.

Et Roland d'Acqs passa entre les *missi dominici* en jetant un ultime regard au supplicié qui se tordait à terre.



— Pourquoi cet air sombre ? murmura Aymar. À cause du déserteur ?

— Oui, confirma Winigis, accroupi devant la porte. J'ai honte de ce que j'ai fait là. Ou plutôt, de ce que je n'ai pas fait. Cet homme endure un calvaire sans le mériter.

— Je partage ton opinion. Néanmoins, le mercenaire a vu juste en estimant qu'il fallait appliquer un châtiment exemplaire. Si tous ces hommes d'armes abandonnaient le fortin, Lapurdum tomberait aux mains des Vascons ou des Maures avant que Louis le Pieux n'envoie des troupes de remplacement. Et Lapurdum est aux portes du royaume d'Aquitaine.

— La sauvegarde d'un empire exigera toujours le sang de ses soldats. En particulier de ceux qui tentent de décourager la troupe. Je regrette ce qui s'est passé mais, quand on sert Charlemagne, on ne s'oppose pas au roi d'Aquitaine.

— J'en suis conscient, Modoin. C'est pour cela que j'ai renoncé à abrégé les souffrances de ce malheureux. Si Johan de l'Ours hante le sommeil des gens d'ici, moi, c'est ce regard désespéré qui me poursuivra longtemps.

— Pourquoi effleures-tu tant la serrure, Winigis ?

— Afin d'en mieux ressentir les éraflures. L'agresseur de la servante l'a crochetée. Cela signifie que la porte était fermée à clé avant l'intrusion.

— Et donc ?

— Cette fille a subi le rut d'un homme et non d'un démon, certifia le duc de Spolète en se redressant. Satan griffe les âmes, non les serrures. Pourquoi recourrait-il à de telles méthodes pour franchir un obstacle, alors qu'il sait passer au travers des murs ?

— Il se serait agi d'un homme grîmé en ours ?

— Sans doute, Aymar. Voici de quoi orienter nos recherches, puisque la fouille de la chambre n'a rien apporté.

— La ruse suprême du diable consiste à faire croire en son absence, paraît-il, objecta Modoin. Toutefois, un témoignage direct de cette fille serait souhaitable, je le reconnais. Dommage que Lothaire l'ait aussitôt renvoyée...

— Le nouveau seigneur de Lapurdum craignait sans doute que cette présence ajoute à la terreur de ses hommes. Et je le comprends. Le prévenons-nous de notre découverte ?

— Non, s'empressa de répondre Winigis. Lothaire me paraît le moins fiable du lot. Ou il crève de peur, ou il nous cache des choses. Cette seconde option est à mon avis plus plausible. Dans ce cas, son intendant pourrait fort bien le couvrir.

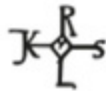
— Prudence et discrétion. Je suis d'accord. Ressortons, voulez-vous ? Il est temps d'honorer Heiric et d'assister à sa mise en terre.

— Oui, Modoin. Et ensuite, nous irons dans la cité pour déterminer de quelle manière cette servante peut faire progresser notre enquête. Nous ignorons même si ce soi-disant ours-démon lui a parlé en la besognant.

— Tu estimes visiblement préférable de questionner cette fille avant de procéder à un interrogatoire général. Je ne suis pas aussi catégorique que toi, répliqua Aymar, alors que les trois *missi dominici* se dirigeaient vers la sortie de ce long couloir.

— Nos hôtes attendront quelques heures sans conséquences. La servante risque d'être chassée de Lapurdum comme elle l'a été d'ici.

— Tu as raison, approuva Modoin. Allons, indiquez-moi des prières à offrir à l'âme d'Heiric. J'avoue que je connais mal celles qui conviennent à ce genre de situation...



Pendant qu'Aymar, Modoin et lui chevauchaient, Winigis repensait à Heiric, hier si vif et aujourd'hui enfoui dans le petit cimetière jouxtant le

fortin. Comment aurait-il jugé l'attitude du duc de Spolète vis-à-vis de ce déserteur supplicié ? Mal, sans doute.

Par tradition parentale et propension pour la carrière militaire, Winigis s'était habitué dès son jeune âge à enchaîner les missions au nom de Charlemagne. Mais celle-ci, censée au départ être ordinaire, prenait une tournure inédite. Car, en cet après-midi à la chaleur étouffante, le duc de Spolète se sentait pétri d'un sentiment nouveau : la honte.

Évidemment, il avait souvent assisté au spectacle de l'agonie et parfois tué lui-même, dans le feu d'un combat, à armes égales. Mais aujourd'hui, une injustice flagrante s'était déroulée sous ses yeux sans qu'il essaie d'y remédier, par réflexe et non par crainte de représailles. Pour un militaire, la défense de l'empire primait, comme l'affirmait le mercenaire Roland d'Acqs.

Oui et cent fois oui, le jeune Heiric à l'esprit éclairé aurait fort mal jugé la passivité d'un homme qu'il admirait tellement. Las... Heiric était mort et Winigis reniflait l'odeur de sang qu'exhalait sa mauvaise conscience.

Malgré la honte, la mission devait continuer...

AUX FLAMMES PURES

La matinée s'achevait lorsque les *missi dominici* entrèrent dans Lapurdum. Ils trottèrent d'abord le long de l'enceinte romaine, avant de découvrir une voie qui filait vers le centre de la cité. Celle-ci se composait d'une vingtaine d'îlots d'habitations séparés par de nombreuses voies de passage, souvent étroites. Parfait pour un guet-apens, songea Winigis en scrutant les premières maisons soutenues par des poteaux et érigées sur sablière basse.

Plusieurs hommes à mine farouche se tenaient sur le pas de leur porte et dardèrent sur les cavaliers un regard fort inamical. Des trognes de montagnards rodés au combat, estima Modoin en tapotant le poignard caché sous ses habits. Il n'y eut pourtant ni insultes ni agression. Seulement ces lourdes œillades, qui promettaient le pire et suivaient les visiteurs mètre après mètre.

Lapurdum résonnait des mille sons habituels d'un milieu de journée. Winigis, Modoin et Aymar bifurquèrent bientôt pour converger vers la place centrale. À proximité, des enfants couraient autour d'un enclos garni de brebis. Pris par leurs jeux, ils dédaignèrent les intrus. Mais l'unique femme présente vint murmurer à l'oreille d'un garçon qui éclata aussitôt de rire. Aymar pensa que, non contents de détester l'empire, ces Vascons ne le craignaient absolument pas. Les toges blanches de l'évêque et de l'abbé, les accessoires désignant le duc comme militaire, tous ces attributs qui inspiraient d'habitude le respect n'impressionnaient ici personne.

Les *missi dominici* essuyèrent d'autres œillades hostiles, dépassèrent d'autres enfants joueurs. Ils croisèrent des charretiers, des paysans rentrant d'un champ, des chasseurs aux bras chargés de gibier frais. Puis ils atteignirent une voie bordée de bâtisses très rapprochées, construites selon la technique du pan de bois, dotées de pièces assemblées dans un même

plan. Un archer posté sur un toit aurait aisément pu atteindre trois cibles imprudentes. Cet espace étriqué ne permettait aucun écart brusque, il était un piège potentiel.

Aussi Winigis, Aymar et Modoin soupirèrent-ils de soulagement en atteignant la grand-place du bourg, où trônait un temple fait de pierres et dédié au dieu Mars. Plus loin, à l'angle nord-ouest de l'enceinte, ils apercevaient les vestiges de l'antique *castrum* surélevé. Mais c'étaient les environs du temple qui les intéressaient. En particulier la demeure jouxtant une forge où un colosse à longs cheveux martelait une lame de fer sans lâcher des yeux les visiteurs qui s'approchaient.

— Salut à toi ! s'annonça Winigis en économisant un sourire qui n'aurait reçu aucun retour. Nous cherchons Arbil, la servante. C'est ta fille, selon ce qu'on nous a...

— Elle n'habite plus ma maison ! coupa le colosse dans un latin approximatif. Cherchez-la ailleurs !

— Ailleurs dans Lapurdum ? demanda Aymar.

— Ailleurs.

— Tu l'as chassée ? insista Winigis. Elle t'a raconté ce qui lui est arrivé ?

— Des servantes nous l'ont dit tantôt. Qui suscite la convoitise des dieux n'a plus à côtoyer les mortels.

— Tu abandonnes ta propre fille après ce qu'elle a subi ?

— Je n'abandonne personne, l'homme ! Arbil appartient désormais à Xan l'Ours. Vous n'aurez qu'à déclarer ça à votre empereur !

— Comment sais-tu que nous sommes des *missi dominici* ? Et ne me reparle pas des servantes, elles ignorent encore tout de nous, gronda Modoin dont les sangs s'échauffaient devant tant d'insolence.

— Vous arrivez du fortin, on vous a vus descendre de la colline.

— Et alors ? Nous pourrions être deux religieux et un guerrier en visite chez ton seigneur. Qui t'a informé à notre sujet ?

— Les arbres nous répètent ce que les dieux leur racontent. Repartez donc sur vos terres du Nord pendant que c'est possible.

— Je devrais te couper la langue ! fulmina Modoin. Lapurdum est un évêché, nul n'a le droit d'y évoquer des croyances païennes !

— Ah ! Un évêché sans évêque ! Le père du père de mon père en vit passer un à Acqs et ce fut le dernier ! Envisagerais-tu de prêcher chez

nous ? rétorqua le forgeron avec un sourire où l'agressivité le disputait à la moquerie.

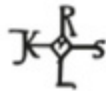
Durant la totalité de l'échange, il n'avait cessé de taper sur son fer. Il s'arrêta net et fixa successivement chacun des cavaliers.

— Vous n'imposerez jamais votre loi en Vasconie ! cracha-t-il pour conclure.

— Tu vas sur-le-champ demander pardon, sinon, je te...

— Nous partons ! intervint Winigis en posant une main sur l'épaule de Modoin dont la face virait au rouge colérique.

Le duc de Spolète avait remarqué qu'un attroupement d'hommes porteurs de fourches et de bâtons se formait à l'autre bout de la place. Mieux valait s'éloigner sans déclencher une rixe qui aurait obligatoirement mal tourné. Winigis prit soudain conscience de la pleine réalité du credo des conseillers de Charlemagne : en Vasconie, aucun émissaire de l'empire n'était en position de force.



— Que dis-tu, mon père ? Parle plus fort, je t'entends mal...

Riquier regarda autour de lui en essayant de situer dans les airs l'emplacement de son interlocuteur invisible.

— Ou me trompé-je ? Confondrais-je le bruissement des fourrés avec tes murmures ? Es-tu vraiment là, mon père ? Si oui, fais-le-moi savoir.

Durant quelques secondes, Riquier garda les yeux clos afin de mieux étendre ses perceptions. La concentration augmentait les tics nerveux qui agitaient son visage. Lorsqu'il releva ses paupières, il sourit à l'écoute de ce qu'il identifia comme une respiration distincte de la sienne, tout près.

— Oui... Oui, oui... Je te perçois, maintenant, souffla Riquier en décochant un regard entendu au vide. Tu es bien là, mon père. La servante ? Ne t'étonne pas. La posséder revenait à déposséder doublement Eudes. Il la prenait parfois ; tu ne l'as pas vu, de la terre des ombres ? Ainsi, j'ai volé sa vie et aussi ses femmes au seigneur de Lapurdum. Je m'approprie plus encore la force de l'ennemi tué. Non, non, n'aie crainte ! Eudes perdra aussi son fortin.

Secoué par un rire en cascade, Riquier marcha jusqu'au bout du chemin. En contrebas, un daim qui traversait à découvert bondit dans des buissons. Précaution inutile. Riquier n'assouvissait pas sa rage inextinguible sur des animaux indignes d'être traqués.

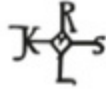
— Te souviens-tu de Winigis, le duc de Spolète ? reprit-il une fois son hilarité calmée. Oh oui, je ressens que tu t'en souviens ! Il me semble entendre les insultes dont tu l'abreuves. Winigis se tenait aux côtés de Charlemagne, le jour où ils t'ont tranché le col. Alors, je t'en informe si tu l'ignores : Winigis est ici, l'intendant l'a appelé au secours. Comment ? Oh oui, évidemment. Et il souffrira longtemps, je te le promets. À bientôt, oui, père, à bientôt, à bientôt...

Le sourire s'effaça du visage de Riquier. Tremblant d'appréhension, il alla s'appuyer contre un arbre. Tout végétal était son allié lorsqu'il recouvrait sa forme d'ours. Hélas, nul allié n'empêcherait la terre des ombres de réclamer son habituel tribut. S'entretenir avec l'invisible se payait d'un prix hors du commun. Celui de l'horreur intime.

Comme à la fin de chaque conversation spectrale, Riquier retint sa respiration en voyant la tête martyrisée apparaître face à lui et tomber au sol. Quatorze ans après, son père n'avait pas vieilli. Il conservait donc en théorie son noble faciès. Non. Car, quatorze ans après, son père était toujours trépassé. Les yeux exorbités du défunt tétanisèrent Riquier, qui gémit et redevint l'enfant désespéré de jadis. Il tenta d'échapper à son horreur intime en cachant son visage dans ses mains ; ses sanglots rauques effrayèrent les oiseaux. Puis le craquement familier retentit dans son esprit et mit fin au paiement du tribut.

Riquier s'était affaissé au pied de l'arbre. Il se releva et inspira à fond. La tête coupée avait rejoint l'inaccessible royaume des ombres. Rendu à l'âge adulte, Riquier récupéra la totalité de ses aptitudes. De nouveau, il était le dieu-ours, le destructeur d'empire. Il faillit céder à la tentation de rugir son défi à la face du monde mais se ravisa vite. Si près du fortin, cela pouvait provoquer l'arrivée d'une patrouille, en admettant que ces couards réunissent assez de courage pour grimper à cheval. Et Riquier ne voulait tuer qu'à des moments choisis, ceux où son secret ne risquait pas d'être découvert.

D'autres morts, il y en aurait bien assez tôt. Xan l'Ours y pourvoierait.



Constatant la position basse du soleil, Winigis, Aymar et Modoin firent halte près du monticule qui accueillait les ruines du *castrum* romain érigé en pierres sèches. De midi jusqu'à cet instant, ils n'avaient cessé de chercher la servante. Et ils s'étaient partout heurtés aux mêmes dénégations hostiles. Personne n'admettait avoir aperçu Arbil, pourtant en principe revenue à Lapurdum deux heures auparavant. Les *missi dominici* dépités s'assirent sur un muret. À jeun depuis le matin, ils décidèrent de se remplir l'estomac sans attendre leur retour au fortin, grâce aux provisions amenées par le prévoyant Modoin.

L'aire qui entourait le *castrum* était dégagée et comportait un sol plan. On y distinguait çà et là, quelques tranchées de fondations, fosses où des hommes planteraient sans tarder les poteaux porteurs de leur future maison. Preuve que Lapurdum était une cité vivante et dynamique... mais païenne. Il y avait aux alentours peu de passage et juste deux petits groupes d'habitations. Un endroit où se restaurer en paix et réfléchir.

— Si la servante n'était pas retournée chez elle ? envisagea Modoin en mordant goulûment dans une épaisse tranche de lard fumé. Elle se doutait que les siens la rejetteraient en apprenant que l'ours-démon l'avait souillée. Tous ces mécréants doivent trembler à l'idée qu'elle se transforme en suppôt de Satan... Ou qu'elle en enfante un si elle s'est fait engrosser.

— Je pense plutôt que beaucoup de Vascons célèbrent le culte de Johan de l'Ours, objecta Winigis. Peut-être a-t-elle trouvé refuge auprès d'un de ces adeptes. Sinon, où serait-elle allée, seule et vulnérable, alors que des brigands rôdent sur les chemins et qu'on se fait étripper dans les forêts ?

— Elle a pu rejoindre les montagnes. Et dans ce cas, nous ne l'attraperons jamais.

— Il le faut cependant, Modoin. Arbil est la seule ayant survécu à celui qui a tué un seigneur et trois soldats. Son témoignage permettra de mieux comprendre ce qui se trame ici. Satan œuvre certes à la perte des hommes, mais je l'imagine mal en train d'écrire sur le mur d'une chambre pour menacer un roi en particulier.

— Dans ce cas, intervint Aymar, n'écartons pas la possibilité qu'une bête dressée par un malfaisant ait commis ces crimes. J'ai déjà rencontré des montreurs d'ours qui obtenaient des résultats stupéfiants.

— Le mieux dressé des ours laissera des empreintes. Je vous l'accorde, difficile d'en reconnaître auprès des victimes extérieures, avec le passage de tant d'animaux. En revanche, dans la cour, il y avait seulement des traces de pas humaines. Et masculines, au vu de leur taille. Je ne crois pas à l'hypothèse d'un animal dont... Que fais-tu, Modoin ? Tu pries ? s'étonna Winigis en voyant son compagnon marmonner tête baissée.

— Non, je me remémore une conversation avec un abbé très savant. Je lui parlais de mon prochain déplacement en Vasconie et il me nomma les évêques qui voulurent jadis convertir cette terre païenne. Il n'en énuméra que quatre : Galactoire, Licérius, Gratien et Artémon. Par Dieu, quatre à peine, comment est-ce possible ?

Modoin haussa ses broussailleux sourcils et engloutit une nouvelle tranche de lard.

— Guère surprenant, expliqua Aymar, le saltus vasconum s'est montré particulièrement rétif à l'évangélisation.

— Qu'appelles-tu « saltus vasconum » ?

— C'est une expression romaine, Modoin. Elle désigne une région septentrionale, boisée... ainsi que les montagnes au-dessus de nous, dont sont un jour descendus les Vascons.

— Eh oui, soupira Winigis, Charlemagne l'a souvent déploré. Les mentalités d'ici sont différentes de celles des pays du Nord. Les Vascons ont toujours refusé d'assimiler la culture de leurs conquérants. Du coup, ils vivent aisément dans leur annexe lointaine dont les anciens rois se désintéressaient, parce que échouant à les soumettre. Même le grand Clovis...

— Eh bien moi, j'aurais cassé ses dents à ce forgeron si tu ne m'avais pas retenu, duc Winigis ! grogna Modoin en crachant au sol.

— Cela aurait été une erreur. D'une part, rien ne certifie que nous serions repartis vivants et, d'autre part, il faudra réussir à parler. Lorsque le sang a coulé, on ne parle plus.

— Parler ? Et de quelle façon, avec ces païens acharnés à nous haïr ?

— Il ne s'agit pas juste d'une histoire de meurtres. Il y a ce message inscrit dans la chambre d'Eudes. Si le roi d'Aquitaine court à son malheur,

l'empire entier en pâtira. Et nous servons l'empire. Alors, oui, nous devons discuter avec les Vascons pour faciliter notre mission, puisque nous ne comptons pas sur ceux du fortin.

— J'entends tes arguments, Winigis. N'espère pas trop. Modoin évoquait tout à l'heure les évêques d'il y a deux ou trois cents ans. En ce temps-là, les Vascons étaient des cavaliers maniant la lance et l'arc sur des chevaux qui s'adaptaient au rude terrain montagneux. Leurs clans s'organisaient autour du serment réciproque fait entre chefs. Aujourd'hui, rien n'a changé, hormis l'endroit où ils habitent. Nous aurons du mal à les amadouer...

— Tu t'es amplement renseigné, constata Modoin en croquant dans son ultime tranche de lard.

L'abbé Aymar eut une mimique qui se voulait modeste. Comme l'évêque, il avait mené une existence guerrière avant de servir Dieu. Mais là s'arrêtait l'analogie. Son nez cabossé et ses mâchoires carnassières montraient le caractère querelleur de Modoin, qui jouait encore souvent des poings ou du couteau malgré ses fonctions ecclésiastiques. Aymar, lui, était plus âgé, plus svelte, plus mesuré, même s'il cultivait une certaine nostalgie des jours de gloire et de fureur où il tirait l'épée contre les rebelles saxons.

Surtout, au contraire de Modoin, Aymar ne se contentait pas d'administrer les affaires spirituelles au quotidien. Il s'intéressait à nombre de choses et avait acquis une érudition certaine, notamment grâce aux enseignements d'Alcuin, le défunt conseiller de Charlemagne. Et, avant son départ, Aymar s'était instruit concernant ce duché de Vasconie qu'il allait découvrir.

— J'ai souhaité me préparer au mieux, répondit-il en extrayant un parchemin de sa besace. Voulez-vous entendre ce que Grégoire, un évêque jadis célèbre pour son *Histoire des Francs*, disait des Vascons voici plus de deux siècles ? C'est révélateur.

Winigis acquiesça en reposant sa boule de pain, Modoin opina du chef parce qu'il avait la bouche trop pleine pour articuler et Aymar déroula le parchemin qu'il lut à haute voix.

Les Vascons, se précipitant des montagnes, fondent sur les plaines, ravagent les vignes et les champs, livrent les maisons au feu et emmènent quelques habitants captifs avec leurs

troupeaux. Le duc Austrovald marcha souvent contre eux, mais n'en tira qu'une faible vengeance. Dans les années 580, un effroyable tremblement de terre secoua les Pyrénées et fit jaillir d'énormes blocs de rocher qui roulèrent jusqu'au fond des vallées. Ensuite, la peste s'en mêla et les malheureux refluèrent de partout.

— Nous aurons affaire à de forts tempéraments, conclut Aymar en réenroulant son parchemin. Je partage toutefois l'avis de Winigis. Si des conspirateurs menacent le roi d'Aquitaine, il faut collecter des renseignements et remonter la piste. Attaquer de front ne nous rapporterait rien.

— À moins de bastonner ces mauvais bougres, de leur briser bras et jambes jusqu'à ce qu'ils avouent la vérité. Ne me regardez pas ainsi, ajouta Modoin après un bref silence. Je plaisantais. Je sais bien que nous manquons de cachots alentour pour enfermer tant de gens.

— Rentrons, d'accord ? proposa Winigis en allant récupérer son cheval qui broutait non loin. La nuit tombe tard mais, au vu de la situation, je préfère éviter de chevaucher dans l'obscurité. De toute façon, nous n'obtiendrons rien à Lapurdum aujourd'hui.

Dix minutes plus tard, les *missi dominici* repartaient. Ils suivirent le versant ouest de l'enceinte afin d'éviter une éventuelle embuscade dans les voies étroites séparant les maisons. Ce fut à l'approche du temple de Mars situé loin sur leur gauche qu'ils perçurent des bruits répétés et rythmés. Modoin freina le premier sa monture, bientôt imité par Winigis et Aymar. Interloqués, tous trois se consultèrent du regard, avant de s'arrêter complètement.

— Compteraient-ils passer la nuit à danser ? grogna Modoin.

— Ils procèdent plutôt à une cérémonie païenne, corrigea Winigis.

— Voyez, là-bas ! lança Aymar en désignant un toit distant d'une vingtaine de mètres.

Trois Vascons s'y étaient juchés. Ils se tenaient debout, tournés vers le centre de la cité. En quelques secondes, d'autres toits se hérissèrent de silhouettes. Au sol, les gens sortaient de leurs maisons, hommes, femmes et enfants mélangés. Par chance, cette foule commença à marcher en direction

du temple, alors que les *missi dominici* se tenaient à l'extrémité arrière de la ville. De la sorte, personne ne s'avisa de leur présence.

— Grimpons là-haut, dit Winigis en désignant la grange à côté de laquelle ils se trouvaient. Aucun bestiau ne nous y rejoindra pour nous disputer nos places.

Le duc et l'abbé se hissèrent le long des poteaux de soutènement. Pénalisé par son embonpoint, Modoin ahana, grogna et pesta. Il parvint finalement à atteindre le toit et s'allongea à plat ventre aux côtés de ses compagnons.

De leur poste, ils avaient une vue d'ensemble de la place centrale. Comme pressenti par Winigis, un rituel se déroulait à proximité du temple de Mars. L'explication de ces coups sourds et rythmés se révéla aux *missi dominici* : plusieurs Vascons assis en tailleur frappaient de leurs mains sur des troncs d'arbre creux. Leurs percussions produisaient une mélodie lente, répétitive, lancinante.

L'endroit grouillait maintenant d'individus joyeux. La plupart d'entre eux observaient une plate-forme de boue séchée qui supportait des sculptures en bois. De taille d'homme et attachées à des poteaux, elles possédaient des formes grotesques, chaotiques. Dans les rues avoisinantes, beaucoup de Vascons ne pouvaient plus accéder à la grand-place bondée. Ils installaient sur leurs épaules des enfants qui, de leur position élevée, assisteraient quand même à l'événement.

Pendant près d'une heure, les *missi dominici* scrutèrent cette foule, cherchant en vain à repérer la servante Arbil au bras d'un éventuel protecteur. La pénombre commençait à poindre. Aux abords du temple, de multiples brandons s'allumèrent. Trop tard pour chevaucher avant l'obscurité, songea Winigis. Du moins, nul Vascon ne regarderait vers ce perchoir.

En contrebas, des gens buvaient, mangeaient. Certains dansaient, tournant en rond avec les bras levés. Mais le brouhaha diminua quand des hommes menés par un manchot s'approchèrent de l'estrade. D'un élan commun, ils jetèrent leurs torches au pied des figurines bicornues.

Instantanément, un brasier naquit et des centaines de bouches scandèrent une seule clameur. Le feu arrêté par la boue séchée ne s'étendit pas. Il ne pouvait que monter le long des poteaux distants entre eux d'environ deux mètres.

— Voyez-moi ça ! souffla Modoin. Je le savais ! Ils honorent encore leurs faux dieux !

— Le manchot est un chef de clan. C'est avec lui qu'il faudra traiter. Que crient-ils donc ? Je n'arrive pas à saisir...

— Ils emploient leur langue barbare, s'irrita Aymar. Impossible de comprendre...

Les Vascons aux troncs d'arbre accélérèrent soudain leur rythme et des jeunes femmes apparurent à l'arrière de l'estrade. L'une d'elles se détacha du groupe. Élançée et gracieuse, vêtue d'une robe courte qui moulait ses formes généreuses, elle avança entre deux poteaux, dédaignant les flammes qui l'effleuraient pourtant. Elle secoua sa crinière noire et se mit à danser. Son corps suivait à la fois les percussions des musiciens et la course aléatoire du brasier. Emportée par son élan sensuel, elle communiait à la fois avec le son trépidant et les lueurs orangées alors que, en retrait, ses compagnes l'accompagnaient en scandant des prières. L'incendie devant lequel sa silhouette se découpait donnait à cette femme l'apparence d'une créature irréelle. Elle se laissa longtemps porter par sa transe et les acclamations des spectateurs. Et, enfin, ce fut elle qui, d'un geste, mit fin au chant des arbres creux. Un gaillard fendit alors la foule et murmura un court message au manchot, lequel monta bientôt sur l'estrade.

— Des envoyés de l'envahisseur sont venus aujourd'hui, cria-t-il dans un latin très correct, et ils sont encore là, à nous épier dans la pénombre ! Parle comme moi dans leur langue, Oyarza, dis-leur ce que nous leur réservons !

À peine essoufflée, la brune vint se placer tout au bord de l'estrade et serra un poing à hauteur de son visage avant de s'exclamer à son tour.

— Aux flammes pures nous offrons notre cœur, afin que jamais la bravoure ne s'en échappe ! Aux flammes pures nous dédions notre vie, afin que notre terre à jamais nous revienne ! Aux flammes pures nous les jetterons, rois, comtes, marquis et ducs envahisseurs !

Une gigantesque ovation lui répondit, tandis que les flammes consumaient les figurines. Subjugués, les *missi dominici* demeurèrent muets. Winigis, en particulier. Il fixait sans trêve la dénommée Oyarza, aussi ravissante que sauvage. Une païenne, une folle échevelée. Pire, une sorcière.

Mais une sorcière pour qui le duc de Spolète avait éprouvé un désir intense au premier regard.

SANS PASSION NI REGRETS

Winigis ferma et rouvrit les yeux à plusieurs reprises pour dissiper son trouble insensé. La sorcière lui avait-elle jeté un sort ? Il le déterminerait plus tard, en sécurité, loin d'ici. « Des envoyés de l'envahisseur sont venus aujourd'hui et ils sont encore là, à nous épier dans la pénombre ! » vociférait le chef manchot un instant auparavant. Les *missi dominici* descendirent en toute hâte du toit de la grange. Une foule haineuse pouvait à chaque seconde se mettre en chasse, rattraper ses proies et les démembrer. Ou pire encore.

À peine arrivé au sol, Modoin dégaina son poignard puis courut vers sa monture. Aymar l'avait précédé ; déjà à cheval, il scrutait l'obscurité avec anxiété. Dernier à monter en selle, Winigis jugea les clameurs lointaines et garda son épée au fourreau. Ils partirent au galop. Les roulements de tambour des troncs d'arbre creux avaient repris. Signal de traque ou prolongement de la cérémonie ? Winigis privilégia la seconde hypothèse, tandis que les chevaux filaient en longeant l'enceinte romaine. Aucun agresseur ne surgissait de la nuit, aucun projectile ne frappait les fuyards... Il eût pourtant été simple de leur couper la route en empruntant la longue rue qui filait droit du temple jusqu'à ce quartier.

Au moment où les cavaliers atteignaient la sortie sud-ouest de Lapurdum, trois silhouettes se dressèrent sur les remparts. Winigis chevauchait à l'arrière. Contrairement à ses compagnons au-dessus desquels la scène se déroulait, il vit les assaillants sauter dans le vide. Des guetteurs. Assez vigilants pour remarquer les *missi dominici* lorsque ces derniers se trouvaient au sommet de la grange. Quatre guetteurs dont un s'était empressé d'aller avertir le chef manchot...

Le cri d'alerte de Winigis ne servit à rien. Aymar fut rudement percuté par une masse de muscles. Modoin eut le temps de saisir au col l'échalas

qui lui tombait dessus, mais il perdit son poignard sous le choc. Ratant en partie sa cible, un chauve saisit les rênes du cheval de Winigis. Affolé, l'animal se cabra, le duc vida les étriers, le Vascon évita de peu un coup de sabot.

Heurtant le sol, Winigis vit simultanément un colosse se pencher sur Aymar allongé à plat dos, les yeux clos, et Modoin désarçonné, agrippé à son propre assaillant. Une face grimaçante obstrua ensuite le champ de vision du duc. Le chauve bondissait. Il ne pointait pas d'arme, mais Winigis regretta de n'avoir pas dégainé la sienne avant. Un coup de genou à l'avant-bras le força à lâcher la poignée de son épée. Après celui de la surprise, l'avantage de la montée d'adrénaline allait aux Vascons. Deux mains noueuses se refermèrent sur la gorge de Winigis. Pour survivre, il fallait d'urgence se déchaîner autant que ces guetteurs.

Séparés par leur chute, Modoin et l'échalas se redressèrent ensemble. Le Vascon sortit un coutelas de sa chausse. Modoin réussit à éviter la lame et contre-attaqua d'un fulgurant revers. Touché à la tempe, l'échalas s'effondra. Et Modoin s'élança vers Aymar qu'un colosse s'apprêtait à massacrer au marteau.

— Tu vas payer ton insolence, toi ! cracha Modoin en identifiant son adversaire.

Le forgeron pivota vivement. Modoin put de justesse attraper le poignet qui propulsait le marteau, alors que le Vascon se cramponnait à lui. De puissance égale, ils restèrent soudés, grognant, haletant, chacun s'efforçant de faire plier l'autre. Modoin avait cependant plus d'expérience guerrière. Il feignit de frapper au bas-ventre et provoqua un mouvement de défense qui lui permit de remonter sa main disponible. Son pouce écrasa l'œil gauche du forgeron jusqu'à ce que ce dernier, saturé de souffrance, lâche son marteau. Le danger principal écarté, Modoin se rua et sentit des os faciaux éclater sous son magistral coup de tête.

Même si la fureur du combat l'avait gagné, Winigis demeurait en mauvaise posture. Le chauve l'empêchait de dégainer. Et le duc n'arrivait pas à desserrer les doigts qui l'étranglaient. Au bord de l'asphyxie, il changea de tactique. Cogner ce forcené au visage n'aboutissait qu'à le faire saigner. Winigis mobilisa ses ultimes ressources et, du tranchant des deux mains, frappa aux côtes flottantes. Le corps soudain en feu, l'ennemi lâcha prise, fut projeté en arrière par une ruade. Il se redressait à peine qu'un

talon le cueillit au menton. Luttant contre le vertige, Winigis se releva et aspira goulûment l'air nocturne. Le chauve gisait sur le dos, les yeux clos. C'était enfin terminé.

— Épargne-le ! croassa Winigis, voyant Modoin ramasser le marteau pour fracasser le crâne du forgeron évanoui.

— Et au nom de quoi ? Tu as vu ce qu'ils nous réservaient ? Profitons-en avant que leurs compères n'arrivent ! On n'attaque pas impunément des envoyés de l'empereur !

— J'ai dit non !

— Nous sommes égaux en voix ! Et je veux trucider ce cochon !

— Égaux ? Pas tout à fait, rectifia Winigis en s'approchant. C'est à moi que Charlemagne a confié cette mission. Toi et l'abbé m'accompagnez. En cas de litige, ma parole prévaut.

Modoin grommela sa réprobation mais jeta son marteau. Winigis, lui, s'était accroupi auprès d'Aymar.

— Si nous tuons ces gaillards, il deviendra impossible de parler avec les Vascons, ajouta le duc en soulevant doucement la tête de l'abbé.

— Tu passes trop de temps dans ton domaine, ça te ramollit. Un guerrier n'accorde pas la vie à ceux qui projettent sa mort. Brûlons donc Lapurdum avec les troupes du roi d'Aquitaine !

— Modoin, Charlemagne m'a vanté tes capacités de réflexion et tu raisones là en niais ! Je comprends que la colère te submerge ; cependant, ressaisis-toi. Il n'y a pas que Lapurdum dans cette région. Si la majorité des cités de Vasconie se soulèvent, crois-tu que Charlemagne sera satisfait, lui qui entend d'abord protéger la Vénétie contre les Byzantins ?

L'argument porta. Sans plus rien répliquer, l'évêque querelleur alla récupérer son poignard. Il s'affaira ensuite à rassembler les chevaux calmés et occupés à brouter des arbustes, tandis que Winigis versait sa gourde sur le front ensanglanté d'Aymar, qui bougea aussitôt. Le duc de Spolète se rassura. Après la mort si injuste du jeune Heiric, il ne venait pas de perdre un deuxième homme. Aymar clignait des yeux et bredouillait.

— Que... Que s'est-il passé ? J'ai entendu crier, et puis plus rien...

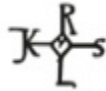
— Une attaque isolée. Tu t'en tireras avec une plaie au front. Modoin est également sauf.

— Sauf et certain que tu te trompes ! rétorqua l'évêque juché sur son cheval. La complaisance ne donne jamais de bons fruits. Faisons un

exemple. Le sang et les larmes sont les seules choses compréhensibles aux rebelles de tous pays.

— Tu as vaincu le forgeron et lui as enfoncé le visage. Au vu de sa carrure, il doit être considéré comme redoutable. Cet exemple-là suffira à impressionner les Vascons.

Winigis aida Aymar à se hisser en selle. Résonnant du centre de Lapurdum, les arbres creux continuaient d'égrener leur mélodie. Soit le chef manchot avait confié l'interception des intrus aux seuls guetteurs, soit ces derniers s'étaient décidés sans recevoir de consignes. Les *missi dominici* ne risquaient pas de s'en retourner au temple pour connaître la réponse.



La plupart des occupants du fortin prenaient le repas du soir, mais pas l'intendant Sigebert ni les Francs chargés de l'escorte. Eux cinq s'entretenaient au bas du chemin de ronde quand les vantaux de l'entrée laissèrent passer Winigis, Modoin et Aymar. L'intendant remarqua à la lueur des torches la blessure de l'abbé et il se porta au-devant des cavaliers.

— Vous avez été attaqués ? s' alarma le vieil homme. Je m'en doutais et vos guerriers aussi. On ne traîne pas jusqu'à la nuit en terre dangereuse...

— Un guet-apens à la sortie de Lapurdum. Fomenté par ces maudits Vascons. Eudes aurait dû les mater dès sa nomination.

— Ce n'était pas faute de volonté, évêque Modoin. Comment aurait-il réussi ? Le roi d'Aquitaine lui-même échoue à régner réellement en ce duché...

Mettant pied à terre, Winigis nota que l'argument de l'intendant ressemblait presque mot pour mot à celui invoqué par Lothaire. Sans doute pas un hasard...

— Il faut soigner la plaie de l'abbé Aymar. Un apothicaire réside au fortin ?

— Non. J'envoie une servante s'approvisionner chez des herboristes lorsque nous avons un malade. Il y a une guérisseuse réputée à Lapurdum, mais elle s'adonne à la sorcellerie. Nous n'avons pas recours à elle.

— Une nommée Oyarza, peut-être ? s'enquit Winigis d'un ton faussement détaché.

— Exact. Qui vous l'a dit ?

— Personne, répondit Aymar en sautant de cheval. Nous avons assisté de loin à une cérémonie païenne de cette sorcière. Allons, je ne suis pas un nourrisson défaillant à la moindre égratignure. Rejoignons le seigneur Lothaire, j'appliquerai du vin sur ma plaie, ça la nettoiera.

— Le seigneur Lothaire mange seul de façon générale, précisa Sigebert avec une moue gênée.

— Seul avec sa femme ? s'étonna Modoin en haussant ses épais sourcils.

— Seul. Il n'a ni épouse ni concubine. Les belles filles ne manquent pas, alentour, mais il est difficile de s'y fier. Elles sont vasconnes...

— Justement ! Peux-tu nous renseigner sur le chef manchot ?

— Fort peu, seigneur duc. Il s'appelle Antton et succéda à son père, lequel était issu d'une grande chefferie montagnarde. Antton perdit un bras en défendant son autorité voici longtemps face à un prétendant. Que dire d'autre ? Qu'il est féroce et déteste l'empire ? Tu le sais déjà. Bien... Dois-je faire amener vos bêtes à l'écurie ? Vous ne sortirez plus, je pense.

— Tu penses juste, confirma Modoin. J'ai faim. Puisque ton seigneur nous refuse sa table, allons à la salle des guerriers. Nous pourrions y manger et boire, j'espère.

Sur un geste de Sigebert, un soldat de faction vint récupérer les chevaux, avec lesquels il s'éloigna en jetant un regard inquiet vers la lune qui montait au firmament. Sur le chemin de ronde, deux gardes discutaient à voix basse. Un troisième faisait les cent pas. Un quatrième tapotait des doigts la hampe de sa pique. Tous étaient nerveux, tous craignaient le retour du démon tueur.

Aymar, Modoin et leur escorte commençaient à traverser la cour pour rejoindre la salle des guerriers. Winigis se laissa sciemment distancer et se retourna vers Sigebert.

— J'ai encore besoin de tes connaissances, intendant.

— Je t'écoute.

— Ce matin, Lothaire ne m'a pas désigné comme sa mère la femme répudiée de son père.

— Elle n'était pas sa mère. Le seigneur Lothaire n'a aucune idée de qui lui donna le jour. Et moi pas davantage.

— Explique-toi.

— Lothaire est un enfant trouvé. En l'an 793, Charlemagne préparait la guerre contre le peuple avar pillleur d'églises. Il leva une armée chez les Frisons, mais ces troupes furent bientôt anéanties à Rüstringen par les Saxons en révolte.

— Je me souviens, épargne-moi les détails et va à l'essentiel.

— Le seigneur Eudes faisait partie des nobles chargés d'organiser une expédition punitive. Je le servais déjà à cette époque et l'accompagnais donc. J'étais là quand Eudes et ses guerriers traversèrent un village frison situé sur les bords de la Weser. Les cadavres flottaient sur le fleuve, tout avait été saccagé par ces Saxons avides de sang.

— Es-tu en train de me dire que Lothaire naquit dans ce village ?

— Selon toute vraisemblance, oui. Nous le vîmes sortir du bois qui jouxtait les dernières maisons. Il était blessé à la jambe, hagard. Il boitilla jusqu'à nous et tomba juste devant le cheval du seigneur Eudes. Ce dernier y vit un signe divin et adopta l'enfant qui était amnésique. Les cruautés perpétrées par les Saxons avaient effacé sa jeune mémoire. Eudes le prénomma Lothaire et l'adopta.

— Pourquoi un signe divin ? Sois plus clair, intendant, je suis fatigué.

— Eudes s'apprêtait à répudier sa femme parce qu'elle échouait à lui donner une descendance. En contemplant le jeune Lothaire si démuné, il songea que Dieu lui enjoignait de faire preuve de miséricorde et le récompenserait en le dotant d'une seconde épouse, féconde, celle-là.

— C'est ce qui advint ? Lothaire n'a pas non plus parlé de frères ou de sœurs.

— Au fil des ans, le seigneur Eudes eut plusieurs compagnes et comprit qu'il était le seul responsable de cette absence de naissances. Il ne regretta pas pour autant la décision prise sur les bords de la Weser. Lothaire se révéla être un fils très convenable... même si son caractère ne le destine guère à l'exercice du pouvoir.

Winigis eut une mimique évoquant un acquiescement vague. Jusque-là, il avait adopté les intonations autoritaires d'un représentant du pouvoir suprême. Maintenant, il souhaitait instaurer un climat propice aux confidences, qui amènerait le vieil homme à se décharger d'un poids trop

lourd. Winigis se félicita d'avoir laissé filer ses compagnons. Recueillir des mots secrets exigeait un tête-à-tête, ses nombreuses missions l'avaient enseigné au duc de Spolète.

— L'existence que Dieu nous prête est parfois compliquée, murmura Winigis en affectant de pousser un long soupir.

— Le seigneur Eudes était mon maître mais aussi mon ami. Son absence me mine. Je suis veuf et mes enfants vivent loin. Je n'aimerai pas ma solitude, déclara Sigebert dont le visage ridé s'assombrissait sans plus de souci de préserver les apparences.

— Il te reste Lothaire. Tu n'es pas si âgé, tu le guideras longtemps. Toutefois...

— Oui ?

— Si le nouveau seigneur de Lapurdum cache des renseignements précieux à mon enquête, reprit Winigis en conservant un ton doux, je les découvrirai tôt ou tard. Et, à ce moment-là, les manquements envers l'empire accableront chaque habitant de ce fortin, loyal ou non.

— Seigneur duc, je t'affirme que...

— Je ne suis pas l'ennemi de Lothaire, interrompit Winigis en levant une main apaisante. Ni le tien. Et, en tant que gens d'Église, mes compagnons accordent le pardon dès lors qu'il se réclame avec sincérité. Si tu dois m'avouer quelque grave négligence de Lothaire, fais-le tant qu'il est temps. Je te promets que vous ne serez pas châtiés.

— Je jure devant Dieu que, à ma connaissance, le seigneur Lothaire ne dissimule rien ayant un rapport avec ta mission, assura Sigebert au terme d'un court silence.

Winigis avait l'habitude de jauger les individus. Pourtant, dans ce cas précis, il hésitait à se prononcer. Il se fia à son intuition et estima que son interlocuteur mentait, en dépit d'un regard plein de franchise. Puisque affecter la sympathie n'apportait pas les résultats escomptés, il faudrait trouver un autre moyen d'établir la vérité.

— Demain, après le serment de fidélité renouvelé à Charlemagne, nous procéderons à un interrogatoire général, indiqua Winigis.

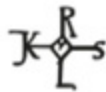
— Crois-tu vraiment qu'un homme possédé par le diable résiderait ici ? Un guerrier, une servante, moi, quelqu'un aurait remarqué son comportement anormal. Un démon se joue des portes. L'assassin de ton ami l'abbé venait de l'extérieur. Et j'espère qu'il a cessé de hanter ces murs.

— Heiric n'était pas mon ami. Mais il aurait pu le devenir sans sa fin prématurée. Quant à ce démon aux préoccupations très humaines, tu me laisseras juge. Je te souhaite la bonne nuit.

Sigebert le salua sobrement puis marcha jusqu'à l'aile nord, dans laquelle il entra. Winigis demeura immobile, à humer l'air chaud de la nuit. Maintes questions le tenaillaient. Lothaire, l'intendant et leurs secrets... La servante Arbil, violée, chassée, disparue... Le tueur, s'il s'agissait bien d'un être humain, qui se comportait comme une bête sauvage... Les récits sur Johan de l'Ours... L'attaque des guetteurs vascons... La cérémonie païenne... Oyarza la guérisseuse.

Le duc de Spolète prit acte d'un fait non dû au hasard : son cheminement mental s'était achevé par l'évocation de cette ravissante sorcière. Néanmoins, avec le recul, Winigis ne s'inquiétait plus. Certes, le visage, le corps et l'attitude de cette fille l'avaient fasciné. Ou peut-être envoûté, si elle pouvait jeter ses sorts à distance. Et ce trouble absurde se dissipait maintenant à la façon d'un mauvais rêve.

En se dirigeant vers la salle des guerriers, Winigis soupira, vraiment, cette fois. Il n'était plus un jeune homme qui s'enflamme au passage d'une donzelle. Il avait fréquenté assez de femmes pour conserver sa lucidité face à n'importe laquelle, fût-elle belle entre toutes. À leur prochaine rencontre, au grand jour, la dénommée Oyarza aurait intérêt à ne pas user d'entourloupes ensorcelées. Sinon, Winigis lui ferait regretter sa rouerie. À coups d'épée si besoin.



Assis sur un banc, environné de rosiers, Charlemagne profitait de cette soirée chaude dans sa villa de Mettiss, berceau de la dynastie carolingienne. Les campagnes militaires de l'été suivraient bientôt celles du printemps, puisqu'il fallait toujours renforcer l'empire. Hier comme aujourd'hui, l'obligation restait identique : conquérir en permanence afin d'entretenir les vassaux, seul moyen d'éviter la dissolution des possessions. Car, sans expansion territoriale, les liens de sujétion se fragilisaient.

Cependant, Charlemagne ne participerait sans doute pas aux prochaines expéditions. Pour l'heure, il voulait réfléchir au calme en regardant jouer ses deux derniers enfants, Drogon et Hugues, âgés de cinq et quatre ans. Il eut un sourire attendri, tandis que les bambins arrachaient des touffes d'herbe au jardin.

Bien que ne s'en confiant à personne, Charlemagne appréciait de plus en plus ces instants. L'âge venait et, avec lui, le goût de la paix. Peu à peu, la perspective de combattre et de vaincre par la force du bras s'estompait. De quoi déplorer plus encore de rater les campagnes de cet été. Peut-être les dernières à mener en pleine santé. Un jour, l'envie même disparaîtrait, il en allait ainsi de tout être humain, simple mortel ou empereur. Puis la vie personnelle s'effriterait à son tour. Charlemagne pensait qu'il n'aurait plus d'enfants après ces deux-là, nés de son avant-dernière concubine, Regina. Il s'était séparé d'elle à l'automne précédent. Sans regrets. Et il l'avait remplacée par Adallinde. Sans passion.

Néanmoins, tant que sa santé le lui permettait, le maître d'un si vaste empire se devait de dormir aux côtés d'une femme jeune et belle. Charlemagne sourit à ses fils ; pourtant, sa pensée se fit douce-amère. Pour exhiber sa puissance, il partageait l'intimité de concubines qui, au fond, l'indifféraient. Aucune ne parvenait à lui faire oublier Luitgarde d'Alamannie, sa cinquième épouse décédée quelques mois avant le sacre impérial. Luitgarde, fort belle également, dévote, irréprochable, si aimable que les nombreux enfants de Charlemagne lui vouaient une grande considération. Luitgarde, seule digne de l'amour d'un roi, proclamait avec raison le sage Alcuin, en ces temps où Charlemagne ressentait un tumulte affectif sans doute proche du bonheur. Mais aussi Luitgarde qui, par une ironie des plus méchantes, n'avait donné aucun enfant à son royal époux.

Agacé par la mélancolie qui contribuait à lui gâcher la quiétude d'un soir, l'empereur lut de nouveau le message plié au creux de sa main.

Eudes fut assassiné, il ne s'agissait pas d'un ours. L'abbé Heiric a été occis à son tour la nuit de notre arrivée. Quelqu'un a tracé sur un mur des lettres de sang qui promettent la mort au roi si coupable, je cite. Nous enquêtons et je t'informe au plus tôt.

Écrite par le duc de Spolète, cette missive était arrivée par pigeon voyageur du fortin de Lapurdum. Et la teneur du message était sans équivoque : l'empire encourait un grave péril.

Qui osait menacer un roi, même de manière anonyme, n'agissait pas à la légère et sans appuis. Des conspirateurs s'activaient dans l'ombre, comme en 785 ou 792. Mais Charlemagne avait assez durement sévi pour ne plus craindre la sédition de ses proches. Des nobles de Vasconie, alors ? Ou des Byzantins, si agités ces mois-ci ? Quel roi visaient ces comploteurs ? Et au nom de quelle culpabilité ? Tous les rois s'avéraient au final coupables, car on ne pouvait régner sans commettre de vilaines actions. Tous les rois, oui. Y compris le plus grand, Charlemagne, qui gardait au fond de son cœur certains remords qu'aucune justification ne dissiperait.

L'empereur voulut détourner sa pensée. Il revint malgré lui au souvenir de Luitgarde. Elle séjournait au royaume de Dieu, et Charlemagne ne la reconnaîtrait jamais ici-bas dans les traits d'un enfant conçu avec elle. Cette soirée en principe dédiée à la sérénité n'aboutissait qu'au marasme. Et aux intrusions. Charlemagne s'empressa de glisser le parchemin dans sa tunique en percevant le bruit de pas légers. Sa concubine arrivait. Elle s'étonnait de son absence prolongée ou comptait vérifier à quoi s'occupaient Drogon et Hugues.

— Veux-tu que je te fasse apporter davantage à manger, mon époux ? s'enquit Adallinde en s'asseyant aux pieds de Charlemagne sur la cuisse duquel elle posa sa tête.

— Non, je te remercie.

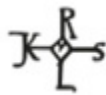
Ils demeurèrent ainsi, chacun à sa place désignée, lui, possesseur intransigeant, elle, possédée consentante. Au bout d'un moment, Charlemagne caressa du bout des doigts la chevelure soyeuse de sa concubine, et ce geste l'arracha à la torpeur qui l'avait engourdi.

— Je vais dire à Domitille de coucher nos petits, souffla Adallinde. Et je ne tarderai pas moi non plus à rejoindre la chambre. À tout à l'heure...

La jeune femme se releva avec un sourire gentil au coin des lèvres. Par cette température digne d'un mois d'août, elle portait une robe au tissu très fin, dévoilant plus qu'il ne cachait des courbes affriolantes. Charlemagne se délecta du spectacle de ses seins lourds et, lorsqu'elle repartit, il la suivit des yeux pour mieux s'enivrer de la rondeur de ses hanches. À défaut d'inspirer la passion, Adallinde se montrait toujours attentionnée,

bienveillante... et désirable. L'empereur respira l'air chaud à pleins poumons et se secoua. Cette mélancolie, ces tourments de l'âme seyaient mal à qui s'était taillé un empire à coups d'épée.

Charlemagne grogna d'aise en sentant dans son corps le regain d'une mâle vigueur. Il se leva de son banc et prit la direction de l'escalier qui conduisait à sa chambre. Il croisa la servante Domitille venant récupérer ses enfants et songea que, finalement, ils ne seraient peut-être pas ses ultimes descendants.



Le poing de Modoin claqua sur la pommette du soldat, qui alla s'écraser contre un tonneau. L'homme resta à terre et il faisait bien, songea Winigis. Au vu de son nez sanglant et de son œil gauche noirci, il n'avait pas eu l'avantage pendant ce combat, alors que l'évêque montrait un visage intact. Les hommes qui faisaient cercle autour des duellistes saluèrent le vainqueur avec des cris rauques.

Winigis comprit que tous ces guerriers exorcisaient la terreur née du crime de la veille par la célébration d'une violence non létale. À en juger par leur élocution et leur comportement, ils n'étaient pas soûls. Ils se rassuraient juste davantage en groupe. D'où qu'ils soient, les soldats agissaient de façon similaire lorsqu'on ne les employait pas à détruire : ils ripaillaient et se bagarraient. Les protecteurs chancelants de Lapurdum se rassirent à leurs tables et reprirent leur repas. Quatre d'entre eux invitèrent Modoin, et l'évêque accepta. Winigis n'avait pas bougé du seuil de la porte depuis son arrivée. Il repéra Aymar, au fond de la salle, debout entre deux fûts de vin.

— Que s'est-il passé ? demanda le duc de Spolète une fois rejoint son compagnon.

— Lorsque nous sommes entrés, un homme s'est moqué de nos toges blanches. Nous l'avons d'abord ignoré mais il insistait. Il a fini par nous traiter de femmes et Modoin a vu rouge. J'ai pris le parti de laisser faire. Nous sommes des *missi dominici*, il faut que ces gens nous respectent.

— Tu as eu raison. Et Modoin aussi.

— Comptes-tu dénoncer cet insolent à son seigneur ?

— Non. Il a reçu sa punition, ça suffira. Inutile de nous mettre la troupe à dos. Les soldats se battent mieux quand ils apprécient leurs chefs.

Winigis se tut. Un homme passait entre les bancs garnis et s'approchait. Roland d'Acqs, le mercenaire qui avait supplicié un déserteur et suscité sans s'en douter un fort sentiment de honte chez le duc de Spolète. Jusqu'à présent, il était assis à une table isolée avec ses équipiers et les Francs de l'escorte. Neuf étrangers à cette terre, qui s'étaient rassemblés d'instinct. Et Roland d'Acqs avait visiblement envie de discuter avec les envoyés de Charlemagne.

— Buvez donc, votre journée a été pénible, si j'en crois la plaie que l'abbé porte au front ! proposa-t-il en tendant le cruchon qu'il avait apporté. Vous étiez à Lapurdum ?

— Oui, confirma Winigis. Nous n'avons pas trouvé la servante violée la nuit dernière. En revanche, nous nous sommes frottés à trois Vascons. Leurs blessures seront plus longues à guérir que celle d'Aymar.

— Tant mieux. Si ça tenait à moi, je brûlerais la cité avec tous ses habitants au milieu. Il y a trois ans que je vis en Aquitaine. Croyez-moi, ces païens ont la rage et la révolte au cœur.

— Tu n'es pas natif de ce royaume ?

— Que non ! s'esclaffa Roland d'Acqs en avalant une goulée de vin. Je suis de Neustrie. En 800 et 801, j'ai participé à la prise de Barcilonum* avec l'armée franque. Le roi d'Aquitaine me récompensa par le don de belles terres à Camaracum*, où je me mariaï bientôt. Cela dit, je ne profitai pas longtemps de ma situation. Mon frère aîné Alban s'enticha de ma femme et, avec sa complicité, s'appropriâ mon domaine.

— Tu pouvais alerter la justice royale, elle t'aurait soutenu.

— Je craignais trop d'être la risée générale. Le temps a passé et j'en parle désormais sans gêne. Mais à l'époque, la honte m'empourrait la face. J'ai préféré repartir au plus vite en campagne.

— Et tu n'as pas au moins tenté d'intervenir en personne ? demanda Aymar, surpris par cette attitude venant d'un homme habitué à massacrer sans sourciller.

— Certes, l'abbé, j'aurais pu reconquérir mon fief en m'entourant de quelques guerriers. À quel prix ? Je ne suis pas Caïn, je refuse de tuer mon frère. Même s'il m'a trahi, un sang commun coule dans nos veines. Au

fond, grâce à lui et ma femme si peu fréquentée, j'ai compris qu'avoir un domaine m'ennuyait. J'aime mieux combattre de pays en pays.

— Demain, nous renouvellerons le serment à l'empereur, indiqua Winigis en acceptant le cruchon que lui tendait Roland. Lothaire nous a indiqué que toi et tes hommes étiez ici depuis l'automne dernier. Estimes-tu ce délai suffisant pour juger de façon fiable ceux qui t'entourent ?

— Tu veux que je te confie mon avis concernant notre seigneur ? Un doux poltron duquel il n'y a rien à attendre. D'ailleurs, j'avais toujours affaire à son père. Je serais déjà parti sans l'engagement contracté auprès du roi d'Aquitaine. On ne gagnera aucune bataille si Lothaire nous commande.

— Je partage ton avis. Cela dit, je ne songeais pas seulement à Lothaire. L'assassin de notre compagnon réside peut-être ici. Nous allons donc procéder à un interrogatoire général.

— Quelle bonne plaisanterie ! réagit Roland d'Acqs en éclatant de rire. Il réside ici, dis-tu ? Et qui serait-il, en réalité ? Le vieux Sigebert, vacillant à la moindre bourrasque ? Lothaire le peureux, terrifié par son ombre ? Un des guerriers, certes braves avant ces histoires d'ours-démon, mais dont pas un n'a plus de jugeote qu'un âne ? Ou alors, moi, également stupide au point de tuer ceux grâce à qui on me paie ?

— Ou ton compère Brise-Gueule ? Il ne semble guère nous apprécier, répliqua Winigis qui avait remarqué les inamicales œillades du mercenaire à face de granit. Ou l'un de vos trois acolytes ?

— Brise-Gueule n'apprécie personne, ni gens, ni bêtes, ni Dieu ! Il me l'annonça d'emblée le jour où nous fîmes connaissance. Et après ? Il est homme de parole et égorge avec grand soin si on le rémunère bien. Dans l'art du mercenariat, voilà l'essentiel.

— Et les autres ? Gonderic de Treci m'a l'air fort particulier.

— À cause de sa gentille apparence ? Ne t'y trompe pas, Ange-Noir est en réalité empressé de détruire. Toutefois, il ne prend jamais d'initiative. Un soldat, non un meneur. Quant à Dagoulf Poing-Ferré et Bernard Gros-Ceil, s'ils ont le bras vigoureux, ils ne rempliraient pas un seul crâne avec leurs pensées mises en commun. Comment veux-tu que ces gens élaborent des plans secrets ?

Tandis qu'il parlait, Roland restait agité des soubresauts du rire. Son hilarité finit par s'estomper et il se tourna vers la salle où chacun continuait de manger.

— Suis mon conseil et oublie ton projet d'interrogatoire. Tu perdrais ton temps. Celui qui éventra votre jeune abbé est à Lapurdum. Il n'y manque pas de candidats à la sorcellerie. Ou de candidates.

— Comme la guérisseuse Oyarza ? Tu la connais ?

— Je l'ai juste croisée de loin, précisa Roland d'Acqs qui se signait. Mais j'ai assez entendu parler d'elle pour m'en défier. C'est une « *sorgin* », le nom donné aux sorcières dans ce pays. Si un animal démoniaque rôde vraiment alentour, elle le guide sans doute, car elle a d'immenses pouvoirs, paraît-il. Et si elle est innocente, alors, un de ses amis païens est coupable. Holà ! Mon estomac gargouille pendant que votre évêque casseur de nez s'empiffre. Quelle injustice !

Roland d'Acqs ponctua sa déclaration d'un nouvel éclat de rire et repartit vers sa table. À aucun moment il n'avait montré d'inquiétude, en dépit de ces déclarations évoquant un tueur qui habiterait le fortin. Si ce mercenaire était impliqué, il se maîtrisait superbement. Winigis regarda Aymar et comprit qu'ils songeaient à la même chose : tendre l'oreille au milieu de cette assemblée bruyante pourrait apporter des informations. Malgré les douleurs de leur corps plein d'ecchymoses, ils rejoignirent Modoin. La journée avait été longue et la nuit serait courte...

JE SUIS TA CONSCIENCE

— Évidemment, que j'ai ouvert grand mes oreilles ! grogna Modoin en s'étirant. Vous me pensiez juste désireux de me faire rincer la glotte ?

— Et as-tu tiré profit de ta soirée, au moins ? demanda Aymar dans un bâillement étouffé. De mon côté, j'ai rarement entendu autant de fadaises en si peu de temps.

— Ces guerriers sont terrifiés, tempéra Winigis, seul des trois dont l'organisme s'accordait à la vie nocturne. Depuis le meurtre d'Heiric, ils savent que le fortin ne les protégera pas et cherchent à maîtriser la peur. Je comprends leur désarroi, sans oublier cependant que l'un d'eux nous trompe peut-être.

Les *missi dominici* se tenaient devant l'entrée de la salle des guerriers, côté est de la cour. Dix minutes auparavant, Roland d'Acqs et Brise-Gueule avaient congédié les quelque quatre-vingt-dix soldats pour qu'ils comptent assez de sommeil. Dans ce contexte hautement périlleux, la troupe devait à tout moment pouvoir parer au pire.

Winigis, Modoin et Aymar s'assurèrent que chacun se dirigeait vers sa couche. Effectivement, mercenaires, hommes d'escorte et guerriers, tous se retirèrent dans le bâtiment où se situaient leurs chambres respectives. Maintenant seuls dans cette cour silencieuse, le duc de Spolète et ses compagnons observaient la tour de guet et la passerelle du chemin de ronde. Les effectifs de garde avaient été triplés et, en théorie, nul intrus ne pouvait s'introduire dans le fortin éclairé par de multiples torches. Winigis salua l'une des sentinelles qui terminait son tour d'inspection ; Aymar et Modoin bâillèrent ensemble. Puis ils se mirent en marche vers l'autre bout de la cour.

— Quoi qu'il en soit, n'attendez nulle information de ma part, reprit Modoin à voix basse. Je n'ai récolté que stupidités sur des créatures

grotesques comme Sugaar ou Mari, pseudo-propagateurs de l'orage. Néanmoins, cette histoire de Johan de l'Ours continue de m'inquiéter. Personne ne peut jurer que Satan se transforme uniquement en bouc.

— Tu subodores qu'il nous apparaîtrait sous forme d'ours ?

— Et pourquoi pas, Aymar ? Le meurtre de trois soldats, d'Eudes, d'Heiric, voilà qui est irréfutable, au contraire de ces fariboles de dieux sans église ni réel visage. Y a-t-il des défenseurs de ce fort qui soient d'origine vasconne, d'ailleurs ?

— D'après l'intendant, non, intervint Winigis. En revanche, certains d'entre eux besognent les servantes qui, elles, sont vasconnes et racontent probablement des légendes au creux de la couche.

— Les garces ! Elles utilisent leurs charmes contre l'Église !

— Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une volonté consciente. Elles propagent de manière naturelle les croyances inculquées dans leur enfance. Peu importe. Moi, j'ai réussi à glaner un renseignement intéressant.

— Concernant Johan de l'Ours ?

— Non, Aymar. À propos de Lothaire. Ces repas à la salle des guerriers sont assez courants. Eudes se mêlait souvent à ses gens, et son fils ne l'accompagnait jamais. Lothaire évite tout contact avec autrui. Au mieux, les soldats se méfient de lui.

— Et au pire ?

— Ils le méprisent. On imagine mal comment il fédérerait sa troupe au moral chancelant. Par chance, les deux chefs mercenaires pallient cette carence. Mais jusqu'à quand ? Roland d'Acqs me l'a confié, un ordre du roi d'Aquitaine et il s'en ira avec grand plaisir.

— Lapurdum tombera aux mains de l'ennemi si un fidèle de l'empire ne succède pas vite à Eudes, décréta Modoin. Nous devons alerter Charlemagne sans délai.

— Je m'en chargerai ce matin. Que cela ne nous encourage pas à l'inaction. Puisque la servante Arbil est pour l'instant introuvable, concentrons-nous sur le fortin.

— D'accord, approuva Aymar. La réponse à ces mystères sanglants s'y cache sans doute, si la responsabilité n'incombe pas au diable.

— Je ne crois guère à son intervention. Tantôt, l'intendant Sigebert m'a avoué à demi-mot que Lothaire garde des secrets. Aucun rapport avec notre

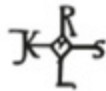
enquête, m'a juré le vieux. Mais lui non plus n'est pas fiable et, même en le considérant comme sincère, il pourrait se tromper.

Les *missi dominici* étaient arrivés à leurs quartiers situés dans l'aile sud. Tandis que Winigis ouvrait la porte du couloir, Aymar se retourna vers la cour.

— Notre compagnon a péri à quelques mètres de là, murmura l'abbé. Les chambres des servantes sont proches, le tueur en venait et le pauvre Heiric sortait d'ici. Juste au mauvais moment. Quelle malchance...

— Son assassin ne comptait sûrement pas grimper l'escalier menant au chemin de ronde, estima Winigis. Donc, il allait vers un autre endroit de cette cour. Et Heiric n'observera plus les étoiles...

— Il siège aux côtés de Dieu, conclut Modoin, cela doit nous réjouir. Allons... Les sentinelles veillent et tout est calme. Couchons-nous. Entre le serment et les interrogatoires, nous aurons beaucoup à faire demain...



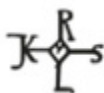
Sigebert avait entendu les guerriers réintégrer leurs chambres, car il ne dormait pas encore. Au fil des ans, il s'était habitué à des nuits plus courtes. Un effet de l'âge que subissaient la plupart des gens, assurait l'herboriste Otho installé entre Lapurdum et Acqs. Sigebert entretenait depuis longtemps de bons rapports avec ce Franc, non suspect, au contraire des Vascons, de souhaiter la perte des habitants du fortin.

Allongé sur son lit, l'intendant fixait les planches du plafond et réfléchissait. Si ce soir ses paupières refusaient de se clore, le vieillissement était étranger à la chose. Sigebert pensait à sa conversation avec le duc de Spolète. La loyauté avait-elle un sens, alors que son défunt seigneur et ami gisait, la bouche pleine de terre, dans le cimetière ? Pourtant, Eudes mort, il restait son fils. En parlant implicitement de secrets, Sigebert s'était piégé. Le duc possédait un caractère opiniâtre, cela se voyait vite. Il insisterait jusqu'à tout savoir et tout comprendre. Sigebert n'avait pas voulu mentir à un envoyé spécial de l'empereur. Question de loyauté, là aussi. Et voilà que son intégrité le plaçait face à un épineux dilemme.

Le cœur de Sigebert se serra à l'évocation d'Eudes, cet homme bon qui avait toujours agi au mieux, avant de connaître une fin si terrible. Et, tandis qu'une moue triste abaissait ses lèvres, l'intendant ne prit pas garde au grattement qui résonnait contre sa porte. Il fallut un premier chuchotement pour l'extirper de ses réflexions. Affolé, Sigebert se redressa sur sa couche. Maintenant, il l'entendait, ce frottement contre le bois. Il se leva, se signa à plusieurs reprises puis s'approcha à pas feutrés.

Une oreille collée contre le panneau, l'intendant perçut un murmure qui le rassura. Exhalant un vaste soupir, il déverrouilla sa porte. À peine l'avait-il entrouverte qu'une main se referma sur sa gorge. Une autre se plaqua sur sa bouche et il aperçut de longues griffes. Mais la terreur s'empara de lui seulement lorsqu'il contempla un horrible visage aux yeux brillants de haine.

Poussé en arrière par une force irrésistible, Sigebert sentit sa bouche libérée du poids qui l'obturait. Délivrance inutile. Ses cordes vocales comprimées l'empêchèrent quand même de hurler pendant que la main libre du monstre refermait sans bruit la porte.



Immobile devant sa fenêtre ouverte, Winigis écoutait le bruissement de la nuit troublé à intervalles réguliers par le son de pas lents : ceux des sentinelles qui arpentaient le chemin de ronde. Ce fortin était bâti en rectangle et ne comportait pas d'étage. Rien en altitude, hormis la tour de guet, la tourelle à pigeons et les passerelles où veillaient les factionnaires. Tous les espaces habitables se répartissaient donc au sol.

Selon les indications fournies par l'intendant, du côté gauche des portes d'entrée pratiquées dans le rempart ouest, il y avait les pièces où dormaient les servantes et, du côté droit, la salle dédiée à l'accueil des émissaires importants. Au sud, dans l'aile de Winigis, les logements réservés aux nobles de passage puis les vastes écuries. Dans l'aile nord, les quartiers des chefs et de l'intendant, que jouxtait l'entrepôt. Dans le rempart est, les chambres des guerriers accolées à leur salle, laquelle voisinait avec

l'armurerie. Enfin, au-delà de l'angle nord-est, prolongeant le fortin, il y avait la petite chapelle et le cimetière.

La nuit précédente, l'assassin d'Heiric s'était forcément réfugié quelque part, puisque personne n'avait surpris un mouvement extérieur. À moins que l'une des sentinelles ne soit complice, bien sûr. Winigis cessa à la fois de cogiter et de scruter la fenêtre éclairée de l'intendant. Lui ne dormait pas non plus. Rongé par l'inquiétude ? Ou préoccupé par ses demi-confidences à un envoyé de Charlemagne ?

Winigis décida de suivre son intuition. Malgré le rude combat livré à Lapurdum, la fatigue ne le terrasserait pas déjà. C'était ainsi, le duc de Spolète avait depuis l'enfance des accointances avec les heures nocturnes. Il remit sa saie sur ses épaules et sortit de sa chambre. Peut-être le vieux Sigebert avait-il assez réfléchi pour soupeser les avantages que lui procureraient des aveux...

Traversant la cour à grandes enjambées, Winigis fit se retourner vivement un garde qui abaissa sa pique après l'avoir identifié. Parvenu à l'aile nord, le duc ouvrit la première des deux portes et pénétra dans le long couloir aux torches désormais allumées en permanence. Il tâcha de se remémorer la topographie des lieux. À gauche, les chambres d'Eudes et de son fils. Celle de l'intendant, à droite. Les trois restantes étaient inoccupées ces temps-ci. Winigis hésita. Le vieux habitait-il dans la troisième ou quatrième du côté droit ?

Alors qu'il avait choisi d'avancer vers la quatrième porte, Winigis se figea. Il crut d'abord distinguer une curieuse ombre portée au sol, avant de comprendre : un filet de sang ruisselait de sous le vantail de Sigebert. Le duc dégaina son épée. Au fond du couloir, cette partie de l'aile était séparée des cuisines et de l'entrepôt par deux panneaux, lesquels demeuraient fermés. Et pas un bruit dans la chambre de Sigebert.

Si le tueur se trouvait encore là-dedans, donner l'alerte l'amènerait à fuir par la fenêtre. En dépit de sa détermination, Winigis sentit la peur lui mordre le ventre. L'image d'un ours aux ailes de dragon lui vint à l'esprit, aussitôt remplacé par un démon à la queue fourchue puis, de manière absurde, par le beau visage d'Oyarza la sorcière. Winigis s'efforça de se concentrer, leva son épée et posa la main gauche sur la poignée. Il n'eut pas le loisir de l'actionner.

La lourde porte s'ouvrit d'un coup sur un monstre rugissant qui détendit sa jambe à une vitesse stupéfiante. Durement frappé à la hanche, Winigis fut projeté en arrière, heurta le mur opposé, tomba. Il réussit à conserver son épée, bondit sur ses pieds, fit face. Le monstre se ruait avec des mouvements saccadés. Il avait une tête d'ours, des yeux exorbités, une bouche écumante. Non. Pas une tête d'ours. Un masque coupé au-dessus des lèvres pour faciliter la respiration.

Winigis réagit par un coup de taille visant le cou. La lame ricocha sur des griffes géantes soudain érigées en bouclier. Impossible d'être à ce point rapide. Et pourtant si. Pas un homme, alors ? Winigis encaissa un revers qui lui embrasa la joue. De nouveau, il chuta. Contact brutal avec le plancher. Même pas le temps de crier. Et, cette fois, le choc lui avait fait lâcher son épée. Winigis se sentit tiré par deux bras surpuissants. Le monstre rugissait si fort, à en fracasser les murs. Il souleva à deux mètres du sol le duc, qui tenta de riposter, frappa du genou dans les flancs. Aucun résultat. Pas un homme, non. Winigis voyait devant ses yeux les points lumineux de l'étourdissement. Il eut la brusque et fugace impression de voler. Il venait d'être lancé comme une poupée de chiffon et s'écrasa contre une porte. Dos martyrisé, bouche en sang, il échoua à se relever. Une certitude le glaça : il allait périr ici. Profitant de ce court répit, il hurla.

— À la garde ! L'ours est ici ! Alerte !

De son regard chaviré, Winigis vit une main griffue saisir une torche murale et enflammer une tenture. De la fumée noire envahit le couloir, et le monstre fut escamoté par ce brouillard de ténèbres. Winigis s'attendait à le voir surgir, pressé d'achever son œuvre meurtrière. Le seul mouvement provint de l'arrière. Des cris, des bruits de pas pressés. Sortis de l'aile sud, Modoin et Aymar rappliquaient, livides d'inquiétude à l'idée de se confronter au diable. Les quatre Francs de l'escorte les suivaient de près, armes en main et terrifiés eux aussi, mais assez lucides pour comprendre : un péril autre que démoniaque guettait. Une paroi du couloir commençait à brûler. Et le fortin entier était en bois.

Sur les appels d'un des Francs, des sentinelles accoururent avec des seaux d'eau tirés du puits. L'incendie naissant fut facilement maîtrisé grâce à cette prompte intervention. Quand la fumée se dissipa, il ne subsistait plus trace du monstre. Et, au milieu du couloir, Lothaire se tenait sur le seuil de

sa chambre, silencieux, l'air hagard. Son prestige de chef était à ce point inexistant que ses hommes ne songeaient pas à s'adresser à lui.

— Il a filé à la faveur de la fumée, enragea Winigis que Modoin aidait à se redresser.

— Que faisais-tu là ?

— Je voulais parler à l'intendant.

— Où est-il ? Tu l'as vu ?

Winigis ne répondit pas immédiatement. Durant une fraction de seconde, en arrière du monstre qui ouvrait la porte, il avait aperçu Sigebert, allongé sur son lit et avec la cage thoracique déchirée. Le duc mena ses compagnons jusqu'à la chambre. Tous trois y entrèrent et serrèrent les dents face à l'horrible spectacle du lit de mort de l'intendant, dont le visage pétrifié témoignait d'une horreur absolue. Aymar grimaça en constatant qu'ils pataugeaient dans une mare de sang.

— Son assassin s'est acharné plus encore que sur le pauvre Heiric, murmura l'abbé en se signant. Tu disais qu'il a déguerpi grâce à la fumée, Winigis. L'as-tu contemplé dans sa vérité ? Est-il humain ou non ? Winigis ?

Le duc n'émit qu'un croassement en montrant ce qu'il découvrait sur un mur.

Cela ne finira pas comme en 792, roi coupable. Je suis ta conscience. Viens à moi ou je te révélerai à tous.

— Un message en lettres de sang, hoqueta Aymar.

— Et moins laconique que le précédent. Cette allusion à l'an 792... C'est Charlemagne qu'on veut perdre ! murmura Winigis.

— Par Dieu ! Il défie l'empereur en personne ! grogna Modoin.

Winigis étala le sang frais du plat de la main, faisant aussitôt disparaître l'inscription. Puis les *missi dominici* sortirent de cet endroit empestant la mort et les viscères. Les guerriers étaient repartis, seul Lothaire restait sur le seuil de sa porte.

— Que s'est-il passé ? Qui a mis le feu ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Tu devras engager un nouvel intendant, répliqua Winigis. Sigebert a péri. Tué. Tu n'as rien entendu, quand j'essayais d'arrêter l'ours ?

— Je dormais.

— Si profondément ? Nous nous battions à cinq mètres de ta porte.

— Je dors toujours profondément.

— Nous en reparlerons sans tarder.

— Lorsque j’y consentirai, siffla Lothaire en crispant les lèvres. Je suis le seigneur et je n’aime pas la façon dont tu t’adresses à moi.

— Un deuxième homme vient d’être assassiné dans ton fortin en l’espace de vingt-quatre heures et j’ai moi-même failli me faire transpercer. Je me moque de ce que tu aimes ou non.

Winigis planta là son interlocuteur. Aymar et Modoin sur ses talons, il rejoignit la cour. Un grand tumulte y régnait. Plus personne ne dormait. Apercevant les *missi dominici*, le mercenaire surnommé Ange-Noir accourut à la tête d’un groupe de guerriers. Il s’enquit des détails de l’attaque, voulut avoir une description précise du monstre, s’adressa d’abord au duc, puis à Aymar, à Modoin. Les hommes qu’il menait discutaient avec les quatre Francs d’escorte. Pris au milieu de ce groupe d’hommes fébriles, Winigis finit par s’esquiver. Il alla se placer au centre de la cour et observa.

Debout sur un chariot, mains sur les hanches et jambes bien campées, Roland d’Acqs avait manifestement décidé de superviser les opérations. Il ordonnait d’ouvrir toutes les portes et haranguait des piquiers prêts à frapper quiconque surgirait de l’ombre. Son compère Brise-Gueule courait sur le chemin de ronde et distribuait des torches supplémentaires, afin que les sentinelles éclairent les moindres recoins. Ange-Noir était reparti vers l’aile nord avec son groupe. Les deux derniers mercenaires, Poing-Ferré et Gros-Œil, se mêlaient à la troupe qui inspectait le rempart ouest. Et tous ces hommes brandissaient leurs armes, hurlaient pour exorciser leur peur. Alors qu’il rejoignait Modoin et Aymar demeurés auprès des Francs d’escorte, Winigis savait que ces investigations brouillonnes n’aboutiraient à rien. L’aube viendrait bientôt, mais le jour ne dissiperait pas les menaces pesant sur cette place forte...

— Aucun doute, il y a une conjuration contre Charlemagne, assura Winigis, qui sentait la douleur et l’épuisement enfin arrivé lui couper les jambes.

— Oui. Et tout cela me paraît brusquement très réfléchi. Cet assassin cite l’année 792 comme s’il en avait vécu les événements. Il doit

commander à des complices ou obéir à des chefs. Je vais dormir un peu puis je partirai.

— Et où donc, Aymar ?

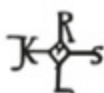
— Là où vivent d'anciens conjurés. Vous enquêterez ici et je me renseignerai ailleurs pour recouper les pistes. Se séparer nous procurera peut-être un avantage. Winigis... Tu ne m'as pas répondu, dans la chambre de l'intendant. Dis-nous si tu t'es battu contre une bête diabolique ou s'il s'agit d'un homme.

Le duc de Spolète hésita à se confier franchement, de crainte d'ajouter à la terreur générale.

— Il s'agit d'un homme, déclara-t-il enfin, parce qu'il porte un masque d'ours et des griffes artificielles. Ce sont elles qui laissent ces marques sur les corps de ses victimes. Cependant...

— Cependant ?

— Je vous parle là d'un sorcier et non d'un homme ordinaire. Un sorcier plus redoutable encore que ceux décrits dans les livres des moines...



Le ciel blanchissait à peine mais, dans son palais bâti sur un promontoire des bords de la rivière Gers, Sanche I^{er} Lupus était déjà réveillé et s'entretenait avec son frère. Une grande affection liait le duc de Vasconie à Semen Lupus, son cadet, lequel séjournait souvent à Elimberrum*, capitale du duché.

Pourtant, d'autres raisons que d'étroits liens familiaux motivaient cette réunion. Un espion de Sanche I^{er} avait récemment rapporté qu'Eneko Arista, fils du défunt comte de Bigorre, envisageait en secret de créer le royaume de Pompaelo. Si ce projet aboutissait, la région s'affranchirait-elle définitivement de la tutelle impériale ? Semen Lupus était sceptique. Son frère aîné, lui, pensait la chose possible, au vu de l'envergure guerrière exceptionnelle d'Eneko Arista. Sanche I^{er} n'avait pas oublié les récits de sa mère maintenant âgée : en août 778, durant la bataille de Roncevaux où les Vascons dévalaient des montagnes pour écraser l'arrière-garde de

Charlemagne, le comte Arista de Bigorre était présent. Et son fils Eneko âgé de sept ans maniait le couteau à ses côtés.

Nul manuscrit, nul compte-rendu officiel ne ratifiait ce fait. Toutefois, de retour de Roncevaux, le duc Lupus II, un des meneurs vascons, jura à son épouse que l'enfant nommé Eneko combattait aussi vaillamment qu'un homme. Sanche I^{er} aurait aimé entendre cela de la bouche de son père, qu'il ne se rappelait pas du tout. Emprisonné en représailles, Lupus II était décédé dans une geôle franque peu après la naissance de Sanche. Ce dernier, arraché à sa famille par les Francs, était resté jusqu'à ses quinze ans loin de son pays, élevé à la cour de Charlemagne. Puis, en l'an 800, Louis le Pieux devenu roi d'Aquitaine avait rendu le duché de Vasconie à Sanche I^{er}.

L'empire estimait qu'enlever un enfant aux siens pour lui inculquer une éducation différente suffisait à effacer la mort d'un père. L'empire voyait en partie juste, car Sanche I^{er} se sentait ligoté par divers serments de fidélité, comme en l'an 801 où il avait participé à une expédition militaire de Louis le Pieux. Mais l'empire se trompait en partie car, au fond de lui, Sanche I^{er} souhaitait le pire à Charlemagne. C'était ce sentiment secret qui l'avait poussé à reconnaître, quatre années plus tôt, la suzeraineté de l'émir Al-Hakam de Cordoue sur la cité de Pompaelo.

Ainsi, alors que le soleil commençait son ascension du ciel, le duc de Vasconie et son frère comparaient les bénéfices et désavantages d'un futur soutien à Eneko Arista. Même d'horizon lointain, un tel projet exigeait une préparation immédiate. La réussite était possible, non certaine. Et, en cas d'échec, la répression impériale s'avérerait féroce. Sanche I^{er} avait demandé qu'on ne le dérange pas. Il fronça donc les sourcils d'agacement lorsqu'on frappa à la porte.

— Duc Sanche, un religieux demande à parler avec toi de Charlemagne, annonça un soldat dès qu'il eut reçu l'autorisation d'entrer.

Sanche I^{er} et Semen allèrent regarder par une des fenêtres qui donnaient sur la cour du palais. Vêtu d'une robe de bure, affublé d'un profil d'oiseau de proie et d'une couronne de cheveux gris, un homme attendait, assis dans un chariot escorté par deux cavaliers.

— Fais-le monter, ordonna le duc de Vasconie après une courte hésitation.

Intrigués et peu disposés à se montrer affables, les deux frères se rassirent autour de la table où ils menaient jusqu'alors conversation.

L'Église envoyait rarement l'un de ses représentants au palais d'Elimberrum. En fait, on n'avait pas souvenance ici d'avoir accordé une entrevue à un simple abbé depuis au moins dix ans.

— Je suis Notker de Rhemus*, se présenta l'homme au profil de buse lorsqu'il entra. Plus qu'un émissaire, voyez en moi un *visdominus* : l'homme de confiance de l'évêque Leidrat de Lugdunum*. Le connaissez-vous ?

— Je suis, moi, Sanche I^{er} Lupus et je sais qui est Leidrat. Un lettré et un *missus dominicus* de Charlemagne.

— Et justement, de quel Charlemagne comptes-tu nous entretenir ? enchaîna Semen, libre de tout serment et féroce hostile à l'empereur. De celui qui détruisit Irminsul, le tronc de bois adoré par les Saxons ? Ou de celui qui fit exécuter en un jour quatre mille cinq cents de ces mêmes Saxons ? Ou de celui qui trompa les Avars prêts à se soumettre en volant leurs trésors entassés dans le camp de la Theiss ? Ou de celui coupable de tant d'autres méfaits qu'on ne peut les énumérer ?

— Des quatre à la fois ! rétorqua Notker avec un petit rire qui déstabilisa ses interlocuteurs.

— Que veux-tu ?

— Vous informer que beaucoup d'évêques n'aiment pas le pape débauché Léon III, mais pas davantage Charlemagne. Car ce dernier indiqua dans sa première lettre au nouveau pape qu'il devrait se borner à prier pour l'Église de Dieu, tandis que le roi se réserverait le gouvernement réel de la chrétienté.

— Cela n'a pas empêché Léon III de sacrer Charlemagne empereur.

— Duc Sanche I^{er}, je te l'assure : par ce geste, Léon III entendait transférer le pouvoir impérial des Byzantins aux Francs et non rétablir l'empire d'Occident. Léon, en dépit de ses grands défauts, agissait exceptionnellement avec justesse. Hélas, la suite prouva que l'Église est en réalité vassale de l'empire. Et cela déplâit à de nombreux prélats, dont mon maître.

— Oh, vraiment ? ricana Semen. Tu te moques de nous ? Leidrat travaille à asseoir la puissance de Charlemagne, de qui il est fort apprécié !

— Mon maître préserve avant tout sa terre de Bourgogne, et la reconnaissance de ses mérites n'implique pas son obéissance aveugle.

— Je ne comprends pas le but de ton propos, maugréa Sanche I^{er}. Qu'attends-tu de moi, au juste ?

— Charlemagne vient d'annoncer son intention de partager l'empire entre ses fils Pépin d'Italie, Louis le Pieux et Charles le Jeune. Ils se déchireront dès sa mort et déclencheront le chaos. Avec ses pairs évêques et seigneurs, mon maître œuvre dans l'ombre. L'empereur disparaîtra plus tôt qu'escompté et ses fils ne lui succéderont pas.

— « Dans l'ombre » ? Je suis vassal du roi d'Aquitaine et tu viens me raconter que Leidrat complotte contre l'empereur ? Sais-tu ce qu'il adviendra de toi et de ton maître, si j'alerte Louis le Pieux ?

— Tu n'y aurais aucun intérêt, duc Sanche I^{er}. Une fois Charlemagne et ses fils neutralisés, d'autres rois émergeront. Et eux respecteront la Vasconie, qui deviendra indépendante.

Notker se leva et effectua une révérence, au terme de laquelle il conclut son propos.

— Lapurdum est une cité importante, mais aux défenses affaiblies. Elle pourrait bien tomber sans tarder. Je vais séjourner quelque temps dans ce pays. J'espère te revoir...

Lorsque Notker fut reparti, Sanche et Semen restèrent un long moment perplexes. Cette visite inattendue remisait au second plan les projets d'Eneko Arista concernant Pompaelo.

6

LA PREUVE FLAGRANTE

10 juin

Les *missi dominici* officiaient d'habitude en duo. Au vu des circonstances, Charlemagne avait préféré former une équipe exceptionnelle : deux érudits et deux guerriers, l'alliance de l'épée et de la connaissance, d'autant que Winigis de Spolète était réputé à la fois pour sa bravoure et sa subtilité.

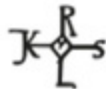
Mais le jeune Heiric ne prodiguerait plus ses avis éclairés et Aymar restait le seul érudit du groupe. Lui entretenait des relations suivies avec de nombreux lettrés en Austrasie, Lothringen, France et Alamannie. Dans ces régions de l'empire, aucune abbaye ne lui était fermée. Âgé de cinquante et un ans, Aymar avait eu le temps de parfaire sa culture. Il possédait aussi une grande connaissance de l'administration de l'empire... et de ses intrigues. Au contraire de Modoin et d'autres, Aymar n'avait pas choisi le service de Dieu par manque d'argent, les campagnes militaires occasionnant d'importants coûts aux hommes libres mobilisés. Il s'était simplement découvert une passion pour la foi et les manuscrits à l'année 776, alors qu'il guerroyait dans le duché de Frioul, un des États lombards. Un matin où les troupes franques étaient bloquées par une impressionnante tempête, Aymar ressentit l'illumination de son âme en découvrant la bibliothèque du monastère de Bolzano. Depuis, il ne regrettait rien, même s'il aimait renouer parfois avec son ancienne existence aventureuse.

Après un maigre supplément de sommeil, l'érudit abbé persista dans son intention d'entreprendre des investigations plus lointaines. Ici, malgré une fouille minutieuse, la traque n'avait pas abouti. Le pseudo-ours-démon s'était comme évaporé dans les airs. D'abord incertain, Winigis se laissa finalement convaincre. Deux morts en deux nuits, des rebelles pillards

s'acharnant sur les voyageurs et épargnant la population, un sorcier hantant le seul fortin... Tout cela empestait le plan établi de longue date quand on y ajoutait l'évocation du second message sanglant.

Effectivement, des complices ou des chefs du tueur résidaient peut-être au nord de l'empire. Mis à part le comte Theubald gracié par l'empereur, les conjurés de 792 étaient tous morts, Winigis le savait, il avait assisté à leur exécution. Mais certains de leurs femmes et enfants vivaient toujours. Lesdits enfants devenus adultes réclamaient-ils vengeance ? Par ailleurs, il ne fallait pas négliger une conjuration antérieure, qui s'était déroulée en Germanie durant l'année 785. Vingt et un ans écoulés, encore assez peu pour que des conspirateurs de l'époque puissent récidiver, car eux n'avaient pas été mis à mort. Ce serait à Aymar d'y voir clair de ce côté-là. Et ici, en l'absence de certitude, Winigis se chargerait de jauger le duc de Vasconie, au cas où ce complot s'avérerait finalement d'origine régionale.

Aymar partit en milieu de matinée sans prendre la peine d'avertir le seigneur Lothaire. Sorcier et rebelles dans les environs, brigands de grands chemins ailleurs, les menaces ne manqueraient pas durant ce long voyage. Trois des quatre guerriers d'escorte francs accompagnaient donc Aymar. De l'entrée du fortin, Winigis et Modoin regardèrent s'éloigner le petit groupe. Ils revinrent ensuite dans la cour, conscients d'avoir de quoi remplir une journée tard débutée...



Le serment de fidélité renouvelé à Charlemagne prit l'allure d'une formalité exécutée sans entrain. Personne n'avait réellement l'esprit à la solennité de l'instant. Sous un soleil éclatant, les guerriers et servantes du fortin se réunirent dans la cour. Premier à se prononcer en raison de son rang, Lothaire mit genou en terre pour expédier ses vœux d'obéissance et de loyauté. À peine avait-il terminé qu'il réintégra sa chambre de l'aile nord.

Ce rituel se répéta successivement avec les soldats, les servantes et les mercenaires. Afin de ne pas rallonger la cérémonie, les *missi dominici* procédèrent par groupes de vingt individus qui s'agenouillaient à tour de rôle.

Une charrette pleine de légumes frais et conduite par deux serfs arriva au moment où Modoin écoutait le serment des vingt derniers guerriers. Il était presque midi, l'heure du repas. Chacun se restaura puis Winigis décida de débiter l'interrogatoire général.

Le duc et l'évêque comprirent vite que cette procédure n'aboutirait à rien de concret, même si les guerriers alignés en rangs répondaient docilement. Assis sur les marches d'un des escaliers du chemin de ronde, Roland d'Acqs, Brise-Gueule et leurs trois compères patientaient. Winigis avait d'abord questionné les mercenaires et récolté des réponses similaires à celles que formulaient maintenant les soldats : un réveil brusque provoqué par des cris d'alerte, une sortie hâtive des chambres, la peur de se retrouver face au diable. Et, pour tous, une activité imprécise durant les semaines précédentes, de sorte qu'il serait impossible de la vérifier.

Alors qu'un piquier à trogne cabossée ânonnait son insipide témoignage, Winigis fit volte-face et entraîna Modoin à l'écart.

— Inutile de s'entêter, chuchota le duc de Spolète. Nous obtiendrons davantage d'informations grâce au registre que tenait l'intendant.

— Et lesquelles ? Il n'y figure guère plus que les noms de ces hommes et la mention de leur région d'origine.

— Je le ferai vérifier à Tolosa*. Comme capitale du royaume d'Aquitaine, cette cité possède une administration importante. En outre, Guillaume de Gellone va se retirer, mais il est encore comte pour quelques semaines. Cela nous arrange, car je les connais bien, lui et son échevin qui l'assiste très efficacement. Ils nous faciliteront les choses.

— Dans ce cas, ça change tout, souffla Modoin en souriant. Avec les noms, nous apprendrons si certaines des familles de ces gaillards sont liées à d'anciens conspirateurs.

— Cela dit, il faudra que le sorcier nous laisse procéder. Tolosa est à trois jours de route...

Une exclamation retentit à l'autre bout de la cour, provoquant un mouvement dans les rangs des soldats. Lothaire venait d'ouvrir sa fenêtre et il paraissait mécontent.

— Pourquoi restez-vous agglutinés là ? Sigebert attend qu'on le mette en terre ! Emmenez-le au cimetière ! Et faites dire une messe dans la chapelle pour qu'on honore son âme dans le respect de la religion !

— C'est l'intendant lui-même qui se chargeait des rituels funèbres, indiqua Roland d'Acqs en voyant les guerriers demeurer indécis.

— Il y a un évêque ici, non ? À lui de remplacer Sigebert ! Allons, remuez vos carcasses ! Et ensuite, rattrapez l'assassin qui déjoue si facilement votre surveillance !

Les guerriers ne bougeaient toujours pas. Plusieurs se tournèrent vers Roland, qui leur adressa un geste de connivence puis se leva.

— Il est normal de d'abord s'assurer que le sorcier ne se cache pas parmi nous, clama le chef mercenaire. Sans cela, comment élaborer une riposte viable ?

Des murmures d'approbation parcoururent la troupe, avant qu'un silence pesant ne s'installe. Lothaire ne rétorqua pas. Il n'avait nulle autorité sur ses hommes, et la preuve flagrante venait d'en être apportée devant les envoyés spéciaux de l'empereur. Une humiliation publique. Lèvres serrées et sourcils froncés, le nouveau seigneur de Lapurdum referma sa fenêtre.

Avec sa retraite honteuse, les murmures devinrent grommellements. Brise-Gueule promenait sur l'assistance un regard glacial et ce fut lui qui ramena le calme en levant une main. Winigis observait la scène. Les guerriers ne reprochaient visiblement pas à Roland d'Acqs le supplice du déserteur. Ces mercenaires avaient pris le commandement informel, dès la disparition d'Eudes, sans doute. Et ce n'était pas avec ce genre d'attitude que Lothaire rehausserait son prestige. Tandis que le duc réfléchissait, Modoin se rapprocha de Roland d'Acqs, lequel s'apprêtait à grimper l'escalier.

— Tu ne l'as pas ménagé, constata l'évêque à mi-voix. Attention à ne pas dépasser les limites, il reste le fils d'un seigneur installé ici par Charlemagne.

— Eudes a péri, paix à son âme, et moi, je suis payé par le roi d'Aquitaine pour anéantir l'ennemi, qu'il soit maure, vascon, ou sorcier. Il fallait bien que je réagisse.

— Je te mettais en garde, voilà tout. Mais je pense que j'aurais fait comme toi.

— Oui, hein ? Lothaire est si peureux qu'il n'osera plus sortir de sa chambre à la suite de ce deuxième meurtre. Ses hommes en sont conscients.

Ils le méprisent. Au moins, l'intendant bénéficiait de la considération générale.

— En es-tu certain ?

— Absolument ! certifia Roland d'Acqs en haussant les épaules. Je m'en suis rendu compte au cours des mois. Les guerriers n'ont plus personne, mis à part mes compagnons et moi. Au fond, même sans l'argent de Louis le Pieux, je crois que je ne les abandonnerais pas. Combattre ensemble crée des liens. Allez, à tantôt ! Je dois prendre les choses en main !

Le mercenaire se détourna de Modoin et gravit quelques marches, avant d'écartier les bras pour attirer l'attention des soldats.

— Vous n'êtes pas des lâches, vous me l'avez souvent prouvé ! déclara-t-il. Cessez de craindre un ours-démon ! Nous avons affaire à un sorcier déguisé, le duc de Spolète en témoigne. Et un sorcier, ça se tue ! Vrai ou faux ?

— Vrai ! Qu'on le jette au feu !

— Maudit sorcier !

— Sale Vascon !

— Écoutez-moi, les archers. Vous allez vous relayer nuit et jour en tout endroit par où le sorcier pourrait passer. S'il pointe le bout de son masque d'ours, vous lui percerez les yeux et la gorge à bonne distance ! Aveugle et incapable de respirer, il ne menacera plus personne ! Et ensuite, nous lui trancherons la tête !

Une ovation s'éleva, mais cet enthousiasme était de façade. La peur continuerait d'habiter les pensées de ces hommes, Winigis le devinait tandis qu'il se rapprochait de Modoin.

— Nous n'allons pas attendre bras croisés le retour d'Aymar alors que les mercenaires prennent des initiatives, chuchota le duc.

— J'en suis amplement d'accord. Que proposes-tu ?

— Après avoir enterré l'intendant, va farfouiller de nouveau dans sa chambre et celle d'Eudes. Notre première inspection était trop sommaire. Et vérifie l'entrepôt, aussi. Lothaire, nous verrons plus tard, quand il daignera sortir de son trou.

— Tu penses à un couloir dissimulé, n'est-ce pas ?

— En effet, Modoin. Cet incendie a permis au sorcier de filer en douce, et s'il était passé par la cour, des guerriers l'auraient vu.

— Et s’il s’agissait de Lothaire ? Je l’ai suspecté dès qu’il a surgi, soi-disant à peine réveillé.

— Meurtrier de ses guerriers, de son père et de son intendant ? Pourquoi pas ? Les évidences sont parfois telles qu’on les ignore. Néanmoins, j’imagine mal comment il se serait si vite débarrassé de son déguisement.

— Nous n’avons pas eu l’occasion de contrôler sa chambre. Juste un coup d’œil pendant que tu lui parlais. La fourrure de l’ours était peut-être camouflée sous sa couche.

Modoin regarda par-dessus son épaule. Dans l’escalier, Roland continuait de haranguer la troupe. Coupable ou non, Lothaire devait rougir de honte en entendant ces clameurs.

— Très bien, conclut l’évêque avec une moue volontaire. Je ne suis pas expert en matière de passage caché, mais s’il y a une excroissance sur un plancher ou un mur, je la repérerai.

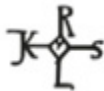
— Autre chose : la serrure de Sigebert n’était pas fracturée lorsque le sorcier a ouvert la porte sous mon nez. Et comme je ne crois pas une seconde que l’intendant ait omis de s’enfermer, cela signifie qu’il a déverrouillé de bon gré pour laisser entrer son assassin. Il le connaissait.

— Lothaire...

— Ou quelqu’un d’autre, peut-être même étranger au fortin. En tout cas, sois vigilant et surveille aussi les mercenaires. Eux ne figurent pas dans le registre de l’intendant, Guillaume de Gellone et son échevin ne nous apprendront rien à leur sujet. Bien que Roland d’Acqs paraisse cohérent et loyal, nous ne le connaissons pas assez. Son compère Brise-Gueule ne m’inspire nulle confiance et Ange-Noir me semble couvrir en permanence la rage du massacre. Quant aux deux derniers, leur mine stupide n’est peut-être qu’apparente.

— Je veillerai au grain. Et toi, à quoi t’occuperas-tu ? Tolosa ?

— Pas encore. Le sorcier peut frapper pour une troisième nuit consécutive, impossible de m’absenter ces jours-ci. Je compte juste contrôler les alentours du bois près duquel gisait le cadavre d’Eudes. Il allait ou revenait de quelque part. Je veux savoir où et pourquoi.



L'après-midi avançait quand Winigis lança son cheval dans la descente du versant est de la colline. À ce moment précis, la sécurité de Modoin et du quatrième guerrier d'escorte ne l'inquiétait guère. Si le sorcier réapparaissait, ce serait à coup sûr de nuit, comme précédemment. Hier, Winigis avait eu beaucoup de chance face à cet ennemi surpuissant. Mais aujourd'hui ? Le duc ne voulait pas parler de cette conspiration à Louis le Pieux. S'il le faisait, d'inévitables bavardages alerteraient les conjurés qui redoubleraient alors de vigilance, quitte à différer leur projet. Charlemagne serait le seul informé jusqu'à ce que ses envoyés spéciaux démasquent les comploteurs.

Dans ces conditions, demander des renforts à Louis le Pieux était inenvisageable. Le roi d'Aquitaine refuserait d'affaiblir ses défenses au nom de la menace provenant officiellement d'un homme seul et, de surcroît, impossible à localiser. Unique option, donc : découvrir ce passage dissimulé pour remonter la piste du sorcier...

Tout en galopant, Winigis observait des collines, hautes, larges, boisées. Elles lui évoquaient une muraille verte résolue à supplanter le bas du ciel. Par association d'idées, le duc songea à ces montagnes dont les Vascons étaient un jour descendus. Les rebelles qui écumaient le secteur y avaient-ils leur camp ? Et le sorcier les fréquentait-il ou les commandait-il ?

Winigis longeait maintenant la Nive à laquelle, assez loin à gauche, faisait face l'enceinte romaine de Lapurdum. Au-delà des remparts nord-ouest où s'adossaient les vestiges du *castrum*, Winigis aperçut des cimes compactes. Selon l'intendant, il y avait par là-bas la Forêt Profonde livrée aux bêtes féroces. Voyageurs, marchands, guerriers, tous la contournaient, déjouant ainsi de potentielles embuscades. Et même les chasseurs locaux expérimentés ne s'y enfonçaient pas, afin d'en pouvoir ressortir vite en cas de péril. À l'orée de cette masse verdoyante se trouvaient les ruines d'un ancien temple consacré à la déesse romaine Junon. Ne voulant rien laisser au hasard, Winigis les inspecterait, mais son opinion était arrêtée : la Forêt Profonde se situait trop loin pour que l'assassin s'y replie après ses meurtres sans jamais attirer l'attention. S'il n'habitait pas au fortin, il se cachait sûrement dans un secteur proche, estimait le duc de Spolète. Son appréhension redoubla et il comprit que la perspective d'affronter de nouveau le sorcier n'était pas seule en cause.

Entre les bords de la Nive et cette partie de l'enceinte, il y avait une aire vaste, pentue et dégagée. Rien par là-bas que des herbes folles et une cabane. En lisière du sous-bois où l'on avait découvert le cadavre d'Eudes, des enfants s'amusaient à se cacher derrière des buissons, mis à part l'un d'eux chargé de repérer les autres. Soucieux de n'effrayer personne, Winigis ralentit l'allure de son cheval. Ils l'avaient d'ailleurs vu approcher et ne s'en émouvaient pas.

Winigis songea que ces gosses, dont le plus âgé devait compter huit ans, faisaient preuve d'une anormale désinvolture. Éduqués par leurs parents, ils se sentaient chez eux et n'avaient cure des *missi dominici*. Si jeunes et déjà contestant l'autorité de l'empire...

L'insouciance des enfants et les réflexions de Winigis furent balayées par un grognement strident. Le duc talonna son cheval. Danger immédiat. Ce ne fut pas un loup qui sortit du bois, mais un sanglier. Un vieux mâle solitaire, fou furieux. Si les gamins détalait de derrière leurs buissons, celui qui cherchait ses camarades restait pétrifié de terreur, juste dans la trajectoire de la bête. Encore environ vingt mètres. Suffisant pour que Winigis déboule et s'interpose. Effrayé par la masse hargneuse qui arrivait à grande allure, le cheval voulut bondir. Dans sa précipitation, il trébucha et tomba sur un flanc. Winigis réussit à vider les étriers, roula de côté et évita l'écrasement. Sa monture se relevait déjà, s'éloignait en hennissant. Et le sanglier arrivait. Un genou en terre, Winigis dégaina, frappa d'estoc, manqua sa cible, sentit une défense lui labourer la cuisse. Le sanglier avait légèrement dévié, sans cesser sa course enragée.

— Va-t'en ! cria Winigis en pivotant vers le petit brun toujours immobile.

La voix aux intonations claquantes arracha enfin l'enfant à sa sidération. Il tourna les talons et décala, pendant que le vieux solitaire effectuait lui aussi un demi-tour, en sens inverse. Il commençait une deuxième charge. Winigis remarqua alors le bout d'épieu planté dans un de ses flancs. Un chasseur l'avait raté et la douleur le rendait féroce. Il essaierait de détruire jusqu'à sa fin.

Handicapé par sa blessure, le duc savait qu'il n'éviterait pas dix fois de suite des assauts si prompts. Il se remit debout, ne bougea pas, fixa la bête écumante qui se ruait sur lui. À l'ultime seconde, Winigis esquiva, se plaça de profil et abattit sa lame sur l'encolure du sanglier emporté par son élan.

Le grognement se fit plus strident encore puis l'animal s'affala, les vertèbres brisées.

Winigis s'assit dans l'herbe et se détendit. Il avait agi à l'instinct, sans calcul, pour sauver un enfant. Mais, le péril conjuré, un fait lui apparaissait clairement : son acte généreux lui permettrait peut-être de se concilier les Vascons de Lapurdum. Du moins, si les gosses racontaient à leurs aînés ce qui s'était passé.

Cette attaque n'avait duré qu'une poignée de secondes. Les enfants couraient vers la cabane. Quelqu'un en sortait justement et se portait à leur rencontre. Une jeune femme. Winigis sentit son appréhension resurgir en force.

Il s'agissait d'Oyarza la *sorgin*, qui regardait maintenant vers lui. Aussi ravissante éclairée par le soleil de l'après-midi que par les flammes de la nuit.

SALTUS VASCONUM

Contrarié et bredouille, Modoin quitta la chambre de l'intendant. Il venait d'en palper les murs et le plancher sans repérer nulle aspérité susceptible d'ouvrir un couloir secret. Il s'était aussi astreint à inspecter vainement la table et le coffre à vêtements, au cas où ceux-ci comporteraient un double fond. Bredouille sur toute la ligne, oui. Car, auparavant, Modoin avait sans plus de succès fouillé les chambres inoccupées, ainsi que celle du seigneur Eudes.

L'évêque jeta un coup d'œil au bout du vestibule. Toujours posté devant l'entrée, le guerrier d'escorte resté au fort menait bonne garde. Il se nommait Baldéric et était inculte, mais redoutable dans une bataille. Modoin le chargeait désormais de surveiller les déplacements de Lothaire. Ce dernier avait quitté la cérémonie funéraire avant son terme pour directement retourner dans sa chambre. Grâce au consciencieux Baldéric, Modoin le savait et procédait donc de façon discrète. Mais quand même pas assez, puisque Lothaire ouvrit sa porte.

— Que fais-tu là ? interrogea le seigneur d'un ton revêché.

Hésitant d'abord à répondre, Modoin se décida. Peut-être un parler sans détour pousserait-il Lothaire à se trahir.

— Je cherche un couloir dissimulé.

— Par lequel le tueur se serait enfui la nuit dernière ? C'est ça ?

— Oui, confirma Modoin en ramenant sa main vers le poignard dissimulé sous sa toge. D'ailleurs, je n'ai pu vérifier ta chambre, tu l'as réintégrée avant qu'on inhume ton intendant.

— Les morts se moquent qu'on assiste ou non à leur ensevelissement. Et ton rituel sonnait très approximatif à mes oreilles.

Cette fois, Modoin préféra se taire. S'il se référait souvent à Dieu, il connaissait mal les textes sacrés, d'où ses improvisations durant cette mise

en terre. Ancien guerrier désargenté, il avait choisi de rejoindre l'Église parce que ses faits d'armes auprès du roi Pépin I^{er} d'Italie, fils de Charlemagne, lui garantissaient une charge d'évêque. Les avantages de sa position l'intéressaient bien plus que le goût du religieux, ce qui ne l'empêchait pas d'agir en loyal administrateur. Cependant, la loyauté n'irait jamais jusqu'à apprendre par cœur d'interminables prières.

Modoin émit juste un vague grognement. Peu importait le sujet des sacrements funéraires. L'essentiel était que le fils d'Eudes semblait d'un coup rasséréiné et plein d'assurance. Cela augurait le pire. Modoin adressa un regard grave à Baldéric qui, sans abandonner son poste, avait pivoté vers l'intérieur du vestibule. À deux et en attaquant conjointement, ils auraient une chance d'occire le sorcier si celui-ci se dévoilait...

— Tu voulais voir ma chambre ? Vois-la, tant qu'à fouiner par ici ! enchaîna Lothaire avec un sourire dénué d'amabilité.

Il se plaça de côté afin de laisser passer son hôte. Crispé, inquiet, l'évêque entra et espéra très fort que Baldéric se précipiterait assez vite en cas d'appel. Cette pièce était presque similaire aux autres, hormis qu'un meuble bas supplémentaire occupait l'espace arrière. Sans oser lâcher des yeux celui qu'il suspectait, Modoin se livra à un contrôle rapide, effleura les parois et les meubles.

— M'autorises-tu à soulever ta couche ? demanda-t-il au bout de quelques instants.

— Va. Tâte également mon coffre et mon armoire, si cela te chante.

Pas le moins du monde dupe, Modoin s'exécuta. Si Lothaire proposait un examen si poussé, cela signifiait qu'il ne gardait pas ici d'objet compromettant. En effet, aucun déguisement n'était camouflé sous la couche. Et les meubles n'avaient nul compartiment caché, Modoin s'en assura en obtenant un son mat lorsqu'il cogna sur le bois de son index replié.

— Moi aussi, figure-toi, j'ai cherché un passage après la découverte du premier message sanglant. Et j'ai vite compris qu'il n'y avait rien à trouver.

— Et d'où te vient cette certitude ? répliqua Modoin en conservant une bonne distance avec son interlocuteur.

— Les démons n'empruntent pas des couloirs secrets. Ils se déplacent où ils veulent par la pensée et se rendent invisibles à volonté. Peut-être l'un d'eux est-il en train de ricaner à côté de toi.

Modoin se raidit. Une menace voilée. Des récits de morts sortant de terre pour aspirer le sang des vivants lui revinrent soudain à l'esprit. Lothaire demeurerait-il si souvent dans sa chambre par crainte de la lumière divine ? Pourtant, il s'était rendu au cimetière en plein soleil, tantôt...

— Bref, c'est un démon et non un sorcier que le duc a affronté. À propos, où sont tes amis ? Je ne les ai pas aperçus dans la cour aux côtés des guerriers qui se préparent. Ils gardent la chambre comme moi ?

— Winigis de Spolète contrôle les environs et l'abbé Aymar recherche des indices plus loin.

— Plus loin ? Vers où ?

— Précisément, je l'ignore, mentit Modoin en tressaillant.

Lothaire ouvrait son meuble bas. Mais il n'en sortit qu'une carafe et une coupe, et se servit du vin sans en proposer à l'évêque.

— Très bien, garde tes mystères. Sais-tu pourquoi je t'ai permis de fouiller chez moi ? Pour que tu ne me suspectes plus stupidement. En outre, au lieu de gaspiller ton temps dans ce bâtiment, intéresse-toi plutôt aux mercenaires. Ils ne me disent rien qui vaille.

— Parce que leur chef t'a malmené devant tes hommes ? Il fallait venir restaurer ton autorité au lieu de te calfeutrer.

— D'ordinaire, les guerriers qui se vendent au plus offrant prennent soin d'afficher leur neutralité. Depuis la mort de mon père, j'ai remarqué le comportement bizarre de ces cinq-là.

— Les accuserais-tu tous d'être des démons ? demanda Modoin, qui appuyait du talon sur une latte disjointe.

— Non. De vouloir s'approprier ce domaine. Mon père l'a agrandi, y a installé des serfs. Roland d'Acqs et ses sbires sont à la solde du roi d'Aquitaine. Si ce dernier insiste auprès de l'empereur, les mercenaires obtiendront vite gain de cause.

— Ton domaine te restera si tu t'en montres digne, affirma Modoin, sans vraiment penser à ses propos.

En feignant de s'intéresser au plancher, l'évêque souhaitait juste provoquer une réaction. Du coin de l'œil, il scruta la physionomie de Lothaire. Aucune inquiétude, aucune tension dans le regard. Toujours ce calme et cette assurance...

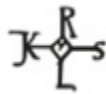
— Cesse donc de tapoter le sol. Es-tu aveugle ? Il n'y a rien ici, pas davantage que dans les autres chambres. Tant qu'à fouiner, va plutôt à

l'entrepôt.

— Inutile. Je finis par te croire, nous perdons notre temps.

Aussitôt dit, Modoin se dirigea vers la porte. Il ne tenait pas du tout à devoir surveiller ses arrières dans une salle encombrée de caisses derrière lesquelles Lothaire pourrait aisément s'embusquer. L'inspection de l'entrepôt attendrait une occasion plus favorable.

Modoin quitta la pièce et rejoignit Baldéric qui l'attendait, vigilant, au bout du couloir. Ils se retrouvèrent au-dehors et l'évêque s'aperçut soudain qu'une sueur glacée inondait son dos.



Entre ses dents serrées, Winigis se murmurait de remonter sur le cheval qu'il venait d'attraper par ses rênes. Le duc se mit pourtant à marcher droit vers la cabane. Au centre de la déclinaison, Oyarza se tenait accroupie et parlait aux enfants. Bientôt, ils partirent en courant et la jeune femme se redressa face au nouvel arrivant.

Winigis s'arrêta à deux mètres d'elle. Assez près pour la détailler et sentir sa détermination de la veille partir en une fumée née des tréfonds de l'enfer. Oyarza possédait des yeux immenses d'un bleu très clair, qui contrastait avec le mat de sa peau et la noirceur de sa longue chevelure. Ses lèvres charnues et l'ovale parfait de son visage évoquèrent au duc les déesses jadis vénérées par les Romains. Mais, plus encore que les courbes de son corps, ses yeux ou sa beauté, ce fut l'intense profondeur de son regard qui estomaqua Winigis.

Autour de lui, c'était comme si, d'un coup, les fleurs et les plantes exhalaient au centuple les parfums sensuels de ce prélude estival. Le chant des grillons s'amplifia à ses oreilles et étouffa la voix de la raison qui lui intimait de s'enfuir. Winigis cligna des yeux quand un rayon de soleil fit briller les bracelets de fer que portait Oyarza aux poignets. Puis il demeura captif du ravissant visage et dut se racler la gorge afin d'en tirer un son audible.

— Où vont ces enfants ? À Lapurdum ? demanda-t-il d'un ton faussement tranquille.

— À Baiona.

— Que dis-tu ?

— Lapurdum est le nom qu'utilisent les envahisseurs. Notre ville s'appelle Baiona.

Même sa voix flûtée était enchanteresse, songea le duc, qui renonça à évaluer les possibilités d'être d'ores et déjà sous l'emprise d'un sortilège. La seule issue consistait à déguerpir. Chaviré par ce regard à l'intensité diabolique, Winigis ne bougea pas.

— Tu es Oyarza, n'est-ce pas ? J'ai entendu parler de toi...

— Et toi, au vu de tes habits, tu n'es pas un des religieux, mais le guerrier qui les accompagne.

— Les guetteurs d'hier soir t'ont bien renseignée. Qui leur a ordonné de nous abattre ? Le chef manchot ?

— Nous n'avons pas besoin de vous faire abattre. Vous ne conquerez rien ici. Ces guetteurs ont agi de leur propre initiative et ils ont été punis. As-tu apprécié ma cérémonie ?

— Tu nous as repérés malgré l'obscurité ?

— Le fond du ciel était assez clair pour que j'aperçoive trois silhouettes s'en détachant sur ce toit, répliqua *la sorgin* avec un rire cristallin.

Le temps d'un battement de cœur, Winigis imagina avec délice être l'unique déclencheur des élans joyeux d'Oyarza. Et formuler un tel vœu lui fit peur.

— Si tu cherches à m'ensorceler, je te frapperai aussi fort que nécessaire, prévint le duc en reculant d'un pas.

— Tu ne m'attaques pas, pourquoi t'ensorcellerais-je ?

— Parce que tu projettes de nous perdre, mes compagnons et moi.

— C'est l'instinct de la destruction qui vous perdra, toi, tes religieux et tous vos congénères mâles. En revanche, si tu désires conserver ta jambe jusqu'au bout de ton existence, tu ferais mieux de me laisser te soigner.

Winigis baissa les yeux et découvrit la vilaine entaille qui ornait l'avant de sa cuisse.

— Tes sangs risquent de devenir noirs et ils t'empoisonneront. Suis-moi.

Il existait un autre choix, logique et plus sûr : celui consistant à envoyer quelqu'un du fortin chercher un remède chez un apothicaire. Winigis avait été blessé à plusieurs reprises, il endurerait la douleur. Et son sang ne

tournerait sans doute pas au poison en seulement quelques heures. Winigis acquiesça néanmoins et emboîta le pas à Oyarza. Elle portait une robe légère très en rapport avec cette température caniculaire. Légère et moulante. Il sembla au duc qu'Oyarza accentuait nonchalamment son déhanché. Si cette impression était fondée, la *sorgin* prenait plaisir à se jouer de lui, s'amusait à susciter son trouble...

— Attache ton cheval à la clôture si tu veux le récupérer quand tu partiras, conseilla Oyarza en ouvrant la porte de la cabane.

— Tu habites ici et non à Lapurdum ? répondit Winigis en nouant les rênes à un pieu.

— Baiona.

— Pour moi, cette cité s'appellera toujours Lapurdum.

Le duc s'était efforcé d'user d'un ton sec et sa réaction le rassura. Se reprendre. Seul moyen de contrôler cette situation en *missus dominicus* chevronné. Se reprendre et arrêter de s'émouvoir comme un jeune homme sur le point de se déniaiser. Oyarza ne rétorqua rien et précéda son invité dans l'unique pièce mal éclairée de cette maison.

Winigis réprima un frisson. Tout ce qu'il distinguait dans cette demi-pénombre lui rappelait le diable. Un chaudron rempli d'une mixture froide ; de petits meubles au plateau encombré d'ossements, de colifichets et de pots d'herbes ; une cheminée au bas de laquelle s'étaient étalés des dents d'animaux ; plusieurs fils où pendaient des rongeurs et des crapauds... Oui, c'était bien là l'antre d'une sorcière. Winigis eut un mouvement de recul mais, alors qu'Oyarza se retournait et dardait vers lui ses yeux si bleus, il sentit sa volonté fléchir. Et il entra à son tour.

— Assieds-toi, dit la jeune femme en désignant un tabouret. Je vais laver ta plaie et j'y appliquerai ensuite un onguent. N'aie crainte, je suis la meilleure guérisseuse d'ici aux montagnes.

— Tu ne m'as pas répondu. Tu habites ici ? Seule ?

— Oui. J'ai besoin de silence et de solitude. Cela ne m'empêche pas d'aller à Baiona, tu l'as constaté hier soir. Et les habitants viennent me voir régulièrement, pour quérir mes soins ou discuter.

— Tu ne crains pas les rôdeurs, les pillards ? Une femme seule, hors de la cité...

— Aucun brigand ne peut s'introduire ici sans tomber foudroyé par un de mes sortilèges. Ils constituent de meilleurs remparts que n'importe quelle

maison de n'importe quelle cité. Les arbres environnants sont les piliers d'un temple à ciel ouvert.

Winigis observa un mutisme circonspect. Oyarza était-elle sérieuse ou se vantait-elle ? Sorcière, d'accord, mais puissante à ce point ? Autant que son homologue mâle déguisé en ours ?

— Ne parle pas ainsi, gronda le duc en s'asseyant finalement. Surtout devant moi, un envoyé spécial de Charlemagne. Les rites païens sont proscrits et passibles de mort !

— Cette terre appartient à nos dieux, et les hommes du Nord n'y font pas la loi. Tends ta jambe.

La *sorgin* s'accroupit et versa de l'eau sur la blessure. Winigis avait une vue remarquable sur son épaisse crinière sombre et sa poitrine généreuse.

— Je ne suis pas un homme du Nord, j'ai vu le jour en duché de Provence, rectifia-t-il en jugeant aussitôt absurde d'essayer de plaire à cette femme des plus dangereuses.

— Il est vrai que tu ne ressembles guère aux Francs...

La *sorgin* avait relevé ses yeux immenses et Winigis éprouva l'impérieuse envie de l'attirer contre lui, de l'embrasser, de la caresser. Ce sentiment le tétanisa de frayeur. Malheur à qui succombait aux charmes d'une sorcière. Il se recentra sur sa mission pour échapper au feu qui lui embrasait l'esprit et le corps.

— La servante Arbil... Sais-tu où elle a disparu, depuis hier matin ?

— Non. Elle appartient désormais à Xan l'Ours, son destin ne nous concerne plus. Les Francs du fortin craignent l'Ours et ils ont raison. Il les tuera. N'essaie pas de l'approcher si tu tiens à quitter vivant la Vasconie.

— Et les rebelles ? Les fréquentes-tu ? insista Winigis en dissimulant à dessein son combat de la veille, sa certitude que l'assassin était un sorcier et non un démon.

— Nous sommes tous rebelles au joug de ton empereur, même pendant les années sans guerre. Toutefois, je n'ai pas encore croisé ceux dont tu parles. Voilà, j'ai terminé. L'onguent appliqué sur ta plaie préservera tes sangs. Tu vas cicatriser de manière normale.

Winigis bredouilla un remerciement et regarda Oyarza qui s'était relevée et se tenait immobile face à lui. Hier soir, le traquenard à Lapurdum puis l'affrontement avec le sorcier, une nuit trop courte et, maintenant, cette

blessure infligée par le sanglier... La fatigue s'accumulait. Winigis se serait écroulé, si ses sens exacerbés par le désir ne l'avaient soutenu.

Oyarza esquissa un sourire et commença à faire glisser sa robe sur ses épaules. Le tissu descendit lentement jusqu'à ses hanches, révélant des seins aux bouts tendus et un ventre musclé.

— Que fais-tu ? murmura Winigis d'une voix altérée.

— Je m'offre à toi, parce que tu es beau et que tu t'es montré courageux en sauvant un enfant. Si tu y vois du mal, refuse mon offrande et va-t'en.

— Tu m'as envoûté, souffla Winigis, dont la respiration devenait haletante. Sorcière ! Arrête, sinon...

— Crois-tu vraiment que l'usage de sortilèges m'est nécessaire pour fasciner un homme ?

La robe continuait de descendre et Winigis découvrit l'objet de ses ultimes convoitises, ce diamant noir serti au creux de cuisses nerveuses. Il essaya de se remémorer les prières que les fidèles déclament au cours de la messe. Mais sa dernière visite à une église datait déjà de longtemps. Aucun message divin, aucun précepte salvateur ne vint à son secours.

Dans un mouvement qu'il aurait voulu refréner, il se leva et avança des doigts tremblants. Oyarza ne bougea pas. Quand les deux mains du duc se refermèrent sur ses seins, elle lui prit les poignets et recula en l'attirant, jusqu'à ce que tous deux basculent sur une épaisse fourrure placée au sol. Winigis se laissa entraîner et l'image d'un gouffre plein de flammes surgit dans son esprit. Oui oui oui, il chutait en enfer et il ne désirait rien d'autre. Il ôta fébrilement ses habits, sans cesser de mordiller les tétons dressés d'Oyarza qui avait renversé la tête et gémissait.

Submergé par une émotion dont il ne soupçonnait pas l'existence, Winigis couvrit de baisers cette bouche et cette poitrine majestueuses. Au bout d'un long moment, sa langue incandescente courut jusqu'à un bas-ventre palpitant d'attente, effleura d'abord une intimité au parfum musqué puis se fit envahissante. Oyarza s'abandonnait entièrement et ses gémissements se muèrent soudain en cris. Alors, Winigis entra en elle et lui aussi cria son assouvissement d'enfin la posséder. Comme prisonnier d'un enfer paradisiaque ou d'un paradis infernal, il rugissait à grands coups de reins, tandis que son amante l'accompagnait en ondulant du bassin. La notion de temps s'abolit et l'ivresse des sens monta. Winigis accéléra son

rythme, encore et encore. De nouveau, Oyarza se pâma à ces délicieux assauts, juste avant qu'il ne la rejoigne au sommet de l'extase.

Engourdi de satisfaction, rattrapé par l'épuisement, Winigis resta allongé sur le corps alangui de la jeune femme. Et il céda au sommeil sans s'en rendre compte. Ce fut un frôlement qui le réveilla en sursaut. Oyarza passait une main légère dans ses cheveux. Il ouvrit ses paupières et constata qu'il était toujours allongé.

— Ai-je dormi longtemps ?

— Pas trop.

Le duc s'appuya sur un coude. Oyarza se tenait assise sur la fourrure, à ses côtés. Entièrement nue, mis à part ses poignets cerclés de fer. Calme et resplendissante. Il lui prit une main.

— Quel âge as-tu ? murmura-t-il en s'installant auprès d'elle.

— Je l'ignore au juste. Vingt-deux ou vingt-trois, dirais-je.

— Et tu ne comptes pas te faire épouser ? Tu aurais pourtant l'embarras du choix. Je n'ai nul besoin de croiser chaque fille de ce pays pour savoir que tu es la plus belle de toutes.

— Chez moi, j'ai besoin de silence et de calme, non d'un mari, souffla Oyarza en appuyant sa tête sur une épaule du duc.

Ce geste ramena Winigis à une réalité des plus compliquées. Il se dégagea doucement.

— Hum... Excuse-moi de partir sans promesse de retour. Je suis un envoyé spécial de l'empereur et toi...

— Une sorcière ? Oui, c'est ainsi que tes prêtres appellent celles qui vouent leur existence à soigner leur peuple et à vénérer d'autres dieux que le tien, crucifié sur sa croix. Cela ne t'afflige pas de prier quelqu'un privé de ses mouvements, prisonnier devant l'éternité ?

— Tu parles du fils de Dieu et il donna sa vie pour sauver tous les mortels, même les païens. En outre, Dieu est seul et unique, persuade-t'en une bonne fois.

— « Seul et unique » ? Qu'en sais-tu, à part ce qu'on prêche dans ton église ? Les Romains appelaient notre pays « Saltus Vasconum », mais ils ne le comprenaient pas davantage que les envahisseurs actuels. Si tu n'entends pas les montagnes, Winigis, les montagnes t'entendent. Et elles te surveillent. Prends garde qu'elles ne te traitent en ennemi.

Le duc lâcha la main d'Oyarza et rassembla ses habits éparpillés. L'euphorie du désir retombée, il renouait avec ses graves préoccupations.

— Je ne cherche ni à me disputer ni à te convaincre, soupira-t-il. Je voulais juste m'excuser auprès de toi.

— De n'avoir pas l'intention de revenir ? Inutile. Je ne t'ai rien demandé.

Winigis se rhabilla vite. Oyarza demeurait lovée sur sa fourrure, à l'observer, et il faillit céder à ce regard, si beau, si intense. Il ramena avec peine ses pensées à l'essentiel. Il avait sauvé un enfant, les Vascons le considéreraient différemment, désormais. Ces païens accordaient pleine confiance à Oyarza, dont le témoignage avantagerait Winigis. Et des langues se délieraient...

— Tu as sûrement appris la fin du seigneur Eudes. Le connaissais-tu ? Et l'as-tu aperçu le jour de son trépas ? Je cherche à savoir où il allait, expliqua le duc en misant sur la sincérité pour mieux apprivoiser Oyarza.

— Le jour de sa mort, il comptait me visiter. Mais je n'étais pas présente quand il périt, peu avant son arrivée chez moi, je pense. Et je le connaissais bien, certes. Il était mon amant. La première fois, lui aussi comptait ne plus me revoir.

Bouche ouverte par la stupéfaction, Winigis mit quelques secondes à appréhender toute la portée de cette déclaration. Oyarza continuait de le fixer d'un air impassible. Sincérité réciproque, donc. Et terrifiante. Incapable de prononcer un mot, Winigis ouvrit la porte à reculons, monta à cheval et partit au triple galop. Il venait de renier sa fonction en copulant avec une sorcière aux inavouables desseins.

Par son entière et seule faute, il était tombé dans le pire des pièges.

PÉNITENCE ET PARDON

6 juillet

Pendant plus de trois semaines, Aymar et ses guerriers d'escorte avaient chevauché du sud de l'empire vers les pays du Nord. Au cours de ce long voyage, l'abbé fit souvent étape dans des monastères où il évoquait Lapurdum. Mais ces discussions tenues avec des religieux souvent avisés ne lui fournirent aucune piste en Aquitaine, en Neustrie et moins encore en Austrasie. Plus on approchait de la capitale, plus le problème vascon paraissait abstrait aux gens abordés.

Lorsqu'une cité demeurait trop lointaine à la nuit tombée, les cavaliers dormaient au centre d'une clairière ou au sommet d'un monticule. Aymar profitait alors d'une promiscuité rare pour instruire ses gardes très peu savants. Dans un tout autre registre, il se félicita à plusieurs reprises de leur présence, quand il croisait des duos ou trios à mines patibulaires. Dissuadés par les guerriers d'escorte, ces malfrats se seraient sans aucun doute jetés sur Aymar s'il avait cheminé seul avec son modeste poignard.

Néanmoins, l'abbé était pressé d'atteindre sa destination. Outre la nécessité de déjouer vite la conspiration perdurait le risque de rencontrer une importante meute de brigands. Au final, ce furent seulement de fortes pluies qui retinrent les voyageurs à Treci* durant quarante-huit heures.

Le soleil et la chaleur régnaient de nouveau en cette fin d'après-midi où le petit groupe entra dans Aachen. Aymar connaissait bien cette cité située dans sa région natale d'Austrasie, qui était également le berceau de la famille royale et, donc, le cœur de l'empire. Aachen s'élevait sur un affluent du Rhin, au carrefour de nombreuses routes terrestres. Un emplacement stratégique dont Charlemagne était pleinement conscient. Quinze ans auparavant et au terme d'une mûre réflexion, il avait rompu

avec l'ancienne tradition des cours itinérantes. En confiant les régions méridionales à Louis le Pieux, Charlemagne pouvait mieux prévenir les rébellions saxonnes. De surcroît, les alentours d'Aachen comportaient des forêts giboyeuses et des fontaines d'eau chaude recherchées par un empereur que les rhumatismes tourmenteraient bientôt.

Mais, ce mois-ci, Charlemagne ne séjournait pas dans sa capitale. Une sentinelle l'apprit à Aymar dès que lui et son escorte franchirent les portes de la muraille entourant le palais. L'empereur était parti au matin du 20 juin, accompagné d'Éginhard et de sa garde d'élite. Il désirait vérifier la bonne administration du royaume d'Aquitaine. Une annonce officielle qui cachait en réalité la volonté de déjouer cette nouvelle conspiration, Aymar le comprit. Charlemagne avait renoncé à ses campagnes militaires d'été pour s'approcher du secteur identifié comme abritant les comploteurs. Tout le contraire de l'abbé, qui cherchait des coupables à un millier de kilomètres de la Vasconie. Aymar ne s'émut pas de cette absence. Lui avait prévu de discuter en priorité avec quelqu'un d'autre. Charlemagne devait maintenant se trouver vers Burdigala. Ses échanges par pigeon voyageur avec Winigis n'en seraient que plus rapides. Si le duc de Spolète et l'évêque Modoin vivaient encore, évidemment. Aymar ne pourrait s'en assurer qu'à son retour.

Il demanda à son escorte de l'attendre au bout d'un groupe de constructions faites de briques et de bois. Les trois Francs sautèrent de selle et s'assirent devant la salle de l'assemblée où se tenaient les plaids annuels. Impressionnés, ils regardèrent autour d'eux.

Bien que résolu à établir un empire chrétien et non à restaurer la puissance romaine, Charlemagne restait influencé par la prestigieuse culture des anciens maîtres. Ainsi, le palais de sa capitale empruntait divers éléments à leur civilisation. La salle de l'assemblée, en particulier, évoquait la basilique, cet édifice public où les Romains discutaient des affaires de la cité. La chapelle s'inspirait quant à elle des modèles antiques, notamment avec ses colonnes pourvues de chapiteaux corinthiens.

Aymar s'éloigna au trot en laissant là ses guerriers subjugués par cette structure conçue pour rivaliser avec les fastes byzantins. Lui qui évoluait en terrain connu lança son cheval le long de la galerie de liaison couverte. Ce bâtiment à l'arche monumentale servait à rendre la justice, logeait les soldats et reliait la salle de l'assemblée à la chapelle.

À une vingtaine de mètres de celle-ci, des ouvriers s'activaient à ériger un mur de soutien sous le regard vigilant de deux nobles. Les travaux du domaine impérial n'étaient pas achevés, Aymar le savait, comme il savait qui les supervisait à l'heure actuelle : Eusèbe, le comte du palais, et Wala, le comte palatin de Saxe.

— Bonjour ! clama l'abbé en arrêtant sa monture à hauteur des nobles.

Ceux-ci se détournèrent des maçons à la peau rougie de soleil et saluèrent sobrement le nouvel arrivant.

— Bonjour, Aymar de Mettiss. Je vous croyais en duché de Vasconie, toi et Winigis de Spolète, répondit Eusèbe avec une mimique soulignant son étonnement.

— Notre mission exigeait mon retour en Austrasie pour discuter avec quelques gens, dont le comte Wala.

— Soit, répondit l'intéressé. Allons donc à l'ombre des thermes.

Wala se mit en marche et, par souci d'adopter le même rythme, Aymar descendit de cheval. Côte à côte, l'abbé et le comte rejoignirent les édifices situés au sud-ouest du palais. Grands de cinquante hectares, ces thermes faisaient la fierté de Charlemagne et accueillait un bassin où pouvaient nager jusqu'à cent hommes. Aymar avait d'ailleurs eu l'honneur d'y être convié à l'été précédent.

— La chaleur te dérange à ce point ? s'enquit l'abbé, une fois qu'ils furent assis sur un muret ombragé. Moi, d'accord, mais toi, tu es encore jeune.

— En effet. J'ai trente-quatre ans et l'astre solaire ne me gêne nullement. Tu n'as pas l'air surpris de me trouver ici quand notre armée pourfend du Saxon. Je suis pourtant général de l'empire.

— Et tu es un administrateur chevronné à qui Charlemagne confie de nombreuses tâches. Un rôle et un poste considérables, incompatibles avec les campagnes militaires qui éloignent du palais. Ton demi-frère Adalard de Corbie me l'a affirmé lorsque j'ai déjeuné avec lui au mois d'avril dernier. Il est toujours conseiller de Pépin d'Italie, je présume ?

— Oui et j'espère qu'il se porte bien. Adalard t'a dit vrai. De mon côté, je connais le but de ta visite. Voilà pourquoi je répugnais à parler devant Eusèbe, auquel je n'accorde guère confiance.

— Vraiment ?

— Ne me demande pas mes raisons, je n'en ai aucune de précise. Il s'agit juste d'une défiance instinctive ; l'avenir me dira si j'ai raison ou tort.

Aymar observa en coin son interlocuteur visiblement très serein. Wala lui évoquait un homme certain de n'avoir rien à craindre parce que protégé par le plus puissant de tous. L'abbé renonça à avancer le prétexte des spoliations de terre qu'il avait préparé. Ne pas ébruiter la conspiration sous peine d'alerter les conjurés, avait préconisé le duc Winigis. D'après les propos de Wala, il n'était plus besoin de s'entourer de ces précautions...

— Qui t'a averti ? reprit Aymar. Charlemagne en personne ?

— Oui. Le duc des terres maritimes Angilbert, Éginhard et mon demi-frère sont eux aussi au courant.

— Angilbert de Ponthieu, Adalard de Corbie et Éginhard sont parmi les premiers conseillers de Charlemagne. Eux, je comprends. Toi, en revanche...

— Qu'entends-tu par là ? gronda Wala en décochant un regard glacé à Aymar.

— Tu as conspiré en 792, aux côtés des séditieux. Il paraît même que tu influenças Pépin le Bossu, premier enfant illégitime de l'empereur, afin qu'il facilite votre action.

— Je suis le fils du comte Bernard qui avait pour père Charles Martel, grand-père de Charlemagne, lequel me compte au rang de ses cousins germains. J'ai épousé Rodlinde, la fille du comte de Tolosa Guillaume de Gellone, petit-fils de Charles Martel.

— Je sais cela.

— Alors, apprendis en outre que je te briserai si tu essaies de me nuire, Aymar de Mettiss. Je suis riche, considéré et sers loyalement l'empereur qui me voue une grande affection.

— Tu imagines des choses fausses. Je ne cherche pas à te porter tort.

— En 792, j'étais un jeune imbécile. À vingt ans, on ne réfléchit pas. Influencer, disais-tu ? C'est moi qui le fus au cours de cette vilaine affaire et je le payai d'ailleurs par un exil. Assez bref, heureusement, parce que Charlemagne avait compris le bénéfice qu'il tirerait de mes bons services, guerriers autant que diplomatiques. Depuis lors, je n'ai cessé d'agir en faveur de l'empire.

— Je ne prétends pas le contraire et je connais tes mérites.

— Pourquoi, dans ce cas, feignais-tu de t'étonner que Charlemagne m'ait mis dans la confiance ? Je te préviens : n'essaie pas de m'impliquer dans le complot actuel, sinon, tu perdras tout. Le duc de Spolète échouerait à te protéger. S'il est proche de Charlemagne, je le suis davantage. Me fais-tu bien comprendre ?

— Parfaitement, dut concéder Aymar, conscient de devoir ménager un noble de telle envergure. Et je t'assure de nouveau que je souhaite me renseigner auprès de toi sans volonté sournoise.

— Je prends acte de ta parole. En quoi puis-je t'être utile ?

— La sauvegarde de l'empereur dépend pour beaucoup de notre action à Lapurdum. Les conjurés de 792 ont tous péri, mais tu les fréquentas, eux et leurs familles. Ce sont celles-là qui m'intéressent. Plusieurs fils désireux de venger leur père se sont peut-être regroupés.

Wala s'abîma dans la contemplation de la chapelle, tandis qu'Aymar s'interrogeait. L'agressivité inattendue du comte palatin de Saxe était-elle motivée par la crainte que l'on découvre sa trahison ? Ou avait-il peur de se voir injustement accuser en raison de ses actes passés ?

— Je n'ai pas de réponse à t'apporter, déclara enfin Wala. Après le pardon de mes fautes, je me tins à l'écart des familles des neuf seigneurs décapités à Regensburg. J'ai juste gardé contact avec le comte Theubald, jusqu'à l'an dernier, parce que Charlemagne l'avait reconnu innocent.

— Je me souviens. Theubald était sorti vainqueur de l'épreuve du jugement de Dieu et Charlemagne lui restitua ses terres. Une chance pour lui, qui figurait parmi les principaux instigateurs du complot. Pourquoi ne le fréquentes-tu plus ?

— À seulement cinquante-quatre ans, il est devenu fou, au point d'échanger d'aimables propos avec une pomme qu'il mange. Il se comporte en vieillard sénile. S'il a récupéré ses terres, il ne sait plus qu'il les possède.

— Cela ne m'arrange pas. Je comptais le visiter, soupira Aymar.

— Tu perdrais ton temps. Et si tu comptais interroger le clerc Fardulf qui dénonça les conjurés de 792, renonces-y également. Il a péri au mois de mai d'un feu qui lui brûlait la poitrine. Néanmoins, le fils aîné de Charlemagne, lui, est bien vivant.

— Pépin le Bossu ? Oui, j'ai prévu de le voir, pour ne négliger aucun témoignage. Mais, depuis que l'empereur l'a gracié, Pépin demeure enfermé dans l'abbaye de Prüm. Il ne m'apprendra rien.

— Détrompe-toi. Le Bossu s'est transformé en homme d'une rare sagesse, paraît-il. Les religieux passant à Prüm se plaisent à deviser avec lui. Il a donc vent de ce qui se passe à l'extérieur et son abbaye n'est qu'à deux jours de cheval. À ta place, je poursuivrais mes investigations là-bas.

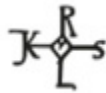
— D'accord. Je vais suivre ton bon conseil.

— J'aviserai Charlemagne que je t'ai aidé de mon mieux, dit Wala en sautant du muret. J'espère que toi et tes compagnons démasquerez vite ces comploteurs. De mon côté, je serai vigilant concernant ce qui advient au palais.

— Merci pour l'entrevue que tu m'as accordée.

— Je m'en retourne à la supervision des travaux. C'est cela aussi, le service de l'empereur.

Wala eut un vague geste de salut et s'éloigna. Son ton était resté sec du début à la fin. Et Aymar fut content d'achever cette discussion qu'il avait imaginée moins tendue.



L'air était chaud et les chiens aboyaient à s'en rompre la gorge. Le comte Theodoric levait son épieu, et Riquier, empli d'admiration, l'observait. L'ours était acculé au fond de la clairière. Dressé sur ses pattes arrière, il paraissait immense, prêt à se défendre jusqu'au bout. Mais il ne pourrait rien contre un autre géant, plus valeureux que lui : le père de Riquier. L'épieu projeté par un bras expert troua le poitrail velu de l'animal rugissant. Et voilà, c'était fini. Riquier se précipita et déchira de ses dents des chairs ensanglantées. S'approprier l'âme et le pouvoir de l'ennemi pour renforcer les siens. Un but de guerre essentiel, encore et toujours. Non, cela n'avait pu se passer ainsi. En l'an 791, Riquier comptait six ans à peine.

Il s'éveilla en sursaut, adossé au bas du monticule. Un hennissement de son cheval l'avait extirpé du rêve. Dommage, car Riquier aimait à revivre d'une façon si intense les jours heureux. Cependant, la réalité perceptible des mortels primait en cette période d'exceptionnelle importance. Riquier se releva et ses tics faciaux s'estompèrent rapidement jusqu'à disparaître, comme chaque fois qu'il allait se confronter à autrui.

— Oui, père, je te perçois. Et je te demande de ne pas te manifester maintenant. Je voulais simplement te dire combien je suis comblé que tu me voies agir. Je me montre noble et fort, je suis ton digne fils, même s'ils l'ignorent. Ils me croient tous différent. Et parfois, moi aussi je le crois, tant l'illusion est parfaite. Ha, s'ils se doutaient, ils trembleraient...

Riquier se tint sur ses gardes en guettant le cavalier. Au hennissement en avait répondu un autre, assez proche. Celui du cheval transportant l'allié à rencontrer ici, sans doute. Au cas où, il fallait rester prêt à riposter.

— J'ai beaucoup de chance que tu assistes à ce que j'accomplis, chuchota Riquier en adressant un grand sourire au vide. Ta mort ne m'a pas privé de toi et c'est merveilleux. Mais ne te manifeste pas, s'il te plaît. Quelqu'un arrive. Oui, celui dont je t'ai parlé, tu te rappelles mes explications. La terre des ombres n'a pas abîmé ta mémoire, tant mieux.

— Je n'aime pas chevaucher sans mon escorte dans des endroits dangereux, lança Notker de Rhemus, surgissant de derrière le monticule. Je n'aime pas traverser ce gué de roches glissantes sur l'Adour. Et je n'aime pas les moustiques qui pullulent par ici.

— Que veux-tu que je te réponde ? C'est toi qui as choisi cette colline isolée, parce qu'on la distingue de loin et qu'au-delà s'étendent les marécages. Tu avais raison, d'ailleurs. Ici, nous sommes tranquilles. De Lapurdum, personne ne peut nous repérer. Et personne non plus ne viendra de ces marais puants.

— C'est vrai, c'est vrai, admit Notker qui abandonnait son air renfrogné. Au moins, tu es là, à la bonne heure et au jour convenu.

— J'honore toujours mes rendez-vous, qu'ils soient galants ou meurtriers. Où résides-tu ?

— Au monastère d'Acqs. Le plus pratique, dans les circonstances actuelles. Là-bas, j'ai appris quelque chose qui me chagrine. Pourquoi diable as-tu occis l'intendant Sigebert ? Nous devons l'épargner. Il possédait de grandes qualités d'administrateur. Un tel homme aurait été utile pour ceux auxquels nous confierons le commandement de la Vasconie.

— Rien ne garantissait sa future collaboration. Et, de toute façon, vu son âge, on ne se serait pas servi très longtemps de ses fameuses qualités.

— Pourquoi l'as-tu tué ? Des alliés doivent se tenir à ce qu'ils décident ensemble.

— Un soir, je l'ai aperçu qui murmurait avec le duc de Spolète, grommela Riquier avec un geste évasif. Comme s'il se confiait à cet assassin. Cela m'a rendu furieux.

— Tu n'as pas commis d'autre erreur, cette nuit-là ?

— Non. J'ai rossé le duc qui rôdait alentour et j'ai disparu.

— De quelle manière ?

— La mienne, pardi. Ah oui, j'ai laissé un deuxième message, aussi.

— Quel message ?

— J'ai écrit à l'intention de Charlemagne que j'étais sa conscience et que je me révélerais à tous s'il ne venait pas à moi.

Cette fois, la mine que Notker tâchait de conserver affable vira franchement au sombre.

— Au nom de Dieu, qu'espères-tu ? Que Charlemagne obéisse à ton injonction et accoure ? Nous parlons de l'empereur ! Tu l'imagines assez naïf pour tomber dans un piège grossier, juste parce que tu évoques son crime ? À cause de ta stupidité, il va au contraire se tenir loin d'ici.

— C'est toi qui le dis.

— Qui l'affirme ! Imbécile !

— Ne m'insulte pas ! gronda Riquier en serrant ses poings. Je suis le fils du comte Theodoric !

Le moine se calma aussitôt. Il était toujours à cheval et son complice à pied. Une position en principe dominante. Toutefois, si l'homme-ours s'énervait, en un bond, il saisirait sa proie à la gorge. Et Notker de Rhemus périrait, car lui n'était pas un guerrier.

— J'aurais dû réfléchir davantage à la teneur du message, concéda Riquier, notant avec satisfaction que Notker baissait les yeux. Mais j'étais pris par la fièvre du sang. Nous verrons bien ! Et toi ?

— J'ai visité le duc de Vasconie voici un mois. Et ce que je lui ai dit le dissuadera d'intervenir au nom du roi d'Aquitaine lorsque nous prendrons Lapurdum. Par ailleurs, il y a une mauvaise nouvelle...

— Je t'écoute.

— Les pillards bretons ne nous seconderont pas. Ils ont été décimés près de Paris.

— Décimés ? Ils étaient pourtant nombreux.

— Les troupes du roi des Francs l'étaient encore davantage. Charles le Jeune nous a joué sans s'en douter un vilain tour.

— Si j’essayais de nous rallier le clan de rebelles qui sévit alentour ? Ceux de Lapurdum me vénèrent comme un dieu, ça sera facile.

— Surtout pas ! Rebelles ou non, les Vascons s’estiment chez eux, ils ne nous laisseraient pas mener l’affaire à notre guise. L’enjeu est trop important. Il s’agit de se partager un empire, pas dix hectares de terre et trente brebis. De grâce, fais-toi discret et revoyons-nous à la même heure, dans quinze jours. D’accord ?

— Et notre bande, alors ?

— Nous remplacerons les Bretons. Je t’en reparlerai en temps voulu. Et nous allons réfléchir aussi au meilleur moyen de réparer ta... ton initiative du deuxième message.

Riquier, qui était en train d’opiner du chef, se raidit brusquement.

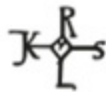
— Tais-toi ! souffla-t-il, yeux écarquillés et tête tournée sur sa gauche.

— Quelqu’un vient ?

— Tu ne vois rien, misérable mortel ! Les ombres réclament leur tribut...

En effet, Notker ne vit rien en jetant un regard inquiet vers les buissons qu’indiquait l’index tremblant de Riquier. Ce dernier pâtit de démence, son complice en était conscient. Mais la démence ne permettait-elle pas de surprendre les démons cachés à l’œil des hommes normaux ?

Cette question tarauda le *visdominus* de l’évêque Leidrat longtemps après qu’il eut de nouveau franchi l’Adour en empruntant le gué aux roches glissantes.



Fondée sous l’égide du roi Pépin le Bref et de la reine Berthe, parents de Charlemagne, l’abbaye de Prüm abritait les reliques de martyrs et des fragments des sandales de Jésus-Christ. Plusieurs monastères et cloîtres dépendaient d’elle, et ses possessions de terres s’étendaient bien au-delà de sa région. Aymar avait séjourné dans l’hôtellerie de l’abbaye le mois suivant sa révélation de la lumière divine.

À cette époque, Pépin le Bossu ne comptait que sept ou huit ans. Loin encore de comploter contre son père, il ne résidait évidemment pas à

l'abbaye. Par la suite, les hasards de l'existence tinrent Aymar éloigné de Prüm et il ne croisa pas le fils félon de l'empereur. On ne l'évoquait jamais à la cour, et l'abbé l'imaginait simple d'esprit jusqu'à cette entrevue avec le comte Wala. Par conséquent, lorsqu'il se renseigna dans les allées du potager, Aymar ne s'étonna pas de l'enthousiasme du moine bénédictin qui lui répondit.

La température était anormalement basse pour un début juillet. Tandis que le frère supérieur conviait les hommes d'escorte à boire un bouillon chaud, Aymar fut conduit à la salle de chapitre où Pépin instruisait quelques novices.

— Frère Pépin, voici l'abbé Aymar de Mettiss ! annonça le moine qui précédait le visiteur. C'est un érudit, tu auras plaisir à échanger avec lui.

Le fils illégitime de Charlemagne proposa aimablement d'aller converser dans sa cellule. Avant d'arriver à l'abbaye, Aymar avait réfléchi. En contact avec des seuls religieux, résidant à Prüm ou de passage, Pépin n'avait aucune possibilité de mener une conspiration seigneuriale à distance. Aymar décida donc de poser des questions claires, sans user d'un prétexte destiné à camoufler ses intentions réelles... Et en espérant que cette visite-là se révélerait fructueuse.

— J'ai discuté avant-hier avec le comte palatin de Saxe à Aachen, indiqua Aymar une fois que lui et Pépin eurent rejoint l'austère chambre. Il m'a parlé de toi en termes élogieux et je suis heureux de te rencontrer. Tu consacres tes journées à l'enseignement ?

— Je commence surtout chacune d'entre elles en demandant pardon et en faisant pénitence. J'enseigne uniquement quand on me le demande. La plupart du temps, j'aime à m'occuper de la pousse des légumes et des fleurs. Assieds-toi, je t'en prie.

— J'aimerais beaucoup évoquer avec toi les trésors de cette abbaye. Ce sera pour une prochaine occasion, car je suis venu en tant que *missus dominicus*. On conspire contre l'empereur.

— Me suspecterais-tu d'encore vouloir provoquer la mort de mon père ? répliqua Pépin avec un sourire en coin.

Un peu déstabilisé par cette réaction, Aymar scruta son hôte. À trente-sept ans environ, Pépin conservait un visage juvénile et agréable. Sans la bosse qui déformait son dos, il aurait sans doute plu à beaucoup de femmes.

Aymar remarqua le contraste entre ce sourire fugace et le regard soudain triste du moine. Non, Pépin le Bossu n'avait pas répondu à la légère.

— Je suspecte tout le monde en général et personne en particulier, se justifia l'abbé. Par principe, une conspiration possède des ramifications étendues et non visibles.

— Certes. Et constater à quel point m'étonna beaucoup en 792. À l'époque, je m'estimais dans mon droit. Illégitime ou non, j'étais fils aîné de Charlemagne, je méritais une couronne à l'instar de mes demi-frères. D'où ma colère. J'aurais dû m'arrêter à ce sentiment sans me laisser entraîner dans un complot. Quatorze années ont passé mais je me repens chaque jour.

— Est-ce pour cela que tu parlais de pardon et de pénitence ?

— Oui, Aymar. La pénitence, parce que j'ai jadis souhaité la mort de mon père, lequel a depuis tant propagé la foi et la connaissance. Le pardon, parce que mon cœur se réconcilia avec Charlemagne dès mon arrivée ici.

— Les épreuves ne t'ont pas aigri et tu as trouvé la voie de la rédemption. C'est bien.

— De la rédemption et de la conscience, précisa Pépin dont le regard reprenait son éclat. En m'épargnant puis en m'assignant ici, mon père me fit le plus beau des cadeaux : il m'évita de continuer à dilapider mon existence à la poursuite de chimères. Mis à part celui de l'empereur mandaté par Dieu, que représente le règne d'un mortel face à la magnificence divine ?

— Rien.

— Exactement. Contempler une fleur qui éclôt me satisfait comme n'y parviendrait jamais ce pouvoir auquel les souverains se cramponnent de peur qu'on le leur arrache.

— Je suis fort aise de te constater dans d'aussi aimables dispositions. Cependant, nos ennemis actuels n'ont pas ce bel état d'esprit.

— Excuse-moi, j'étais prêt à dériver vers d'autres sujets. Cette nouvelle conspiration, donc... As-tu déjà un ou plusieurs noms ?

— Aucun. À Lapurdum, nous traquons un sorcier qui assassine des fidèles de Charlemagne. Winigis de Spolète, avec lequel j'enquête, se demande si le duc de Vasconie est impliqué. Moi, je pense qu'il faut chercher plus au nord.

— Et tu as sans doute raison, confirma Pépin en quittant son tabouret. Ne t'étonne pas si je me mets à bouger beaucoup, cela m'aide à réfléchir.

Le moine joignit l'acte à la parole et se mit à tourner en rond dans son étroite cellule, tandis qu'Aymar demeurait assis, à le regarder faire les cent pas.

— Vois-tu, reprit Pépin, il y eut une première conspiration en l'an 785. Cette fois-là, Charlemagne se contenta d'exil ou d'emprisonnement, sans exécutions. Je présume qu'il fut plus sévère en 792 pour éviter une troisième tentative de renversement.

— Nous avons évoqué ce complot de Germanie, à Lapurdum. Mais les instigateurs n'étaient pas les mêmes. Et la clémence des châtiments incitait moins à une vengeance. En outre, un message du sorcier fait clairement référence à l'année 792.

— Alors, tant mieux, car j'étais très jeune en 785. Pas en 792, et ma soif de pénitence me poussa à surveiller les familles de ceux avec qui je m'étais compromis. Afin, justement, de prévenir l'entente de nouveaux conjurés, tu comprends ?

— Oui et je m'en réjouis ! Voilà le genre de renseignement que je recherche.

— Attends, je fouille dans mes souvenirs... Voyons... Commençons par le plus simple... La famille du comte Flodoard a été décimée par une épidémie de peste au nord de la Bourgogne. Celle du comte Theodoric a péri dans l'incendie de sa maison.

— Tu parles des familles entières ?

— Épouses et enfants, oui. Ensuite, le duc Herbert : ses trois fils furent tués lors d'une bataille contre les Bretons. Les familles des comtes Gontran et Artaud se sont repenties et servent l'empire. La veuve du marquis Grimoald s'est remariée au duc Alaric, un fidèle de Charlemagne. Elle n'a pas d'enfants de sa première union susceptibles de vouloir se venger.

Pépin continuait de tourner en rond, ralentissant parfois, accélérant souvent, et il regardait fixement les dalles du sol, comme si cela favorisait sa concentration. Malgré le sérieux de la situation, Aymar songea que cette amusante scène ressemblait à une séance frénétique de prières.

— Il y avait aussi le duc Rothari. Sa femme trépassa vite après lui, de maladie. Ses enfants, deux fils et trois filles, sont vivants. Une fois parents à leur tour, ils ont uni leurs descendants à des nobles du Lothringen. La bonne fortune produite par ces alliances est telle que je les vois mal risquer leurs avantages en se lançant dans l'aventure d'un complot.

— Tes informations précieuses me feront gagner du temps, soupira Aymar. Hélas, elles ne me procurent guère de suspects.

— J’y venais. Ambroise, le fils aîné du comte Adalbéron habite à Viridunum, où il fréquente d’anciens rivaux de Charlemagne. Peut-être rumine-t-il toujours l’exécution de son père. De plus, il est l’unique survivant de sa fratrie.

Pépin releva la tête.

— As-tu envisagé qu’une femme et non des hommes pourrait comploter ? La veuve du duc Florentin vit périr jeunes ses quatre enfants. J’ai toutefois appris qu’elle est la concubine du marquis Childebert, dont je sais l’hostilité secrète envers Charlemagne.

— Je n’avais pas songé à une telle hypothèse. Je vérifierai, crois-moi.

— Voilà, conclut Pépin en s’immobilisant enfin. Je ne peux te révéler davantage. Le seul conjuré vivant, le comte Theubald, est devenu sénile avant que d’atteindre la vieillesse. Ne t’intéresse pas à lui, cela t’occasionnerait juste une perte de temps.

— J’ai de quoi enquêter avec ce que tu m’as indiqué là, déclara courtoisement Aymar en se levant à son tour.

— Je vais méditer un peu ici, ajouta le moine en ouvrant la porte de sa cellule. Si quelque chose d’autre me revient, j’en informerai le palais, d’où on t’enverra un pigeon voyageur.

— Fort bien. Je te sais gré de ta précieuse assistance, Pépin.

— Deux choses encore : j’ai appris récemment la mort de Fardulf, le clerc qui eut l’heureuse idée de nous dénoncer en 792. Sans lui, le monde serait privé des lumières que l’empire dispense grâce à mon père. J’espère que Fardulf siège aux côtés de Dieu. Quant au comte palatin Wala...

— Oui ? encouragea Aymar en s’étonnant de cette hésitation.

— T’a-t-il confié son insistance pour me convaincre de comploter, en 792 ?

— Il me l’a dit.

— Si tu le revois, certifie-lui que je ne garde aucun grief à son encontre. Il subissait l’influence du comte Theodoric. Pardonner autrui est aussi important que d’implorer la grâce divine.

— Je transmettrai ton message à Wala, promet Aymar. Et je repasserai à Prüm lorsque cette sombre histoire sera réglée. C’est alors de philosophie et de foi que nous discuterons.

Un large sourire éclaira le visage de Pépin le Bossu. Le moine et l'abbé échangèrent une poignée de main cordiale sans ajouter un mot. Tout avait été dit.

9

VISITES

10 juillet

Quand Semen Lupus s'arrêta avec ses dix guerriers, il vit sans surprise des guetteurs se dresser au sommet de l'enceinte. Il n'était jamais encore venu à Lapurdum, mais son frère avait avec le chef Antton une bonne entente incluant la connaissance des usages réciproques. Semen savait donc que tout individu devait montrer patte blanche avant d'entrer dans cette cité, dès lors qu'il était inconnu ou non missionné par l'empire.

Semen et sa petite troupe ne se mouillèrent plus longtemps une fois déclinée leur identité. Un des guetteurs les conduisit jusqu'à une maison de la place centrale, à côté du temple dédié au dieu Mars. Tandis que ses guerriers s'abritaient de la pluie sous un auvent, Semen pénétra dans la salle du rez-de-chaussée. Un manchot y déjeunait, seul à une table. Non loin de lui, une poignée d'enfants jouait et quatre femmes s'activaient, allant de la cheminée à une marmite. Une vieille et trois jeunes. L'une de ces dernières était fort belle. Semen prit garde à ne pas la dévisager. Il s'agissait soit d'une épouse, soit d'une sœur. Des regards insistants auraient représenté une offense pour le maître de céans.

— Je te salue, chef Antton ! déclara le visiteur en secouant son manteau trempé.

— Salut à toi, Semen Lupus. Prends place et partageons ce repas. Combien de tes hommes attendent dehors ?

— Dix.

Le manchot fit un signe au guetteur resté sur le seuil de la porte. Il se tourna ensuite vers son hôte, devant lequel il poussa un cruchon de vin. Simultanément, la vieille femme déposait une écuelle de soupe sur la table.

— On va les conduire dans le temple, indiqua Antton. S'ils ont faim, on leur donnera du pain et du lard. Et s'ils ont déjà mangé, au moins, ils échapperont à la pluie.

— Eux et moi ne nous plaignons pas. Cinq jours de chevauchée et du soleil jusqu'à hier soir, c'est convenable. Je te remercie cependant pour cette attention.

— Cinq jours de chevauchée, justement, exigent une raison valable. Avant de m'apprendre laquelle, dis-moi si ton frère se porte bien.

— Oui. Sanche I^{er} s'occupe des affaires du duché avec sa sagesse habituelle. Pouvons-nous aborder n'importe quel sujet ? s'enquit Semen en désignant les gamins qui se roulaient par terre.

— Nous le pouvons. Ma femme, mes enfants, mes sœurs et ma mère ne s'intéressent pas aux discussions de guerriers. Et, de toute façon, ils ont appris à se faire muets comme des pierres concernant ce qui se dit entre ces murs. Parle librement.

— Le mois dernier, deux *missi dominici* sont venus au palais. Un duc et un évêque. Ils voulaient officiellement s'assurer de notre loyauté vis-à-vis de Charlemagne. En réalité, ils cherchent surtout à découvrir qui a occis le seigneur et l'intendant du fortin.

— À Baiona, on le sait. C'est Xan l'Ours, aussi responsable du trépas de trois soldats. Et il y en aura d'autres, sois-en certain. Les *missi dominici* résident toujours là-haut, mais ils n'éviteront rien. Cette terre n'appartient pas à leur dieu crucifié et larmoyant.

Semen ne put s'empêcher de tiquer. Lui et son frère Sanche avaient été élevés dans la religion catholique. Bien que leur cœur s'oppose à l'hégémonie franque, leur raison freinait souvent des velléités de révolte. L'incessante confrontation entre éducation et passé familial amenait des contradictions dont ils s'accommodaient, décidant au gré des circonstances. Dans la situation présente, le choix ne penchait pas en faveur de l'empire.

— On parle jusqu'à Ellimburum de l'ours-démon, reprit Semen après avoir avalé la fin de sa soupe. Je ne te cache pas notre inquiétude. Personne ne contrôle ce monstre. Qu'advient-il s'il décide d'attaquer ailleurs qu'aux alentours du fortin ? Ou si ses congénères démons le rejoignent ?

— Xan l'Ours n'est pas un démon. Vois-le plutôt comme un demi-dieu, à l'instar d'Hercule que vénéraient les Romains. Il naquit dans la montagne, avec le peuple vascon. Lui et ses pairs ne s'attaqueront jamais à nous. Seul

l'envahisseur doit trembler. Est-ce juste pour me confier ces préoccupations que tu voulais me rencontrer ?

— Non. J'aimerais parlementer avec les rebelles qui détroussent des marchands itinérants. Tu les connais et ils ne se cachent pas à Lapurdum. M'indiqueras-tu où les trouver ? Dans les montagnes ? Ou dans la Forêt Profonde ?

— Parlementer à quel propos ? questionna Antton, dont le regard reflétait soudain la suspicion. Et qui souhaite cela ? Toi seul ou le duc Sanche I^{er} ?

— Mon frère et moi, d'un commun accord. Lui a fait divers serments de fidélité, au roi d'Aquitaine, entre autres. Il ne peut pas toujours entreprendre ce qu'il désirerait. Moi, nul engagement ne me lie à qui que ce soit. Voilà pourquoi j'agis parfois de manière non officielle pour le duché, comme quand nous négocions avec l'émir de Cordoue.

— Les Maures ne nous dérangent pas tant qu'ils tiennent leurs distances. Ils ne sont pas à la veille d'attaquer Baiona. Au contraire du roi d'Aquitaine qui pourrait raser notre ville. Je prends soin de ma famille et de mon peuple, je ne veux pas qu'on les brûle avec leurs maisons. En théorie, je n'ai aucun contact avec les rebelles. Qu'irais-tu chercher auprès d'eux ?

— Moins tu es informé, mieux cela renforce la sécurité des tiens, tu le rappelais très justement. Disons que, si Sanche I^{er} conclut bientôt un pacte, tu t'en féliciteras.

— Les rebelles ont établi leur camp dans les marécages, indiqua Antton après un moment de réflexion. Au nord-est de Baiona.

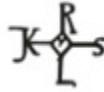
Le manchot se leva et attrapa un des parchemins roulés dans un pot de terre.

— Mon père et le vôtre étaient amis même avant de combattre ensemble les Francs, déclara-t-il en se rasseyant. Nos liens restent plus solides que ceux noués par n'importe quelle vassalité, aussi vais-je te dessiner un plan pour cheminer dans les marécages. Sans cela, tu t'y noierais. Ensuite, toi et tes guerriers partirez comme si vous n'étiez pas venus. D'accord, Semen Lupus ?

— D'accord, chef Antton.

En arrière, les femmes et les enfants vaquaient à leurs occupations, sans prêter attention au visiteur. Semen regarda avec satisfaction le parchemin

qui se couvrait de signes. La première partie de sa mission se soldait par un succès.



Quatre semaines s'étaient écoulées. Un délai interminable pour Winigis, pris de folie passionnelle. Les premiers temps, il avait cru pouvoir chasser Oyarza de son esprit. Fouiller encore le fortin, la chapelle et le cimetière contigus ; patrouiller jusqu'au temple de la Forêt Profonde également inspecté, tout cela avait certes mobilisé la pensée. Et tout cela s'était révélé vain. Aucun couloir secret, aucune cache extérieure découvert par les *missi dominici* ou les mercenaires.

Winigis avait envoyé un pigeon voyageur à Charlemagne au lendemain de l'assassinat de Sigebert. La réponse était parvenue claire et précise : poursuivre les investigations, capturer le sorcier et lui faire avouer les noms des conspirateurs. Sans attendre nul appui que celui existant sur place, comme prévu par Winigis. Évidemment, l'empereur refusait de réduire ses troupes qui guerroyaient durant la saison militaire. On ne levait pas une armée pour traquer un homme seul.

Au fil des jours, plus rien ne se passait. Le sorcier était-il mort ? Ou renonçait-il brusquement à ses projets sanglants ? Winigis ne croyait pas en la seconde possibilité, mais il mit à profit cette période calme et se rendit à Tolosa, où Guillaume de Gellone lui ouvrit les registres du comté.

Puis les *missi dominici* chevauchèrent jusqu'à Ellimburum. Rien de concret ne résulta de l'entretien avec le duc de Vasconie, hormis ce dont Winigis se doutait déjà. Sanche I^{er} Lupus ne serait pas un allié fiable. Il jura de sa fidélité à l'empereur, promit de tenir ses guerriers prêts en cas de rébellion massive, déplora les crimes commis au fortin. Paroles creuses prononcées du bout des lèvres. Toutefois, aucun élément probant n'indiquant son implication dans la conspiration, Winigis et Modoin repartirent sans insister.

Durant cette période, ils revinrent deux fois à Lapurdum. Winigis tremblait à l'idée de se retrouver face à Oyarza. Il ne la vit nulle part. Sommé de comparaître devant des envoyés spéciaux de l'empereur, le chef

Antton dut obtempérer. Il reçut Winigis et Modoin dans sa maison, présenta des excuses pour le traquenard de la cérémonie, assura que les responsables avaient été punis. Mais, comme avec Sanche I^{er}, la conversation fut inutile. Antton l'affirma, il observait une stricte neutralité, ignorait tout des rebelles et de la servante disparue depuis son viol. Par ailleurs, il ne fit pas allusion au gamin sauvé d'un sanglier. Winigis déduisit que ni les enfants ni Oyarza n'avaient raconté cette péripétie. Les *missi dominici* seraient privés de cet avantage.

Au fortin, les comparatifs établis avec le registre local et ceux de Tolosa ne désignèrent aucun suspect du fait de ses antécédents familiaux. Winigis tenta de sonder Lothaire. Ce dernier ne se livrait jamais et, du fait de son rang, il était impossible de le rudoyer sans une suspicion avérée. Winigis et Modoin côtoyèrent longuement les mercenaires. Roland d'Acqs se montra égal à lui-même, brutal, jovial, volontariste. Brise-Gueule s'avéra peu disert et aussi rugueux que le granit dont son visage semblait composé. Gonderic Ange-Noir parla volontiers, lui, comme si cette situation l'amusait. Bernard Gros-Œil et Dagoulf Poing-Ferré firent preuve d'un systématique manque de pertinence. Et rien, dans ce que ces hommes confiaient de leur passé, ne recela d'intérêt pour les *missi dominici*, réduits à espérer qu'Aymar ramènerait une piste permettant de relancer les investigations. Sauf que l'érudit abbé ne reviendrait pas avant plusieurs semaines.

En ce début d'après-midi, Winigis se tenait sur le chemin de ronde et observait Lapurdum. Il distingua des cavaliers quittant la cité mais, à cause de la distance, n'identifia pas Semen Lupus, qu'il avait rencontré aux côtés de Sanche I^{er} vingt jours auparavant. Le regard fixé sur les toits, Winigis envisageait un dernier recours : mentir, attester des prémices d'une révolte fictive afin de contraindre le roi d'Aquitaine à envoyer des troupes. Ainsi, les *missi dominici* disposeraient d'hommes en nombre suffisant, assiègeraient Lapurdum et réduiraient les Vascons à la famine. Un bon moyen pour les forcer à parler. Le problème était que les instigateurs d'un siège se livraient à maintes exactions lorsqu'ils investissaient la cité vaincue. Et dans cette cité-là résidait Oyarza.

Poings crispés sur un pieu de la palissade, Winigis se fustigea à voix basse. Le mois précédent, en désirant si fort la *sorgin* durant sa cérémonie puis en copulant avec elle dans le secret de cette cabane, il se croyait victime d'un sortilège. Par la suite, le duc admit que nul maléfice n'influait

sur son attitude, mais il espérait encore se reprendre, puisque ses sens étaient assouvis. Dans un contexte habituel, Winigis s'en serait retourné vers ses occupations d'homme.

Pas cette fois. Il ne s'agissait nullement d'un simple coït. Winigis avait fait l'amour à Oyarza. Depuis, elle possédait ses pensées jour et nuit. Winigis était amoureux, une première dans son existence. L'amour absolu que décrivaient les bardes. Et ce sentiment inattendu venait interférer dans le bon ordonnancement de ses réflexions. Il avait toutefois recouvré assez de lucidité pour se confronter à la vérité. Pas question de sortilège, non. L'unique responsable qui mettait sa mission en péril, c'était lui.

Évidemment, Winigis n'avait pas confié son trouble insensé à Modoin, un partenaire de mission et non un ami. La seule réaction à attendre de l'évêque aurait été une virulente condamnation... et une dénonciation immédiate, sans doute. Comment blâmer Modoin à cette idée, quand Winigis lui-même se considérait coupable ?

Le duc de Spolète se justifiait partiellement avec sa conviction profonde : Oyarza n'était pas mêlée aux crimes. Ses regards, ses intonations, sa gestuelle et ses réponses aux questions posées, tout concordait. Elle vénérât le faux ours-démon comme ceux de Lapurdum, mais son rôle s'arrêtait là. Elle n'en restait pas moins une païenne prête à laisser un soldat franc agoniser au sol. Pire, elle avait certainement détourné Eudes de ses devoirs de vassal, ou soutiré des renseignements militaires qu'utiliseraient plus tard les Vascons.

Eudes, parmi les plus fidèles de l'empereur... Et corrompu par son désir, lui aussi. Il avait dissimulé cette liaison avec Oyarza, informant juste son intendant et son fils. Lothaire, d'ailleurs, renouait depuis peu avec son comportement nerveux. Il gardait plus encore la chambre et, lors de ses rares apparitions, Winigis, Modoin ou le guerrier d'escorte se relayaient pour l'épier. Paniquait-il depuis le meurtre de l'intendant ? Ou l'avait-il assassiné en craignant qu'il ne parle ?

Les relations intimes entre Eudes et une sorcière, voilà sans doute le secret auquel faisait allusion le vieux Sigebert. Il connaissait le châtement encouru par qui dissimulait une si grande faute. Tout comme le duc dissimulait désormais la sienne. Oyarza était une ennemie de l'empire, et les fonctions de Winigis préconisaient une seule façon d'agir en pareil cas : il aurait dû ordonner l'arrestation d'Oyarza, la faire fouetter au sang ou

battre à lui casser les os, jusqu'à ce qu'elle confesse ses moindres torts envers Charlemagne.

Mais, en dépit de ce que lui hurlaient sa raison et sa loyauté, Winigis n'agirait pas ainsi. Il en était incapable et n'avait qu'une envie : revoir Oyarza, la serrer entre ses bras, l'aimer encore, d'urgence, comme s'il allait périr dans l'heure.

Winigis s'arracha à sa contemplation pensive. Dans la cour, il entendait les voix de Modoin et de Roland d'Acqs, tous deux devenus plus proches au fil des jours. Il était temps de mener une énième patrouille avec les mercenaires. On inspecterait de nouveau les alentours du fortin, on referait le parcours présumé d'Eudes, au cas où apparaîtrait un détail passé jusque-là inaperçu.

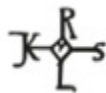
Alors qu'il s'apprêtait à descendre du chemin de ronde, Winigis fut rejoint par une servante nommée Maialen.

— Mon frère est venu me voir et il m'a transmis un message, dit-elle à mi-voix.

— Fais-m'en part.

— Le chef Antton te convie au repas du soir qui se déroulera dans le temple. Il veut te rendre hommage pour avoir sauvé le petit Ixion d'un sanglier.

Interloqué, Winigis remercia la servante d'un monosyllabe. Oyarza avait finalement rapporté l'histoire du sous-bois et les choses évoluaient. L'invitation d'un chef vascon dans une cité vasconne... Un bon moyen de récolter des informations en cessant d'incarner l'ennemi devant lequel tous gardent les lèvres closes. Parfait. Sauf que Winigis ignorait s'il espérait ou redoutait d'apercevoir Oyarza...



Winigis et Modoin arrivèrent à Lapurdum en fin d'après-midi. Les Vascons alentour les observaient, et Winigis nota avec satisfaction que certains n'affichaient pas un air hostile.

— Es-tu conscient du fait que nous nous jetons dans la gueule du loup ? Ces païens projettent peut-être de nous sacrifier à un dieu sanguinaire,

murmura Modoin, tandis qu'ils arrêtaient leurs montures face au temple.

— Pas avec une invitation en bonne et due forme. Ils perpétuent leur culte secrètement par peur des sanctions. En plein jour, ils ne tenteront rien.

— Et si le sorcier trône au milieu de la table ? Selon ce que tu nous as décrit, il est presque invincible.

— Je ne crois pas à un piège. Mais si tel est ton cas, tu n'aurais pas dû m'accompagner.

— J'enquête pour l'empereur. À partir du moment où tu as accepté leur offre, je n'allais pas rater l'occasion de glaner d'éventuels indices.

— Nous sommes donc d'accord, conclut Winigis en descendant de selle. Tranquillise-toi, nous ne ferons que palabrer ce soir.

— Ce sont mes armes qui me tranquillisent. Outre l'habituel, j'ai accroché deux poignards à des sangles de poignet et deux à mes chevilles. S'ils veulent rougir ma toge blanche, je t'assure que leur sang coulera aussi...

L'évêque sauta à son tour au sol et emboîta le pas à Winigis. Tous deux franchirent les piliers d'entrée du temple et accédèrent à une salle carrée aux murs gravés de symboles mystérieux. Des incantations en langage vascon, jugèrent les *missi dominici* dans une communauté de pensée. Plusieurs tables s'alignaient le long des parois et formaient un U à l'envers, au centre vide. Une bonne centaine d'individus assis bavardaient sans déjà manger. Le duc retint son souffle en découvrant Oyarza. Debout du côté extérieur d'une des tables, elle discutait avec deux jeunes gaillards. Placée de trois quarts arrière, elle ne l'avait pas encore vu. Mais beaucoup d'autres convives, eux, scrutaient les visiteurs qui restaient immobiles.

Peu à peu, les rumeurs des conversations diminuèrent. Alertée par ce changement d'ambiance, Oyarza jeta un coup d'œil indifférent aux *missi dominici*, avant de reporter son attention sur ses interlocuteurs, auxquels elle adressa un sourire chaleureux. Le chef Antton siégeait au milieu de la table centrale. Il attendit que le silence soit presque complet et se leva.

— Quelqu'un t'accompagne, déclara le manchot, mais mon message ne t'interdisait rien. Ce soir, nous ne serons pas espionnés et vous ne serez pas attaqués. Assieds-toi à mes côtés, duc, et ton ami avec toi, ajouta le chef de clan en désignant des sièges libres près de lui.

Dès qu'il eut fini de s'exprimer, Oyarza traversa la salle et fit quelques signes de salut, qui récoltèrent des exclamations déférentes. La *sorgin* sortit

du temple sans un regard pour Winigis. Lui éprouva une contrariété irrationnelle en de telles circonstances. Il enquêtait sur une conspiration et ne songeait là qu'à l'embrasement de tout son être. Absurde. Pourtant, il décida d'en avoir le cœur net. Juste une minute puis il se concentrerait sur sa mission. Modoin se dirigeait vers le manchot. Winigis compta mentalement jusqu'à dix, le temps qu'Oyarza ait pris de l'avance. Il pivota ensuite vers l'extérieur et feignit de regarder au-dehors.

— Mon cheval crève de chaud. Peut-il boire à proximité ?

— Tu as un abreuvoir à cinquante mètres d'ici, indiqua Antton.

Dès qu'il fut dehors et caché aux convives par une des parois, Winigis pressa le pas, sans courir pour ne pas alerter les Vascons présents sur la grand-place. Oyarza, elle, n'y était pas. Winigis choisit de prendre à gauche et se retrouva à longer la façade arrière du temple. Du côté opposé latéral de cette ruelle, il n'y avait que les murs sans fenêtres d'un groupe de maisons. Oyarza marchait à dix mètres de là. Bientôt, elle dépassa un renforcement du temple. Winigis la rattrapa et la saisit par un bras. Elle fit volte-face et le duc eut la nette impression qu'elle amorçait une riposte avec le bracelet ferré de son poignet libre. Mais, en identifiant Winigis, Oyarza se laissa entraîner dans le renforcement. Ici, ils étaient invisibles de ceux qui passaient sur la voie perpendiculaire s'ouvrant au bout de la ruelle.

— Pourquoi ne m'as-tu pas salué ? chuchota Winigis en se collant au corps souple qui l'obsédait depuis un mois complet.

— Je voulais préserver ton lourd secret.

Oyarza arborait un petit sourire et fixait le duc de Spolète, dont les ultimes résolutions s'évanouirent sur-le-champ.

— Je pense à toi jour et nuit, balbutia-t-il en s'enivrant du capiteux parfum de cette chevelure d'ébène. Je veux t'aimer encore, je veux que tu m'appartiennes jusqu'au bout de la vie...

Oyarza accepta les baisers enfiévrés qui lui couvraient la bouche, mais elle ne desserra pas les lèvres. Et, quand elle sentit la virilité de Winigis durcir sur son ventre, elle se dégagea d'un mouvement brusque.

— Pour qui me prends-tu ? souffla-t-elle. Une fille publique qu'on trousse debout contre un mur, à la va-vite ?

Coupé net dans sa fébrilité amoureuse, le duc demeura un instant muet de dépit. Il avait l'impression que de la poix enflammée lui dévorait l'estomac tant sa frustration était grande.

— Excuse-moi de me montrer inconvenant, articula-t-il enfin. Dis-moi où te revoir. C'est toi qui décideras.

— Je n'appartiens à personne et je me donne à qui me plaît. Laisse-moi et retourne au repas. Je dois aller préparer les hommages à Xan l'Ours.

La *sorgin* employait un ton doux, son beau visage ne reflétait nulle colère, elle conservait une attitude aimable. Mais Winigis reçut ces mots terribles comme un coup de poing fracassant, et sa colère monta sans qu'il puisse la contrôler.

— Ton simili-dieu-ours a étripé un tout jeune abbé, un homme bon et instruit, promis à un brillant avenir ! Moi, je ne me le pardonne pas et toi tu adores ce monstre ?

— Ton jeune abbé aurait dû rester chez lui et non venir aider nos persécuteurs. Il porte seul la responsabilité de sa mort, déclara Oyarza qui sortait du renforcement.

— Attends ! Pour quelle raison étais-tu l'amante d'Eudes ? Juste parce qu'il te convenait ?

— C'est lui qui était mon amant, Winigis.

Une déclaration lourde de sens qu'Oyarza avait proférée sans se retourner. Le duc la regarda s'éloigner vers la voie d'en face. Par là-bas ne se trouvaient que la partie nord-ouest de l'enceinte, deux groupes de maisons, des bosquets, un champ et le *castrum* romain. Oyarza ne célébrait donc son culte ni dans le temple ni dans sa cabane. Où, alors ? Dans les ruines du *castrum* ?

Winigis se secoua et fit demi-tour. Cette discussion ne s'était pas prolongée grâce à la *sorgin*. Une chance, même si Winigis éprouvait un insondable chagrin. Il frémit en prenant conscience de sa folle imprudence, songea à Modoin qui, intrigué ou inquiet, aurait pu sortir, fureter dans les environs et les surprendre enlacés.

Deux ou trois minutes écoulées, à peine. Assez peu pour réintégrer le temple sans éveiller les soupçons. Lorsque le duc rentra dans la salle, des femmes amenaient les premiers plateaux garnis de viandes. Winigis alla s'asseoir à la gauche d'Antton, en remarquant qu'un Vascon au torse nu et musculeux décochait de sombres œillades à Modoin, placé, lui, à droite du manchot.

— Tu te demandes sans doute pourquoi tu as mis autant de temps à recevoir mon message, lança le chef de clan. C'est parce que le conseil de

la ville a beaucoup hésité.

— À me convier ?

— Exact. Une partie des nôtres t'estimait indésirable. Tu es un ennemi acharné des Vascons.

— Je ne suis l'ennemi de personne. Simplement, comme mon père se consacrait à la grandeur du royaume qui le vit naître, je me consacre à celle de l'empire.

— Des mots qui ne changent rien à la réalité. Mais sans doute agirais-je de même à ta place. Et peut-être, à la mienne, penserais-tu ce que je pense.

— Certainement, confirma Winigis en attrapant une tranche de bœuf grillé. Je comprends que des gens défendent leurs traditions et je n'approuve pas tous les châtiments ordonnés par Charlemagne. Tu as cependant raison, la réalité est là. Je sers l'empire et tu le combats.

— Je ne le combats pas à l'heure actuelle. Mais un jour viendra où je reprendrai la lutte, oui. Et mes enfants me succéderont. Et ensuite, les enfants de mes enfants. Nous ne voulons ni de vos coutumes ni de votre dieu.

— Il est bénéfique pour la paix qu'un roi suprême gouverne le monde entier. En outre, l'empire n'est pas que répression. Puisque tu vis contraint et forcé sous sa férule, tu devrais considérer les avantages qu'il propose à chacun de ses peuples. La diffusion du savoir, par exemple.

— Nous possédons notre propre savoir. Qu'importe. Être dans des camps opposés ne nous empêche pas de célébrer la bravoure. Sans ton intervention, ce sanglier aurait éventré le jeune Ixion. Secourir un enfant en affrontant un animal redoutable demande courage et droiture d'esprit. Le père d'Ixion t'est reconnaissant, ajouta Antton qui désignait un moustachu assis à la table de droite.

Le Vascon concerné leva sa coupe d'un air grave et en fixant Winigis, lequel répondit d'un geste similaire. Modoin remarqua la scène et se réjouit. Ainsi, les *missi dominici* comptaient une sympathie à Lapurdum. Inespéré, dans ce contexte. L'évêque continua de manger. Il n'était qu'accompagnateur, mieux valait se taire et ouvrir ses oreilles aux bavardages proches.

— La *sorgin* vous a raconté ? reprit Winigis, dont le cœur se serrait à la seule évocation de celle qui hantait ses pensées.

— Oyarza est guérisseuse et *sorgin*, mais elle est aussi notre grande-prêtresse. Tu n'as eu qu'un faible aperçu de ses fonctions quand tu nous espionnais sur le toit de la grange. C'est elle qui nous a prévenus, oui. Elle a d'abord parlé à ses frères, ici présents, puis à moi. Et je me suis chargé de diffuser la nouvelle, parce que me taire aurait été injuste.

Winigis avisa les jeunes gaillards avec qui discutait plus tôt Oyarza. Aucun des deux ne copulait donc avec elle. Le duc éprouva un soulagement instinctif et se traita mentalement d'imbécile. Il reporta son attention sur la salle. Les trois guetteurs responsables du précédent traquenard n'étaient pas là. Nul risque d'affrontement, *a priori*. Sauf que le Vascon à torse nu continuait de couvrir Modoin d'un œil noir. Si une entourloupe survenait, elle viendrait de lui...

— Au bout du compte, le conseil de la ville décida de m'accueillir, résuma Winigis en se retournant vers le chef Antton. Et toi ? Qu'en pensais-tu ?

— L'existence d'un enfant est chose précieuse et le courage également. Je souhaitais ta présence pour te rendre cet hommage. Demain, des Vascons chercheront peut-être à te tuer et je ne m'opposerai pas à mes frères. Ce soir, je salue ta bravoure et ton sens de l'honneur.

Winigis posa la coupe à laquelle il venait de s'abreuver. À cet instant, Antton avait penché la tête et mordait à pleines dents dans un cuissot. Le duc put croiser le regard de Modoin, qui, tout en s'empiffrant, ne perdait rien des propos échangés. Et les *missi dominici* lurent une inquiétude similaire dans leurs yeux. Cette déclaration résonnait comme un avertissement informel.

— Serais-tu averti de quelque menace pesant sur le fortin ? Les rebelles ou l'ours-démon ? interrogea Winigis quand le manchot se redressa.

— Xan l'Ours est un demi-dieu, nul ne peut augurer de ses actes. Et j'ignore les projets des rebelles. Mais si je les connaissais, je me tairais. Tu es loyal envers ton empereur et moi envers mon peuple. Je te dirai simplement de prendre garde, puisque les envahisseurs ne sont pas en position de force sur cette terre qui les rejette.

Antton s'essuya la bouche d'un revers de main, saisit sa coupe et se leva.

— Au courage de notre hôte ! clama-t-il.

— Et à la sournoiserie de son compère ! rétorqua le Vascon au torse nu d'une voix puissante. Mon frère m'a raconté comment ce gros religieux l'a vaincu. Mon frère a perdu un œil et il ne pourra plus forger avec maîtrise. À cause d'un fils de chienne franque qui combat en traître !

Le Vascon avait craché par terre à la fin de sa phrase. Ce geste ajouté à l'insulte constituait un défi clair. Empourpré de colère, Modoin lâcha sa viande et bondit de son tabouret. Winigis esquissait lui-même un mouvement. Antton posa la main sur son poignet.

— Ne bouge pas, conseilla le manchot. C'est un duel à poings nus qui va avoir lieu. Je te donne ma parole que personne n'attaquera ton ami. Lui et Jakes régleront leur différend devant tous, à la loyale. De la sorte, il n'y aura ensuite aucune contestation possible.

Winigis acquiesça du menton mais garda une main sur la poignée de son épée. Modoin était passé de l'autre côté des tables, il roulait des épaules et agitait ses poings massifs. Le dénommé Jakes s'avança lui aussi dans l'espace libre au centre de la salle. Les duellistes avaient leur arène. Et leur public, qui commençait à crier ses encouragements.

— Mon ventre ne me gêne pas pour bouger. Je te briserai la face ! Comme j'ai brisé celle de ton porc de frère !

Modoin provoquait à dessein. La ruse fonctionna et Jakes s'élança sans précautions. Modoin attendit de pied ferme cet assaut préliminaire. Il bloqua de ses avant-bras repliés un coup de poing dévastateur, dérouta l'adversaire par sa rapidité et riposta d'une frappe au poitrail. Jakes encaissa sans broncher, feinta du bras droit, lança son pied gauche vers le bas-ventre de Modoin, qui esquiva et attaqua de plus belle, trois coups enchaînés, visage, flanc, sternum. Seul le premier porta vraiment, mais Modoin sourit à la vue du sang qui coulait des narines de Jakes. Le Vascon refusait pourtant de reculer, à l'instar de l'évêque. On eût dit deux statues aux pieds enfoncés dans le sol. Ce fut Jakes qui céda, quand Modoin, endurant les chocs, renouvela son avalanche de coups, et atteignit à pleine vitesse une mâchoire. Débordé, le Vascon sauta de côté, essaya de rétablir une distance. Modoin lui refusa ce répit. Il se précipita, ses phalanges s'enfoncèrent dans l'estomac de Jakes qui se plia en deux. Galvanisé, Modoin allait marteler une nuque offerte. Dans un sursaut d'énergie, le Vascon se propulsa et sa tête heurta rudement le ventre de l'évêque. Un prêté pour un rendu, pesta Modoin, incapable de conserver l'équilibre. Il roula au sol, tandis que son

élan emmenait le Vascon vers une des tables, au pied de laquelle il tomba à genoux. Le nez cassé, une mâchoire disloquée, Jakes savait qu'il ne gagnerait plus à mains nues. Il saisit un couteau à viande posé au bord d'un plateau. Modoin s'était relevé et se remettait en garde.

Des clameurs réprobatrices fusèrent. Jakes enfreignait les règles et ses compagnons le désavouaient. Winigis hésita. Intervenir dans un duel d'homme à homme serait mal perçu. De plus, Modoin avait cinq poignards. Il neutraliserait ce guerrier déloyal sans que les Vascons s'offusquent, à en juger par leur réaction. Mais l'évêque aurait-il l'opportunité de seulement blesser son adversaire ? Car le tuer risquerait de modifier l'humeur des Vascons...

Avant que Winigis ne se détermine, Jakes se rua. Modoin ne dégaina pas. Il déjoua le Vascon en se déplaçant juste avant que le couteau n'atteigne sa poitrine. Simultanément, son robuste avant-bras s'écrasa sur la tempe de Jakes qui, assommé net, s'écroula. Modoin eut une moue dédaigneuse et, d'un coup de talon, expédia au loin le couteau tombé au sol. Seul le silence salua la victoire de l'évêque, dont la poitrine se soulevait au rythme de sa respiration sifflante.

— Jakes fustigeait la sournoiserie et c'est lui qui se déshonore ! proclama alors Antton, resté debout durant toute la durée du duel. Que deux d'entre vous le portent au-dehors et le réveillent avec des seaux d'eau. Quand il retrouvera ses esprits, dites-lui qu'il a interdiction de revenir ici ce soir. Je le verrai demain, chez lui.

Sans un regard pour le vaincu inanimé qu'on soulevait, Modoin marcha d'un pas lent jusqu'à son siège et se tourna vers Winigis avant de se rasseoir.

— Nous ne ferons que palabrer ce soir, prévoyais-tu ? grogna l'évêque dont la pommette gauche enflait à vue d'œil.

Le duc répondit d'un discret sourire. Modoin avait eu le sang-froid requis. Vainqueur et magnanime puisque ne s'acharnant pas sur un ennemi pourtant indigne, il sortait grandi de cette épreuve. Si le bref entretien avec Oyarza avivait la peine de Winigis, au moins, ces Vascons respecteraient désormais les *missi dominici*.

UNE PIERRE QUI VOLE

— S'il n'y avait pas eu de témoins, je me serais fait un plaisir de le trucider ! affirma Modoin, pendant que les portes du fortin s'ouvraient devant les deux *missi dominici*.

— Tu as eu raison de te contrôler. Sa grâce nous rapportera plus que sa mort.

— Et que nous rapportera-t-elle, au juste ? J'ai tendu l'oreille sans récolter le moindre propos intéressant, ni sur la servante disparue, ni sur les rebelles, ni sur le sorcier. S'il participait à ce repas, il devait bien se gausser de nous. Quant aux autres, j'en arrive à envisager qu'ils se contentent de se réjouir de nos malheurs sans en connaître le détail. Ou sinon, ils sont assez malins pour ne jamais se trahir en bavardant.

— Il faudra pourtant les fréquenter assidûment, répliqua Winigis, culpabilisant de songer à Oyarza.

Éclairés par les dizaines de torches fixées aux palissades, le duc et l'évêque saluèrent leur homme d'escorte qui, assis sur un chariot, guettait leur retour. Baldéric irait se coucher l'esprit tranquille. Winigis et Modoin trottèrent jusqu'à l'angle sud-est, là où se trouvaient les écuries. Sur le chemin de ronde, des sentinelles les suivirent d'un regard vigilant mais rassuré. L'heure de l'ours-démon n'avait pas de nouveau sonné...

— Le sorcier et ses complices espèrent attirer Charlemagne ici, continua Winigis. Probablement parce que le duché de Vasconie constitue un point faible d'où ils pourraient précipiter la chute de l'empire. En s'alliant avec les Maures de Cordoue, peut-être.

— Et donc ?

— Ils ne comptent pas se dévoiler si vite. Charlemagne en a également conscience, il me l'écrivait dans son dernier message. Cela nous octroie davantage de temps, à utiliser au mieux.

— Puisque tu ne réponds pas à ma question, je vais la formuler différemment : à quoi nous servirait de côtoyer les rustauds de Lapurdum ?

— Nous n'apprendrons rien au fortin tant que le sorcier ne s'y montrera pas. Et le fera-t-il ?

— S'il est en réalité Lothaire, ça m'étonnerait, maintenant qu'il a tué son père et l'intendant.

— Je le pense coupable de dissimulations, mais pas de celle-là, Modoin. Quoi qu'il en soit, ici, nous ne pouvons qu'attendre le retour d'Aymar. À Lapurdum, observer et discuter finira par porter ses fruits. Le sorcier ne parviendra pas à effacer toutes ses traces. Et puis rappelle-toi ce que m'ont appris les registres du comté de Tolosa...

— Les anciens meurtres ?

— Oui. Trois Francs tués à Burdigala en 802, quatre à Tolosa en 803, un à Aginnum* en 804 et un autre à Ecolisna l'an dernier. Tous guerriers ou nobles et tous victimes d'un ours, en théorie. Sauf qu'on a chaque fois découvert les cadavres à proximité d'une maison, d'une auberge ou d'une place forte, non dans une forêt. Et même, pour l'un de ceux de Burdigala, à l'intérieur d'un fort. Les ours ne s'aventurent pas si près de l'homme. Notre sorcier parcourt l'Aquitaine depuis longtemps. C'est au-dehors qu'on le dépistera.

— Il faut déterminer si Lothaire résidait ou non au fortin quand ces hommes ont été tués.

— Bonne idée, approuva Winigis. Seulement, nous n'avons aucun moyen de vérifier la chose. Et si nous l'interrogeons, sa parole n'apportera aucune preuve.

— On trouvera un moyen plus fiable. Toi, tu crois Lothaire innocent, et moi, je crois que traîner à Lapurdum sera vain. Bah ! Épargner le frère du forgeron aura au moins démontré à ces païens que des envoyés de l'empereur leur sont supérieurs à la fois par l'art du combat et par la bonté chrétienne... Et ça nous aura aussi évité d'être écorchés vifs, ajouta Modoin en rigolant.

— C'est bien mon avis. Mais cela ne change nullement ma conviction.

— Et que proposes-tu ? De s'installer à Lapurdum ?

— Non. Juste que nous y allions plus souvent. Dès demain, par exemple, pour profiter de notre nouveau prestige auprès des Vascons.

— Bon, pourquoi pas, après tout ? Dans ce cas, concentrons-nous sur l'important. Le manchot, parce qu'il sait ce qui advient alentour, et la *sorgin*, parce qu'elle est une sorcière. Tous les sorciers ont des accointances, elle détient forcément des renseignements concernant celui que nous cherchons. D'ailleurs, cessons de finasser avec elle. Faisons-la arrêter et torturer.

— Tu n'as pas entendu le chef ? C'est leur grande-prêtresse. Sa capture provoquerait un soulèvement immédiat, objecta Winigis, tandis qu'ils entraient dans l'écurie.

— Mmh... C'est probable. À propos, tu l'as vue, lorsque tu faisais boire ton cheval ? Allait-elle sur la place centrale pour préparer une de ses sorcelleries ?

— Non. Elle se dirigeait vers la voie perpendiculaire à l'arrière du temple. Par là-bas, il y a juste quelques mesures et l'ancien *castrum*. Cela m'a paru étrange.

— Suspect, dirais-je. Si je me trompe à propos de Lothaire, si le sorcier est un Vascon, il se cache peut-être dans les ruines du *castrum*...

Winigis dessellait son cheval. Il répondit d'un grognement et feignit d'être absorbé dans sa tâche. Le duc ressentait une immense honte. Certes, il avait dit la vérité en évoquant la direction prise par Oyarza, mais il s'était tu concernant le reste. Voilà que lui-même se rendait coupable de dissimulation envers Modoin. Éluder des faits aussi importants équivalait à mentir. Son amour insensé l'avait bien jeté dans le pire des pièges...

Perturbé, désorienté, Winigis se demanda si son insistance concernant Lapurdum ne tenait pas juste, en fait, au désir dévorant de revoir Oyarza. Il voulut se rassurer avant de rejoindre la cour. Non, il n'oubliait pas sa mission, ni le danger menaçant l'empereur. Il allait trouver une solution...

Suivi de Modoin, Winigis atteignait l'aile sud où tous deux résidaient. Ils se retournèrent au son d'un appel guttural. Le groupe des mercenaires sortait du bâtiment nord-est où logeaient les guerriers. Les trois acolytes se dirigèrent vers un escalier menant au chemin de ronde et leurs chefs traversèrent la cour à grands pas.

— Encore un peu et j'envoyais la troupe vous chercher ! affirma Roland d'Acqs, une fois rejoints Winigis et Modoin. Il est tard, je commençais à vous imaginer en mauvaise posture...

— Le repas a duré. Sans aboutir à rien de probant, mais il nous a permis de nous faire mieux accepter.

— Mieux accepter de ces maudits païens ? Allons donc ! Si on n'adore pas leurs idoles de... Holà ! s'interrompit Roland d'Acqs en remarquant la pommette enflée de Modoin. Par Dieu, l'évêque, tu as joué des poings ! Pour battre copieusement un Vascon, j'espère ?

Le mercenaire punctua sa phrase d'un rire tonitruant et tapa sur l'épaule de Brise-Gueule, qui se fendit d'un vilain rictus. Sans doute l'unique façon de sourire d'un individu plein de détestation, songea Winigis.

— Ça oui ! répondit Modoin. J'ai infligé une correction au frère du forgeron que j'avais rossé le mois dernier. Je me spécialise dans le châtement familial, tu vois.

— Et vous deux, que faites-vous là ? Patrouille nocturne ? s'enquit le duc de Spolète à l'extinction de cette grasse hilarité.

— Ange-Noir, Gros-Œil et Poing-Ferré vont s'en charger. Par principe, car il y a assez de monde depuis qu'on a renforcé la garde. De toute façon, la nuit sera aussi tranquille que les précédentes. Si tu veux mon avis, l'ours-démon a disparu à jamais. Brise-Gueule et moi allons voir un moine arrivé cet après-midi avec ses deux hommes d'escorte.

— Un moine ? D'où vient-il ?

— Je l'ignore. Mais je peux te dire deux choses : il est l'émissaire de l'évêque de Lugdunum et il ressemble à un vautour, même s'il n'en a pas le long cou.

— L'évêque Leidrat ? Je l'ai connu, jadis, réagit Modoin. Il ne s'occupe guère d'histoires d meurtres. Pourquoi nous enverrait-il quelqu'un ? Comment s'appelle ce moine ?

— Notker de Rhemus. Quand nous l'avons accueilli, Lothaire gardait la chambre comme d'habitude. Si j'ai bien compris, ce Leidrat est un proche de Charlemagne, et notre piteux seigneur n'a pas eu le choix : il a dû quitter son terrier. Lui et le moine se sont longuement entretenus dans la salle des nobles.

— Cet émissaire passera la nuit ici, je présume. Où est-il, maintenant ? questionna Winigis qui n'avait plus du tout l'intention de réintégrer ses quartiers.

— Toujours au même endroit. Il y a dîné avec Lothaire. Je pense qu'ils ont terminé, il est temps d'aller leur rendre visite.

— Vous y avez été conviés ?

— Non, admit Roland d'Acqs en haussant les épaules. Tantôt, j'ai annoncé au moine que j'étais général de la troupe. Il faut pallier les manquements de Lothaire, pas vrai ? Si lui et son invité prennent des mesures, je veux savoir lesquelles. Hors de question qu'ils sabotent notre stratégie. Je suis responsable devant le roi d'Aquitaine et n'ai pas envie d'être blâmé à cause d'incompétents. Vous venez avec nous ?

— Oui. En tant que *missi dominici*, nous devons être informés des initiatives susceptibles de compliquer notre mission.

Tout en marchant aux côtés de ses compagnons, Winigis repensa à ce qui lui avait rapporté Modoin de sa discussion avec Lothaire, le mois précédent. Le nouveau seigneur de Lapurdum accusait alors les mercenaires de chercher à le déposséder. Et, au bout du compte, il avait peut-être raison. Roland d'Acqs en particulier semblait aussi ambitieux que brutal. Mais Winigis n'y voyait pas de problème tant que cela concordait avec ses objectifs.

Au fil des semaines, le chef mercenaire s'était montré volontaire et pertinent, jusqu'à devenir l'interlocuteur privilégié des *missi dominici*. Contrairement à beaucoup de ses pareils dotés d'un esprit épais, Roland d'Acqs envisageait sa carrière militaire sur un long terme. En principe, cela faisait de lui un allié à peu près fiable et qui se révélerait précieux lorsqu'on tirerait l'épée du fourreau. En principe, car Winigis demeurait méfiant. La haute et large stature du mercenaire était similaire à celle du sorcier. En outre, sa férocité naturelle évoquait la rage avec laquelle le faux ours-démon avait combattu.

Quant aux autres, le duc manquait d'éléments. Le plus souvent en retrait, Bernard Gros-Œil, Gonderic de Treci et Dagoulf Poing-Ferré ne se livraient guère. Et Brise-Gueule présentait juste son air mauvais au monde, sans la plupart du temps prononcer un mot. Eux quatre aussi étaient grands et possédaient une belle carrure. En l'absence d'indices plus précis et puisque le sorcier paraissait vouloir jouer la discrétion, Winigis se fiait à son sens de l'observation pour dénicher tôt ou tard le détail qui corroborerait ses intuitions. Bonne entente officielle, vigilance de rigueur.

Après avoir échangé quelques mots avec les deux hommes d'escorte du moine qui veillaient devant la salle des nobles, les *missi dominici* et les mercenaires entrèrent. Une servante débarrassait les plats de la table où

siégeaient, face à face, Notker de Rhemus et Lothaire. Ce dernier parut contrarié et Winigis nota sa grande nervosité. L'émissaire de Leidrat, lui, conserva une mine sereine.

— Ah, les envoyés de l'empereur dont parlait le seigneur Lothaire, dit Notker en avisant la toge blanche de Modoin. Je n'avais pas encore eu l'occasion de vous voir.

— Nous étions à Lapurdum. Roland d'Acqs vient de nous prévenir de ta présence, qui nous étonne d'ailleurs. Est-ce l'évêque Leidrat qui t'a envoyé ?

— Indirectement, oui. Il m'a chargé voici plusieurs mois d'organiser un concile au sud de l'empire. Durant ma tâche, qui s'achève d'ailleurs, j'ai discuté avec de nombreux hommes d'Église.

— Pas à Lapurdum, en tout cas, répondit Modoin avec une moue sceptique. Cette cité n'a plus vu de prêtres depuis cent ans au moins...

— Des abbés de Burdigala m'ont alerté sur ce qui se passe alentour. Le diable sévit là où le paganisme est vivace. Six chrétiens, dont un seigneur, massacrés par le démon. Cela doit cesser.

— Nous faisons face à un sorcier et non au diable, corrigea Winigis en se déplaçant pour laisser sortir la servante aux bras chargés de plats.

— Le seigneur Lothaire m'a informé de ta théorie, duc de Spolète. Tu te trompes. Satan emprunte l'apparence des mortels afin de mieux les tromper.

— C'est ce que j'affirme moi-même en général, releva Modoin. Toutefois, le duc a contemplé l'ours de près et il est formel quant à sa nature humaine.

— Le duc pense à sa guise et l'Église agit comme elle le doit, décréta Notker en se levant de son tabouret. Je résiderai à Acqs quelque temps et réfléchirai au meilleur moyen de soustraire cette région au mal. J'ai prévenu Leidrat et il m'approuve, car il est un évêque à la foi déterminée. Il me fournira assistance si nécessaire.

— Avez-vous envisagé des mesures immédiates, toi et le seigneur Lothaire ? intervint Winigis, avant que Notker ne s'avance vers la porte. Roland d'Acqs, l'évêque Modoin et moi devons être informés de ce qui influera sur nos missions respectives.

— Nous avons seulement parlé de cette sombre histoire. Les décisions viendront ensuite...

— Et des mercenaires n’ont rien à faire en ce lieu réservé aux nobles ! Leur place est à l’autre bout du fort, avec les guerriers ! ajouta Lothaire, s’arrachant enfin à son mutisme.

— Je suis général de la troupe ! objecta sèchement Roland d’Acqs.

— Général ? Quelle plaisanterie ! Tu t’es toi-même décerné ce titre !

— Bien obligé ! Les soldats ont perdu leur chef quand ton père a péri ! Et ce n’est pas toi qui le remplaces, hein ?

Lothaire baissa la tête et plaça les mains sous la table pour en cacher le tremblement. Notker jeta un regard appuyé au seigneur, figé dans sa posture et qui ne rétorquerait visiblement rien à son contradicteur.

— Autoproclamé ou dûment assermenté, un général n’use pas d’un tel ton avec le seigneur qui l’emploie ! critiqua Notker en pivotant vers Roland d’Acqs.

Un instant déstabilisé, le chef mercenaire se reprit vite et croisa les bras sur sa large poitrine.

— C’est le roi d’Aquitaine qui m’emploie, répliqua-t-il en relevant le menton.

— Alors, astreins-toi à tenir ton rang... général. Je vais me coucher et je repartirai dès l’aube. Que Dieu vous préserve du péché.

Tous s’écartèrent devant Notker, qui joignit les mains en prière. Modoin, Roland d’Acqs et Brise-Gueule le suivirent sans tarder au-dehors. Dernier à sortir, Winigis se tourna vers Lothaire, toujours assis, les yeux fixés sur ses cuisses. On aurait dit un homme en train de se noyer. Winigis préféra ne pas insister et sortit à son tour. Modoin se dirigeait vers l’aile sud, Roland d’Acqs et Brise-Gueule vers le bâtiment des soldats, Notker de Rhemus vers l’aile nord.

Sentant des regards peser sur lui, Winigis leva la tête. Des sentinelles avaient pivoté vers l’intérieur du fortin en entendant des bruits de pas. À côté d’un des guetteurs se tenait Gonderic Ange-Noir, qui fit un geste de la main à Winigis, comme pour souhaiter une bonne nuit. Le duc répondit d’un hochement du menton et replongea dans ses pensées. Dès le matin, il aurait avec Lothaire une nouvelle discussion qu’il mènerait, cette fois, jusqu’au bout. Tout de suite après, il faudrait résoudre le problème d’ores et déjà posé par cet émissaire de Leidrat. Avec son intransigeance religieuse, l’homme au visage de rapace ne tarderait sans doute pas à revenir. Il préconiserait évidemment les mesures les plus radicales contre les usages

païens en cours à Lapurdum. Et aussi contre celle qui les dirigeait. Oyarza...



De nuit, les marécages qui s'étendaient au nord-est de Lapurdum ressemblaient à l'Autre Monde auquel croyaient encore les anciens. C'est du moins ainsi que Semen Lupus perçut son environnement lorsqu'il s'éveilla vers minuit. Autour de lui, ce n'était que brumes, sons ténus et étranges, silhouettes d'arbres aux branches tordues comme autant de mains crispées. Et cette obscurité, insondable malgré la clarté de la lune, ce vide qui submergeait les environs...

Semen et ses dix guerriers étaient arrivés au fond des marais en fin de journée, grâce aux indications très précises du chef Antton. Sans cet appui, les cavaliers auraient péri noyés dans une des nombreuses fondrières impossibles à détecter. Mais une fois atteint cet îlot émergé où les rebelles tenaient leur campement, Semen comprit que tout n'était pas réglé. Chef rebelle aux muscles noueux et au regard d'acier, le nommé Txomin n'accordait nulle confiance en la parole de ceux qu'il ne connaissait pas. Et Semen ne l'avait jamais rencontré auparavant. Inutile, donc, d'alléguer une identité censée faciliter le contact.

Heureusement, l'aide prodiguée par Antton allait au-delà du plan fourni. Il avait aussi remis à Semen un message écrit de sa main pour Txomin. Ce dernier abandonna son attitude méfiante après lecture. Semen ignorerait toujours le contenu de cette courte missive rédigée en vascon et qui suffit à débloquer la situation.

Pendant plusieurs heures, Semen et ses guerriers côtoyèrent les rebelles. Ils purent évaluer leurs effectifs : soixante-sept hommes jeunes, robustes, pourvus de montures et correctement armés, bien que comptant peu d'archers. Une véritable troupe aux combattants natifs de divers secteurs du duché. Txomin, lui, était originaire de Lapurdum. Après l'exécution de ses frères lors de représailles franques consécutives au saccage du domaine seigneurial de Begorra*, il résolut de continuer la lutte d'une manière inédite. D'abord, il chercha durant des mois un repaire trop improbable

pour que les Francs viennent l'y arrêter. Il le dénicha au bout des marécages, grâce au témoignage d'anciens qui s'étaient jadis livrés au brigandage. Ensuite, il forma sa bande. Haine de l'oppression subie par leurs familles, révolte contre les assassins d'un proche ou l'occupation de la terre ancestrale : tous ces Vascons éprouvaient un tel ressentiment contre l'empire qu'ils avaient renoncé sans rechigner à leur vie d'antan. Aujourd'hui, ils dormaient au-dehors, mangeaient de la viande crue, recevaient rarement des nouvelles des leurs... mais ils amassaient pièce par pièce le fruit de leurs rapines. Selon Txomin, ce trésor permettrait un jour de corrompre des élites franques, quand les actions armées prendraient une plus grande envergure géographique.

— Tu as assez dormi ? murmura le chef rebelle en s'approchant de Semen.

— Oui. Les tiens sont prêts ?

— Oui.

— Moi, je ne suis pas sûr de l'être.

— Comment cela ?

— Peut-être devrions-nous attendre encore, souffla Semen en rejetant la fourrure dont il s'était couvert malgré la chaleur moite, afin d'échapper aux moustiques.

— Que racontes-tu ? C'est toi qui nous as exposé les bonnes raisons pour agir.

— Je voulais avant tout conclure un pacte d'alliance. Actuellement, ceux du fortin sont plus nombreux que nous. De plus, d'après ce que m'a dit Antton, ils redoublent de vigilance à cause des meurtres perpétrés par l'ours-démon. Et si on le croisait, celui-là ? Il rôde la nuit...

— Tranquillise-toi, rétorqua Txomin en s'asseyant face à Semen. Xan l'Ours ne s'attaque pas aux gens de son pays, il ne tue que des Francs. Quant à nos ennemis, ils sont épuisés par des semaines de peur et de veille. Les servantes l'ont confirmé plusieurs fois aux gens de Baiona.

— Tu connais le chef Antton depuis longtemps ?

— Depuis toujours. Quand nous aurons conquis le fortin, personne ne nous en délogera. Nous soutiendrons Baiona et elle nous soutiendra, jusqu'au jour où nous expulserons les envahisseurs de la Vasconie. Prends ta décision. Avec ou sans toi, nous partons !

Semen Lupus se releva et réfléchit en observant les rebelles qui grimpaient à cheval et faisaient circuler entre eux des torches allumées.

— Mes hommes et moi serons à l'avant-garde de l'assaut, répondit-il enfin, agitant un bras pour prévenir ses guerriers regroupés à dix mètres de là. Et nous nous partagerons les gains de la victoire de manière équitable.

Txomin eut un sourire satisfait et repartit vers les siens. Semen raffermi sa détermination. La chance souriait à ceux qui savaient l'empoigner au bon moment, même imprévu. Car, lorsqu'ils discutaient dans leur palais d'Elimberrum de la visite du moine, Sanche I^{er} et Semen pensaient juste établir un plan de conquête à moyen terme. L'émissaire de l'évêque Leidrat avait clairement annoncé que l'Église et une partie de la noblesse ne soutenaient plus Charlemagne. Les circonstances paraissaient très favorables pour se débarrasser de la tutelle impériale.

Toutefois, l'armée de Sanche I^{er} ne s'impliquerait pas dans de futurs combats, au cas où l'aventure tournerait en défaveur des insurgés. Il fallait donc conclure un accord secret avec les rebelles et c'était là qu'interviendrait Semen, habitué de longue date à préserver dans l'ombre les intérêts du duché.

Dans l'esprit de Sanche I^{er} et de son frère cadet, il resterait ensuite à mener des tractations secrètes avec Eneko Arista, le hardi seigneur vascon décidé à devenir roi de Pompaelo. La jonction de forces importantes faciliterait au final un soulèvement général que Charlemagne, trop affaibli, échouerait à réprimer.

Mais voilà que, galvanisés par la révélation d'une opposition religieuse et nobiliaire à Charlemagne, ces rebelles se sentaient pousser des ailes. Alors pourquoi pas ? songea Semen en lançant sa monture pour rejoindre Txomin qui chevauchait en tête. Exclure Pompaelo éliminerait le risque que les Maures ne s'avisent trop vite des événements. De plus, les vainqueurs se répartiraient les terres conquises en deux parts au lieu de trois.

Pendant une paire d'heures, la troupe avançait en colonne, bifurquant souvent sur d'étroits sentiers cernés d'étendues vaseuses. Seules les torches des cavaliers trouaient l'obscurité opaque. Semen repensa à un vieux qui, des années auparavant, lui jurait avoir aperçu des spectres de feu au fond des marais, du bord de l'Adour où il se tenait. Les brigands de naguère utilisaient aussi des torches en cheminant de nuit, sans doute...

Dès qu'ils eurent franchi la Nive, les guerriers remontèrent vers le sud en longeant la cité endormie de Lapurdum. Txomin donna le signal de l'arrêt quand la colline sur laquelle s'élevait le fortin ne fut plus qu'à cinq cents mètres. Les rebelles descendirent de selle. Ils avaient depuis un moment déjà éteint leurs torches et noué des linges autour des mâchoires des chevaux, empêchant ainsi les hennissements intempestifs. Seule la lune prodiguait maintenant une faible lueur. Trop faible pour que des sentinelles puissent s'aviser d'une troupe silencieuse et noyée dans les ténèbres.

— Que vont-ils faire ? chuchota Semen, en voyant douze rebelles avancer courbés en deux.

Cette avant-garde rejoignit la base de la colline. Six hommes la contournèrent, disparaissant à la vue de leurs compagnons. En haut, sur le chemin de ronde, Semen repéra cinq silhouettes que la distance rendait petites et malingres.

— Ils vont tuer les guetteurs, expliqua Txomin, qui s'allongeait à plat ventre, imité par ses guerriers restés sur place.

— À l'arc ?

— Non. Un homme peut hurler de douleur et donner l'alerte si une flèche ne le foudroie pas. Nous possédons mieux que des arcs pour préparer l'assaut. Une pierre qui vole ouvre toutes les portes.

Semen comprit l'allusion en devinant le mouvement de frondes au bas de la colline. Il ne vit pas les pierres polies filer vers le haut des remparts, mais distingua nettement les cinq sentinelles qui s'effondraient. Touchés entre les deux yeux par des lanceurs d'élite, ces factionnaires francs avaient péri en silence. Et la même action s'était déroulée simultanément derrière la colline.

— Deux heures avant l'aube, c'est l'instant où le corps et l'esprit sont très faibles, déclara Txomin en se redressant. Nous les égorgerons dans leurs couches comme des brebis bêlantes.

Sur un geste de leur chef, les rebelles décrochèrent de leur taille les cordages des grappins qu'ils avaient apportés. Semen se leva lui aussi et dégaina son épée pour motiver les siens.

Oui, la chance souriait aux audacieux...

LA GLOIRE OU LA MORT

Sommeil insaisissable. Winigis s'en désolait, car la fatigue le rattraperait en cours de journée. Ses préoccupations augmentaient une tendance naturelle à l'insomnie. Encore habillé devant la fenêtre ouverte, il humait l'air chaud de la nuit et contemplait l'endroit où était mort Heiric. Il songeait à lui et à la conspiration, à Notker de Rhemus et à Oyarza. Soudain, un son répétitif et aigrelet résonna, provenant d'un des escaliers du chemin de ronde.

Méfiant et intrigué, le duc leva la tête. Il remarqua aussitôt une pique immobilisée sur les premières marches. C'était elle qui avait produit ce bruit en dégringolant. Winigis porta ses regards vers la passerelle et se raidit. Aucune sentinelle n'était à son poste. En revanche, plusieurs têtes et paires d'épaules émergeaient du côté extérieur de la palissade. Des hommes se hissaient en silence. Une troupe attaquait le fortin.

— Ennemis à l'assaut ! Tous debout ! hurla Winigis en empoignant un tabouret rond.

Il attrapa ensuite son épée posée à côté de sa couche. Pas le temps de boucler son ceinturon. Il sortit de sa chambre et vit Modoin sur le pas de sa porte. Mal réveillé, hagard, l'évêque à demi nu avait un poignard en main.

— Ils ont tué les guetteurs ! Fais comme moi et viens !

Modoin comprit immédiatement. Il s'engouffra dans sa chambre et réapparut un tabouret en main. Winigis courait à toutes jambes vers l'entrée de l'aile sud. Il surgit dans la cour au moment où les premiers assaillants investissaient le chemin de ronde. Des piquiers, en majorité. Mais aussi une poignée d'archers encochant leurs flèches et quelques hommes que Winigis supposa équipés de frondes. Le duc bondit et releva le tabouret qu'il tenait par un de ses pieds, plateau intérieur plaqué contre son avant-bras gauche.

Un bouclier de fortune. Modoin suivait toujours son compagnon, sans deviner ses intentions, cette fois.

S'attendant à sentir la morsure du fer entre ses omoplates, Winigis parcourut une vingtaine de mètres avant de jeter son tabouret pour récupérer l'usage de sa main gauche. Il ralentit et arracha à son arceau mural une des multiples torches qui éclairaient la cour. Dans le même temps, plusieurs Francs sortirent de leur bâtiment. L'un d'eux voulut réitérer les cris d'alerte, mais n'émit qu'un gargouillis mouillé quand une flèche lui traversa la gorge. Juste après, deux autres s'écroulèrent. Archers d'élite chez l'ennemi, en plus. Et les piquiers pourvus de boucliers authentiques dévalaient les escaliers. Face à eux, des défenseurs ensommeillés. L'affaire était mal engagée.

Une première salve de flèches tomba du chemin de ronde, appuyée par les possesseurs de frondes aux pierres assassines. Des clameurs retentissaient maintenant de tous côtés. Plusieurs Francs moururent sans avoir localisé le danger. Les attaquants se ruaient dans la cour, piques et épées levées. Un trait siffla aux oreilles de Winigis et se planta dans une poutre. Des archers ennemis venaient de repérer les *missi dominici* qui rasaient le mur de l'aile sud. Winigis entendit Modoin proférer un chapelet d'injures entre deux halètements. Si l'évêque était très vif malgré sa corpulence, il ne pouvait courir aussi vite qu'un homme svelte. Tant qu'on pestait, on n'avait pas péri, se rassura Winigis en atteignant les portes des écuries. Il les ouvrit d'un coup d'épaule, s'y propulsa et agita sa torche au-dessus de sa tête. Effet immédiat, comme escompté. Les chevaux paniquaient face au feu.

— Coupe les longues ! cria le duc en montrant l'exemple.

Modoin n'avait pas attendu de directives. Il s'activait de son côté et libérait autant de bêtes que possible. Bientôt, une cinquantaine de chevaux affolés galopèrent vers la sortie. Le plan de Winigis fonctionnait : ces bêtes incontrôlables allaient se disperser et désorganiser l'assaut.

Courant aux côtés des chevaux, Winigis en empoigna un par la crinière et se hissa sur son dos. Alors qu'il déboulait hors des écuries, le duc jeta un coup d'œil à l'arrière. Modoin avait réussi à enfourcher une monture.

Dans la cour, la situation n'était pas si désastreuse que l'appréhendait Winigis. Guidés par l'efficiace militaire des mercenaires, les guerriers bloqués devant leur bâtiment se reprenaient. Protégés par les boucliers de

leurs compagnons placés en ligne, les archers plus nombreux du fortin avaient mis genou en terre, décochaient flèche sur flèche. Et ils visaient au plus efficace, constata Winigis en regardant vers le chemin de ronde. Les ennemis porteurs d'arcs ou de frondes étaient couchés sur la passerelle, chacun un trait planté dans le corps. Le résultat de l'assaut se jouerait au sol, les chances s'équilibraient. Non, mieux encore. L'avantage revenait aux défenseurs, car la charge aveugle des chevaux avait coupé l'élan des attaquants.

— La gloire ou la mort ! Avancez et tuez-les tous ! beugla Roland d'Acqs en bondissant sur un cheval qui se cabrait juste à côté de lui.

Deux hommes armés de piques tentèrent d'intercepter Winigis. Il reconnut leur langage, le même que celui employé par la foule au soir de la cérémonie. Des Vascons. Les rebelles. Winigis fracassa la clavicule du premier assaillant, égorgea le second d'un revers. Il talonna sa monture, fonça sur trois autres qui accouraient. Ils durent s'écarter en catastrophe et, au passage, le duc faucha une nouvelle vie.

Modoin ne pouvait que charger, son poignard et son tabouret ne lui servaient à rien. Il parvint à disloquer un ennemi en le heurtant avec sa monture, mais son efficacité restait limitée. L'évêque choisit de renoncer à son avantageuse position de cavalier. Il sauta à terre près du cadavre d'un Franc, lui ôta son épée et son bouclier. Lorsqu'il se redressa, Modoin était enfin équipé et il sentit monter la rage du combat. Comme avant, sur les champs de bataille. La fureur, l'odeur du sang, la destruction, la bravoure, les cris d'agonie. La gloire ou la mort, ainsi que le proclamait Roland d'Acqs. Un rictus retroussant ses lèvres, Modoin marcha droit devant. Lui aussi avait reconnu le langage vascon. Et il était prêt à pourfendre chaque païen qui passerait à sa portée.

Winigis avait dérivé au centre de la cour et il encourageait les Francs tout en frappant à coups redoublés. Pour le moment, seulement deux entailles, au mollet droit et au genou gauche. Pas de quoi l'affaiblir ou le ralentir. Mais les guerriers du fort étaient à pied, eux. Et, brutalement tirés du sommeil, ils ne portaient pas les broignes tissées d'anneaux de fer qui préservaient d'habitude leur torse. Beaucoup, presque nus, gisaient à terre. Par chance, les Vascons ne possédaient pas davantage de protections et comptaient aussi bon nombre de morts. Certains guerriers des deux camps s'étaient juchés sur des chevaux. Avec des forces en présence équivalentes,

l'avantage n'était pas acquis, au contraire de ce qu'avait d'abord pensé le duc de Spolète.

Soudain, il repéra un rebelle aux muscles proéminents, guerroyant à cheval aux abords du puits. Sa façon de clamer des ordres, ses gestes de ralliement... aucun doute, c'était le chef. S'il périssait, ses hommes se débanderaient. Winigis voulut lancer sa monture. Deux cavaliers lui coupèrent la route. Venant de droite et de gauche, ils espéraient le terrasser sous un assaut croisé. Le duc anticipa l'attaque à sa droite, détourna une pique, ouvrit un crâne. Il ne put éviter que le second agresseur atteigne son cheval au poitrail. Winigis chuta avec sa monture foudroyée, parvint à saisir la hampe de la pique du Vascon, qui le rejoignit au sol. L'instant d'après, l'homme avait la tête tranchée. Et Winigis se retrouvait à pied.

Il n'eut pas le loisir d'aller vers le rebelle musculeux. Ce dernier était attaqué par Roland d'Acqs. Bouclier contre bouclier, épée contre épée, le choc fut bref. Comme possédé par les antiques dieux de la guerre, le mercenaire rugit son triomphe quand il transperça l'ennemi. L'adrénaline en ébullition, Winigis n'en scrutait pas moins la cour avec soin. Et lui ne hurla pas de joie. La situation ne l'y incitait guère. Les Vascons avaient vu mourir leur chef et ne reculaient pas pour autant. Ils se battraient jusqu'au bout. Alors, c'était dit : seuls les vainqueurs survivraient à cette nuit.

Brise-Gueule combattait avec des Francs près des portes d'entrée. Gonderic Ange-Noir affrontait un assaillant au pied d'un des escaliers. Winigis ne repéra pas les deux derniers mercenaires. Il établirait plus tard le bilan de ses observations, si Dieu lui prêtait vie. À cette seconde, un unique constat s'imposait : l'efficacité de Roland d'Acqs et de ses acolytes était un atout prévisible en pareil contexte.

Adossé à un chariot, Modoin demeurait immobile, et sa posture attirait vers lui des Vascons résolus à l'abattre. Mais l'évêque était inapprochable. Bouclier et épée fusant tel l'éclair, il surclassait tous ceux qui tentaient leur chance. Seule une flèche l'aurait arrêté, et les archers vascons étaient morts. Tandis qu'un nouvel ennemi s'écroulait à ses pieds, Modoin admit enfin sa vérité profonde : le service de Dieu ne lui vaudrait jamais la satisfaction d'une existence vouée aux armes. Et l'évêque répondit par un cri de défi aux clameurs de deux attaquants qui s'élançaient à leur tour.

La hache passa en sifflant au-dessus du crâne de Winigis qui s'était baissé à temps. Sans se redresser, il lança son bras et troua l'estomac du

barbu trop surpris pour esquiver. Pas d'autre Vascon à proximité immédiate. Le duc de Spolète en profita et se dirigea vers le bout opposé de la cour. Modoin se débrouillait très bien seul et il y avait dans ce combat des absents dont Winigis voulait s'enquérir au plus tôt. Ni Lothaire ni l'émissaire de Leidrat ne s'étaient montrés. Le fils d'un seigneur franc et l'envoyé d'un évêque proche de Charlemagne. Homme de devoir, Winigis avait pour mission essentielle de préserver l'empire et ses serviteurs, même lorsqu'il ne les appréciait guère.

Des rebelles pouvaient s'être introduits dans les bâtiments du fortin en quête d'otages. Si Lothaire et Notker de Rhemus vivaient toujours, le duc de Spolète les secourrait, car ils étaient des proies faciles. Parvenu à l'entrée de l'aile nord, Winigis enjamba deux cadavres qu'il identifia aussitôt : les gardes du moine. Dès leur sortie du couloir, ces deux-là avaient succombé à des flèches vasconnes. Passés *illico* du sommeil à la mort. Winigis regarda en arrière. Quelques rebelles et Francs se battaient à dix mètres, mais nul ne s'occupait de lui. De plus, les assaillants étaient maintenant moins nombreux que les défenseurs. L'affrontement basculait du bon côté. Le duc ouvrit la porte et courut dans le couloir. Le battant de la chambre de Lothaire était entrebâillé ; Winigis le poussa et découvrit le seigneur debout, figé, collé à un mur. Il avait les yeux exorbités, comme fixés sur le néant, et un râle ininterrompu émanait de sa gorge.

— Ressaisis-toi ! cria le duc en secouant Lothaire par les épaules. Je veux bien sauver ta couenne, mais tu vas m'aider à le faire !

L'intervention n'eut aucun effet. Au contraire, Lothaire intensifia son rôle. Il paraissait ne rien entendre et ne rien voir, hormis l'invisible que contemplaient ses pupilles dilatées. Alors, Winigis opta pour une solution radicale. Il le gifla, une, deux, trois, quatre fois.

— Tes hommes périssent pendant que tu te terres dans ton trou ! Agis en seigneur !

Lothaire resta inerte. Imperméable à tout ce qui était extérieur à sa transe...

— Qui nous attaque ? Où sont mes gardes ? lança une voix tremblotante.

Winigis sursauta et se retourna. Blanc de peur, Notker de Rhemus se tenait dans l'encadrement de la porte. Le religieux si intransigeant avait

perdu sa superbe. Winigis songea à Oyarza. Juste le temps d'un battement de cœur, car l'aile nord risquait de devenir un piège mortel.

— Les rebelles vascons. Et tes gardes sont morts. Tu ne dois pas t'isoler ici, même si aucun ennemi n'a encore investi les lieux. Il faut que tu sois protégé par des guerriers.

— Hors de question que je passe par la cour. Si une flèche...

Un grincement interrompit Notker. Winigis se précipita jusqu'à la porte et regarda vers le bout du couloir. Quatre Vascons, l'air aux abois mais le regard brûlant de détermination. Parmi eux, le duc en reconnut deux de ceux qui se battaient précédemment non loin. Ils l'avaient vu entrer et suivi. Énorme erreur. En essayant de secourir discrètement Lothaire et Notker, Winigis venait de les mettre en péril.

— File par l'arrière ! ordonna le duc. Réfugie-toi dans l'entrepôt et n'en bouge pas jusqu'à ce que des Francs arrivent !

Notker déguerpit en gémissant de peur. Winigis adopta une garde basse qui leurrerait peut-être le premier de ses adversaires. Tantôt, il avait jeté le tabouret afin d'attraper la torche. Et ensuite, pressé, il ne s'était pas soucié de récupérer un bouclier. Le poignet de cuir de son avant-bras droit pour seule protection. Seconde erreur. Et coincé dans un couloir, à un contre quatre.

— Lothaire ! Prends ton épée et aide-moi, ou tu vas mourir ! hurla Winigis en jetant un bref coup d'œil dans la chambre.

Peine perdue. Le seigneur plaqué à son mur ne broncha pas. Il était ailleurs. Il se ferait saigner sans même s'en apercevoir, songea Winigis en se déplaçant. Deux des Vascons attaquaient ensemble. L'espace réduit interdisait un assaut en ligne plus large. Encore une chance. Winigis bloqua le plus proche assaillant, riposta d'un revers, sauta de côté pour éviter la pique du deuxième. Coup droit. Touché, mais pas assez. Le rebelle seulement blessé à l'épaule laissa place au troisième, qui faisait tourner un lourd bâton. Le poignet de cuir absorba le choc et le duc répliqua d'une passe rapide. De nouveau, sa précision paya. Le troisième Vascon s'écroula, la poitrine crevée. Le quatrième surgissait en renfort, Winigis bougea trop tard, une lame lui entailla le flanc. Sa contre-attaque le préserva du pire et lacéra les cuisses de son opposant. Pas suffisant non plus. Seul un Vascon était mort et Winigis commençait à s'épuiser. Même la furie du combat

refusait de l'investir. Sa nuit sans sommeil s'en venait exiger son dû. Au plus mauvais moment.

Ignorant la souffrance qui lui mordait le flanc, Winigis parvint à repousser un assaut conjugué des deuxième et quatrième rebelles. Sans espoir, désormais. Il allait périr ici. Ces hommes cherchaient une issue, ou des armes, ou Dieu savait quoi, mais pas d'otages. Ils voulaient sa tête. Et ils l'auraient sous peu. Winigis accomplit un titanesque effort et dévia la pique du quatrième. Simultanément, il empoigna la tignasse du deuxième, lui cogna la tête contre la paroi. Son mouvement l'empêcha de faire face au premier, qui se ruait entre ses compagnons et visait droit au cœur. Winigis bondit de justesse en arrière, buta du talon contre l'arête d'une latte, s'effondra. Terminé. Les Vascons fondaient sur lui. Épée brandie en une dérisoire défense, il revit Oyarza danser devant les flammes. La plus douce des images pour passer de vie à trépas...

— Hardi, le duc ! Tiens bon ! tempêta Roland d'Acqs en se jetant au milieu des rebelles.

Lui avait un bouclier et quelques heures de sommeil. Sa vigueur intacte et sa férocité débordèrent complètement les trois Vascons. Le premier eut le crâne fracassé avant d'avoir pointé son épée. Le deuxième riposta vivement mais, d'une passe fulgurante, Roland d'Acqs lui fit à la fois sauter son arme des mains et la tête des épaules.

Mû par un regain d'énergie inespéré, Winigis s'était relevé. Pris entre deux feux, le quatrième Vascon plaça sa pique à l'horizontale, il escomptait faire des moulinets qui le dégageraient. L'épée de Winigis trancha d'abord sa hampe puis son visage.

Le calme, tout d'un coup. Plus de bruits autres que les clameurs extérieures. Et le duc de Spolète n'arrivait pas à croire qu'il vivait encore. Il s'appuya au mur et laissa enfin ses bras retomber le long de ses hanches.

— C'est la deuxième nuit où je manque de crever dans ce couloir, souffla-t-il.

— Alors, ne t'avise plus d'y venir rôder ! rigola le mercenaire en essuyant contre sa botte son épée dégoulinante.

— Merci. Je te dois la vie...

— Normal de s'entraider entre hommes d'armes du même camp. Et je suis sûr que tu t'en souviendras quand tu te retrouveras avec l'empereur, ajouta Roland d'Acqs. Pour le reste, ne te fais pas de mouron. Les rebelles

sont acculés dans un angle de la cour. Beaucoup de morts chez nous, mais aucun d'entre eux ne s'en tirera.

— Il faut en capturer quelques-uns vivants. Nous devons localiser leur camp.

— Hé, j'ai donné des ordres dans ce sens, tu crois que je suis un amateur ?

— Parfait. As-tu aperçu Modoin ?

— Il se portait au mieux juste avant que je n'intervienne ici, répondit le mercenaire en regardant vers les chambres. Le seigneur et l'émissaire de l'évêque ?

— Lothaire pétrifié, Notker de Rhemus calfeutré. Et tous deux indemnes.

— Eh bien, ils ont eu de la chance que tu passes par là. Et toi, tu as de la chance que j'ai vu ces quatre païens se faufiler. Tu viens à l'hallali ?

Roland d'Acqs avait tourné les talons et, enjambant les cadavres, se dirigeait vers l'entrée du couloir.

— J'arrive vite, répondit Winigis. Je vais prévenir l'envoyé de Leidrat qu'il peut se montrer.

Accompagné par le rire du mercenaire, Winigis partit de son côté. Il s'arrêta brièvement devant la chambre de Lothaire, qui n'avait pas bougé. Pétrifié, c'était le mot, telle une véritable statue. Demain, on tâcherait d'éclaircir les choses une bonne fois. D'abord en terminer avec cet assaut nocturne. Winigis marcha vers le bout opposé du couloir fermé par les portes donnant sur l'entrepôt. Il y entra et laissa ses yeux s'habituer à la pénombre. La chance l'avait doublement servi pendant son combat désespéré. Aucune des torches n'était tombée au sol, ce qui aurait provoqué un incendie, incontrôlable, au vu des circonstances.

— Montre-toi, Notker de Rhemus ! beugla le duc, plaçant ses mains en porte-voix. Les rebelles sont vaincus, il n'y a plus de danger !

Étonné de ne pas recevoir une réponse immédiate, Winigis attendit un peu. Il regarda les caisses de fourrures, les sacs de blé, les barriques de vin, ces réserves qui s'empilaient en tous coins de la vaste salle. Trop vaste et trop garnie. Le duc éreinté ne la fouillerait pas une nouvelle fois, comme lorsqu'il espérait découvrir un introuvable couloir caché.

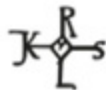
— Qu'attends-tu ? s'impatienta-t-il. C'est Winigis de Spolète qui te parle !

Durant un moment supplémentaire, rien n'advint. Puis un discret frottement résonna. Le duc écarquilla des yeux incrédules en voyant coulisser le fût d'une grande barrique censément pleine de vin. En fait, elle ne contenait que Notker, agenouillé à l'intérieur. Il s'extirpa de son abri, arborant un air où la gêne le disputait à la contrariété. Stupéfait, Winigis s'approcha. Une seconde barrique était posée sur celle-là, toutes deux debout. Comment, sans contenu, le couvercle du tonneau placé au sol avait-il résisté au poids de centaines de litres de vin pesant sur lui ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura Winigis en touchant le récipient qui lui montait jusqu'au sternum.

— À mon arrivée, j'ai vu ce tonneau ouvert et je me suis empressé d'y entrer. Une fois dedans, j'ai compris qu'on pouvait refermer derrière soi. Tu ignorais l'existence de cette cache ?

Dédaignant la question, Winigis s'accroupit devant la barrique, palpa les parois intérieures et sentit le contact d'une armature de fer sous ses doigts. Quelqu'un l'avait renforcée, d'abord pour qu'elle supporte de lourds poids et, ensuite, pour qu'elle restitue un son mat quand on en tapotait l'extérieur, comme si du vin la remplissait. Winigis et Modoin pouvaient chercher longtemps un couloir secret qui n'existait pas. Le sorcier avait un moyen plus simple de disparaître en cas de besoin...

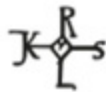


La mort dans l'âme, Semen Lupus se résigna à poursuivre sa reptation. Dans la cour, les derniers rebelles résistaient vaillamment, mais ils avaient déjà perdu. Trop de Francs les encerclaient, les harcelaient, les tuaient. Parmi ces braves qui ne se rendraient pas, il ne restait aucun des guerriers du duché. Les neuf venus jusqu'ici gisaient dans leur sang, à l'instar de tant de Vascons. Un noctambule donnant l'alerte, des archers francs habiles à faire mouche, une horde de chevaux désorganisant l'assaut au sol... Tout s'était ligué pour mener les hommes du chef Txomin au désastre, alors que tout semblait au départ si bien engagé.

Semen, lui, n'avait combattu que peu de temps en bas avant de remonter sur la passerelle, où il s'était couché auprès d'un des archers occis par les

flèches franques. Une infamie causée par les *missi dominici* jaillis des écuries en même temps que ces chevaux. Ils s'étaient entretenus quelques semaines plus tôt avec Sanche I^{er} et son cadet, qu'ils auraient aussitôt reconnu. Et Semen agissait dans l'ombre justement pour ne pas impliquer le duché de Vasconie. Il fuirait donc à la façon d'un lâche qu'il n'était pas. Personne ne regardait vers le chemin de ronde, la voie paraissait libre.

Avant de franchir la palissade, Semen se demanda s'il aurait dû tenter de trucider le duc et l'évêque dès leur apparition. Mais non. Aucun combat ne promettait une issue heureuse, et Semen ne pouvait risquer d'être identifié par ces deux-là, s'ils survivaient. C'était d'ailleurs le cas, au moins concernant l'évêque, qui se pavanait dans la cour. Gorge serrée, Semen empoigna le cordage d'un des grappins et se laissa glisser vers la base de la colline. Il rentrerait à Elimberrum avec un seul de ses guerriers, celui gardant les chevaux aux côtés de quatre rebelles. Il rentrerait avec le cœur lourd et, devant son frère aîné, il baisserait la tête. Comme tous ceux qui ont échoué d'ignominieuse manière.



— Je peine à y croire, commenta Modoin, perplexe. Les païens blessés se sont tranché la gorge pour ne pas être pris vivants. Peste ! Aucun d'eux n'avouera où se situe leur repaire...

La cour ne résonnait plus ni de cliquetis d'armes ni de cris furieux. Les derniers rebelles étaient tombés armes en main. Au nombre d'une quarantaine, les Francs encore valides rassemblaient leurs morts. Modoin et les chefs mercenaires, eux, vérifiaient les cadavres vascons.

— Oui, grogna Roland d'Acqs, je regrette de n'avoir pas songé à leur faire couper les mains, comme au déserteur. N'y pensons plus, puisqu'on ne peut rien faire. On tâchera de se renseigner par ailleurs.

— Après l'attaque de cette nuit, cela devient indispensable. Je n'ai reconnu personne de ceux aperçus à Lapurdum. Il s'agit bien des rebelles, *a priori*. Toutefois, même si le duc Winigis n'y tient guère, il va falloir secouer rudement ceux de la cité.

— On y pourvoira, n'aie crainte ! s'esclaffa le mercenaire. Dis-moi, l'évêque... je ne t'imaginai pas à ce point redoutable. Tu m'as impressionné, quand tu combattais dos à un chariot.

— Hé, je te l'ai dit, j'ai souvent saigné dans les deux sens du terme avant d'entrer en religion.

— Si tu changes d'avis et réintègres le métier des armes, prévien-moi ! Je te recruterai.

Roland d'Acqs amorçait un nouveau rire, qui ne dura pas.

— Qu'as-tu ? questionna Modoin, surpris de voir le mercenaire plongé dans la contemplation d'un cadavre de rebelle.

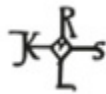
— J'y pense... Ces païens ne sont pas venus jusqu'au fortin à pied. Leurs chevaux sont forcément attachés au bas de la colline, avec une poignée d'hommes qui les surveillent. Des hommes qui attendent sans savoir encore qu'aucun de leur compagnon ne reviendra.

— Par Dieu, tu as raison ! s'exclama Modoin. Il faut les attraper tant que possible !

— Mais en petit nombre pour ne pas les effaroucher à l'approche !

— J'en suis ! Pas un ne m'échappera ! gronda Brise-Gueule qui présentait pourtant plusieurs plaies au thorax et aux jambes.

Tandis que Modoin et Roland d'Acqs faisaient amener des selles et des chevaux, le mercenaire à face de granit ordonna à deux Francs de se joindre au groupe. Les cinq cavaliers franchirent bientôt les portes du fortin et la nuit les engloutit.



Rassuré par l'annonce de la défaite certifiée des rebelles, Winigis avait pris le temps d'aller récupérer une torche dans le couloir. Il revint ensuite à l'entrepôt et se livra à une vérification détaillée de la douzaine d'autres barriques. Nulle d'entre elles ne présentait d'anomalie. Une seule était donc aménagée en cache. Et lorsque Winigis découvrirait qui l'avait amenée en ce lieu, il connaîtrait l'identité du sorcier. Durant ces investigations, Notker se tint immobile, silencieux et en retrait. Mais il se hâta d'emboîter le pas au duc quand ce dernier quitta les lieux.

Au passage, Winigis s'arrêta devant la chambre de Lothaire, dont la porte était restée ouverte. Aussi incroyable que cela parût, le seigneur s'était rallongé sur sa couche et paraissait dormir. Il devrait s'expliquer de façon très concrète. Plus tard, car des questions immédiates taraudaient Winigis. Pourquoi la fausse barrique était-elle ouverte à l'arrivée du moine ? Le sorcier en avait-il jailli juste avant ? Ou se préparait-il à s'y cacher ? Et, dans ce cas, où se trouvait-il en cette minute précise ? Pas loin, obligatoirement...

Winigis avait hâte d'informer Modoin. Lorsqu'il atteignit la cour, l'évêque n'était plus là. Le voyant chercher partout quelqu'un, des guerriers avertirent le duc qui, au début, se montra confiant. Les minutes passèrent. Modoin et les autres ne revenaient pas. Une heure environ après leur départ, Winigis comprit qu'un nouveau problème se présentait. Capturer trois ou quatre gardiens de chevaux n'exigeait pas autant de temps.

L'aube poindrait sans tarder, Winigis se sentait harassé. Tant pis. Il ne pouvait aller se coucher ainsi. Il ordonna de seller quinze chevaux et prit la tête d'une petite troupe. Gonderic Ange-Noir insista pour l'accompagner, et Winigis apprit de sa bouche que ses deux équipiers, Gros-Ceil et Poing-Ferré, avaient péri durant l'attaque vasconne.

Au bas de la colline, il n'y avait ni rebelles, ni Francs, ni Modoin, ni Roland d'Acqs, ni Brise-Gueule. Et pas davantage de chevaux, tous emportés par les derniers Vascons disparus sans demander leur reste. Winigis mena ses guerriers toujours plus loin, en ligne droite, vers les bords de la Nive. D'angoissantes minutes s'écoulèrent, au terme desquelles les torches prodiguant un bon éclairage permirent de repérer un corps à la lisière du sous-bois. Les chevaux qui avaient laissé des empreintes de sabots n'étaient plus là. Winigis jura entre ses dents. Il identifiait déjà l'homme couché à plat ventre en travers du chemin. Roland d'Acqs, qui se redressa à l'approche des cavaliers. Son front était déchiré et son visage dégoulinait de sang.

— Que s'est-il passé ? demanda Winigis en redoutant la réponse.

— Ces chiens de rebelles ont voulu filer par le bois. On a forcé l'allure pour les rattraper avant qu'ils ne nous sèment. Et puis j'ai perdu connaissance. Un jet de pierre, je crois. Leurs frondes. Tu as vu les autres ? Brise-Gueule ? L'évêque ?

Winigis secoua lentement la tête. Cette réponse était pire encore que redouté. Un *missus dominicus* de Charlemagne et un chef de guerre du roi d'Aquitaine prisonniers de rebelles vascons.

La victoire se transformait en terrible défaite...

12

HANTISE

11 juillet

Oyarza souriait. Winigis ressentait une chaleur plus agréable encore que celle de l'été. Ensuite, très vite, Oyarza tendait ses lèvres sensuelles.

Winigis s'éveilla brusquement au son d'exclamations provenant de la cour. Il s'assit sur sa couche et éprouva une grande culpabilité. Dans cette situation catastrophique, rêver à l'envoûtante *sorgin* relevait de l'absurde autant que de l'inadmissible.

Après l'arrivée de renforts, une inspection rapide avait permis de retrouver les deux guerriers à l'orée du sous-bois. Ils gisaient le crâne ouvert avec, non loin d'eux, des pierres polies ensanglantées. Aucun doute, les rebelles détenaient désormais Modoin et Brise-Gueule.

Deux faits réconfortants toutefois : d'une part, l'évêque vivait sans doute toujours et on le récupérerait, puisque ses ravisseurs exigeraient une rançon. D'autre part, Winigis avait ordonné la destruction du tonneau aménagé en cachette, dont nul au fortin ne se souvenait par qui il était arrivé là. En tout cas, personne ne l'utiliserait plus. N'en demeurerait pas moins que l'empire venait de subir une grave offense dans une région déjà très instable. Et aucun indice sur l'identité du sorcier, aucune piste concernant le repaire des rebelles. Winigis avait jusque-là bien mal conduit sa mission. Il devrait s'en expliquer devant Charlemagne, même s'il parvenait à élucider cette intrigue. Un objectif qui exigeait de rester vivant. Et donc de renouer avec sa concentration habituelle. Le duc s'habilla en hâte et tenta de chasser Oyarza de son esprit. Inadmissible, oui...

Quand Winigis arriva dans la cour du fortin, la position du soleil lui apprit qu'il avait dormi une bonne partie de la matinée. Comment faire autrement, après une nuit entière sans sommeil ? Mais sa fâcheuse insomnie

et l'attaque des rebelles venaient de le priver d'une intervention de Lothaire. Un événement exceptionnel, motivé par les nombreux décès survenus durant la bataille, probablement. Lothaire descendait du chariot duquel il s'était adressé à la troupe. Les guerriers commençaient à s'éparpiller et ralentirent Winigis, qui s'efforçait de traverser la cour en vitesse. Il rejoignit le seigneur alors que ce dernier entra dans l'aile nord.

— Attends ! lança le duc, provoquant la volte-face de Lothaire. Que disais-tu à tes hommes ? J'ai raté ton discours.

— Il fallait y assister, au lieu de dormir.

Surpris par cette repartie, Winigis observa un silence. Lothaire avait recouvré son assurance, il s'exprimait avec un ton plein de morgue et semblait peu disposé à coopérer. Un état d'esprit qui tombait mal, car le duc comptait bien obtenir enfin ses réponses.

— Tu me reproches un maigre repos ? J'ai risqué ma vie du début à la fin de l'assaut, en particulier dans ce couloir, et tu n'as pas levé le petit doigt pour mener tes guerriers qui se faisaient massacrer. Maintenant, tu vas me révéler ce que tu caches.

— Je suis le seigneur de Lapurdum et je n'ai pas de...

— Si ! La nuit dernière, tu ne m'entendais ni ne me voyais du fond de ta transe. Sans moi et Roland d'Acqs, tu te serais fait égorger. Tu nous dois la vie. Aujourd'hui, je te regarde dans les yeux et je te jure que tu vas parler.

— Une transe ? releva Lothaire avec un petit sourire. Tu utilises un vocabulaire propre aux sorciers, d'un coup ? Celui que nous traquons t'obsède au point de perdre le sens commun ?

— Inutile de te gargariser, tu ne traques personne. Tu délègues simplement cette tâche. Et le sens commun, c'est toi qu'il avait fui voici quelques heures. Comme si tu étais possédé. Je rapporterai d'ailleurs cet étrange détail à Charlemagne et à l'Église.

À cette menace, Lothaire se troubla. Être déclaré coupable de sorcellerie entraînait les pires sanctions, même à l'égard d'un noble.

— Dans mon enfance, j'ai assisté à un carnage, grommela-t-il en détournant les yeux. J'ai oublié tout le reste de cette époque, mais ces images horribles me hantent et elles resurgissent dès lors que j'entends des bruits de combat. Pas de rapport avec une possession démoniaque, tu vois.

— Tu dormais pourtant sur ta couche, lorsque je suis repassé après avoir de justesse sauvé ma peau.

— Parce que les bruits s’atténuaient assez, j’imagine. J’ai repris le cours de mon sommeil.

— D’accord, souffla Winigis en jugeant l’attitude de Lothaire. Pourquoi pas ? J’ai connu un guerrier qui souffrait d’un comportement similaire, alors, je consens à te croire sur ce point. C’est dommage, tu ne dissimules pas seulement ça.

— Que racontes-tu là ? Ton nouvel ami Roland d’Acqs t’influence ? Méfie-t’en plutôt, ce brigand cherche à voler mon domaine.

— Tu l’as déjà expliqué à l’évêque Modoin. Modoin, un *missus dominicus* enlevé par des rebelles dans ce fortin que tu administres si mal depuis la mort d’Eudes. Modoin, un équipier de l’abbé Heiric, tué ici également. Quant à Roland d’Acqs, je ne le suspecte pas dans l’affaire qui m’intéresse. Où est-il, d’ailleurs ? Je ne les ai pas vus dans la cour, lui et Ange-Noir.

— Ils supervisent le transfert des cadavres au cimetière. J’ai ordonné le creusement d’une fosse commune pour aller plus vite. Avec cette chaleur, ils empestent déjà. Ça attirerait les rats.

— Je note avec étonnement que tu as pris une initiative de chef, ironisa Winigis. Ensuite ?

— Ensuite quoi ?

— Révèle-moi tes secrets, qu’ils soient tristement honteux ou gravement coupables.

— Je t’ai tout révélé.

— Tu mens. Je sais qu’Eudes copulait avec la *sorgin* de Lapurdum.

En début de conversation, Winigis avait hésité à asséner cette déclaration. La réserver à une future confrontation pouvait s’avérer judicieux. Mais, face à cet entêtement, il jugea indispensable de provoquer un choc. La réaction fut plus virulente qu’il ne le prévoyait. Lothaire lui bondit dessus. D’un vif revers, Winigis dévia l’attaque, attrapa son agresseur par une épaule et pivota. Plaqué à la paroi, Lothaire se retrouva avec la gorge comprimée par un robuste avant-bras placé à l’horizontale. Pour faire bonne mesure, le duc l’immobilisa de sa main libre en lui tordant un bras jusqu’à l’omoplate. La preuve était faite : Lothaire ne possédait ni la gestuelle ni la vigueur du sorcier. Ou bien feignait-il l’impuissance ?

— Ce n’est pas ainsi que tu éviteras le courroux de l’empereur, gronda Winigis qui maintenait une lourde pression. De toute façon, tu n’es pas de

taille. Avoue ce que toi et l'intendant cachiez. Est-ce en rapport avec le sorcier ? Ou la *sorgin* ? Elle connaît les rebelles ? Faisait-elle chanter ton père ? Ou a-t-il trahi l'empire de son plein gré ?

— Mon... Mon père n'a pas trahi, sale fouineur ! croassa Lothaire, dont les yeux rougissaient sous l'effet de l'étranglement. Et ses agissements le concernaient seul !

— Pas dès lors qu'il besognait une sorcière ! Parle, ou je te roue de coups dans la cour en annonçant aux guerriers qui était l'amante de ton père !

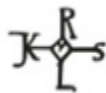
— Lâche-moi ! Je suis le seigneur de cette cité, personne n'a le droit de me molester ! Tu en rabattras devant les troupes du roi d'Aquitaine ! C'est à toi qu'on rompra les os en place publique !

— Que dis-tu ? Qui les a appelées ?

— Moi ! Louis le Pieux est mon suzerain et, après cette attaque, il va m'accorder des renforts. Si tu accuses mon père, je nierai tout ! Ma parole contre la tienne ! Tu te crois très important, mais tu n'es pas dans ton fief ! Louis le Pieux m'écouterait plus que toi !

Estomaqué, Winigis ôta son avant-bras et recula. Le royaume d'Aquitaine était divisé en quatorze comtés, dont plusieurs possédaient d'importantes troupes. À Tolosa et aussi à Burdigala, Ecolisna, dans le comté de Saintonge ou celui, très vaste, d'Auvergne. Ou encore à Aginnum, cité stratégique située au croisement de plusieurs régions et donc très sécurisée.

D'où que vienne l'armée de Louis le Pieux, elle serait constituée de guerriers chevronnés et missionnés pour répandre la terreur. L'écho de ses propres mots revint frapper Winigis. « Pas dès lors qu'il besognait une sorcière ». Comme le duc de Spolète l'avait fait à son tour. Avec une différence, cependant : lui aimait passionnément Oyarza. Et son titre de grande-prêtresse la transformerait en proie privilégiée de cette armée franque.



— Combien de morts avons-nous ? s'informa Winigis, tandis que la colonne arrivait en vue de l'enceinte romaine.

— Cinquante et un en comptant les deux guerriers tués dans le sous-bois, répondit Roland d'Acqs qui chevauchait aux côtés du duc.

— L'émissaire de Leidrat est parti tôt ce matin, c'est ça ?

— Oui. Avec deux hommes gentiment prêtés par Lothaire, qui remplacent les siens tués par les rebelles. Entre poltrons, on s'accorde. Au diable ! Moi, ce qui me chagrine, c'est la perte de Bernard Gros-Œil et Dagoulf Poing-Ferré, occis dès le début de l'assaut. Avec Brise-Gueule disparu, mon groupe paie un lourd tribut pour avoir combattu en première ligne.

— Je comprends ton amertume. Néanmoins, s'exposer au péril était le but de leur présence ici.

— Certes ! s'esclaffa Roland d'Acqs. Le métier de mercenaire engendre rarement des vieillards. Si nous récupérons Brise-Gueule et l'évêque vifs, je m'estimerai heureux. Et j'arriverai bien à dénicher d'autres tueurs aguerris. En attendant, il me reste Gonderic Ange-Noir.

— Moi, je déplore la mort de Baldéric, mon guerrier d'escorte. Lui aussi était brave. Et loyal. Cela fait déjà deux trépassés parmi les hommes envoyés par Charlemagne. Exceptionnellement élevé chez des *missi dominici*.

— Hé ! Il ne s'agit pas d'une mission habituelle, tempéra le mercenaire. Quand on se frotte à un sorcier et à des rebelles audacieux, la viande trouée est de mise.

— Il faudra déterminer pour quelle raison ils se sont décidés à ce moment précis, alors qu'ils écument la région depuis des mois. Quoi qu'il en soit, le sorcier était absent. Mais cela n'exclut pas la possibilité qu'il les commande en secret.

Les trente guerriers menés par le duc et Roland d'Acqs s'arrêtèrent au pied de l'enceinte. Seuls neuf hommes demeuraient au fortin, avec Lothaire. Quarante et un sur quatre-vingt-douze avaient survécu. Moins deux partis ce matin avec Notker de Rhemus, cela faisait trente-neuf. Bien peu pour résister à une deuxième attaque, si la bande des rebelles n'était pas réduite à néant.

Des guetteurs vascons se dressèrent au sommet des remparts. Un ordre sec de Winigis les dissuada de tenter une obstruction. D'autant qu'ils

aperçurent, au milieu de la petite troupe, des archers tenant une flèche encochée.

Si Modoin était détenu à Lapurdum, mieux valait régler la question sans attendre les troupes du roi d'Aquitaine. Stationnées à Burdigala, elles n'arriveraient pas avant quatre jours. En ce début d'après-midi, Louis le Pieux avait reçu le message de Lothaire acheminé par pigeon voyageur. Et Winigis ne doutait pas du fait que le roi d'Aquitaine dépêcherait aussitôt une armée à Lapurdum. La situation s'était trop aggravée en quelques heures. Cette initiative aurait d'ailleurs dû relever de Winigis. Devancé par Lothaire, le duc de Spolète déchiré entre devoir et amour évitait un cruel dilemme. Car mander l'aide de Louis le Pieux revenait à condamner Oyarza.

Avant de lancer son cheval, Winigis se retourna pour vérifier le bon ordre de sa troupe. Ange-Noir faisait partie de l'arrière-garde. Depuis la nuit passée, Winigis les considérait comme non suspects, lui et Roland d'Acqs. Leur façon de se mouvoir au combat n'avait rien de commun avec la gestuelle saccadée du sorcier. Pendant une bataille, on ne dissimulait rien, on s'efforçait juste de survivre. Les vérités entrevues lors de ce massacre nocturne permettaient au moins à Winigis d'éliminer deux fausses pistes.

Une fois sur la place centrale, dix archers francs grimpèrent sur des toits d'où ils pourraient toucher n'importe quelle cible. Les autres guerriers se déployèrent pour entamer leurs investigations. Mais le chef manchot Antton arrêta cet élan en sortant de sa maison.

— Que voulez-vous ? rugit-il à Winigis et Roland d'Acqs. Toi, le duc, je t'ai invité hier soir à ma table et tu parlais de compréhension réciproque ! Comme tous les envahisseurs, tu renies tes paroles ! À quoi bon vous venger ici de vos déboires ?

— J'accomplis ma mission. Et tu devrais m'être reconnaissant. Je n'arrive pas avec une troupe munie de torches qui brûleraient ta cité. Je n'ai l'intention ni de piller, ni de violer, ni de tuer, seulement de procéder à une fouille de chaque rue et de chaque maison.

— Tu sais combien de gens peuplent Baiona ? Pourquoi tolérerions-nous les exactions d'une petite bande de soudards ?

— Parce que le sang des tiens coulera si vous résistez. Vous êtes plus nombreux, mais nos flèches fileront plus vite que vos jambes. Tu envisageais hier qu'il puisse m'arriver malheur et tu es visiblement au

courant des événements de la nuit dernière. Tu connaissais le plan des rebelles ?

— Pas avant l’assaut, non. Nous avons été réveillés en pleine nuit par les cris venant de la colline. Ce n’était pas difficile de comprendre ce qui se passait au fortin.

— Presque tous nos assaillants sont morts, reprit Winigis en s’adressant aux gens rassemblés. Ils ne défieront plus l’empire. Les rares survivants ont enlevé l’évêque Modoin et un chef de guerre du roi d’Aquitaine. Un crime impardonnable. Une armée est en route et occupera Lapurdum dès son arrivée. Si vous savez quelque chose, dites-le maintenant, l’empereur en tiendra compte.

Seul le silence répondit à cette injonction. Personne ici ne s’épancherait. Prévisible. Néanmoins, les Vascons présents sur la place étaient calmes, bien que montrant tous une mine hostile. La menace des archers positionnés sur les toits et la perspective de l’arrivée des troupes du roi d’Aquitaine produisaient leur effet.

— Si nous découvrons les otages cachés dans une baraque, je décapiterai chacun de ses habitants ! certifia Roland d’Acqs.

Laissant le manchot et le mercenaire se mesurer du regard, Winigis ordonna aux guerriers de mettre pied à terre.

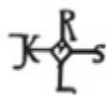
— Très bien ! s’exclama Antton. Nous ne dissimulons rien, laissez les envahisseurs procéder. Ils regretteront leur attitude plus tard !

— Une menace ? grogna Roland d’Acqs en serrant la poignée de son épée.

— Que oui ! Mais elle n’émane pas de moi. C’est la terre de Vasconie qui vous engloutira tous. Et si vous avaler la répugne trop, Xan l’Ours se chargera à sa place de votre destruction.

Dès sa phrase achevée, Antton se détourna d’un air dédaigneux et rentra chez lui.

— Assez de discours creux ! Fouillez partout ! clama Winigis.



La cité de Lapurdum se composait de cinq quartiers. Le central, avec le temple, la grand-place et la demeure du chef Antton ; celui situé au sud-ouest, qui regroupait les artisans ; ceux du sud-est et du nord-est, les plus importants au niveau de la densité d'habitations ; enfin, celui du nord-ouest, bien moins peuplé et comprenant les vestiges du *castrum* romain.

Cinq quartiers et trente hommes. Le calcul était simple. Avant de quitter le fortin, Winigis et Roland d'Acqs avaient expliqué aux guerriers ce qu'on attendait d'eux. Quatre piétons sillonneraient chaque quartier. À la moindre alerte ou découverte, ils devraient héler les deux archers positionnés sur des toits proches. Winigis, Roland d'Acqs et Gonderic de Treci, eux, compléteraient ce dispositif en se livrant à des investigations au gré de leur intuition. En milieu d'après-midi, le duc de Spolète s'éloigna sciemment des deux mercenaires qui cherchaient une hypothétique trappe sous la meule de foin d'une grange.

L'inspection n'avait jusque-là rien révélé. Le temps passait et, si localiser Modoin restait une de ses priorités, Winigis n'en oubliait pas pour autant la *sorgin* qui l'obsédait. Comme il ne l'apercevait nulle part, il décida d'avancer jusqu'au secteur où, la veille, elle avait déclaré vouloir se rendre afin d'honorer ses dieux. Le secteur nord-ouest du *castrum*.

Perdre quelques minutes sur sa tâche officielle serait sans conséquences, se justifia le duc de Spolète. Il ne croyait pas réellement en ses chances de croiser Oyarza, il agissait par acquit de conscience. En repartant, il effectuerait un détour et se rendrait à la cabane avant de rentrer au fort. Comment justifier cette démarche face à ses compagnons ?

Winigis passait en revue des prétextes tous peu plausibles quand il se figea en repérant Oyarza. Loin devant, à droite du *castrum*, elle venait de se redresser derrière une haie d'arbustes. La *sorgin* se baissa presque aussitôt et disparut de nouveau. Elle n'avait pas vu Winigis. Lui se trouvait à proximité d'un des deux groupes d'habitations du quartier. Au-delà, il n'y avait qu'un champ et des bosquets. Le duc leva la tête et repéra les deux archers du secteur. Ils regardaient du côté opposé, dans la direction où quatre des guerriers farfouillaient. Et les Vascons surveillaient chez eux les Francs qui profanaient leur intimité.

Personne, donc, ne surprendrait les agissements coupables de Winigis. Mais cette conjoncture idéale ne durerait pas. À tout moment, un Franc pouvait sortir d'une maison et passer dans une autre. Il interpellerait

Winigis, lui décrirait le résultat de ses investigations dont le duc se moquait soudain. Oyarza était là, il pouvait la prévenir, la sauver. Dix secondes, peut-être moins, avant qu'un archer ne se retourne sur un toit ou qu'un guerrier ne surgisse. Winigis s'élança. Il inventerait n'importe quoi si un Franc le remarquait. Parvenu à la haie d'arbustes, il jeta un regard en arrière. Pas besoin d'inventer n'importe quoi, nul témoin n'avait assisté à sa course. Winigis sauta par-dessus la haie, retomba accroupi près d'Oyarza qui brandit sa serpe avec un air farouche.

— Que fais-tu là ? souffla la jeune femme en se détendant.

— Et toi ?

— Je récolte des herbes magiques pour l'hommage à nos dieux.

Winigis remarqua alors les plants qui s'épandent au sol et comprit sa méprise. Hier, en déclarant qu'elle allait se livrer à une activité cultuelle, Oyarza ne parlait pas des ruines du *castrum*.

— Cachons-nous mieux que cela, je dois te parler et je n'en ai pas le droit, proposa le duc en désignant un bosquet touffu sur sa droite.

— Me parler de quoi ?

— De graves périls qui te menacent.

Oyarza plongea son regard aux couleurs océanes dans celui de Winigis. Puis elle murmura son assentiment et tous deux rejoignirent le bosquet en progressant le dos voûté. Une fois qu'ils furent assis au creux de cette végétation touffue, Winigis écarta des feuillages et scruta les maisons. Les archers n'avaient pas changé de position. Sa trahison passerait inaperçue de tout le monde, hormis de sa conscience.

— D'abord, jure-moi que tu n'as rien à voir dans l'attaque de cette nuit, souffla-t-il en se retournant vers Oyarza.

— Tu prétends me soumettre à un interrogatoire ? Je suis la grande-prêtresse des dieux vascons. Réserve tes questions aux nobles corrompus que tu démasques pour ton empereur.

— C'est une demande et non un interrogatoire. J'ai besoin de savoir...

— J'ignorais que le fortin serait attaqué, répondit Oyarza d'un ton radouci. Et je ne connais pas cette faction de rebelles, je te l'ai dit. De quels dangers voulais-tu m'avertir ?

— D'abord, celui que te fait courir un émissaire de l'évêque de Lugdunum. Il est venu au fort hier, persuadé que Satan œuvre sous

l'apparence de l'ours-démon. J'ai déjà rencontré des fanatiques de son acabit. Ils sont prêts à brûler des cités entières pour en chasser le mal.

— Et cela t'offusque ?

— Oui, répondit sans hésitation Winigis. Si le diable emploie bon nombre de ruses, sa présence ne doit pas nous terrifier jusqu'à perpétrer des massacres absurdes.

— C'est pourtant par ces mêmes massacres que ton empire soumet les peuples païens.

— Je n'ai jamais prétendu être en accord avec chaque décision politique de Charlemagne. Bref, ce moine s'acharnera à ta perte dès qu'il aura vent de ton existence.

— Comme tous les religieux qui persécutent les femmes de ma sorte. Peu importe. Il échouera, car nos dieux se rient de lui et de ses croyances. Je saurai me protéger. Ensuite ?

— Plus grave encore : une armée franque investira Lapurdum dans quatre jours. Avec ce que ces guerriers entendront à propos de toi et ce qu'ils découvriront dans ta cabane, ils te décréteront sorcière et te tueront. Quand ils seront là, je ne pourrai plus rien empêcher, malgré mon rang, parce que personne ne peut défendre une païenne convaincue de sorcellerie. Alors, je voulais t'avertir.

— C'est pour cela que tu es venu à Baiona ?

— Officiellement, nous recherchons mon compagnon *missus dominicus* et un des mercenaires qui ont été enlevés par les rebelles. En réalité, j'espérais à toute force te rencontrer.

— Il y a eu beaucoup de morts, là-haut ?

— Une soixantaine de rebelles et cinquante et un Francs. Cela te réjouit ?

— Pas concernant les Vascons. Quant aux Francs, ils n'avaient qu'à rester dans leur pays de froidure. Mais je suis contente que tu aies survécu.

— Vraiment ?

— Oui. Tu es un homme juste et je n'en croise pas souvent, même chez les miens. Dommage que tu consacres ton existence à renforcer nos oppresseurs.

— Je fais mon devoir. Mon père servit le royaume et je perpétue la tradition familiale. J'occupe la place que Dieu m'a assignée.

— Les soldats qui assassinent des femmes et des enfants affirment également faire leur devoir pour arguer de leur bon droit. Il est légitime de désobéir à un ordre indigne. Se cacher derrière une autorité supérieure convient aux lâches et aux médiocres. Tu n'es ni l'un ni l'autre. Si tu vis longtemps, gageons que tu changeras.

— Je ne pense pas. La paix et la bonne marche du monde nécessitent un roi des rois. Ce que tu contestes là, c'est l'ordre naturel des choses.

Oyarza regarda vers le sol et y posa sa serpe. L'air pensif, elle se mit à effleurer ses bracelets de fer. Winigis la couvait des yeux, aux aguets du plus discret de ses soupirs. Il lui semblait revivre son songe matinal. Bien sûr, il aurait dû partir sur-le-champ, se concentrer sur Modoin. Il ignora la voix de la raison et fixa les lèvres purpurines de la *sorgin*, comme au plus doux moment du rêve.

— Que t'arriverait-il si on te surprenait avec moi ? murmura Oyarza en relevant la tête.

— Je perdrais mon titre et mon domaine. Et sans doute la vie, avec ce qui est advenu la nuit dernière. Eudes connaissait les risques, lui aussi. Il t'aimait réellement ?

— Eudes croyait me posséder. Il ne serrait que du vent entre ses bras. Ne me parle pas de lui maintenant. J'ai jadis risqué ma vie pour un homme, mais aucun homme ne risqua jamais sa vie pour moi. À part toi, en cet instant. Tu viens de m'offrir un présent des plus rares...

Tout en parlant, Oyarza relevait sa robe sur ses cuisses. Winigis peina à déglutir. Le souffle court, il s'approcha, et ses doigts tremblants remontèrent vers l'intimité de la jeune femme. Elle gémit doucement et tendit ses lèvres entrouvertes. Le rêve de Winigis devenait réalité. Et il allait se prolonger au-delà de toute espérance.

De nouveau, le duc chauffa à blanc les sens de son amante. De nouveau, il la couvrit de baisers et de caresses enfiévrés. De nouveau, leurs ventres s'unirent jusqu'au sommet de ce délice que Winigis aurait voulu prolonger durant une éternité.

— La dernière fois, je t'ai récompensé pour ton acte généreux, chuchota Oyarza après leur assouvissement réciproque. Aujourd'hui, j'ai fait l'amour avec toi. As-tu perçu la différence dans ma façon de me donner ?

— Oui et je t'en aime encore davantage, chuchota Winigis, submergé par l'émotion tandis qu'il enfouissait son visage dans la crinière noire au

parfum entêtant.

Ils restèrent ainsi, allongés sur le dos, lovés l'un contre l'autre. Winigis accédait à une félicité dont il ne soupçonnait pas l'existence. Et cet état de conscience inédit le plaçait dans une situation des plus dangereuses. Car le temps passait et il fallait reparaître devant les Francs. Avant que le duc ne se raisonne, Oyarza se redressa et regarda au travers de fougères.

— Tu dois partir, dit-elle. Il y a deux archers sur les toits mais ils tournent le dos, profite-en. Avec ce que tu m'as confié sur le châtiment que tu encours, c'est insensé de t'attarder ici.

— Et toi ?

— N'aie crainte. Je vais m'abriter. Les brutes du roi d'Aquitaine ne m'arrêteront pas.

— Et nous ? Quand te reverrai-je ? insista le duc en saisissant les mains de la jeune femme.

— Tu es fou, Winigis. Nous appartenons à deux mondes que tout oppose. S'être aimés ne nous autorise pas à vivre ensemble. Il n'y a aucune issue. Contentons-nous de ce que nous nous sommes déjà offert.

Oyarza se déroba doucement, ramassa sa serpe et s'éloigna en position accroupie. Le duc de Spolète la rattrapa et lui barra le chemin.

— Attends... Sais-tu où sont détenus l'évêque Modoin et le mercenaire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée et j'ignore l'identité de leurs ravisseurs. Mais si j'avais des renseignements, je me tairais. Ces gens que tu qualifies de rebelles défendent leur terre, contrairement à ton évêque.

— Et Eudes ? Tu le faisais chanter ?

— Non. Va-t'en.

— Dis-moi dans quel endroit tu te cacheras, supplia Winigis en agrippant un bras d'Oyarza comme un noyé s'accroche à un branchage. Si tes frères sont inquiétés, j'interviendrai.

— Mes frères vont s'enfuir. Je ne risquerai pas qu'on les torture dans le but de me localiser.

— Et tes parents ?

— Ils ont péri pendant l'épidémie de l'hiver dernier.

— Alors, dis-moi où tu iras juste parce que je ne supporte pas l'idée de ne plus te revoir.

— Non, Winigis. Ton amour me fait peur et tu devrais toi aussi t’effrayer. Satisfais-toi des souvenirs que tu emportes de moi et j’agirai de même.

À bout d’arguments, le duc de Spolète dut laisser partir Oyarza, et il eut l’impression que son amour lui filait entre les doigts tel du sable impossible à jamais rassembler. Puisqu’il ne pouvait rien, Winigis rejoignit le quartier nord-ouest. Il croisa des Francs à qui il donna le change, et se retrouva au bout du compte sur la place centrale où se tenaient les deux mercenaires.

— Ah, le duc, te voilà ! s’exclama Roland d’Acqs. Nous venons juste d’arriver.

— De quel côté fouillais-tu ? s’empressa de demander Winigis afin de ne pas se trahir.

— D’abord le quartier sud-est, avant de remonter vers l’est. Sans succès.

— J’étais au nord-ouest. Aucun indice de mon côté non plus.

— Les guerriers ont inspecté chaque bâtiment de cette maudite cité et j’ai vérifié les ruines du *castrum*, indiqua Gonderic Ange-Noir avec un doux sourire. Brise-Gueule et l’évêque ne sont pas là.

— Leurs ravisseurs ne tueront pas des otages de cette valeur, ils rançonnent des marchands rapportant beaucoup moins, estima Winigis. Nous allons augmenter les patrouilles.

Le duc de Spolète soupira en regardant vers la maison du chef manchot. Rien ne préserverait Lapurdum des troupes du roi d’Aquitaine. Mais Oyarza ne mourrait pas.

LES MAUX D'ANTAN

15 juillet

Charlemagne para le coup arrivant à grande vitesse. À cinquante-neuf ans, il conservait de bons réflexes. Réconfortant, face à une telle opposition. Mais se défendre ne suffisait pas. Dans un duel, il fallait vaincre.

Par trois fois, l'empereur avait subi les assauts adverses. Résolu à riposter, il feinta en amorçant une passe basse et remonta pour toucher au ventre. Échec. Baudoin avait des réflexes supérieurs, constata Charlemagne, dont le souffle n'égalait plus la vivacité. Cinquante-neuf ans, malgré tout. La gloire guerrière appartiendrait bientôt au passé et plus à l'avenir.

— Est-il vraiment indispensable de s'entraîner quand on ne prévoit pas de bataille imminente ? demanda Éginhard, faisant écho sans le savoir aux pensées de l'empereur.

— Oui ! Tant qu'un homme peut marcher, il doit guerroyer ! Et je marcherai jusqu'à ce que les rhumatismes me changent en statue ! Allez, Baudoin ! Cesse de me ménager, attaque ! ordonna Charlemagne en adressant quelques gestes explicites à son partenaire.

Appuyé contre une poutre du préau, Éginhard soupira. Lui ne s'amusait guère à respirer l'odeur âcre de la sueur, à contempler deux hommes souffler comme des bœufs, à compter les coups qui touchaient au but. Mais il comprenait que le possesseur d'un si vaste empire ait besoin d'éprouver encore son ardeur de conquérant. Ou, plus simplement, de se sentir vivant.

Ainsi, Charlemagne n'effectuait jamais un long déplacement sans sa garde personnelle et Baudoin, son fidèle maître d'armes. Brut, loyal et impitoyable, Baudoin existait par le seul art d'épéiste qu'il avait hissé à son paroxysme. En outre, il était sourd, muet et inapte à lire sur les lèvres. Les plus intimes secrets, les plus brûlants sujets pouvaient donc être abordés

sans réserve devant lui. Et cela convenait au mieux en cette période où une conspiration prenait peu à peu le pas sur les autres préoccupations impériales.

— Je persiste à penser qu'il n'était pas prudent de tant s'éloigner d'Aachen, reprit Éginhard, même si les pigeons voyageurs de Lapurdum sont dressés à rallier Burdigala.

— Winigis de Spolète a la possibilité de me contacter, voilà l'essentiel ! répliqua Charlemagne en contrant une passe d'estoc. Et les comploteurs frapperont aussi bien à Aachen qu'ailleurs. Tu t'es acquitté avec talent de tes précédentes missions diplomatiques, notamment quand il fallait informer le pape de ma décision de partager l'empire. Si je dois requérir tes services en Aquitaine, mieux vaut que nous soyons sur place.

— Ton palais d'Aachen nous protégerait mieux que celui-ci. Si une armée rassemblée par les séditeux nous assiège à Burdigala...

— Nous sommes arrivés depuis trois heures à peine que tu veux déjà repartir ? plaisanta l'empereur. Burdigala est une des principales cités de la région et compte de nombreuses troupes. Personne ne m'attaquera ici. D'ailleurs, Louis le Pieux quitte dès aujourd'hui son fief d'Andiaco* et il va nous rejoindre.

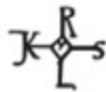
— Et la Vénétie ? Et les Byzantins ? Plus tu es distant de ta capitale, plus il devient difficile de résoudre ce problème.

— La Vénétie reste prioritaire, mais la Vasconie également. Ah ! J'ai failli t'avoir, Baudoin ! Un de mes envoyés tué, un deuxième enlevé, le fortin de Lapurdum assailli, l'affaire est trop grave, mon fils ne s'en occupera pas seul. Si j'entretiens d'aimables relations avec le calife de Bagdad, l'émir de Cordoue n'attend que l'occasion d'annexer le sud de mon empire. L'aurais-tu oublié ?

— Je ne l'oublie pas. Il n'empêche, tu t'éloignes du cœur de l'empire pour te rapprocher de celui d'une conspiration. Attention au niveau de risques acceptable. Alcuin t'a prodigué de sages conseils durant vingt-cinq ans et j'essaie de lui succéder dignement.

— Tu y parvins très bien, je continuerai de t'écouter avec attention. Ne t'inquiète pas. Burdigala était notre ultime destination. Je ne réjouirai pas les comploteurs en allant me jeter dans la gueule des loups vascons. Ça suffira, Baudoin.

Le maître d'armes acheva prématurément son assaut. Il récupéra les deux épées de bois, salua l'empereur d'un hochement de tête et sortit de la salle sans un regard vers Éginhard, qui était aux antipodes de son univers. Charlemagne s'essuya le front et regarda ses mains. Dans les derniers instants de cet entraînement, il s'en était fallu de peu qu'il ne désarme son adversaire d'une passe enroulée. Un coup de maître que Charlemagne savait encore asséner, la preuve. Ou alors, Baudoin avait-il fait œuvre de charité pour son empereur vieillissant ? À cinquante-neuf ans, pouvait-on vraiment se fier à sa dextérité ?



Dans Lapurdum comme aux environs, les patrouilles des quatre jours précédents n'avaient fourni aucun indice concernant Modoin et Brise-Gueule. Winigis commençait à sérieusement s'inquiéter, car une demande de rançon parvenait toujours vite à ses destinataires. Le duc de Spolète ne voyait aucune explication à ce silence incohérent. Ou plutôt si, une seule et alarmante : peut-être les rebelles survivants s'étaient-ils eux-mêmes fait attaquer par d'autres maraudeurs, tandis qu'ils convoyaient leurs otages. En pareil cas, Modoin et le mercenaire ne vivaient sans doute plus...

La troupe réduite du fortin s'agitait en cette fin de matinée. On attendait l'armée du roi d'Aquitaine. Assis dans la cour, Winigis réfléchissait. Et lorsqu'il ne pensait pas à la disparition de Modoin ou à l'absence prolongée du sorcier, il s'interrogeait sur le refuge d'Oyarza. Près des écuries, Roland d'Acqs et Ange-Noir discutaient avec un groupe de guerriers. Fait exceptionnel, Lothaire était présent. De toute évidence décidé à accueillir en personne les renforts, il allait et venait sur une des passerelles du chemin de ronde.

Du lendemain de l'attaque jusqu'à ce matin, Lothaire n'était pas sorti de sa chambre, où une servante lui apportait ses repas. Winigis ne l'avait donc pas revu après leur entretien houleux. L'intimidation ayant échoué, l'unique alternative consistait à forcer sa porte et à le violenter. Une méthode non envisageable sans preuves formelles.

Lorsque les portes d'entrée s'ouvrirent sur plusieurs servantes ramenant des paniers de légumes, Winigis nota que Lothaire renouait avec son comportement nerveux. Il descendit quatre à quatre un escalier et s'adressa à mi-voix à une des filles. Le duc ne perdait rien de la scène, qui fut courte. Visage crispé de contrariété, Lothaire disparut dans l'aile nord. La servante distancée par ses compagnes se dirigeait vers l'entrepôt. Winigis traversa la cour et intercepta la fille. Une semaine auparavant, c'était elle qui l'avait informé de l'invitation du chef manchot. Et il se souvenait de son prénom.

— Pose ça un moment, Maialen, ordonna-t-il en désignant les paniers.

— Que puis-je pour toi, seigneur duc ?

— Me dire ce que t'a demandé Lothaire.

— Il s'étonnait qu'on ne ramène pas davantage de légumes.

La servante s'était raidie. Un mensonge évident. Winigis prit un air sévère avant de répondre.

— Te moques-tu de moi ? Je suis un *missus dominicus* de l'empereur Charlemagne. Sais-tu ce qu'il en coûte de vouloir tromper un homme de mon rang ?

— Je le jure devant Dieu, je ne te cache rien. Le seigneur Lothaire voulait juste...

— C'est bon, va ! coupa Winigis.

Maialen ramassa ses paniers et s'esquiva. La harceler aurait été maladroit, d'autant qu'elle ne paraissait pas effrayée. Mieux valait attendre que la peur des sanctions s'incrute dans son esprit.

— L'armée du roi d'Aquitaine arrive ! cria une voix sur le chemin de ronde.

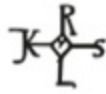
Lothaire sortant de l'aile nord avec Winigis sur les talons, les mercenaires écourtant leur conversation, les guerriers abandonnant leurs activités, tous grimpèrent sur la passerelle.

— Ils sont bien trois cents, estima une sentinelle en désignant du doigt la cohorte des cavaliers et des chariots.

Mais, au grand étonnement des spectateurs, l'armée de Louis le Pieux bifurqua sur sa droite, vers la cité, au lieu de continuer en direction du fortin. Seul un cavalier isolé galopait vers la colline.

— Deux de nos hommes sont morts près d'ici ! s'exclama-t-il lorsqu'il eut atteint le sommet. Le comte Romulf demande au seigneur de Lapurdum de le rejoindre dans la cité.

Et l'incompréhension générale se changea en stupéfaction.



— Lequel est le seigneur Lothaire ? demanda l'homme qui commandait des guerriers occupés à vider de leurs habitants les maisons de la place centrale.

— Moi, répondit aussitôt l'intéressé qu'entouraient Winigis, Roland d'Acqs et Ange-Noir.

— Je suis Romulf, comte d'Arvernus*, choisi par Louis le Pieux pour te prêter assistance. Et lui ? ajouta-t-il en désignant Winigis.

— Je suis le duc de Spolète, envoyé spécial de l'empereur. Tu ne t'interroges que sur mon identité ?

— Je connais déjà tes compères ! rétorqua Romulf avec un sourire carnassier impropre à susciter la moindre joie en retour. Je ne pensais pas vous retrouver ici, vous deux !

— Et j'ignorais que Louis le Pieux t'enverrait, toi ! rigola Roland d'Acqs. Lapurdum est en de bonnes mains. Tu as perdu des hommes à peine arrivé, paraît-il ? Rebelles embusqués ?

— Non. Sorcellerie. Et des plus maléfiques. Sur une pente qui monte vers l'enceinte, nous avons repéré une cabane et voulu vérifier qui l'habitait. Les deux premiers guerriers à en franchir le seuil périrent en quelques secondes. Grâce à la porte ouverte, j'ai pu voir que personne ne nous guettait là-dedans. En revanche, il y avait des bestioles pendues à un fil et un chaudron.

— Comment ça, en quelques secondes ? Qu'est-ce qui a frappé tes guerriers ?

— Rien. Ils ont suffoqué et sont morts, voilà tout. Les moines de Burdigala ont raison de penser que le diable s'active par ici. Mais je le leur laisse. Moi, je me contenterai de châtier les rebelles et d'arracher ses yeux au sorcier possesseur de cette cabane.

— Il ne s'agit pas de Johan de l'Ours, corrigea Gonderic Ange-Noir. Tes guerriers sont entrés chez Oyarza, la grande-prêtresse des païens de Lapurdum.

— Dans ce cas, pourquoi ne l’as-tu pas brûlée depuis longtemps ? s’étonna Romulf en se tournant vers Lothaire.

— Euh... La population l’estime au plus haut point. L’exécuter aurait provoqué un soulèvement. Ce n’est pas ce que veut Charlemagne.

— Charlemagne veut que l’ordre règne. Comme le roi d’Aquitaine, mon suzerain. Ou cette sorcière a fui en nous apercevant de loin, ou une de tes servantes vasconnes l’a prévenue de notre arrivée. Grand bien lui fasse ! Elle ne perd rien pour attendre !

Winigis se garda d’intervenir. Il connaissait la raison secrète du ton gêné de Lothaire, et lui-même dissimulait désormais d’inavouables secrets. Le piège dans lequel l’avait précipité sa passion amoureuse se refermait chaque jour un peu plus.

Derrière le comte Romulf juché sur sa monture, le chef Antton, sa femme et ses quatre enfants étaient agenouillés dans un chariot. Tous ligotés et reliés entre eux par l’épais cordage noué autour de leur cou. Une première mesure répressive que suivraient beaucoup d’autres, songea Winigis en observant Romulf. Ce dernier avait de petits yeux rapprochés, brillant non seulement de colère mais aussi de méchanceté. Son nez et ses pommettes fracturés, sûrement par un lourd bâton, le désignaient en outre comme un combattant endurci. Une quarantaine d’années et pas une once de pitié dans le cœur. Louis le Pieux avait habilement choisi son bras armé. Et Lapurdum allait connaître une sombre période...

— D’abord, nous allons parquer ces Vascons dans leur temple païen, leurs granges et leurs porcheries ! indiqua Romulf en sautant de selle. Qu’ils mangent et dorment entassés n’est pas mon problème ! Les troupes se répartiront dans leurs bâtisses ! Quant à moi, j’occupe dès à présent celle de leur chef !

Joignant le geste à la parole, il fit accélérer le mouvement de ses soldats qui rassemblaient les gens par groupes de dix. Pendant que Roland d’Acqs et Ange-Noir renseignaient le comte, Lothaire opéra un recul stratégique. Il attacha ensuite la bride de son cheval à une colonne du temple et, profitant de l’agitation ambiante, s’éloigna subrepticement. Winigis, qui ne l’avait pas quitté des yeux, procéda de façon similaire et improvisa une filature à distance prudente.

Depuis le départ du fortin, la nervosité de Lothaire s’accroissait. Contrariété éprouvée lors de sa brève discussion avec la servante, ou peur

de voir ses secrets dévoilés ? La curiosité de Winigis s'intensifia lorsqu'il vit quelle direction prenait Lothaire. L'arrière du temple, avec cette ruelle aux façades aveugles débouchant sur l'aire du *castrum* et, plus loin, le champ, la haie d'arbustes qui abritait les plants d'Oyarza. Si Lothaire était son amant, allait-il la rejoindre ? En plein jour, au risque d'être surpris par un des soldats du comte ? Impossible. Et la *sorgin* se serait cachée dans la cité même ? Trop dangereux.

Lothaire se pressait vers le renforcement au creux duquel Winigis avait entraîné Oyarza le soir du repas offert par Antton. Le duc entra à son tour dans la ruelle et, tendu à l'extrême, avisa les murs sans fenêtres des maisons du côté gauche. Il y avait là deux poteaux qui soutenaient un grenier à grain. Certain que Lothaire se retournerait sans tarder, Winigis se colla à l'un des larges piliers de bois. L'ombre portée du mur aidant, il devait être invisible à l'avant. Toutefois, si par malchance des guerriers arrivaient dans son dos, il n'aurait aucune justification à fournir. Il compta jusqu'à dix avant d'avancer à peine la tête et dégager la vision d'un œil. Lothaire s'était immobilisé devant le renforcement. Il regarda vers les deux bouts de la ruelle et, croyant sa solitude totale, posa une main sur la paroi. Quand un pan du renforcement s'ouvrit pour l'avalier avant de se refermer, Winigis pesta tout bas. Si le fortin ne recelait aucun couloir secret, ce temple en comportait un.

Le cœur battant, Winigis abandonna son poste d'observation et ressortit de la ruelle. Roland d'Acqs et Gonderic Ange-Noir, au minimum, finiraient par s'étonner de son absence. Mais lui connaissait maintenant le refuge d'Oyarza. Lorsqu'il réapparut sur la grand-place, Winigis découvrit avec soulagement que les mercenaires devisaient toujours avec Romulf.

— Où étais-tu passé, le duc ? s'enquit Roland d'Acqs. On parlait de Brise-Gueule et de l'évêque.

— Je repérais des lieux adaptés au maintien des Vascons sous surveillance. Des granges et un temple ne suffiraient pas. Que disiez-vous à propos des otages ?

— Qu'on ne les reverra pas vivants, certifia Romulf. Une demande de rançon arrive vite. Il se sera passé quelque chose d'imprévu.

— Oui, approuva Roland d'Acqs, peut-être ont-ils été abattus en tentant de fuir. Pas le genre de Brise-Gueule de rester captif sans réagir.

— Nous aurons confirmation en retrouvant leurs dépouilles. Si on les retrouve. Bon... Deux cent cinquante de mes guerriers vont s'installer dans la cité. Les cinquante autres logeront au fortin et compléteront les effectifs. Roland et Ange-Noir, vous superviserez leur bonne installation là-haut avant de prendre vos quartiers ici, d'accord ?

— Compte sur nous ! Avec tes troupes d'élite, les rebelles et le sorcier seront bien accueillis en cas de retour !

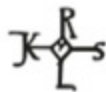
— Ce soir, je dormirai moi aussi à Lapurdum. Tant que nous ignorons où se situe le repaire des ravisseurs, c'est ici qu'on glanera les meilleures informations, prétexta Winigis.

— Ah, revoici notre délicat seigneur de Lapurdum ! ricana Roland d'Acqs en remarquant Lothaire qui arrivait des abords du temple. Sa chambre protectrice doit beaucoup lui manquer.

— Tu m'as l'air de ne guère le respecter, souligna Romulf avec une mimique d'étonnement qui froissa davantage les reliefs tourmentés de son visage.

— C'est un peureux, une femelle. Il usurpe son titre. Veux-tu que je te raconte ?

Winigis n'écoutait plus ces hommes brutaux. Lothaire n'avait pas disparu plus de dix minutes. Trop peu de temps pour se livrer à de torrides ébats avec Oyarza. Et, tant qu'à s'être jeté dans un piège sans issue, le duc de Spolète s'autorisa à se réjouir des frustrations supposées de son rival.



Arrivés la veille, Aymar et ses trois guerriers d'escorte quitteraient ce monastère de Leodium* en début d'après-midi. Chevaux reposés et climat propice, rien ne justifiait de traîner ici. Aymar était impatient de rentrer à Lapurdum et d'informer ses compagnons des résultats de son enquête.

Suivant les conseils de Pépin le Bossu, il avait rendu visite à ses deux principaux suspects. L'entretien tenu à Köln* avec le fils aîné du comte Ambroise se soldait par une absence de présomptions. En revanche, Aymar s'intéressait fort à Childebert, duc de Kleve* et concubin de la veuve du duc Florentin. Par le passé, l'érudit abbé avait croisé Childebert, réputé

faible esprit. Sur ce point-là, il était inchangé, une conversation avec lui suffisait à le confirmer. Et, justement, cet individu si peu pertinent avait émis une réflexion élaborée.

En substance, il s'agissait de dénoncer l'erreur consistant à vouloir démanteler un empire qui, avec tant de grandeur, s'était imposé au monde. Ni la noblesse ni l'Église n'accepteraient de revenir aux querelles royales d'antan, ces maux si préjudiciables pour la gouvernance et l'administration des États. Bien sûr, Childebert n'avait pas employé le mot « préjudiciable », dont il ignorait l'existence.

Le stupide duc de Kleve ne pouvait construire seul un tel raisonnement. Il l'avait donc emprunté à quelqu'un. Et, tandis qu'il s'apprêtait à s'asseoir sous les arceaux du cloître, Aymar s'inquiétait de cette allusion à l'Église. Que des nobles conspiraient contre l'empereur, c'était établi. Mais que des religieux les appuient ajouterait au péril pesant sur Charlemagne.

Aymar allait manger seul, car il s'était attardé avec le père supérieur Savinien, un vieillard charmant qui, lui, ne déjeunait plus depuis longtemps. L'abbé ralentit quand le danois du maraîcher vint vers lui en jappant. Aymar avait croisé ce chien tantôt, un animal gai, exubérant. Et pataud. Surpris par l'élan et le poids du danois qui le fêtait, Aymar laissa échapper son bol en terre cuite, et le morceau de bœuf au délicieux fumet tomba à terre.

Sans s'énerver, Aymar rebroussa chemin et adressa un sourire au chien qui se régala de ce repas inattendu. Pourtant, l'amusement de l'abbé s'estompa avant qu'il n'atteigne la porte. Il se retourna au son d'un gémissement aigu. Le danois venait de rouler sur les flancs et une écume blanchâtre lui barbouillait la gueule. En l'espace d'une minute, la mort le figea et Aymar se signa. On avait voulu l'empoisonner. Dans un monastère. Ni la noblesse ni l'Église n'accepteraient de revenir aux querelles royales d'antan, affirmait Childebert de Kleve...

CE QUE L'AVEUGLE N'ENTEND PAS

— Le sommeil me fuit. Je vais me joindre à une patrouille.

Winigis reçut un grognement approbatif des guerriers avec qui il occupait cette maison du quartier des artisans. Ils se rendormiraient vite, se sachant en position de force. Winigis alluma une torche au brasero placé devant l'entrée et s'éloigna à grands pas. Au lieu de se concentrer sur Modoin et la conspiration, il songeait à Oyarza. Il était conscient de commettre là une folie. Mais ni les injonctions de sa raison ni son sentiment de culpabilité ne l'arrêteraient.

Sur les remparts ce matin encore occupés par les guetteurs vascons, des Francs pourvus de brandons surveillaient la nuit. Tandis qu'il cheminait vers le temple, Winigis aperçut d'autres lueurs, fugitives, celles-là, au niveau du sol. Les soldats du comte Romulf patrouillaient. Très bien. Ceux haut perchés ne s'étonneraient pas de repérer la torche de Winigis. À condition de dénicher vite l'ouverture du couloir secret, car une flamme trop longtemps immobile susciterait la méfiance. Et si on le surprenait, ce serait la déchéance, le déshonneur et la mort.

Parvenu au renforcement, Winigis remarqua trois pierres plus proéminentes, à trois niveaux différents allant du haut vers le bas. Lothaire avait posé sa main à hauteur de poitrine, le duc choisit donc la pierre du milieu. Il tâtonna, pressa de ses doigts en tous sens. Rien n'advenait et les secondes s'égrenaient. Le cœur palpitant d'angoisse, Winigis insista. Oyarza... Elle était là-derrrière, dans une pièce secrète. Peut-être un endroit où les païens conservaient des objets sacrés. Cet après-midi, malgré son imprudence, Lothaire avait su ne pas s'attarder auprès de la *sorgin*. À près de minuit, le duc, lui, pourrait rester des heures. Il n'allait pas renoncer si près du but...

Un discret dé clic retentit quand, modifiant sa tactique, Winigis exerça une poussée latérale d'abord vers la gauche puis vers la droite. À ce second mouvement, la pierre bougea légèrement. Winigis retint son souffle en sentant un courant d'air sur son visage. La paroi s'escamotait dans les ombres mouvantes suscitées par sa torche.

Winigis s'engouffra dans la niche ouverte. D'instinct, il abaissa un levier émergeant du mur intérieur gauche. La paroi reprit sa place et Winigis sa respiration normale. Il ne s'agissait pas d'une petite pièce aménagée, juste d'un étroit palier prolongé par un escalier qui menait aux sous-sols. Ce sas d'accès était taillé dans la muraille de l'arrière du temple. Le duc avança à pas feutrés. Ici aussi, il y avait un brasero, rempli de charbons assez vifs pour embraser une torche. Tout comme le cœur et l'esprit de Winigis s'embrasaient depuis le soir où ses yeux s'étaient posés sur la sublime Oyarza dansant devant des flammes. Une parfaite représentation de l'enfer, songea-t-il en s'engageant sur les premières marches. L'enfer, oui, vers lequel descendaient les trépassés condamnés à une éternité de tourments, tel lui-même descendait cet escalier.

Main droite sur son épée, Winigis fronça les sourcils. Bien qu'il se soit persuadé du contraire, rien n'indiquait qu'Oyarza s'abritait ici. Ce sous-sol servait-il de refuge à quelqu'un d'autre ? Quelqu'un que Winigis allait réveiller avec la torche, au prix d'une inutile confrontation ? Son pied quitta la dernière marche et effleura un sol de pierre. Il n'eut pas le temps de dégainer lorsqu'un poignet ceint d'un bracelet de fer surgit sous ses yeux et s'arrêta à un millimètre de son nez.

— Par les dieux ! Comment m'as-tu retrouvée ? soupira Oyarza en se détachant de la paroi contre laquelle elle s'était plaquée.

— Tu ne dors pas ? Il n'y avait pourtant aucune lumière, j'ai vérifié du haut de l'escalier, répondit le duc vexé de s'être laissé surprendre.

— J'y vois dans le noir. Comment m'as-tu retrouvée ?

— J'ai suivi Lothaire, cet après-midi.

— Et tu l'as forcé à te montrer la manière d'entrer ?

— Non. Je l'ai découverte seul.

— Comme ça, tout simplement ?

— Pas tout simplement. Par déduction. Et crois-moi, les secondes m'ont paru longues avant que je n'aboutisse enfin.

— Pour me revoir, tu déambules en pleine nuit dans une Baiona occupée par des envahisseurs qui risquent de te remarquer, constata Oyarza en s'éloignant vers le centre de la salle. Tu es fou, Winigis. Et ta folie va te perdre plus vite encore que ta violence de mâle.

Le duc suivit sa compagne et, grâce à l'éclairage de sa torche, observa en détail cet endroit. Plus vaste que Winigis ne l'envisageait, il pouvait contenir cinquante hommes debout les uns à côté des autres, et le plafond culminait à deux mètres de haut. La partie droite de la salle accueillait plusieurs sacs et, non loin d'eux, il y avait une grande couche, un chaudron, des colifichets, des crapauds alignés au sol. Winigis remarqua aussi plusieurs arceaux à torche fixés sur les murs. Une cache bien organisée...

Quatre statues faites de bois et de paille s'élevaient aux angles de cette salle carrée. Des divinités païennes grandes et massives, à l'aspect mi-humain, mi-animal. Un spectacle propre à révolter tout chrétien. Le duc pensa à Modoin, dont les charognards se disputaient sans doute le cadavre, à Heiric, enterré dans le cimetière du fortin. Et, de nouveau, il frémit à l'évocation de sa trahison.

— Tu dis vrai, confirma-t-il. C'est mon amour pour toi qui me rend fou. Et je n'y peux rien. Tu as reconstitué l'intérieur de ta cabane ici ? Et tu as entreposé des provisions ?

— Oui. Grâce à ton avertissement, mes frères et moi avons procédé à temps.

— Et qui a construit ce lieu ?

— Nos prêtres, voici trois siècles, quand l'Église les harcelait. Ils façonnèrent bellement leur ouvrage, tu vois. Ils pensèrent même à percer dans les voûtes d'étroits conduits qui culminent à ras du sol, en surface, afin que l'air vienne jusqu'ici. Et distingues-tu ce trou, là-bas, au fond ?

— Oui. Un puits ?

— Un autre genre de conduit, plus large, qui permet l'évacuation des déchets vers un cours d'eau souterrain. Nos prêtres voulaient pouvoir vivre à l'abri en cas de persécutions prolongées.

— Habile, en effet.

— D'autant que cette cave n'est pas unique. Baiona en compte cent trente-huit. Nos divinités règnent ici alors que, à la surface, les rois se succèdent et croient maîtriser notre destin avec leurs armées. Ces

envahisseurs sont aveugles. Et, non contents de ne rien voir, ils n'entendent pas les grondements de la terre vasconne.

Oyarza s'était assise sur sa couche et buvait l'eau d'un cruchon. Winigis la rejoignit et s'assit face à elle, après avoir calé sa torche dans un arceau mural.

— Tout cela est très surprenant. Je pensais que vos cérémonies se tenaient dans le temple de Mars.

— La surface est réservée aux fidèles, mais les caves de Baiona constituent le véritable domaine des dieux vascons, en particulier des plus importants, comme Mari et son époux Sugaar. Eux vivent en permanence sous terre pour concevoir les orages qui fertilisent notre terre et notre peuple. Ces caves inviolables garantissent la pérennité de nos croyances.

— Inviolables jusqu'à présent, rectifia Winigis. Le comte qui occupe Lapurdum fera vite avouer aux habitants comment accéder à ce lieu. Tu ne dois pas rester ici.

— Bien sûr que si. Seuls la grande-prêtresse et les chefs de clan sont avisés des entrées souterraines. Antton ne parlera pas, même sous la torture. Quant à ton comte, il périra sous les griffes de Xan l'Ours. Un demi-dieu nous protège ; nous craignons moins que jamais les Francs.

— Tu sous-estimes l'efficacité de la torture et tu te leures à propos de l'ours-démon. L'as-tu déjà vu, d'abord ? Non, évidemment.

— Tu te trompes. Je connais Xan l'Ours depuis le soir où il m'est apparu dans la Forêt Profonde, pendant que je procédais à un rituel magique avec mes disciples.

Winigis demeura bouche bée. Il ne s'attendait pas à une telle déclaration. Et ses peurs des premiers instants resurgirent. Au-delà de son apparente sérénité, Oyarza était-elle réellement une sorcière de la pire espèce ? Se jouait-elle de lui ?

— Tu... Tu le connais ?

— Je le connais.

— Alors, tu ne peux ignorer le fait qu'il est un sorcier et non un démon. Moi, en tout cas, je te le certifie. Je l'ai affronté dans un couloir du fortin. En dépit de ses talents maléfiques, il est humain. Il porte juste un masque d'ours et des griffes.

Winigis avait jusque-là tu cette information, jugeant préférable d'argumenter avec Oyarza au bon moment. Et aucun ne le serait davantage

que celui où elle lui avouait pactiser avec le maillon essentiel de la conspiration. À son tour, la jeune femme parut troublée. Elle contempla longuement la fourrure qui couvrait sa couche, avant de répondre.

— Lorsque Xan l'Ours arriva dans la Forêt Profonde, il bondissait par-dessus les arbres et une lumière étincelante l'entourait. L'onguent magique qui imprégnait ma peau me permit d'assister à ce spectacle invisible aux yeux de non-initiés. Quel mortel accomplirait de tels prodiges ?

— Les autres filles l'ont également vu ?

— Quatre me confièrent avoir remarqué cette éblouissante lueur. Plus tard, parce que toutes s'enfuirent devant Xan l'Ours.

— Et toi, non ?

— Je suis grande-prêtresse, je communie avec les dieux. Pourquoi craindre qui nous protège ? Tu ne t'es pas battu contre lui, car tu aurais péri. Xan l'Ours conserve des bras et des jambes de mortel pour se souvenir de ses origines, mais il reste un demi-dieu. Et il ne porte pas de masque, contrairement à ce que tu crois.

— J'ai vu sa bouche humaine au bas de son postiche.

— Moi aussi, j'ai vu sa bouche humaine. Et ce qu'il y a au-dessus consiste en sa véritable et unique apparence. L'homme dont tu me parles est un imposteur. J'ignore de qui il s'agit et pourquoi il essaie d'imiter Xan l'Ours, inutile de me questionner.

Nul moyen de terrasser la foi, qu'elle soit païenne ou chrétienne. Winigis l'avait appris au cours de sa carrière militaire. Les intonations d'Oyarza le dissuadèrent d'insister. Il n'éprouvait aucun doute : sur ce point au moins, la *sorgin* était sincère, elle croyait en ce qu'elle disait. Bondir par-dessus les arbres... Si Oyarza avait croisé la route d'un authentique dieu païen, il fallait espérer que la puissance du Christ suffirait à le vaincre.

— Lothaire est-il ton amant ? demanda tout à trac le duc, en plongeant ses yeux dans ceux d'Oyarza, qui lui semblaient plus grands encore que d'habitude.

— Lothaire n'est l'amant de personne. Son père me l'amena naguère parce qu'il se désespérait de son état. Ce fut le premier contact que j'eus avec Eudes. Il venait de consulter en vain plusieurs apothicaires et se résigna à me solliciter pour guérir son fils adoptif.

— Le guérir de quoi ?

— Des peurs qui l’empêchent de vivre. Un massacre auquel il assista durant son enfance obsède Lothaire, même s’il ne se souvient de rien d’autre. Son père espérait l’aider en lui rendant la mémoire, mais j’ai échoué à la raviver. J’apaise juste les angoisses de Lothaire avec des herbes magiques. Néanmoins, leur effet est temporaire.

— Il n’en a plus et c’est ça qu’il demandait à la servante ce matin, souffla Winigis en comprenant soudain beaucoup de choses. Maialen te sert de porteuse ?

— Oui. Lothaire a épuisé ses réserves, malgré mes recommandations de modérer ses ingestions. Et le bosquet où je cultive ces herbes a subi une inondation lors des dernières pluies. Impossible d’en récolter actuellement. Maialen l’a annoncé à Lothaire. Quand il est venu ici, je lui ai offert une mixture de remplacement. Peut-être suffira-t-elle.

— Tu t’es donnée au seigneur Eudes dès le début ?

— À notre troisième rencontre. Il était tombé amoureux de moi dès la première. Comme toi.

— Ensuite, pour faciliter vos contacts secrets, tu leur as révélé l’existence de cette cave, à lui et Lothaire ?

— Uniquement de celle-là. Eudes ignorait que cent trente-sept supplémentaires existent.

— Chaque fois que tu parles d’Eudes, j’ai l’impression qu’il ne t’inspirait aucune passion. Pourquoi copulais-tu avec lui, alors ? Tu comptais l’utiliser contre les Francs, n’est-ce pas ?

— Il se confiait beaucoup et me tenait informée des décisions prises en Aquitaine. Tôt ou tard, cela aurait servi la cause vasconne. Eudes m’aimait au point d’éventuellement trahir son roi et son empereur. Maintenant, sans que j’aie besoin de sacrifier à l’acte charnel, son fils m’est tout autant soumis. Et je ne le considère pas mieux. Il fait partie des envahisseurs de notre pays.

— Moi aussi. Moi, à qui tu as cédé en pensant que je te révélerais les projets de l’empereur ? Dis-le, je veux l’entendre.

— Toi, tu es différent. Mais je te traiterai en ennemi s’il le faut.

Winigis se rapprocha et succomba au frôlement sur sa joue de l’épaisse chevelure noire.

— J’assume ce risque, murmura-t-il en mordillant la tendre chair d’un cou qui ne se déroba pas. Lorsque j’ai évoqué mon amour pour toi, tu ne

m'as pas répondu...

— Je n'ai pas répondu parce que ta folie se propage jusqu'à moi. Elle me réchauffe l'âme et le corps, elle m'effraie, elle nous détruira...

Oyarza se pâmait entre les bras de Winigis, transporté de joie à ce doux aveu.

— Ils ont brûlé ta cabane ce matin, indiqua-t-il en s'accrochant quelques secondes encore à un vestige de raison. Les deux guerriers qui y entrèrent périrent sans blessure apparente. Comment as-tu procédé ?

— Les dieux des forêts foudroient quiconque viole ma maison.

— Je pense plutôt que tu as enduit la poignée de ta porte d'un onguent empoisonné. Les herbes magiques peuvent tuer autant que soigner.

— Pense ce que tu veux si cela te rassure, souffla la *sorgin* avant d'écraser ses lèvres sur celles de son amant. Et aime-moi...

Winigis s'abandonna enfin à sa passion. Il s'endormirait auprès d'Oyarza, il allait vivre sa plus belle nuit. Celle qui, peut-être, le condamnerait bientôt à mort.

DYNASTIE*16 juillet*

Quatrième des fils de Charlemagne, Louis le Pieux était uni à son épouse Ermengarde depuis l'année 794. À cette époque, Louis comptait seulement dix-sept ans et peu d'expérience en matière de gouvernance. Il avait d'ailleurs dû séjourner plusieurs fois à la cour pour parfaire son éducation. En 785, à Paderborn, cette cité aux nombreuses sources qu'appréciait Charlemagne si amateur de bains ; en 791, à Regensburg, où son père l'avait armé d'une épée, un instant important et un souvenir de fierté ; en 797, à Beverungen, où il s'était retrouvé en compagnie de ses frères aînés Pépin et Charles, constatant que, arrivé à vingt ans, il ne possédait plus guère d'affinités avec eux.

Le temps passant avait conforté l'impression de Louis. Il voyait en Pépin d'Italie une brute dénuée d'instinct politique et en Charles le Jeune un timoré inapte à prendre les bonnes décisions au moment adéquat. Louis brocardait d'ailleurs souvent ses frères en privé. Mais il se gardait bien alors d'ajouter qu'au fond de lui, il s'estimait assez semblable à Charles.

Car Louis peinait à satisfaire les attentes de son père, ce détenteur d'une autorité absolue et divine. En outre, le roi d'Aquitaine avait une vision impériale différente, et plus fine, selon lui, de celle de Charlemagne. Louis voulait réformer les monastères, privilégier les relations avec la papauté et lui octroyer davantage d'indépendance. Au contraire de son géniteur, il entendait mener une politique religieuse très favorable à l'Église afin de renforcer l'unité de l'empire.

Un projet dévot qui lui valait son surnom de « Pieux », attribué par Thégan, l'un de ses trois biographes. Mais la réalité n'avait cure de la dévotion. Le royaume d'Aquitaine était vaste, et l'empire, immense. Et les

menaces, permanentes, et les ennemis, légion, et les traîtrises, assassines. Sans les conseils avisés de Benoît d'Ariane auxquels s'ajoutait l'inconditionnel soutien de son épouse, Louis se serait senti écrasé par sa fonction. Il le savait, et Charlemagne également. La preuve, l'empereur le sommait de le rejoindre à Burdigala pour punir à sa place ces Vascons jamais soumis au bout du compte. À sa place, oui. Rien d'humiliant, disaient les nobles de la cour, tant le duché de Vasconie relevait d'un cas ô combien particulier. Toutefois, Louis était conscient du fait que, malgré ses campagnes victorieuses en Hispanie, il n'avait pas la stature nécessaire au règlement de cette affaire.

Dans l'épreuve personnelle que représentait l'ingérence d'un père auréolé de mille gloires, Louis s'appuierait sur Ermengarde. Fille du comte Ingram et nièce de l'évêque Chrodegang, elle entendait aussi promouvoir la foi. Elle nourrissait en outre beaucoup d'ambitions pour son royal époux, surtout maintenant que Charlemagne venait de proclamer le futur partage de l'empire.

Ermengarde avait déjà donné au roi d'Aquitaine trois garçons robustes dont un dernièrement né. La reine se remettait au mieux de sa couche et pourrait encore procréer. La dynastie familiale était pérennisée. Restait à préparer l'avenir qui se jouerait sans un Charlemagne vieillissant. Louis se fiait à la pertinence de sa femme et discutait souvent des affaires royales avec elle, bien qu'il décide en apparence seul. Et les deux époux échangeaient un regard complice quand le conseiller Benoît d'Ariane les rejoignit dans la cour intérieure du palais, où ils goûtaient la fraîcheur du matin. Bientôt, le soleil chaufferait trop l'air, les briques et le bois pour s'aventurer au-dehors...

— Un pigeon voyageur vient d'arriver, Charlemagne est depuis hier à Burdigala, annonça Benoît. Je m'étonne de cette démarche. L'envoi du comte Romulf aurait dû suffire à le rassurer.

— La sévérité et l'efficacité de Romulf sont de notoriété publique, mais la Vasconie demeure une région difficile. Mon père craint que l'émirat de Cordoue profite du désordre et étende son influence, j'imagine. Peu importe. On ne discute pas les choix de l'empereur.

— D'autant qu'un de ses *missi dominici* a été tué à Lapurdum, souligna Ermengarde. Sans le bouche à oreille des moines et des marchands, nous ne l'aurions pas su. Nous le savons et, selon moi, le roi d'Aquitaine doit

ordonner à Romulf d'agir vite pour éviter d'être devancé par l'armée de Charlemagne.

— Exact. Lorsque mon père aura péri, le plus puissant de ses héritiers contrôlera la destinée d'un empire perdurant dans les faits, n'en déplaise à l'actuel empereur. Pépin d'Italie noue des alliances hasardeuses et n'a engendré que des filles, mis à part Bernard, illégitime à nos yeux puisque né d'une concubine aux dépens de son épouse Ruadheid. Quant à Charles le Jeune, à trente-quatre ans, il est toujours privé de descendance. Je pense que cette situation perdurera. Seule ma dynastie a donc vocation à régner de façon essentielle.

— Charlemagne ne te disputera pas une victoire à Lapurdum, rectifia Benoît d'Ariane. Il n'a pas levé d'armée ; seuls l'accompagnent sa garde personnelle et Éginhard, que j'aurai plaisir à revoir.

— Vraiment ? releva Ermengarde, surprise. Il compte superviser les choses basé à Burdigala ? J'avoue que je comprends mal. À quoi bon effectuer le voyage depuis Aachen, si c'est pour quand même rester loin de l'ennemi ?

— Il me l'expliquera de vive voix. Quoi qu'il en soit, voici matière à se réjouir. Ce sont mes troupes qui détruiront les rebelles vascons, à défaut de soumettre leur peuple. Je sortirai de cette affaire renforcé vis-à-vis de mes frères.

— Sans aucun doute, approuva le conseiller. Et tant mieux car, malgré les défauts que tu détectes en eux, le roi d'Italie et le roi des Francs ont leurs propres ambitions. Moins lucides que les tiennes, certes, mais non moins prenantes.

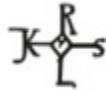
— Alors, à Louis de s'attacher dès maintenant le soutien des nobles avec des présents et des promesses.

— Et, si Dieu me prête vie plus longtemps qu'à mon père et mes frères, je m'installerai moi aussi dans le palais d'Aachen. J'en évincerais les conseillers et imposerai les miens, toi en particulier, Benoît. Et j'enverrai mes sœurs dans des monastères, parce qu'un règne total exige une autorité sans faille.

Au terme de son intervention, Louis regarda les frondaisons visibles au-dessus des murs de la cour. Il venait de s'exprimer comme un monarque possédant une audacieuse vision de l'avenir et était content de lui. Finalement, il ne ressemblait pas tant au timoré Charles le Jeune.

Conserverait-il son assurance devant Charlemagne qui le fixerait de son regard de loup ? Non, bien sûr que non...

Benoît d'Ariane prit congé, Louis et Ermengarde s'assirent sur un banc. Elle lui sourit et il puisa de la force dans leur union. Grâce à son indéfectible soutien, il envisagerait sereinement cet avenir inconnu de tout mortel.



— Tu aurais dû partir avant l'aube, déplora Oyarza tandis qu'elle et Winigis mangeaient des galettes d'orge. En plein jour, tu accrois les risques de te faire repérer sortant du mur du temple.

— La ruelle est peu fréquentée et la paroi coulisse sans bruit. Je me coulerai dans l'ombre le temps de m'assurer que personne ne passe.

— Pourquoi te compliquer les choses ?

— Parce que je n'ai pas eu le courage d'écourter notre première nuit d'amour. Je me sentais bien contre toi, je me régalais à t'observer, perdue dans tes rêves. Ça te flatte ?

— Pense plutôt à te reposer toi-même. Si tu voyais ta tête... Tu es resté éveillé en permanence ?

— Non. J'ai dormi deux ou trois heures. Je me reposerai plus tard, au fortin. Dis-moi comment Johan de l'Ours t'est apparu.

— Je te l'ai déjà dit.

— Mon esprit était engourdi de plaisir. Redis-le-moi, s'il te plaît. Un détail m'a peut-être échappé.

— Il s'est montré dans la Forêt Profonde le quatorzième jour de mars, pendant que je professais des incantations avec mes disciples. Après leur fuite, Xan l'Ours a parlé. J'ai alors compris que Basajaun et Basandere nous envoyaient un protecteur.

— Ah oui... Deux de tes dieux.

— Pas n'importe lesquels. Basajaun est le seigneur sauvage des forêts. Basandere est la dame sauvage, sa femme. Apparaître dans la Forêt Profonde n'avait rien de hasardeux.

— Ces filles qui t’accompagnaient habitent à Lapurdum ? poursuivit le duc, sans s’appesantir sur ce qu’il considérait comme des inepties païennes.

— Oui.

— Certaines travaillent-elles au fort ?

— Errakel et Maialen.

— Tu t’es donc retrouvée seule avec lui. T’a-t-il prise de force ? demanda Winigis, se souvenant des sévices subis par la servante avant l’assassinat d’Heiric.

— Non. Xan l’Ours ne s’attaque pas aux Vascons. Il nous protège.

— Il ne s’attaque pas aux Vascons ? Tu plaisantes ? Il a violé la jeune Arbil.

— Arbil a inventé cette fable pour éviter les représailles de Lothaire. En réalité, elle accepta de bon gré l’étreinte de Xan l’Ours. Il est un demi-dieu vigoureux qui répand sa semence, rien d’anormal à cette situation. Je présume qu’Arbil vit désormais au fond de la Forêt Profonde.

— Justement, il t’a parlé de sa cachette ? Te souviens-tu de ses propos ?

— Pas du tout. Les onguents magiques diluent les souvenirs et ne laissent que des certitudes en prise avec l’invisible. Ne gaspille pas ton énergie à rechercher un endroit qui n’existe pas. Xan l’Ours est partout à la fois. Il se déplace à la vitesse de la pensée, des forêts aux montagnes.

Winigis réprima un geste d’impatience, se leva et rassembla ses habits éparpillés près de la couche. Oyarza n’apportait aucune réponse concrète et évoquait un demi-dieu presque intangible. Le duc de Spolète, lui, traquait un sorcier de chair et d’os.

— T’est-il réapparu, par la suite ? essaya une dernière fois Winigis en enfilant ses bottes.

— Réapparu ? Nul besoin. Xan l’Ours ne me quitte plus depuis cette rencontre dans la Forêt Profonde. Il est en permanence auprès de moi, comme chaque divinité que je vénère. Tu m’as posé à peu près les mêmes questions cette nuit et je t’ai fourni les mêmes réponses. Alors, un détail t’avait-il échappé ?

Après avoir marmonné une rapide dénégation, Winigis marcha vers l’arceau qui maintenait sa torche. C’était de l’irritation et non plus de l’impatience qu’il dissimulait. Oyarza évoquait ce pseudo-demi-dieu avec tellement de ferveur. Si le sorcier croisait son chemin, elle s’offrirait peut-être à lui en pensant honorer un être supérieur. Winigis chassa les

désagréables images d'un coït contre nature de son point de vue. Duc de Spolète, *missus dominicus*, quarante et un ans d'expérience... et jaloux d'une idole païenne. Quelle absurdité.

Winigis raviva sa torche dans le brasero puis se dirigea vers l'escalier, accompagné par Oyarza. Elle était restée nue, montrant avec naturel les merveilles de sa féminité. Winigis l'admira sans retenue et, simultanément, sentit l'angoisse crispier son cœur. S'il n'allait plus la revoir ?

— Pourrai-je revenir ce soir ? Tu seras encore là ?

— Oui. Et je t'attendrai, assura Oyarza avec au fond des pupilles une lueur que Winigis interpréta comme une promesse d'amour et de volupté.

— Il y aura toujours des prêtresses dans la Vasconie païenne, continua le duc, encouragé par cette attitude. Que tu y résides ou non ne changera rien aux croyances des tiens. Mais tu es également guérisseuse et, ces talents-là, tu pourrais les exercer n'importe où. Il suffirait de te présenter sous le terme plus convenable d'apothicaire.

— Qu'essaies-tu de me proposer ?

— Quand tout ça sera terminé, partons ensemble, Oyarza. Je ne veux pas renoncer à toi. Je n'ai ni épouse ni enfants, je te ferai reine de mon domaine, je te choierai chaque jour.

— Vivre dans les terres froides du Nord, étrangère parmi des gens aux coutumes si différentes ? Et ensuite ? Qu'advierait-il si un jour tu te lassais de moi ?

— Ce jour n'arrivera pas. Je t'aime comme je n'ai jamais aimé. Tu m'es devenue en quelques semaines la seule et unique qui compte. J'accéderai au moindre de tes désirs, je te préserverai du mauvais de l'existence, je te serai fidèle jusqu'à mon dernier souffle, je saurai te rendre heureuse. As-tu conscience de la valeur de ce que je t'offre ?

— Je suis heureuse en mon pays. Et je t'ai averti : il n'y aura pas d'issue pour nous. Fais montre de sagesse et satisfais-toi de ce que nous arrachons au destin, Winigis. Nous ne devons rien réclamer de plus, même si tu survvis à tes folies...

Dépit et regrettant d'avoir formulé trop tôt sa proposition, le duc remonta vers l'entrée de la cave. Les promesses d'amour et de volupté ne dépasseraient pas les frontières de Lapurdum. Sauf si tant de passion faisait au final œuvre de persuasion. Un résultat loin d'être garanti.

AMEN

Après une sortie discrète par le passage secret aux abords duquel il ne croisa personne, Winigis s'abstint de revenir à la maison où il logeait. Il prétexterait être rentré puis reparti très tôt, sans que les soldats encore endormis s'en aperçoivent. La matinée s'avanceit ; Winigis comptait faire vite et empêcher le pire. Vite, mais à pied, car il avait laissé son cheval parmi des dizaines d'autres, dans l'enclos monté près du *castrum* pour garder les montures des troupes invasives.

La place centrale de Lapurdum était bondée lorsque le duc y arriva. Et il n'y avait pas là que des soldats. Des marchands itinérants se pressaient d'installer leurs chariots en divers coins. Ces hommes en majeure partie natifs de Burdigala avaient été rameutés par Romulf, selon les informations glanées la veille par Winigis. Le comte pensait en effet judicieux d'imposer à la cité une population extérieure, afin de contraindre plus vite les Vascons à adopter les us et coutumes de l'empire. Romulf prévoyait une occupation de longue durée.

Winigis vit du coin de l'œil qu'un avorton l'observait tout en discutant avec un guerrier. Pas de mystère là-dessous : ce marchand se renseignait sur les interlocuteurs de choix. Et voilà maintenant qu'il s'approchait. Winigis se hâta de présenter son dos, espérant échapper ainsi à une fastidieuse discussion. Nullement découragé, l'avorton vint le contourner pour se placer face à lui.

— Bonjour, seigneur duc ! Tu es *missus dominicus*, me disait ce vaillant soldat.

— Exact, mais je connais mal la cité, je ne pourrai t'aider à prospérer ici.

— Les gens de là-haut t'écoutent avec beaucoup d'attention, c'est certain. J'ai justement un stock de peaux qui conviendrait au mieux à une si

belle place forte. Si tu acceptais de me représenter auprès du seigneur de Lapurdum, je te rétrocéderaï volontiers une bonne part de mes gains. Sais-tu depuis combien de temps je commerce dans le...

— J'essaierai de t'obtenir une entrevue, au revoir ! lança Winigis en s'éloignant à grandes enjambées de cet insupportable bavard.

— Merci par avance, seigneur duc ! Et n'oublie pas que si tu souhaites changer tes bottes, au cuir fatigué bien que de bonne qualité, je serai en mesure de te...

Winigis fit un geste vague de la main et accéléra. Il s'apprêtait à traverser la grand-place lorsqu'une colonne de cavaliers francs lui coupa la route.

— À bientôt, le duc ! lança Roland d'Acqs qui, avec Ange-Noir, se tenait en tête de cette troupe. À moins que tu n'aies envie de te joindre à nous ?

— Où allez-vous ?

— Dans la Forêt Profonde, traquer les rebelles qui nous ont échappé. S'ils n'ont pas rejoint les montagnes, ils ne peuvent se terrer que là. La justice royale passera, Brise-Gueule et l'évêque seront vengés !

La Forêt Profonde, où Oyarza avait rencontré le faux ours-démon... S'il s'agissait de celui affronté dans l'aile nord, ces Francs se préparaient-ils de mauvaises surprises ? Non... Malgré le témoignage d'Oyarza, Winigis persistait à penser que, même privé de sa cachette en forme de barrique, le sorcier se terrait plus près du fortin afin de cheminer sans se faire remarquer.

Winigis fit donc taire ses scrupules, ce qui l'arrangea, car il ne voyait aucun moyen d'engager le mercenaire à la prudence sans se trahir. En outre, s'il n'avait plus d'espoir de retrouver Modoin vivant, il pouvait, d'ici même, préserver Oyarza.

— Je vais plutôt rester à Lapurdum. Concentrer tous nos efforts dans une seule direction serait une erreur, prétextâ Winigis.

— À ta guise ! Et tâche de dormir la nuit, on dirait que tu veilles depuis dix ans ! Ma parole, tu trousses de belles vasconnes en sélectionnant des granges où les parquer ?

Roland d'Acqs s'esclaffa et leva un bras pour donner le signal du départ. La colonne s'ébranla sous les vivats de guerriers cantonnés à la surveillance de la place centrale. Devant la maison du manchot, un homme

contemplant ce mouvement de troupes. Le comte Romulf d'Arvernais. Celui que Winigis venait voir.

— Je voulais te parler, dit-il en s'approchant.

— Je suis là, répondit Romulf sans montrer d'émotion particulière.

— Où as-tu fait enfermer le chef Antton et sa famille ?

— Dans une étable. Ils n'y piétineront pas longtemps, je vais les transférer au fortin. Je t'affirme que, en entendant ses enfants brailler sous la torture, ce païen s'empressera d'avouer où se cache la sorcière.

— Pas question de torture. On poursuit les rebelles responsables de l'attaque et on laisse tranquilles les gens de Lapurdum.

— Au nom de Dieu, que me chantes-tu là ? grogna Romulf en toisant d'un œil mauvais son interlocuteur. Tu es peut-être un *missus dominicus*, mais c'est moi qui commande ici.

— Non. C'est l'empereur. J'ai reçu avant-hier une missive de Charlemagne rédigée de la main de son conseiller Éginhard. Ordre formel d'éviter toute action susceptible de provoquer un soulèvement en Vasconie. La mort de tes deux guerriers ne change rien à ces directives. Si tu veux, je demanderai confirmation. En attendant, on se contente d'occuper la cité. Et on ne démolit pas le temple, au cas où tu y songerais.

— Évidemment ! Cet édifice insulte le Seigneur. Par ma foi, de quel côté es-tu, toi ? J'obéis au roi d'Aquitaine !

— Qui est un des fils et des vassaux de Charlemagne. Une sorcière en fuite ne compte pas comparée à la sécurité de l'empire dans cette région. Je comprends ta frustration, néanmoins...

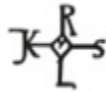
— Au diable ce que tu comprends ! cracha Romulf, dont la face enfouie s'empourprait. Je suis ici pour rétablir l'ordre ! Montre-moi cette missive ! Je sais lire, je veux la voir de mes yeux !

— Elle est dans ma chambre du fortin. Je te la ramène cet après-midi.

Romulf tourna les talons en s'étouffant de rage. Winigis partit de son côté. Comme il l'avait deviné, le comte projetait de tourmenter la femme et les enfants d'Antton. Aucun père, sans doute, ne résistait au supplice des siens. En tout cas, pas le manchot, qui révélerait à coup sûr l'existence du passage secret.

Winigis avait déjà vu le paraphe d'Éginhard, il l'imiterait de façon approximative. Il allait préserver à la fois des innocents et le secret de la cave où s'abritait Oyarza. Lorsque l'affaire remonterait jusqu'à Éginhard,

qui n'y entendrait rien, Winigis prétendrait avoir craint d'alerter les conjurés. Oyarza était sauve, oui. Mais à quel prix ? Le duc de Spolète venait d'inventer un message de l'empereur. Mensonges et usurpation. Tomber au fond du piège, tellement qu'il deviendrait impossible d'en remonter...



Notker arriva en début d'après-midi au monastère du quartier ouest de Tolosa. La préparation du concile évoqué devant les missi dominici avait réellement lieu, ici et dans diverses cités sudistes. Et cet événement fournissait un prétexte idéal aux déplacements de Notker. À Tolosa, il pouvait compter sur l'abbé Sidoine. Ailleurs, il possédait d'autres relais, eux aussi bien avisés, eux aussi bien installés.

De façon globale, les choses se déroulaient comme prévu. À un détail majeur près : l'assaut nocturne du fortin. Il allait déclencher de nombreuses réactions, à commencer par l'occupation de Lapurdum. En outre, Notker avait stupidement dévoilé la cache du tonneau. Stupidement... Pas tant, d'ailleurs, puisque sa vie se jouait alors sur quelques instants gagnés ou perdus et qu'il n'existait aucune alternative. Notker avait survécu et devrait se justifier devant son dangereux allié désormais privé de cet abri si discret.

Frissonnant à la perspective d'un face-à-face qui s'avérerait à coup sûr agité, Notker fit arrêter son chariot à l'entrée du prieuré. Puis il ordonna à ses deux hommes d'escorte de l'attendre là et s'enfonça dans le bâtiment. L'abbé Sidoine se tenait agenouillé les yeux levés vers un autel, dans une pièce vide comme l'exigeait la confidentialité de cet entretien. En ce lieu béni, on exprimait son contentement par des murmures et sa contrariété par des chuchotis. Et seul Dieu recueillait la quintessence des propos échangés.

— Nous serons en mesure demain de recruter les hommes nécessaires, souffla Notker en s'agenouillant à gauche de Sidoine.

— Je m'en réjouis doublement. Car, de notre côté, une mauvaise nouvelle s'ajoute aux incertitudes concernant Lapurdum. Aymar poursuit son voyage. La tentative a échoué.

— Quelqu'un l'a informé ?

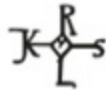
— Non. Un hasard malencontreux, du fait d'un animal. Après une telle déconvenue, Aymar n'effectuera plus de haltes dans des monastères.

— Tant pis. Le peu qu'il a glané ne changera rien.

— Espérons-le, soupira Sidoine en joignant ses mains. Le pouvoir terrestre subordonné au pouvoir céleste est une conception ecclésiastique qui échappe toujours aux hommes dont l'existence se forge au seul fil de l'épée, tel Charlemagne.

— Et l'Empire romain reconstitué verra son chef couronné par le pape, ne devra son pouvoir qu'à l'Église et se confondra avec les fidèles dans une soigneuse organisation temporelle. Amen.

Notker ressortit du prieuré. Cet entretien feutré s'était déroulé à son goût. Il en irait différemment demain...



— Regarde, père, regarde ! s'écria Riquier avec un enthousiasme fébrile. Je me déplace dans cette forêt aussi aisément que le plus grand des prédateurs ! Oh, j'aimerais tant qu'ils me contemplent tous dans ma vérité ! Non, ne crains rien, je sais que je ne peux pas. Je sais, oui, oui, je sais, je dois garder mon secret afin de continuer.

Courir en parlant à voix haute exigeait une grande dépense de souffle. Riquier observa une pause près d'un massif de ronces, dans lequel le sanglier qu'il traquait ne se dissimulait certainement pas. Riquier avait l'impression de percevoir chaque odeur, chaque son, jusqu'aux plus légers. De nouveau, il était le dieu-ours, invincible, seigneurial, régnavant en son domaine.

Ivre de puissance, Riquier vrilla l'air de ses longues griffes. Il imaginait avec délectation qu'il décapitait le duc de Spolète, puis le comte Romulf, puis Charlemagne. Au terme d'une série de mouvements frénétiques, il s'immobilisa et écouta la forêt. Le sanglier ne se débusquait pas. Riquier posa un genou en terre et examina le sol. Avec le crépuscule approchant, la clarté diminuait, mais il estima déceler des empreintes invisibles à l'œil d'un simple mortel.

— Mes pouvoirs sont immenses, père, murmura-t-il en se relevant. Je ne me souviens plus... T'ai-je parlé du sorcier Daga Wulf, rencontré dans un bois du Pagus Gabalitanus* ? Il se prétendait immortel et... Que dis-tu ? Ah non, il ne m'instruisit pas de ce secret-là. En revanche, ce fut lui qui m'initia aux herbes magiques du dieu-ours. Et lui aussi qui me convainquit de renforcer ma vitalité à intervalles réguliers. Oh, attends...

Riquier barra sa bouche d'un index et pivota à droite, là où il pensait percevoir la présence immatérielle du comte Theodoric. Il adressa un signe de connivence au vide et se concentra ensuite, ralentissant sa respiration pour que le bruit de son souffle ne gêne pas son écoute.

— Non, trop petit, déclara-t-il, tandis que des tics nerveux faisaient tressauter ses lèvres. Il s'agit sûrement d'un lièvre. Le sanglier est fort, sa vigueur s'ajoutera à la mienne. Ah ah ! Oui, je t'entends parfaitement. Certes, le dieu-ours ne se contente pas de ça. J'ai trouvé mieux, n'aie crainte ! Tu m'accompagneras pendant ma prochaine chasse, hein ? Tu apprécieras de... Chut !

Cette fois, aucun doute, une masse importante se déplaçait dans des fourrés, en contrebas, là où sinuait un petit chemin. Riquier bondit, traversa des fougères, retomba deux mètres au-dessous. Il cria de triomphe en sentant qu'il perçait de la chair compacte. Sa proie et lui roulèrent au sol, enlacés dans une mortelle étreinte. Riquier laboura cette proie pantelante de ses griffes effilées. Mais son rire s'éteignit à peine né lorsqu'il se redressa sur ses coudes.

Incrédule, il contempla le corps inerte qui gisait à côté de lui. Pas du tout le sanglier convoité. Juste un berger de Lapurdum, que Riquier avait déjà vu faire paître ses rares brebis dans la plaine. Pourquoi cet imbécile était-il là, si tard et dans une forêt que tous évitaient ?

Son euphorie complètement dissipée, Riquier scruta entre les arbres, loin au-delà des fourrés qui l'entouraient. Sa course l'avait mené jusqu'au nord-ouest de Lapurdum. Il distinguait un bout de la colline où s'élevaient les ruines du *castrum* romain. Riquier repensa alors à la présence précédemment détectée. Il s'agissait d'un agneau égaré, pas d'un lièvre. Et le berger s'était aventuré jusqu'ici pour le rattraper. Riquier s'accroupit et observa le corps : cage thoracique béante. Constat sans appel. Ce maudit crétin avait bien péri. Et sans partager son regard d'agonie, en plus.

Très contrarié, Riquier se releva et donna un coup de pied dans les jambes du mort. Il fallait l'enterrer sans attendre que les bêtes dévorent sa charogne. Xan l'Ours était censé épargner les Vascons. Si l'un d'eux découvrait ce berger avec ses blessures si caractéristiques, le plan risquait de rater. Et Riquier n'entendait pas renoncer au châtiment de Charlemagne.

Dans l'étrange lueur précrépusculaire où clarté et ombres se mêlaient, Riquier commença à creuser une fosse. Il s'interrompit pourtant vite au son d'un murmure. Non, ce n'était pas le vent dans les branches. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Riquier frissonna. À quelques mètres, il crut distinguer une haute silhouette collée par le flanc à un arbre. La tête se détacha des épaules et tomba sur le sol moussu. Le tribut à payer. Riquier aurait dû détourner les yeux, mais il ne le pouvait pas. Il continua de fixer l'horrible faciès roulant vers lui, jusqu'à ce que le craquement retentisse au fond de son esprit.

Enfin, le spectre supplicié de Theodoric retourna au néant. Après plusieurs minutes de prostration, Riquier se remit à creuser. La nuit arrivait tard en cette saison. Heureusement. Il aurait le temps de faire disparaître le berger puis de repartir avant l'obscurité totale.

17

COURS!

19 juillet

Un murmure prolongé réveilla Winigis, qui ne dormait jamais profondément. Un instant désorienté, il se situa vite. Il était sous le temple, comme les quatre précédentes nuits. À la lueur diffuse de la torche, il contrôla la clepsydre, cette urne graduée et trouée à sa base pour laisser s'écouler une eau ensuite recueillie dans une écuelle. Un ingénieux système, hérité des Grecs, qui permettait de connaître l'heure. D'ailleurs, il se disait à la cour que le calife de Bagdad Haroun al-Rachid offrirait bientôt à Charlemagne une clepsydre exceptionnelle. Mais l'empereur, ses conseillers et Aachen étaient loin. L'aube s'en venait et Oyarza se tenait assise à quelques mètres, face à la paroi.

— À qui parles-tu ? Cette fois, c'est toi que le sommeil fuit, constata Winigis en s'installant auprès de sa compagne.

— La déesse-mère Mari m'est apparue hier. Je communie avec elle.

Winigis s'avisa alors du regard d'Oyarza. Ses yeux semblaient plus grands encore que d'habitude.

— Tu as pris des herbes magiques ?

— Oui. Sorgin-belar.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Hors de notre terre, on l'appelle *Atropa belladonna* ou *Mandragora*. Une des plantes les plus puissantes pour discerner ce que l'œil des mortels ignore.

— J'en ai entendu parler. Les sorcières l'utilisaient beaucoup lors de leurs sabbats, paraît-il.

— Sans aucun doute. Les enfants remarquent des visages dans la boue ou les nuages et on pense qu'il s'agit d'imagination juvénile. En réalité, des

divinités évoluent autour de nous, mais les adultes ont perdu le sens de l'invisible. Leur unique moyen de l'apercevoir est l'emploi d'herbes magiques. Néanmoins, cette nuit, je n'en ai pas mangé.

— Comment ça ? Tu viens de me dire le contraire...

— Ingérer ces préparations peut se révéler nocif, voire fatal, lorsqu'on y a souvent recours. Et c'est mon cas, en tant que grande-prêtresse. J'ai mis dans mon sexe un bâton enduit d'un onguent mélangé à de la graisse animale. Ainsi, la magie se diffuse en moi de façon moins agressive.

— Je comprends, dit le duc, regrettant fugacement de n'avoir pas assisté à cet affriolant spectacle. Et... alors que je te parle, tu vois ta déesse ?

— Je l'entends, lui réponds en pensée et perçois son aura au-dessus de nous. Et je distingue la tienne mieux que tu ne ressens ta propre existence. Si tu le souhaites, je t'initierai. Comme tu n'as pas de vagin, il te faudrait t'introduire un bâton dans le fondement, à la façon des *sorgin* mâles.

— Mmh, je ne suis pas certain de vouloir découvrir ce que tu contemples, avança le duc, sans refuser de manière nette pour éviter de peiner son bel amour.

Revenu du trouble occasionné par la révélation d'un rituel si érotique, Winigis prit conscience d'un détail jusque-là négligé : même si elle tenait des propos pertinents et paraissait pragmatique, Oyarza était donc régulièrement sous l'influence d'herbes magiques. En permanence, peut-être. Et seule une grande habitude de sa pratique faisait que ses interlocuteurs ne s'apercevaient de rien.

— Pourquoi caressais-tu cette petite rosace quand je t'ai rejointe ? s'enquit le duc en désignant l'effigie d'un visage féminin sculptée dans la paroi. C'est ta déesse-mère ?

— Oui. Elle est présente dans chacune des cent trente-huit caves de Baiona, en hommage à Mari. Et elle sert aussi à passer des unes aux autres.

— Je croyais qu'on entrait par des bâtiments d'en haut, comme à l'arrière du temple.

— Certaines habitations comportent des ouvertures secrètes dépourvues de rosaces. Une minorité, onze seulement. Ces souterrains-là existaient avant l'élaboration de notre projet religieux. D'ailleurs, nos aïeux furent heureux de pouvoir commencer leur travail en partant des onze caves.

— Et les gens des maisons concernées ? Ils savent ?

— Oui. Et ils savent que des sanctuaires s'étendent sous toute la surface de Baiona. Mais ils ne connaissent pas leur localisation, ni l'usage des rosaces. Je te l'ai dit, seuls les chefs de clan et les grandes ou grands *sorgin* détiennent la pleine connaissance divine.

— Centre trente-huit caves... C'est incroyable.

— Le domaine des dieux vascons se doit d'être vaste. De génération en génération, celles et ceux qui l'entretiennent se facilitent la tâche en empruntant les tunnels de liaison.

La rosace était placée à environ un mètre cinquante du sol. Winigis s'approcha et la palpa.

— Je ne décèle rien, conclut-il.

— Un appui simultané sur les deux yeux de la sculpture écarte un pan de mur.

— Tes aïeux ont dû consacrer beaucoup d'années à la construction de ces passages secrets, commenta Winigis, impressionné.

— Ils voulaient que les dieux et leurs fidèles puissent s'épanouir sans craindre les persécutions de l'Église. Et ils ont réussi.

— Et si j'utilisais le tunnel creusé au-delà de ce mur, où aboutirais-je ?

— À la cave dédiée aux Jentilak, les géants qui construisirent nos dolmens. De là, tu pourrais rejoindre la cave du bon Atarabi ou celle du méchant Mikelats, les fils opposés de Mari.

— Pourquoi aurais-je le choix entre deux destinations ?

— La cave des Jentilak possède deux rosaces. Ailleurs, on en compte parfois même trois. Les dieux aiment pouvoir se visiter librement. Derrière nous, il y a le sanctuaire d'Amalur, la terre-mère qui enfante chaque jour le soleil Eguzki et la lune Ilargi. Sur notre gauche, celui d'Urtzi, le dieu de la foudre et de la tempête. Et à droite, celui d'Argiduna, le lutin qui se transforme en lumière.

Winigis revint s'asseoir sur la couche et s'habilla, tandis qu'Oyarza restait contempler la rosace. Il ne s'intéressait guère à cette énumération de divinités incompatibles avec sa croyance. Le temps passait et les risques de croiser quelqu'un au sortir du temple augmentaient. Les trois matins précédents, Winigis avait eu de la chance. Elle ne le favoriserait pas toujours.

D'autant que Roland d'Acqs, Ange-Noir et les guerriers du comte Romulf étaient hier rentrés bredouilles de leur inspection dans la Forêt

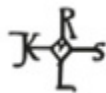
Profonde. Pas trace des rebelles, ni des otages, ni du sorcier, à propos duquel tous pensaient désormais qu'il ne réapparaîtrait plus. Winigis n'apprendrait sans doute pas comment avait péri Modoin. Mais la vie continuait pour les vivants. Si les mercenaires cherchaient Winigis et ne le trouvaient pas dans la maison où il dormait censément, ils finiraient par se méfier. Première alerte : au moment de son départ, Roland d'Acqs avait émis des propos égrillards sur les activités nocturnes du duc de Spolète.

Une fois vêtu, Winigis rejoignit Oyarza en espérant qu'un nouveau message de Charlemagne ne l'attendait pas au fortin. Trois jours auparavant, Romulf s'était plaint de manière prévisible auprès de Louis le Pieux, lequel s'apprêtait à rallier Burdigala. Et l'empereur avait vite réagi aux doléances de son fils.

Dans la missive envoyée à Lapurdum, il s'étonnait de cette histoire et, avec lui, Éginhard, également mis en cause. Il ne s'agissait pas encore de suspicion ou de colère, car Charlemagne accordait toute confiance à son *missus dominicus*. À tort, songeait avec amertume Winigis, qui s'était préservé en prétextant ne pas vouloir alerter les conspirateurs. L'empereur et Éginhard avaient donc accepté de corroborer ses allégations. Grâce à un mensonge. Un de plus.

Réunis à Burdigala, Charlemagne, Éginhard et Louis le Pieux n'étaient qu'à quatre jours de cheval de Lapurdum. Évidemment, l'empereur ne courrait pas le risque de venir jusqu'ici. Mais il évaluerait de mieux en mieux une situation dont le duc de Spolète ignorait comment se dépêtrer.

Alors qu'Oyarza cessait de chantonner et lui adressait un irrésistible sourire, Winigis s'octroya une ultime pause et embrassa son bel amour. Une minute supplémentaire de douceur avant de retrouver à la surface les problèmes, les questionnements et le poison de la trahison qui avait déjà causé la perte du seigneur Eudes...



Notker n'était jamais passé par l'ouest de Tolosa, les environs pâtissant d'une mauvaise réputation. Depuis la veille, il résidait au palais,

officiellement pour se faire connaître du comte Bégon, qui remplaçait Guillaume de Gellone désormais retiré dans son abbaye.

En réalité, Notker poursuivait un objectif qui l'avait obligé à laisser au palais ses deux hommes d'escorte. Dans ce décor de solitude, il n'entendait que le son des sabots de son cheval trottant dans l'étroit défilé. À gauche, une falaise, à droite, une ancienne carrière de pierres. L'endroit convenait certes à un guet-apens, et des brigands de passage y perpétraient souvent leurs méfaits, selon les paysans de la vallée voisine. Justement, Notker souhaitait se faire attaquer. Mais pas par des brigands de passage.

Bien que préparé au danger, Notker éprouva une terrible frayeur quand un homme se débusqua de derrière un groupe de rochers collés à la falaise, dix mètres devant. Habillé de guenilles et affublé d'une barbe hirsute, deux crochets de boucher à la ceinture, une trogne d'assassin... Notker touchait au but. Maintenant, il fallait réussir à parlementer.

— Salut, compère ! Sais-tu que c'est périlleux de cheminer par ici ? raille le brigand. Tu pourrais te faire détrousser. Tuer, peut-être même. Comment t'appelles-tu ?

Avant que Notker n'ait pu répondre, deux autres détrousseurs surgirent d'une anfractuosité, à sa gauche. L'un d'eux pointait une pique prête à voler. Pendant que celui d'en face occupait son attention, Notker était sous la menace d'un jet auquel il n'avait plus aucune chance d'échapper du fait de son immobilité. Finement joué. Ces égorgeurs connaissaient leur vilaine besogne. Et tant mieux, en l'occurrence.

— Épargnez-moi ! clama Notker en levant haut les mains. Je vau cher !

— Et pourquoi ça ? s'étonna le barbu qui s'approchait. Tu n'es pas un simple moine ? Quelqu'un paierait une rançon pour toi ?

— Je suis l'émissaire d'un évêque. Et j'ai beaucoup mieux à proposer qu'une rançon. Allez dire à Pourpre-Gorge que j'ai la possibilité de lui rendre sa vie d'avant...

Interloqués, les trois brigands se concertèrent du regard. Puis le barbu haussa les épaules et fit volte-face.

— Tranche-Bourses, pique-le s'il essaie de fuir ! ordonna-t-il en gravissant la pente de la colline qui menait à l'ancienne carrière.

L'homme à la pique, un échelas à lippe pendante, approuva d'un grognement. Il était demeuré en position et l'on voyait bien qu'il avait très

envie d'aller au bout de son tir. Mais Notker ne comptait absolument pas bouger. Ou presque pas car, devant l'œil mauvais du surnommé Tranche-Bourses, il couvrit d'instinct son entrecuisse de ses mains.

Après un court laps de temps, le complice du piquier leva la tête. Notker l'imita et découvrit deux hommes qui dévalaient la pente. Le brigand barbu et son chef : Pourpre-Gorge, ainsi appelé parce qu'une balafre rouge lui striait la base du cou. Égorgé au cours d'un traquenard dont on ignorait le détail, il avait survécu pour se venger et, depuis, on le présumait increvable dans le monde des truands. Notker n'en demandait pas tant. Il lui suffirait que Pourpre-Gorge vive encore quelques semaines. Hormis ses cheveux devenus gris, il n'avait pas beaucoup changé. Le même faciès sec, la même mine hargneuse, le même front buté qu'autrefois.

— Je suis l'émissaire de l'évêque Leidrat, annonça Notker lorsque Pourpre-Gorge fut face à lui.

— Descends de ton cheval ! Je me contrefous de savoir qui tu es si tu ne me sers à rien. Que signifie cette allusion à ma vie d'avant ? Parle et vite ! Tu m'as fait réveiller et le manque de sommeil me rend méchant !

— Tu ne me reconnais pas, mais moi, je me souviens de toi. Nous nous sommes croisés naguère.

— Où cela ?

— Au palais de Tolosa, quand tu administrais cette région sous le nom de Chorson et avec le titre de comte.

— Oh, vraiment ? Sais-tu aussi comment on me récompensa pour avoir conquis l'Aquitaine aux côtés de Pépin le Bref et pour m'être emparé avec mes seules troupes de la cité de Gellone ?

— Je le sais, oui. Louis le Pieux te bannit d'Aquitaine après ta capture par des Vascons qui t'obligèrent à faire allégeance au duc Lupus II de Vasconie.

— Hé ! Quel choix avais-je ? Celui de m'entêter et de périr imbécilement, alors que le royaume nécessitait mes grandes aptitudes ? Louis le Pieux est un porc sans honneur. Et Charlemagne ne vaut pas mieux, lui qui nomma mon successeur sans me défendre !

— Fort à propos, le comte Guillaume de Gellone vient de se retirer. Un incompetent le remplace. L'évêque Leidrat et certains de ses pairs sont conscients de l'injustice qui t'a condamné à cette vie de crimes.

— Qu'es-tu venu me proposer, précisément ? souffla Pourpre-Gorge en fixant Notker collé à son cheval, illusoire rempart contre des brutes sanguinaires.

— Une alliance. Tu commandes une bande de réprouvés, Francs, Alains, Frisons, Slaves, Saxons, tous anciens soldats ou esclaves. Nous avons besoin de vos épées. Bientôt, un nouvel empereur régnera. Et si tu t'acquittes correctement de ta tâche, le comté de Tolosa te sera restitué.

— Tu m'as l'air très avisé de mes affaires. Qui t'a renseigné ?

— Les moines recueillent beaucoup d'informations sur les marchés. En mai dernier, trois d'entre eux vendaient des fruits à Tolosa pendant qu'un de tes hommes se vantait auprès d'une donzelle. Ensuite, nous avons grand ouvert nos oreilles, car nous élaborions notre projet. Les hommes parlent toujours trop au milieu de la foule.

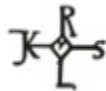
— Celui que tu évoquais n'ouvrira plus sa grande gueule. Je lui ai dévidé les tripes pour lui apprendre à se taire. « Nous avons besoin de vos épées », disais-tu ? Qui est ce « nous » ? Ces évêques parmi lesquels on compte Leidrat ?

— Oui. Beaucoup de prélats n'aiment pas le pape Léon III et craignent avec raison que le testament de Charlemagne ne génère le chaos. Cette période de l'empire touche à sa fin. Il ne tient qu'à toi de participer à l'avènement que nous préparons. Que penses-tu de ma proposition ?

Pourpre-Gorge prit son temps avant de répondre. Il recula un peu et afficha un large sourire en dévisageant ce moine qui suintait la peur.

— J'ai cinquante-huit ans et, même si tu crois le contraire, ma vie actuelle me plaît, déclara-t-il enfin. Mais une vengeance assouvie me conviendra encore davantage.

Sur un geste de Pourpre-Gorge, l'échelas abaissa sa pique. Notker mit une jambe flageolante à l'étrier et se hissa en selle. Il repartirait d'ici vivant.



Heure après heure, Modoin tendait l'oreille en espérant dénicher un moyen de se libérer. Pieds et mains ligotés, un bandeau sur les yeux, la

bouche bâillonnée, il ne pouvait ni détailler sa geôle, ni en parcourir le périmètre, ni appeler ses ravisseurs.

Assis sur un sol de pierre, engourdi, ankylosé, Modoin ne se mouvait qu'environ une heure par jour, quand quelqu'un venait lui détacher les chevilles. Un homme, à en juger par le bruit de ses pas, qui passait une corde autour du cou de Modoin afin de diriger son parcours. Précaution superflue. Quelle possibilité d'attaquer, avec les mains liées dans le dos ? Modoin avait juste déterminé qu'il ne quittait pas cet endroit, tournant en rond durant ces promenades, et que son garde-chiourme descendait puis remontait un escalier. En outre, l'évêque ressentait autour de lui plusieurs sources de chaleur, sans doute émanant de torches, hélas impossibles à atteindre pour brûler ses entraves. Il croupissait probablement dans le repaire des rebelles vascons. Une seule certitude : on ne comptait pas le tuer, car son gardien le faisait boire et manger en lui ôtant le bâillon. Mais l'homme demeurait toujours silencieux, malgré plusieurs tentatives de le faire parler.

Modoin ignorait comment il était arrivé ici et si ces brefs contacts se déroulaient le matin, l'après-midi, le soir ou la nuit. Saturé par l'odeur de ses déchets corporels accumulés, il avait perdu la notion du temps, se souvenait juste d'un coup reçu à la tête et du cri d'un de ses compagnons. À coup sûr, tous étaient tombés simultanément. Assommés par ces frondes si efficaces durant l'attaque du fortin, peut-être. Un guet-apens, comme à Lapurdum le soir de la cérémonie païenne. Sauf que, cette fois, les victimes n'avaient pu se défendre. Où étaient Roland d'Acqs, Brise-Gueule et les deux guerriers, d'ailleurs ? Morts ? Captifs ? Si oui, pas dans cette cave, en tout cas...

Soudain, le bruit de pas familier. L'instinct de Modoin l'avertit qu'il ne s'agissait pas du moment de la promenade. Et il eut bientôt confirmation. Son gardien délia ses chevilles, passa la corde autour de son cou, mais le tira en avant. Lorsqu'il faillit trébucher sur la première marche de l'escalier, Modoin comprit qu'il quittait cette cave.

La montée ne dura guère. Ensuite, il y eut un brusque souffle d'air et Modoin inspira à pleins poumons. Enfin, il était dehors. Il percevait des pépiements d'oiseaux, des bruissements dans des buissons. Une forêt. Sans prononcer un mot, le gardien tendit la corde et Modoin dut avancer sous peine de s'étrangler. Il progressa d'abord lentement, car ses jambes

martyrisées par tant d'immobilité peinaient à obéir. Pourtant, recouvrant peu à peu sa mobilité, il estima que cette marche durait fort longtemps. Pour aller où ? Et pourquoi à pied ? Le libérerait-on sans tarder contre la remise d'une rançon ? Dans ce cas, son gardien aurait parlé...

Une brusque traction de la corde força Modoin à s'arrêter. Il perçut une présence tout près de lui, juste avant que son gardien ne tranche les liens de ses poignets. Trancher et non dénouer. On ne prévoyait pas de le ligoter de nouveau. Où qu'il se trouve, Modoin était arrivé à destination. Il conserva ses mains contre ses hanches, laissa le sang circuler dans ses veines pour soulager ses doigts gourds. Il n'était pas encore apte à se battre si nécessaire. Décidé à gagner de précieuses secondes, il se tint immobile quand son cou fut débarrassé de la corde et ses yeux du bandeau. Après tant d'obscurité forcée, la lumière du jour le blessa cruellement. Au bout de maints clignements de paupières, il récupéra son acuité visuelle. Une forêt, comme prévu. Et, à droite, au sol, une branche cassée qui ferait un bon gourdin.

— Retourne-toi et regarde ta mort !

Modoin tressaillit au son sinistre de cette voix qui tenait à la fois du murmure et du rugissement et, avant de pivoter, il comprit qui le détenait. Le sorcier, traqués par tous si vainement qu'on finissait par le croire disparu. Mais non. Il hantait toujours les alentours de Lapurdum. Terrifié, Modoin contempla ce masque d'ours, cette fourrure, cette bouche tordue de haine. Le monstre fouettait l'air de ses griffes avec des mouvements saccadés. Son poitrail se soulevait avec une force titanesque, au rythme de ses halètements. Il allait attaquer. Modoin s'était aperçu qu'on l'avait délesté de son poignard dès son premier réveil dans la cave. D'un coup d'œil, il jugea la distance qui le séparait de son gourdin de fortune. Tout de même trop loin pour se jeter au sol et l'empoigner avant que le démon ne bondisse.

— Je ne bougerai pas tant que tu seras en vue ! Ensuite, je me mettrai en chasse. Et je te rattraperai ! Et je t'étriperai ! Cours, si tu veux vivre ! Cours !

Une chasse aussi sadique que maléfique, digne de Satan en personne. Voilà donc quelle était la raison de cette marche. Modoin tourna les talons et déguerpit. D'abord en ligne droite, afin de rester longuement dans le

champ de vision du monstre. S'il respectait sa parole, cela ferait autant de mètres d'avance.

Malgré son attention soutenue, Modoin n'avait pas identifié cette voix. Sa bouche grimaçante, ses grondements de bête et sa surexcitation déformaient le timbre du démon. Impossible d'identifier Lothaire à coup sûr.

Des arbres et des fourrés, partout. Pas de bêtes. Elles se terraient, elles craignaient le monstre. Était-ce la Forêt Profonde située au nord-ouest de la cité ? Dans ce cas, Modoin n'aurait aucun repère. D'un regard par-dessus son épaule, il distingua l'horrible silhouette, très loin en arrière. Parole respectée. Un piège, alors, puisque le démon, par principe, n'a pas de parole.

Affaibli par sa captivité, gêné par sa toge, handicapé par sa corpulence, Modoin ne tiendrait pas longtemps à ce rythme et il en était conscient. Il bifurqua à droite, se jeta dans des taillis qu'il traversa. Le cœur emballé, il accomplit un large détour puis s'arrêta contre un chêne. Il était hors de vue. Là-bas, le démon devait prendre sa course. Modoin se souvint des propos du duc de Spolète. Une rage, une rapidité inhumaine, impossibles à égaler. La panique remonta et arracha un gémissement à Modoin, qui cherchait désespérément un moyen de se défendre. Garder la tête froide pour survivre, comme sur les champs de bataille d'antan...

Là, en face, à hauteur de menton, une branche solide et toutefois possible à casser. D'un coup sec, l'évêque s'empara de son arme improvisée. Parfait. Une brisure qui formait une pointe. Il faudrait que cela suffise. Les poumons en feu, Modoin tâcha de récupérer. Et, au prix d'un suprême effort, il repartit, au hasard, obliquant soit à gauche, soit à droite. Pas un bruit dans le secteur. Se pouvait-il que le démon le poursuive dans une mauvaise direction ? Alors, sortir de cette forêt maudite, vite vite vite...

Quand un rugissement retentit à trente mètres devant, Modoin sut qu'il n'échapperait pas à la confrontation. Il s'arrêta net, se plaça dos à un arbre et camoufla son bout de branche dans une manche de sa toge. Une seule chance, frapper par surprise, à la jugulaire. Si le sorcier qu'il possédait était touché à mort, peut-être Satan quitterait-il son corps et retournerait-il en enfer.

Les fourrés s'agitaient, le rugissement s'intensifiait. Modoin serra les dents et réussit à ne pas bouger en dépit de sa peur. Plus rien ne servait de

fuir. Les fourrés s'écartèrent, le démon se rua, yeux exorbités, gueule écumante, griffes pointées. Modoin attendit au maximum avant de saisir sa branche.

Vaincre ou mourir. Comme à la guerre, oui. Mais en y affrontant le diable.

LE BAISER DU CRAPAUD

20 juillet

Winigis descendait les marches de l'escalier menant à la cave, et Oyarza lui adressa un grand sourire. La *sorgin* ne cachait pas sa surprise, car cette visite de début d'après-midi était imprévue. Surprise, oui. Et heureuse. En cet instant, Oyarza ne songeait pas à manipuler un noble franc. Elle se réjouissait, simplement. Et cet accueil gonfla de joie le cœur de Winigis. Durant un temps béni, il allait oublier sa situation inextricable, ses problèmes, sa trahison, les décès d'Heiric et Modoin.

Peut-être la *sorgin* accepterait-elle de quitter Lapurdum. Pas sur-le-champ, bien sûr, mais plus tard. À force d'amour, d'attentions, de tendresse, tout deviendrait possible...

— Tu m'as manqué, souffla Winigis en serrant Oyarza entre ses bras. La nuit dernière me paraît déjà si loin. J'ai pensé à t'embrasser chaque minute depuis l'aube.

— Tu m'as aussi manqué. Je n'avais jamais envisagé qu'un homme occuperait tant mes pensées.

— Regarde ce que je t'ai apporté. Deux pains, fourrés aux noix et encore chauds. J'ai fait un détour par le marché.

— Merci. Goûtons-y de façon confortable. Manger debout convient moins aux humains qu'aux chevaux, déclara Oyarza en prenant son amant par la main.

Ils s'assirent sur la couche et, avant de déguster cette nourriture gourmande, Winigis offrit une multitude de baisers aux joues de la *sorgin* ravie.

— Maintenant, explique-moi ce qui t'a poussé à me rejoindre si tôt. Une raison grave ?

— Des prêtres sont arrivés de Burdigala. Dépêchés par le roi d'Aquitaine. Ils vont dire une messe nocturne et exceptionnelle dans la chapelle du fortin. Tous les guerriers ne pourront entrer, l'endroit est trop petit. Certains écouteront du dehors. Et il y aura le comte Romulf.

— Et, envoyé spécial de ton empereur, tu te dois d'être présent.

— L'absence d'un *missus dominicus* ne saurait se justifier.

— Pourquoi cette messe ? Le roi d'Aquitaine veut installer un nouvel évêque en Vasconie ?

— Pas dans l'immédiat, je pense. Il s'agit juste d'éradiquer le mal qui hante les lieux.

— Et pourquoi nocturne ?

— Parce que les meurtres ont été commis de nuit et que le diable fait de la nuit son royaume. Demain, les prêtres organiseront une seconde messe en matinée, sur la grand-place de Lapurdum.

— S'ils savaient qu'ils auront le domaine des dieux vascons sous leurs pieds, ils renonceraient vite, s'amusa Oyarza en libérant ce rire cristallin qu'aimait tant Winigis. Tu es donc certain de ne pouvoir venir ce soir ?

— Hélas, oui. La messe durera et trop de gens veilleront longtemps. Il serait déraisonnable d'emprunter le passage secret dans ces conditions.

— Oui, alors tu as décidé de l'emprunter en plein jour, ce qui n'est pas moins déraisonnable. Tu prends des risques insensés, Winigis. Si quelqu'un t'avait vu...

— J'ai redoublé de prudence. Je ne supportais pas la perspective d'un jour et d'une nuit complets sans te serrer contre moi. Je sais que j'agis comme un jouvenceau...

— Et tu t'obstines. J'aurais souffert de ne pas te retrouver, mais sans me mettre en danger pour autant. À la guerre ou en amour, les hommes recherchent toujours leur perte. Ne me lance pas ce regard assombri. Je suis heureuse que tu sois là. As-tu des nouvelles d'Antton et de sa famille ?

— Le comte Romulf n'a pas le choix et les laisse tranquilles. Cependant, ils demeurent otages...

— Prisonnier dans sa propre ville... Antton doit enrager. Lui et les siens échappent aux tortures, grâce à toi. Même si tu as agi d'abord pour me protéger, je sais que le sort de ses enfants te préoccupait. Ton geste est très honorable.

— Je regrette de t’avoir dévoilé ma ruse. Si un jour tu utilises ce faux message contre moi...

Winigis avait parlé sans plaisanter et Oyarza le fixa d’une façon tout aussi sérieuse.

— Tu me connais encore mal, assura-t-elle. Je ne m’en prends pas aux gens de ta sorte, qu’ils fraient ou non avec les envahisseurs.

— Contrairement à ce que je croyais au début, Eudes t’aimait. Tu comptais néanmoins l’utiliser.

— Eudes était noble de titre, toi, tu l’es d’esprit.

Pensif, Winigis contempla la fourrure qui couvrait la couche. Oyarza venait de lui offrir un compliment précieux. Et, plus que jamais, il ne put concevoir de poursuivre sa vie sans sa passion faite femme.

— Pardonne-moi, reprit-il en caressant une longue mèche de cheveux noirs. Je ne veux ni me disputer ni me montrer désobligeant. Et tes frères ?

— J’ai eu des nouvelles d’eux par la jeune Dorotea, qui habite au-dessus d’une des caves. Ils vont bien. Ils resteront dans les montagnes tant que nécessaire.

— J’éprouve une énorme tension intérieure, Oyarza. Que va-t-il advenir ? Tu ne peux t’abriter éternellement ici.

— Je remonterai dans quelques semaines, lorsque l’armée du roi d’Aquitaine sera repartie.

— Quelques semaines ? Tu n’as pas compris. L’occupation de Lapurdum durera des mois, peut-être des années. Tu parlais de rage. Le comte Romulf l’a au cœur. Il est impitoyable et s’entêtera à te traquer tant que le roi d’Aquitaine le missionnera ici.

— Cesse donc, avec ce Romulf. Xan l’Ours le tuera sous peu, je te l’ai déjà dit.

— À propos... Et si le sorcier avait réussi à se cacher dans une cave ? J’y songeais hier après-midi.

— Ton imposteur est sans doute mort dès le lendemain de votre rencontre, pour prix de sa forfaiture. Voilà pourquoi il a disparu depuis si longtemps. Ça aussi, je te l’ai déjà dit.

— D’accord, feignit d’approuver Winigis. Et Xan l’Ours ? Serait-il possible que lui rôde dans les caves ?

— Bien sûr. Il y est venu et y reviendra. À son envie, comme chacune des divinités adorées dans ces souterrains. Et les desseins des uns ou des

autres ne me concernent pas. Je me contente de suivre leurs préceptes, en grande-prêtresse consciencieuse.

Sans insister, Winigis reposa la miche de pain aux noix. Dialogue impossible. Plongeant avec délice dans les yeux immenses d'Oyarza, il préféra profiter au maximum de ces moments de douceur... sans complètement renoncer à son idée.

— Avais-tu des projets précis ?

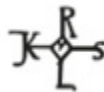
— J'allais préparer une infusion magique dans le chaudron.

— Et comment, sans faire un feu dessous ?

— Ma mixture n'a pas besoin de bouillir, juste d'être mélangée. Rien ne presse. J'y procéderai plus tard. Ce soir, puisque je ne te verrai pas, ajouta la *sorgin* avec une pointe de regret dans la voix.

— En haut, j'ai prétendu vouloir vérifier si certains Vascons étaient prêts à coopérer. Nul ne me cherchera, ça nous laisse du temps. Si nous visitions ensemble deux ou trois caves ?

— D'accord. Mais avant, embrasse-moi.



Lothaire eut un frisson sans rapport aucun avec la chaude température. Face à sa fenêtre, il observait la cour où les guerriers du fortin et ceux de Romulf se mêlaient. Le fragile seigneur sentait son fief lui échapper. D'ailleurs, tout lui échappait, à l'instar d'un passé tragique. Ces dernières semaines, son cauchemar intime avait empiré. D'abord son père adoptif, ensuite l'avisé Sigebert. Nul ne le conseillait plus, et Lothaire se retrouvait démunni, tel un enfant égaré dans le noir.

La peur des blessures, la peur du trépas, la peur de l'existence, la peur des confrontations, la peur de la violence, la peur des femmes, la peur des armes... La peur, à chaque seconde. Et, surpassant les autres au final, la peur de n'être personne. Lothaire mastiqua un morceau de pâte souple qu'il gardait dans la bourse accrochée à son ceinturon. Même si moins efficace que l'habituel, ce remède provisoire apaisait. D'ici une heure, Lothaire recouvrerait de l'assurance. Il se rêverait de nouveau puissant et déterminé, comme le seigneur idéal qu'il n'était pas.

De quelle façon cela avait-il débuté ? Et quand ? Dès son adoption, sans doute, avec l'angoisse née de la nuit tombant sur les cadavres figés d'un champ de bataille. Et avec les bruits nocturnes, aussi. Ces frôlements, ces craquements, ces grincements, si révélateurs de menaces, de guerriers ricanants et assassins.

Parfois, Lothaire songeait être en réalité un autre. La seule chose, paradoxalement, qui le rassurait. Car il aurait volontiers renié Dieu et honoré Satan pour échapper à la geôle de son esprit.

D'ici une heure, tout irait mieux grâce à la pâte magique. Lothaire chercha en vain à repérer dans la cour Roland d'Acqs et Gonderic Ange-Noir. Si leurs acolytes étaient morts par chance, ces deux-là persistaient à vouloir lui ravir son fief. Et voilà que l'arrivée du lourdaud Romulf les renforçait. Lourdaud mais impressionnant. Avant d'oser contredire cette brute à trogne défoncée, il faudrait mastiquer beaucoup de pâte qui provoquait des maux de cœur et de tête.

— J'ai interdit qu'on me dérange ! maugréa Lothaire en entendant frapper à sa porte.

— C'est Maialen, répondit une voix étouffée par l'épaisseur du battant.

La porteuse attitrée d'Oyarza... Cette dernière avait-elle récolté de nouveaux plants ? Malgré son envie de solitude, Lothaire vint ouvrir la porte.

— Que veux-tu ? grommela-t-il sans chercher à cacher sa mauvaise humeur.

— La jeune Dorotea m'a visitée ce matin. Ses parents habitent au-dessus d'une des caves et Oyarza est remontée pour s'entretenir avec elle.

— Au fait !

— Oyarza veut que tu la rejoignes en lisière de la Forêt Profonde lorsque le soleil sera bas dans le ciel. Elle a découvert un moyen de te rendre tes souvenirs d'enfant.

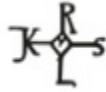
— Comment se déplacera-t-elle jusque là-bas sans se faire repérer ? Et aura-t-elle des herbes magiques ?

— Je n'ai pas de réponses. Je répète juste le message.

— Reprends ton service.

Lothaire referma aussi sec la porte. Il irait au rendez-vous. Si par malheur l'enchantement ne fonctionnait pas, il récupérerait une bonne

provision d'herbes. Son unique garantie de pouvoir affronter les jours futurs.



Au terme d'une longue étreinte, Oyarza repoussa tendrement Winigis.

— J'ai très bien senti ta dureté contre mon ventre, indiqua-t-elle avec un petit rire. Laisse-moi te montrer la cave de Basajaun et de sa femme Basandere, veux-tu ? Puisque nous avons le temps, un peu d'attente augmentera l'intensité de nos délices.

Winigis se prêta de bonne grâce au jeu et suivit son amante qui s'était équipée d'une torche. Après une brève pression d'Oyarza sur les yeux de la sculpture située à droite, un pan de paroi glissa et révéla un tunnel long d'une vingtaine de mètres. La flamme de la torche vacilla et Winigis comprit que ce passage était aéré par des conduits montant jusqu'aux pavés des rues. Une fois le duc et elle sortis du refuge, Oyarza manœuvra la rosace ornant ce côté-ci de la paroi, laquelle reprit sa position normale.

Au bout du souterrain, il y avait un autre mur et une autre rosace. Oyarza actionna l'ouverture et Winigis découvrit une cave moins grande que celle construite sous le temple. Ici se faisaient face deux statues de taille humaine, couvertes des pieds à la tête de longs cheveux tressés. Bâties en bois et paille séchée, elles étaient entourées d'un décor sylvestre composé de branches d'arbre et de feuillages.

— Redis-moi à quelles divinités se consacre cette salle ? demanda Winigis en observant les postures sauvages de ces représentations mi-humaines, mi-animales.

— Au Basajaun, le seigneur des forêts qui protège les semences et les troupeaux. Seul ou avec sa femme, il siège dans six caves supplémentaires, car la magie des arbres est primordiale dans notre religion. Et si, toi, tu restais en Vasconie ? enchaîna abruptement la *sorgin*.

— Comment ça ?

— Tu m'as proposé de te suivre dans ton pays de froidure. Pourquoi ne pas décider l'inverse ? Enfin, si tu repars de Baiona vivant...

— Je suis un militaire et un *missus dominicus*. Je ne peux m'installer au cœur d'une terre pleine d'opposants à la loi impériale.

— Eudes habitait bien ici.

— Il n'était pas *missus dominicus*. En outre, j'administre déjà mon duché de Spolète, je n'aurais aucun motif valable de réclamer le fief de Lapurdum. J'ai assez trahi mon devoir, non ?

— Et si tu songeais à ton cœur plutôt qu'à ton devoir ?

— On n'échappe pas à son destin, Oyarza. Et le mien s'est établi dès ma naissance.

— Tu te trompes. Les mortels forgent leur destin à chacune de leurs décisions, même secondaires. Les dieux nous laissent libres, c'est à nous qu'il incombe de choisir l'essentiel.

— Je ne crois pas à tes dieux, répliqua Winigis, décontenancé par la tournure de cette conversation.

— Mais tu crois m'aimer au point de vouloir m'enlever à ma terre. Sans pour autant imaginer de renoncer à la tienne.

— Tu n'as prononcé aucun serment de fidélité. Je suis lié par mes obligations.

— Et moi par les miennes. J'ai juré de soigner mon peuple et de préserver notre culte.

— Tu soignerais les gens ailleurs et nous serions heureux. Je t'aime plus que ma propre vie, je te donnerais tout, Oyarza. Sauf l'impossible.

— Comme toi, je ne veux pas me disputer. Tes propos me confortent juste dans mes certitudes : il faut nous satisfaire de ce que nous offre l'instant présent.

Oyarza cala sa torche dans un des arceaux. Puis elle s'adossa au mur et dirigea vers son amant un regard empli de désir.

— Si tu veux, je te montrerai la cave suivante, vouée aux Laminak. Mais notre attente de délices a assez duré. Ou cette discussion a-t-elle refroidi tes ardeurs ?

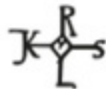
— Absolument pas, murmura Winigis en se pressant contre la *sorgin*. Et c'est toi qui as raison. Aimons-nous sans penser à demain. Demain n'existe pas encore, seul compte ici et maintenant.

— Alors, viens...

De ses mains fébriles, Winigis releva la robe d'Oyarza, caressa une intimité frémissant au contact de ses doigts. Oyarza émit un gémissement

étouffé, plia une jambe que Winigis saisit et plaqua à sa hanche, avant de pénétrer sa *sorgin* enchanteresse.

Tandis qu'Oyarza s'abandonnait entièrement, tandis que lui aimait de toute sa fougue, Winigis eut une fugace vision : délivré de ses serments, il marchait vers une maison vasconne. Oyarza l'y attendait, puisqu'ils habitaient ensemble. Un rêve. Mais même les rêves, à l'instar de la folie passionnelle, avaient des limites. Et elles n'iraient pas jusque-là.



Lothaire ignorait où il se trouvait et depuis combien de temps. La gueule informe du crapaud s'ouvrait, paraissait vouloir le renseigner. Ou n'était-ce qu'une impression ? Non, plus simple, il s'agissait d'un songe éveillé, car les crapauds géants n'existaient pas. Ou alors, en enfer. Lothaire avait-il rejoint le domaine des damnés ? Si oui, pourquoi ? Son manque absolu de compassion ? Dieu recommandait d'aimer son prochain, et Lothaire n'aimait personne. Ni hommes, ni femmes, ni enfants, pas davantage que son père adoptif et l'intendant Sigebert. Leur mort l'avait laissé de glace et, s'il la déplorait, c'était juste parce que leur grande expérience lui faisait défaut.

Suffisant pour se voir condamner à l'enfer ? Probable. Mais, avant de chuter dans les gouffres infernaux, il fallait achever sa vie terrestre. Et Lothaire ressentait très fort qu'il vivait encore. Oui, très fort. Son cœur battait la chamade, son sang bouillonnait, il percevait en lui une puissance insoupçonnée, une rage qui évacuerait enfin ses mille frustrations, ses...

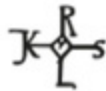
Que racontait donc ce crapaud géant, de sa voix si obsédante ? L'enfance, la mémoire enfuie qui revenait enfin. Ces hommes gisant, des nobles et non des paysans comme le croyait Lothaire. Exécutés et non tués pendant l'attaque d'un village. Rien concernant sa génitrice, et peu importait, d'ailleurs. Ce qui comptait était le nom de son vrai père, le comte Theodoric, attendant depuis longtemps d'être vengé. Tant d'années gaspillées à chercher des souvenirs qu'Eudes et Sigebert prenaient soin d'occulter. L'amnésie totale, jusqu'à la découverte des griffes et du masque provoquant des réminiscences partielles. Et, enfin, la vérité.

L'abbé aux taches de rousseur, l'intendant, son père adoptif, les trois guerriers du fortin, au diable leurs prénoms, ils ne méritaient pas d'être nommés. Lothaire les avait-il vraiment étripés ? Oui. Car il agissait la nuit et oubliait le jour. Plus rien ne s'oublierait.

Un brasier magnifique se répandit en son corps entier, et il se vit chuter vers des sous-sols faits de nuages noirs. Par pur réflexe, il étendit ses bras et commença à remonter en planant. Au sommet de son vol, il remarqua le crapaud géant qui ne l'avait, en fait, pas quitté une seconde et effleurait ses lèvres. Avec ses yeux globuleux et ses pustules, il aurait dû inspirer de la répugnance ; pourtant, Lothaire le tenait en sympathie. En ce monde de chaos et de mensonges, une bête grotesque montrait le chemin mieux que personne.

Lothaire reprit contact avec le sol, voulut articuler un défi, ne parvint qu'à grogner. Son authentique père, certes, devait être vengé. Mais d'abord, Roland d'Acqs et son complice Gonderic de Treci allaient crever. Et Winigis de Spolète aussi, qui approuvait leur projet de voleurs. Et le comte Romulf, jouant au maître chez autrui. Et tous les guerriers du fortin, parce qu'ils osaient mépriser leur seigneur légitime. Et tous ceux de Lapurdum. Et tous ceux du royaume, de l'empire, du monde, du paradis, de l'enfer.

Soudain, Lothaire se découvrit calme et serein. Il avait restauré sa puissance, reconquis sa vérité. Il ne voulait plus jamais les perdre.



Un coup d'œil à l'intérieur de la clepsydre confirma à Oyarza qu'il faisait nuit. Le temps de se reposer. Demain, elle passerait dans chacune des caves et y déposerait des fagots frais de sarments enchantés. Une tâche routinière pour une grande-prêtresse qui, grâce aux dieux, n'avait pas à se languir de la vie animale, végétale et magique extérieure. Malgré cette apparente claustration souterraine, Oyarza restait libre de ses allées et venues dans la Forêt Profonde.

À peine s'était-elle allongée sur sa couche que la *sorgin* se redressa. Elle écarquilla les yeux dans la faible clarté diffusée par la torche. Un grincement, dans la partie gauche de la cave. Quelqu'un avait manœuvré la

rosace du tunnel. Bientôt, un pan de mur se déplaça, révélant une silhouette haute et velue.

Oyarza laissa glisser le linge dont elle couvrait sa poitrine. Lors de leur première rencontre dans la Forêt Profonde, elle s'était donnée de bon gré à Xan l'Ours. Et également les fois suivantes. À ces moments-là, elle ignorait encore qu'elle tomberait amoureuse de Winigis. Oyarza aurait maintenant souhaité s'en tenir aux préceptes et éviter un rite charnel.

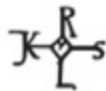
Toutefois, une grande-prêtresse ne pouvait se refuser à un demi-dieu protecteur.

DANGEREUSES VISIONS

Winigis écoutait d'une oreille distraite les sermons qui résonnaient dans la chapelle. Contraint par sa fonction, il était au premier rang, à côté de Romulf. Ce dernier entendrait la seconde messe le lendemain matin, en place centrale de Lapurdum. Il tenait néanmoins à marquer son autorité, y compris dans le périmètre du fortin, en se montrant ce soir.

Plus tôt, Winigis imaginait consacrer ses pensées à Oyarza durant cette cérémonie sans doute superflue, puisque toute menace démoniaque semblait dissipée. Il envisageait d'ailleurs désormais que le sorcier était en réalité un des rebelles tués pendant l'assaut nocturne. Alors, Winigis songeait évidemment à son grand amour. Mais aussi à Lothaire. Car lui n'était pas réapparu depuis que des gardes l'avaient vu sortir pour aller soi-disant inspecter le bon positionnement des sentinelles de la cité. Aucun noble ne devait rater une messe en pareil contexte. D'abord étonné et ensuite courroucé, le prêtre avait différé le début des prières, jusqu'à se résoudre à commencer.

Et Lothaire n'arrivait toujours pas. Quand les portes de la chapelle s'ouvrirent, tous pivotèrent vers l'entrée. Il s'agissait d'un guerrier et il se pressa jusqu'au premier rang des fidèles. L'homme s'adressa à Romulf en parlant bas, mais Winigis entendit. On avait vu le sorcier aux habits d'ours. Dans la cité.



— Où est-il ? demanda Winigis en sautant de son cheval à peine arrêté.

— Il a trouvé refuge dans le *castrum*, répondit Roland d'Acqs, mine farouche et épée en main.

— Qui l’a repéré en premier ?

— Moi, indiqua Gonderic Ange-Noir. Je discutais avec des gardes, sur le rempart.

— Et d’où est-il arrivé ?

— De là-bas. Il s’est mis à courir droit devant lui. Deux archers ont tiré mais, dans l’obscurité, difficile d’affirmer qu’ils l’ont touché.

Ange-Noir venait de désigner la ruelle qui jouxtait l’arrière du temple. Se pouvait-il que le sorcier ait emprunté le passage secret ? Impossible d’aller vérifier. Une affreuse angoisse étreignit le duc. Qu’en était-il d’Oyarza ?

Un quart d’heure auparavant, Winigis avait précipitamment quitté la chapelle en compagnie du comte Romulf. Ce dernier aboyait maintenant ses ordres à une soixantaine de guerriers qui prenaient position au pied du *castrum* romain. D’ici, la vue était dégagée, le sorcier ne pourrait s’éclipser ni par une brèche, ni par une des quatre portes d’entrée. Et, s’il tentait de fuir vers la forêt en escaladant l’enceinte à laquelle s’adossait le camp, il ferait une cible parfaite. Piégé, donc. Et trop simplement, songea Winigis en rejoignant Romulf, qu’un de ses chefs de guerre interpellait.

— Il ne faut pas y aller, assura le vassal au comte. Nous avons perdu deux hommes à cause de la putain de ce sorcier. Sa magie foudroiera nos archers avant qu’ils puissent décocher leurs traits.

— Je suis d’accord, gronda Romulf. Assiégeons-le. Même bardé de maléfices, il boit et mange. Nous nous relayerons jusqu’à ce que la faim le sorte de son trou. Et, à ce moment-là, nous lui percerons seulement les jambes. Avant de brûler, il avouera où se cache la sorcière.

— Avoir inspecté ces ruines sans résultat ne signifie pas qu’aucun souterrain n’existe au-dessous, intervint Winigis. Si le sorcier en utilise un pendant notre guet, il nous échappera.

— Comme tu le rappelles, nous avons tout fouillé là-haut. Tu tiens à perdre stupidement ta vie ? Vas-y. Mes hommes et moi ne bougerons pas d’ici.

— Seul, le duc n’a aucune chance, estima Roland d’Acqs. Rabattre et cerner le sorcier exigera d’être au moins deux, équipés de torches. Deux... ou trois ?

Le mercenaire s’était tourné vers Gonderic Ange-Noir, qui s’approcha avec un sourire au coin des lèvres.

— Je manie l'arc, assura-t-il. Qu'on m'en donne un avec un carquois plein. Des flèches valent tous les sortilèges.

— Vous êtes devenus fous, pour écouter ces fariboles de souterrain ? objecta Romulf. Et pourquoi pas un sous mes pieds, tant qu'on y est ? Vous croyez qu'il existe des couloirs secrets à chaque coin de rue ? Que le *missus dominicus* coure à sa perte si ça le chante ! Peu vous importe !

— Nous avons mené ensemble une dure bataille, je le considère comme un compagnon d'armes. Et puis il faut bien qu'on mérite la paye du roi d'Aquitaine, expliqua Roland d'Acqs en rigolant.

— Avec les nombreuses offrandes que nous adressons à dame la mort, gageons qu'elle nous épargnera ce soir encore, ajouta Ange-Noir.

Winigis se contenta de hocher la tête. Il n'expliquerait certes pas à ses alliés que le comte Romulf entrevoyait la vérité. Des couloirs secrets à chaque coin de rue... Dans cette cité sans égale, oui, effectivement. Le duc délesta un garde de sa torche avant de scruter les vestiges du *castrum*. Rien n'y bougeait. Ou le sorcier se tenait en embuscade, ou il se trouvait déjà loin d'ici.

Les trois hommes commencèrent à gravir le monticule. Parvenus devant une large faille de la muraille qui avait jadis entouré le camp romain, ils firent une pause et Winigis leva sa torche. Il identifia les tracés des deux voies principales qui se croisaient face au *praetorium*, le logement du général. De part et d'autre de cet axe central, il y avait les décombres des baraquements rectangulaires attribués aux cavaliers et fantassins. Une multitude d'angles, d'éboulis, de parois derrière lesquels se dissimuler.

— Trop risqué d'aller au milieu de ces ruines, chuchota Roland d'Acqs. Mieux vaut attirer le sorcier à découvert en parcourant une des voies. S'il est aussi agressif que tu l'as décrit, il ne résistera pas à l'envie de venir nous saigner. Et à trois, nous l'aurons avant qu'il ne nous ait.

— Je ne pense pas que ça fonctionnera. Il est prudent, il l'a prouvé avec son tonneau aménagé en cas de repli. Postons-nous plutôt en hauteur. Peut-être qu'on le repérera. Et sinon, nous devons nous résoudre à pénétrer dans les bâtiments.

— Mmh... D'accord pour grimper au sommet de caillasses, le duc. Mais pas davantage. Et si ça ne donne rien, on emploiera ma méthode.

Winigis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. En contrebas, une nuée de brandons illuminait la nuit. Placés en demi-cercle, Romulf et ses

archers attendaient. Ils n'interviendraient pas.

— Allons-y ! Et rappelez-vous : on le veut vivant.

— Ne t'inquiète pas, s'il passe à portée de mes flèches, elles ne le tueront pas, promit le mercenaire au doux visage.

Ils se coulèrent dans l'ouverture béante. Ange-Noir encocha un trait, Winigis et Roland d'Acqs dégainèrent leur épée. Au bout d'une dizaine de mètres, le duc désigna une façade écroulée qui permettait d'accéder aisément à un toit. Dans son esprit, ses compagnons se posteraient là-haut, pendant que lui avancerait jusqu'au *praetorium*, s'y hisserait et disposerait ainsi d'une vue d'ensemble.

Un hurlement strident éclata et les trois hommes se figèrent au milieu de l'allée. À droite, une forme gesticulante surgissait d'entre deux pans de mur, non loin de l'entrée nord. Plus encore que le masque et les griffes, Winigis reconnut cette façon saccadée de se mouvoir, ces gestes qui paraissaient trancher l'air. Le sorcier, aucun doute. Un monstre terrifiant, grimaçant, écumant, qui se ruait sur ses proies. Roland d'Acqs s'esquiva par le côté puis courut comme s'il suivait le tracé d'un cercle. Il comptait prendre le sorcier à revers. Dans ce cas, il fallait que quelqu'un encaisse le choc frontal. Ce serait Winigis. Il vit du coin de l'œil Ange-Noir qui se repliait sur un muret. Bonne stratégie ; de là, il ajusterait mieux son tir. Toutefois, lui ne s'éclairait pas d'une torche. Pas si simple d'agir sans blesser un de ses équipiers...

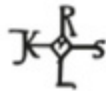
Winigis para un revers de griffes et faillit en perdre son épée. Le monstre était toujours aussi vigoureux. Mais moins rapide. Et pour cause : une flèche à hampe brisée émergeait de son flanc ruisselant de sang. Précédemment, un des archers avait bel et bien touché sa cible. Winigis fit barrage de sa torche, dont les lueurs dévoilèrent des yeux exorbités. À l'arrière, Roland d'Acqs avait achevé son mouvement tournant et remontait à l'assaut. Le sorcier ne remarqua rien de ce qui se tramait dans son dos. Résolu à détruire son opposant direct, il balançait ses bras en une succession de mouvements frénétiques. Winigis recula, frappa du plat de l'épée, toucha à l'épaule sans succès. Même le feu de la torche échouait à contenir ce monstre enragé. Voyant le mercenaire se précipiter et amorcer un revers très bas, Winigis feignit d'attaquer de nouveau pour faire diversion. Roland d'Acqs sectionna le jarret droit du sorcier, qui s'affala

aussitôt. Il n'avait pas perdu conscience et tentait de se relever. Winigis lui asséna une ruade en plein front et, enfin, il s'immobilisa à terre.

— À aucun moment je n'ai pu placer une flèche, se justifia Ange-Noir en sautant de son muret. Je risquais de t'atteindre.

— Peu importe, répondit le duc qui s'était agenouillé. Nous l'avons !

D'un geste sec, il arracha le masque, et la lumière de la torche révéla un visage auquel l'inconscience conservait des traits crispés. Ceux de Lothaire, ainsi que le laissait présager son inexplicable absence à la messe. Le faux ours-démon était enfin démasqué. Mais cet épilogue ne satisfaisait pourtant pas Winigis.



Roland d'Acqs et Ange-Noir descendaient le monticule en transportant à bout de bras Lothaire. Winigis les précédaient, avec en main les griffes et le masque arrachés au vaincu. Le duc s'arrêta à mi-pente. Alertés par les hurlements ou cette concentration de lueurs, des Vascons avaient bravé l'interdiction de sortir et s'étaient regroupés derrière les lignes des soldats. Des insultes fusaient. Les choses pouvaient vite empirer, car le sanguinaire Romulf n'hésiterait pas à lancer ses guerriers sur une population désarmée. Winigis se souvint de la théorie d'Oyarza.

— Rentrez dans vos bâtiments ! cria le duc en levant sa torche. Xan l'Ours ne se serait jamais laissé capturer par de simples mortels ! Nous ramenons un usurpateur ! Le seigneur de Lapurdum ! Vos divinités n'ont rien à voir avec cette histoire ! Allons, repartez ! On vous informera de la suite !

La dénonciation de Lothaire calma instantanément les Vascons. Leur colère céda le pas à une immense surprise. Satisfait, Winigis se tourna en direction du comte.

— Fais disperser ces gens sans violence. La situation doit rester sous contrôle, par la volonté de l'empereur !

De fort mauvaise grâce, Romulf ordonna à des piquiers de repousser les Vascons vers les rues intérieures. Il n'y eut pas de protestations. Juste des

rires narquois. Que les envahisseurs se déchirent entre eux réjouissait ces hommes et femmes prisonniers dans leur ville.

— D'abord, on va lui bander les yeux, parce que les sorciers lancent leurs maléfices avec le regard, grogna Romulf, dès que les mercenaires eurent déposé Lothaire à ses pieds. Ensuite, On l'enfermera dans la plus petite des granges. Tu avais raison de le tenir en si peu d'estime.

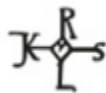
— Un pareil couard suscitant une telle peur, qui l'eût cru ? se moqua Roland d'Acqs. En tout cas, je veillerai à ce qu'il nous raconte sa vie entière avant qu'on le crève !

— Que va-t-on faire des Vascons qu'on expulsera d'une grange ? s'inquiéta un des lieutenants du comte.

— Je m'en contrefous ! Qu'ils dorment sur les toits de leurs bâtisses ou dans les auges de leurs porcs ! Un noble franc pactise avec le diable et enfourne la sorcière de ces païens ! Suffisant pour nous occuper, non ? Il faut qu'il avoue où se cache sa catin et qu'on purifie le secteur entier ! Crois-tu que l'empereur voudra encore ménager les Vascons, duc de Spolète ?

— Je l'informerai demain matin et nous suivrons ses directives, répondit Winigis, ignorant le sourire ironique de Romulf. En attendant, il nous revient de garder Lothaire vivant. Si on lui ôte cette flèche, on risque l'hémorragie. Avons-nous un apothicaire parmi les marchands itinérants ?

— Le vieux Mérobald. On va le tirer de sa couche. N'aie crainte, je n'ai pas envie moi non plus que Lothaire meure déjà. Allez chercher une charrette et allongez-le dedans, vous autres ! continua le comte à l'intention de ses hommes. Et procédez en douceur ! S'il périt durant le transport, je vous tiendrai pour responsables !



Le chariot conduit par deux piquiers s'arrêta devant la grange où attendait l'apothicaire. Seuls Romulf, Winigis et Roland d'Acqs avaient suivi le lent convoi. Mettant pied à terre, Winigis nota que la maison où il résidait temporairement se situait non loin. Peut-être un avantage, selon la tournure que prendraient les événements.

Lothaire fut déposé sur un lit de paille bien sèche. Mérobald l'examina et émit un diagnostic pessimiste. Puis il retira la pointe de flèche et appliqua des pains d'herbes médicinales sur les graves blessures du captif.

— Quand sera-t-il en mesure de parler ? interrogea Romulf au terme de ces soins.

— Je l'ignore, seigneur. Il m'apparaît très affaibli. Seule sa sorcellerie le maintient en vie, sans doute. Je te déconseille de l'emmener ailleurs. Il ne survivrait pas à un voyage, même court.

— Soit. On le laissera ici, mais il doit parler.

— Je ne peux te garantir que...

— C'est bon, c'est bon. Tu contrôleras son état demain matin. Range tes remèdes et va te recoucher.

Le vieil homme bredouilla des excuses serviles et remit ses pots dans sa besace. Il partit avec Romulf, laissant sur place Winigis et Roland d'Acqs. Eux observaient Lothaire, dont le corps s'agitait de violents soubresauts.

— Pourquoi ricanes-tu ainsi ? demanda le duc au mercenaire.

— Je suis heureux de le voir neutralisé. C'est terminé. Lapurdum n'a plus de seigneur...

— Lothaire prétendait que tu espères lui ravir son domaine. S'il avait raison, je comprends ta bonne humeur. Tu fais partie de ceux qui l'ont capturé, le roi d'Aquitaine te récompensera sûrement davantage que Romulf.

— J'y compte bien, déclara Roland d'Acqs après un long silence. Ce sera la moindre des choses. En outre, si on respecte les lois de l'empire, quel mal y aurait-il à briguer un fief ?

— Aucun et je ne te juge pas. De toute façon, ma mission en Vasconie concerne des affaires très différentes.

— Une chance pour moi, alors ! s'esclaffa le mercenaire. Allons dormir ! Demain, arracher des aveux à ce malfaisant demandera sûrement beaucoup d'énergie !

— Je vais rester un peu. Je veux entendre ses premiers mots lorsqu'il se réveillera.

— À ton aise !

Une fois seul, Winigis ôta son bandeau à Lothaire. Ces histoires de sorcier capable de foudroyer autrui d'un simple regard n'impressionnaient guère le duc, qui avait plutôt entendu des récits de maléfices infligés par

contact physique. En revanche, il ne dénoua pas la corde qui entravait les poignets du captif. Un jarret coupé n'empêchait pas de frapper des poings, et Winigis avait éprouvé à ses dépens la force du faux ours-démon.

Cependant, était-ce celui-là qui gisait ici ? Bien sûr, la rapidité réduite de Lothaire s'expliquait par sa blessure et il se mouvait de cette inimitable manière. Inimitable, réellement ? Ou quelqu'un pouvait-il la reproduire, à l'aide d'un quelconque enchantement ? S'il était ce sorcier si prudent, pourquoi Lothaire réapparaisait-il en particulier cette nuit, loin du fortin et pour se piéger dans des ruines ? De quoi se montrer dubitatif vis-à-vis des apparences. Winigis se pencha vers le visage congestionné par une énorme tension interne.

— Lothaire, m'entends-tu ?

Les paupières du prisonnier demeurèrent closes, mais un grondement roula sous sa poitrine, si fort que Winigis sursauta.

— Écoute-moi, insista le duc de Spolète en murmurant à l'oreille du blessé. Si quelqu'un t'a contraint à agir, si tu es innocent, je t'aiderai. Et je sauverai le fief que ton père construisit. Est-ce que tu m'entends ?

— Mon père... Mon père...

Lothaire ouvrit brusquement les yeux. Il semblait ne pas voir son interlocuteur, et ses pupilles agrandies rappelèrent à Winigis celles d'Oyarza. Il remua ses bras sans réussir à rompre ses liens.

— Sois maudit, Eudes ! Le comte Theodoric te maudit ! Ils ont tué mon père ! Je venge mon père ! cria Lothaire en tournant la tête de tous côtés.

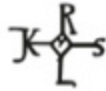
Pris de convulsions, il gigotait comme un possédé. Winigis se redressa et contempla cet effrayant spectacle sans plus prononcer un mot. Le captif gardait les yeux ouverts, tournés vers cet invisible dont le grand amour de Winigis parlait avec emphase. D'un coup, il se rendormit. De toute évidence, il avait sombré dans un sommeil redoutable, car il tremblait et gémissait.

Abandonnant le prisonnier à ses dangereuses visions, Winigis sortit de la grange et ordonna au garde de le prévenir si Lothaire se réveillait. L'unique lucarne du lieu avait été obturée par des planches. Aucun risque que le captif s'échappe, en admettant qu'il réussisse à s'éloigner avec un jarret tranché et les mains attachées.

L'esprit plein de questions, le duc ramena son cheval à l'enclos collectif. Lothaire était donc le fils du comte Theodoric, décapité en

l'an 785 pour crime de trahison. S'il figurait parmi les principaux conspirateurs, pourquoi avoir pris ce soir des risques imbéciles ? Et comment pouvait-il posséder des dons de sorcier en ayant été élevé par Eudes ? Winigis eut une moue triste. Inutile de se poser cette question-là, il en détenait d'ores et déjà la déplaisante réponse. Oyarza avait initié Lothaire, ainsi qu'elle se proposait d'initier son amant actuel.

Le cœur lourd d'inquiétude et de chagrin, Winigis attachait la bride de son cheval et referma la barrière de l'enclos. Quoi qu'il en soit de ses autres interrogations, il s'était trompé en imaginant Lothaire innocent et victime d'une manigance.



Malgré l'effervescence régnant dans la cité en ces heures nocturnes, Winigis rejoignit la ruelle qui jouxtait l'arrière du temple. Maintenant que les tâches urgentes étaient accomplies, il voulait se rassurer quant au sort d'Oyarza et obtenir des explications immédiates concernant Lothaire. Par chance, du fait de cette arrestation, une grande partie des forces d'occupation se trouvait au nord-ouest de Lapurdum. Une fois de plus, Winigis put utiliser le passage secret sans être repéré.

Lorsqu'il fit le tour de la cave en éclairant chaque recoin de sa torche, le duc de Spolète ne détecta nulle trace de sang ou de lutte.

Mais Oyarza n'était plus là.

JEU DE RÔLE*25 juillet*

Comme les quatre matins précédents, Winigis alla à la grange. Ce jour-là, Romulf l'y avait précédé. La situation restait identique. Depuis la nuit de sa capture, Lothaire ne sortait presque plus d'un sommeil enchanté. Selon l'apothicaire, il n'agonisait pourtant pas, bien que son état fût alarmant. Mais, lorsqu'il s'éveillait brièvement, le captif semblait ne rien percevoir autour de lui et se perdait en d'inaudibles murmures.

Un contexte qui rendait tout interrogatoire impossible... et qui arrangeait finalement Winigis. Car, dans son message du 21 juillet, Charlemagne se réservait l'exclusivité des investigations et interdisait à quiconque de questionner le seigneur félon.

De tels ordres, étranges de prime abord, étaient en réalité motivés par les messages sanglants découverts au fortin, Winigis n'en doutait pas. Ces allusions répétées à la culpabilité laissaient penser que leur auteur connaissait de sombres mystères royaux. Charlemagne en cachait évidemment quelques-uns, on ne devenait pas empereur sans se salir les mains. Mais le duc de Spolète servait l'empire et non un homme. Il considérait ces faits avec lucidité et sans émoi. À chacun ses secrets. Winigis en possédait lui-même d'inavouables, désormais...

Si le comte Theodoric avait jadis révélé à son fils Lothaire des actes criminels de Charlemagne, il valait mieux que ce dernier mène l'interrogatoire seul, en effet. L'état du blessé permettrait-il une telle démarche ? Rien de moins sûr...

Winigis remisait toutefois ce problème au second plan, comme la traque des rebelles et des conspirateurs. Les quatre matins précédents, le duc était retourné sous le temple, en dépit des risques d'être surpris près du passage

secret. Fou d'inquiétude, Winigis voulait savoir si Oyarza avait réintégré son abri. Il déchantait vite. La *sorgin* demeurerait aussi invisible que ses divinités. Winigis actionna donc des rosaces et parcourut certains sanctuaires. Par groupes de cinq, car son absence prolongée en surface aurait fini par alerter les mercenaires et, plus encore, le comte Romulf qui lui vouait une antipathie certaine.

Vingt caves en quatre jours. Et son grand amour n'était dans aucune. Cent dix-huit de plus à explorer. Infaisable dans un délai court. Winigis ne croyait guère en ses chances de retrouver Oyarza. Si Lothaire l'avait tuée, pourquoi cette absence de traces ? Possédé par sa rage démoniaque, il se serait peu soucié de nettoyer des flaques de sang avant de fuir vers le *castrum*. Ou bien n'avait-il pas emprunté le passage secret ? Et dans ce cas, comment expliquer la disparition d'Oyarza ? Par son caractère indépendant qui lui commandait de fuir un amour sans issue ?

D'horribles questionnements et son chagrin, voilà tout ce qui restait au duc de Spolète, moribond de l'esprit depuis cinq jours. La perspective d'avoir perdu Oyarza lui était insupportable. Et, aujourd'hui, Winigis ne pourrait reprendre ses recherches souterraines. Parti de Burdigala le 21 juillet, Charlemagne galopait vers Lapurdum. Avec Lothaire intransportable, l'empereur n'avait eu d'autre choix que de se déplacer.

D'après le dernier message reçu au fortin, le roi d'Aquitaine n'était pas du voyage. Mais cela ne changeait rien. En tant que *missus dominicus*, Winigis accueillerait Charlemagne. Nul prétexte n'aurait excusé un manquement à ce devoir essentiel. Et nul ne savait à quel moment précis l'empereur arriverait. Les minutes s'allongeaient déjà comme des heures pour un duc pétri de peine et d'angoisse.

Winigis s'arracha à ses réflexions sinistres. Lothaire dormait à poings fermés. Romulf était reparti et le duc quitta à son tour la grange, devant laquelle Roland d'Acqs discutait avec le garde.

— Alors ? lança le mercenaire. Toujours endormi ?

— Toujours. Je vais sur les remparts, m'assurer qu'il n'y a aucune faille dans le guet.

— Tu as raison. Si les païens ont eu vent de la visite de Charlemagne, ils sont capables de fomenter un sale coup. Je te rejoins sans tarder.

— Ne perds pas ton temps ici. Lothaire n'a aucune chance de s'échapper.

— Sauf s'il récupère discrètement ses forces pour mieux nous surprendre. Ou s'il envoûte son gardien petit à petit...

— Tu réfléchis à de drôles d'idées, s'étonna Winigis.

— Ange-Noir me parlait de ça hier soir. Et il voit peut-être juste. Sous ses allures de poltron, Lothaire est un sorcier. Je préfère le surveiller de près, au moins deux ou trois fois par jour.

— D'accord. À tantôt.

Winigis s'éloigna vers l'entrée de la rue qui menait au quartier des artisans. Avant de s'y enfoncer, il bifurquerait à gauche et grimperait par un éboulis permettant d'accéder à l'enceinte romaine. Le duc ne croyait absolument pas que Lothaire, en cet instant, fût dangereux. Mais il n'avait pas cherché à détromper Roland d'Acqs parce qu'il voulait être seul. Sa souffrance intime le tourmentait à tel point qu'il craignait de la laisser tôt ou tard transparaître. Faire bonne figure devant l'empereur serait des plus difficile.

S'apprêtant à escalader l'éboulis, Winigis suspendit son mouvement. Quelqu'un le hélait. Il se retourna et vit un chariot sortir de la rue des artisans. Le conducteur souriait. Il s'agissait du tanneur, ce bavard aux inconsistants propos. Winigis exhala un long soupir. Aucune possibilité de l'ignorer. La solitude se refusait décidément à lui. Alors, en terminer vite, congédier sans agressivité...

— As-tu bien dormi, seigneur duc ? Je te trouve l'air fatigué, dit le tanneur en arrêtant son chariot au pied de l'éboulis. Je connais l'apothicaire Mérobald et, si tu le souhaites...

— Non, merci. Je suis pressé et n'ai pas eu l'occasion de parler de ton stock de peaux.

— Oh, peu importe, j'ai déniché un acheteur à Benarnum*. Mon ami Gratien est marchand de vin, précisa le tanneur en désignant l'homme assis à côté de lui. Aurais-tu l'amabilité de le présenter au seigneur de Lapurdum ?

— Je régale les glottes les plus exigeantes des places fortes du sud de l'empire ! se vanta le marchand avec un gros rire. D'ailleurs, je remercie le bon comte Romulf de son invitation. En prospectant ici, j'ai revu quelques visages familiers. Rien que des bons vivants ! Apprécier ce qu'on mange et boit est primordial, non ?

Winigis s'arracha un sourire circonstanciel. Puisqu'il n'avait pu éviter l'ennui de cette rencontre, autant essayer de se renseigner sur un point précis...



Charlemagne et les vingt guerriers de sa garde d'élite franchirent un second gué et prirent place sur la rive gauche de la Nive. Partis à l'aube d'une auberge située entre Acqs et Lapurdum, ils atteindraient leur destination vers midi. Bientôt la fin de ce court voyage, bientôt des réponses. Un soulagement qui effaçait en partie la contrariété persistant depuis la discussion avec Louis le Pieux. Ce dernier avait certes de légitimes raisons de se sentir écarté. Mais, malgré l'incompréhension et les insistances du roi, de la reine, des conseillers, Charlemagne s'était tenu à son idée. Il chevauchait vers Lapurdum sans la clique d'Aquitaine. Une décision difficile à justifier, car l'empereur ne pouvait dévoiler qu'il appréhendait les déclarations publiques d'un seigneur félon et sorcier.

« Cela ne finira pas comme en 792, roi coupable. Je suis ta conscience. Viens à moi ou je te révélerai à tous », disait le second message. Roi coupable... Une menace sérieuse, le fils adoptif d'Eudes étant en réalité celui du comte Theodoric. Ce Lothaire partageait-il ses secrets avec des complices de son âge ? Si oui, Charlemagne seul apprendrait qui. Sinon, Lothaire emporterait sa connaissance interdite dans la tombe, non sans avouer avant ce qui devait l'être. Par exemple, les circonstances menant un si jeune enfant à quitter Regensburg pour rencontrer Eudes dans un village frison. D'autant que la famille entière de Theodoric avait censément péri lors d'un incendie. Beaucoup de mystères à élucider. Et, par la force des choses, sans l'aide d'Éginhard ou du duc de Spolète.

Roi coupable... Impossible d'expliquer cette accusation à Louis le Pieux, impossible même de révéler l'existence de messages sanglants heureusement vite effacés. La veille, Charlemagne avait donc assuré son fils de la justesse de ses desseins. Et voilà où se nichait son irritation. Louis le Pieux, poussé par son ambitieuse épouse, s'était montré peu enthousiaste pour accorder cette confiance expressément demandée. Ainsi, le fils en

arrivait presque à défier le père. Mais ce père était empereur et il agirait comme tel, une fois de plus.

Sur la droite, Charlemagne distinguait les premières cimes d'une grande forêt. Loin devant, il devina les vestiges des antiques remparts entourant Lapurdum. La troupe bifurqua à gauche et rejoignit un large chemin. Qu'arrivait-il, d'un coup ? Voilà qu'un des guerriers de tête levait un bras. Signal de danger. Pourtant, rien de suspect aux alentours. Charlemagne ne comprit pas tout de suite pourquoi les chevaux de l'avant culbutaient soudain, jetant leurs cavaliers à terre. Puis il les vit à un mètre du sol, ces barrières hérissées de pieux qui s'étaient redressées au passage du convoi. Un traquenard.

Des cris résonnèrent à l'arrière et Charlemagne dégaina. Une double herse. L'arrière-garde avait subi une attaque similaire. Les gardes qui galopèrent près de l'empereur le protégeaient maintenant de leurs boucliers. Des hommes se relevaient, des bêtes éventrées hennissaient, des clameurs éclataient. Les auteurs du piège se débusquèrent des fourrés. Assaillis avant de s'être remis debout, plusieurs gardes périrent. Neuf, en compta très vite Charlemagne. Garder la tête froide. Lui et six braves étaient encore à cheval. Un avantage pour enfoncer les lignes ennemies. L'empereur clama l'ordre de s'élancer, pointa son épée et talonna sa monture.

Les cavaliers franchirent une dizaine de mètres en fauchant à grands coups d'épée des ennemis qui tentaient l'obstruction. La voie se libérait. En dépit des injonctions de ses guerriers, Charlemagne voulut faire demi-tour. Une vingtaine de brigands, tous piétons, la victoire était possible, et l'empereur se refusait à abandonner ses blessés. Ruinant ce projet, un lourd filet aux mailles de fer tomba d'un arbre, recouvrit l'empereur, le renversa, et deux de ses hommes avec lui.

Impuissant, Charlemagne assista au massacre de ses gardes qui, malgré une résistance acharnée, succombèrent sous le nombre. Quand le dernier se figea dans la mort, des brigands armés de piques s'approchèrent et exécutèrent froidement deux des trois prisonniers du filet. Charlemagne restait l'unique survivant de cette attaque-surprise. Il soutint le regard moqueur des vainqueurs mais garda les lèvres closes. Il ne dévoilerait pas son identité. L'empereur attrapé tel un poisson. Honte suprême. Ces détresseurs le confondaient avec un noble quelconque, ils comptaient le

rançonner. Alors, ils le tueraient bien vite, car il ne leur dirait rien. Plutôt une mort anonyme qu'un pareil déshonneur.

Un des brigands riait plus fort. Le chef, sans doute, au vu de la manière dont il s'adressait à ses compères. Il portait une longue estafilade à la base du cou. Celui qui avait tenté de l'égorger n'était guère doué. Dommage...

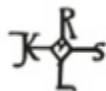
— Tu ne me reconnais pas, hein ? On m'appelle Pourpre-Gorge. J'étais naguère Chorson, le comte de Tolosa que tu laissas injustement punir par ton foutu fils. Tu vois, tout finit par se payer. Eh oui ! Je suis revenu pour ta perte !

— Assez de parlotes ! Amenez le chariot et camouflez-le dedans ! réagit Notker en se débusquant des fourrés derrière lesquels il avait observé le déroulement du guet-apens.

— Ses gueux d'élite m'ont tué douze hommes, j'ai le droit de savourer ce moment.

— Sans archers qui frappent à distance, il fallait s'attendre à des pertes. Dépêchons-nous ! Tu te délecteras de ta revanche quand nous serons en sécurité. Des paysans risquent de passer alentour.

Un frisson glacé parcourut Charlemagne. Ces malfaisants n'étaient pas des détrousseurs de grands chemins, le moine à profil de vautour en témoignait. Ils appartenaient à la conspiration, comme le fils d'Eudes. Et ils avaient réussi leur coup de magistrale manière.



Winigis courut jusqu'à la grange qu'il avait quittée vingt minutes plus tôt.

— Roland d'Acqs est encore à l'intérieur ? lança-t-il au factionnaire.

— Oui. À sa place, moi, je ne me hasarderais...

— Trouve Romulf et ramène-le ici !

— Mais... Qui surveillera le sorcier ?

— Moi ! Va !

L'homme sauta sur son cheval et partit au galop. Même sans comprendre, il ne désobéirait pas à un envoyé spécial de Charlemagne. Winigis ouvrit les battants d'entrée. Roland d'Acqs se présentait de dos,

accroupi auprès de Lothaire. Le duc bondit, le mercenaire se retourna à toute vitesse en projetant une brassée de paille. Aveuglé, Winigis ne put rien. Un rude coup de tête l'assomma à demi, une frappe sèche au poignet le força à lâcher son épée, un balayage aux chevilles l'envoya au sol. L'immobilité de Roland d'Acqs l'avait trompé. Et maintenant, c'était trop tard. Désarmé en un instant. Pire que le pire des novices...

Winigis tenta de contrer le fauve enragé qui lui tombait dessus. Il cogna du poing une mâchoire, percuta un flanc du genou. En vain. Le premier choc l'avait affaibli. Habile stratégie du mercenaire qui, lui, était en pleine montée d'adrénaline. Couché à plat dos, Winigis ne parvenait pas à se dégager. Sa certitude de bénéficier d'un effet de surprise allait lui coûter cher. Il aurait dû entrer dans la grange accompagné du garde. Trop tard, oui. Quand il vit des phalanges osseuses dégringoler vers son front, Winigis sut qu'il ne gagnerait pas ce combat.

Roland d'Acqs se releva lentement, la face soudain agitée de tics nerveux. D'un coup de pied à l'épaule, il s'assura que son ennemi ne rusait pas, était réellement évanoui.

— Le duc de Spolète est un peu plus malin que prévu, père, chuchota Riquier en tâtant sa mâchoire meurtrie. Tant mieux, au fond. Il m'évite d'avoir à le piéger ce soir. Non, non, ne me rejoins pas, je t'en prie. Parle-moi de loin, de chez les ombres. Payer le tribut ici me mettrait à la merci de ces chiens.

Les battants de l'entrée étaient demeurés entrouverts et Riquier se hâta de les rabattre, avant de vérifier par une étroite fente ce qui se passait au-dehors.

— Père, Romulf s'en vient escorté de quatre guerriers. Impossible d'en terrasser autant à la fois, je n'ai pas le temps d'utiliser la magie de l'ours. Comment ? Ah, excellente idée ! Oui, oui ! Heureusement que je me suis méfié, lorsque le duc interpellait le garde. C'est vrai, je suis ton digne fils, fort et noble d'esprit.

Riquier ouvrit les portes et feignit de regarder à gauche avant de tourner ses regards vers le petit groupe qui arrivait de la droite.

— Ah, Romulf, tu arrives à point nommé ! s'esclaffa-t-il en présentant les traits impassibles de Roland d'Acqs. Je partais justement à ta recherche. Le sorcier s'est réveillé. Et connais-tu la meilleure ?

— On m’a transmis un message très acerbe du roi d’Aquitaine et je ne suis pas d’humeur à faire des devinettes. Où est le duc de Spolète ?

— Dans la grange. Notre rusé *missus dominicus* a convaincu Lothaire de se confesser. Même si l’empereur exige qu’on n’interroge pas le prisonnier, personne ne l’empêchera de parler librement, hein ? ajouta Riquier, avec un clin d’œil complice.

— À la bonne heure ! ricana Romulf en oubliant sa rogne. Pressons-nous avant qu’il ne change d’avis !

— Pas tous ! Lothaire tient à ce que le duc, toi et moi soyons les seuls à l’entendre.

— Ça me convient ! Attendez-nous ici, vous autres !

Riquier se laissa précéder par Romulf. La victoire ou l’échec se déterminerait en une poignée de secondes. Dès que le comte passa le seuil, Riquier entra à son tour et referma les battants. Stupéfait de découvrir Winigis à terre, Romulf s’arrêta net. Riquier se plaqua à son dos, le bâillonna de sa main gauche et lui cisaila la gorge avec le poignard qu’il venait de dégainer.

— Meurs en silence, toi ! chuchota Riquier, arc-bouté pour contenir les convulsions de sa victime. Dommage que je n’aie pas le loisir d’apprécier ton regard...

La tête à moitié détachée du corps par la brutalité de l’assaut, Romulf s’écroula bientôt. Riquier alla placer son poignard dans une main du duc, avant de se mettre à crier.

— Ne fais pas ça ! Arrête !

À peine achevée sa phrase, il s’élança vers l’entrée, au moment où les gardes ouvraient.

— Le duc nous a trahis ! clama-t-il en désignant les corps allongés. Il vient d’égorger Romulf ! Il est complice du sorcier ! Depuis le début !

— Que le seigneur nous protège !

— Un *missus dominicus* ! Incroyable !

— Et s’il était de mèche avec les rebelles ?

— Comment a-t-il pu frapper si aisément, alors que le comte lui faisait face ? s’enquit un quatrième guerrier, moins abruti.

— Il a surgi de derrière une botte de paille, improvisa Riquier. J’ai réussi à l’assommer, trop tard pour Romulf. Le duc aura alerté la sorcière.

Elle sait où est notre prisonnier. Donnez l'alerte générale, il faut qu'un des vassaux du comte prenne le commandement !

— Et toi ?

— Je vais emmener ces deux-là ailleurs, la sorcière ne les délivrera pas ! Elle rôde dans la cité, aucun doute ! Hâtez-vous, par Dieu !

Riquier avait l'habitude de donner des ordres, et son ton galvanisait ces hommes peu enclins à la réflexion. Mais, plus que l'autorité, ce fut la crainte inspirée par une bande de sorciers qui opéra. Les guerriers firent volte-face d'un même élan et filèrent en talonnant leurs montures. Riquier chargea aussitôt Winigis et Lothaire sur le chariot que Romulf avait souhaité conserver devant la grange, au cas où un impératif forcerait à déplacer le captif.

Plus tard, Riquier prétendrait que le sorcier et le duc lui avaient échappé, il inventerait une fable comme celle justifiant la disparition de Brise-Gueule et de l'évêque. Ainsi, personne ne le suspecterait.

Car Riquier comptait bien jouer pendant des années encore l'avantageux rôle de Roland d'Acqs.

BRISURE D'AMOUR

Winigis se réveilla avec un mal de crâne que son nez en feu parvint à lui faire vite oublier. Il eut assez de contrôle pour conserver les yeux fermés et feindre une inconscience prolongée. Silence complet. Personne alentour, *a priori*. Une source de chaleur non loin. Sans doute des torches. Rien sur ses paupières, pas de bandeau, et bouche également libre. Assis par terre, appuyé à un mur. Tête basse, menton reposant sur sa poitrine. Aucun lien aux chevilles, poignets ligotés dans le dos. Et plus le poids de son épée sur sa hanche, évidemment.

Combien d'heures écoulées depuis le combat dans la grange ? Certes, Roland d'Acqs n'était qu'un comparse, puisqu'il se mouvait normalement. Mais un comparse redoutable. Le sorcier savait choisir ses auxiliaires, songea Winigis en éprouvant la solidité des cordes qui enserraient ses poignets.

Ayant récupéré assez de vigueur et de lucidité, il redressa la tête et ouvrit les yeux. Il s'attendait à de mauvaises surprises. Sauf à celle-là. Trois grandes croix se dressaient à quelques mètres, dans l'angle droit de cette pièce. Sur la première était attaché Lothaire, mort égorgé. La deuxième ne retenait encore nulle victime, et Winigis présuma qu'on la lui destinait. Ce fut la troisième qui capta son attention quand il identifia le cadavre de Modoin. Avec sa peau desséchée et sa bouche restée ouverte, l'évêque présentait bien malgré lui un fort vilain masque mortuaire.

Modoin avait donc péri par le fait du sorcier et non de rebelles. Sa présence dans cette cave en témoignait autant que sa cage thoracique ouverte par des griffes. Tout ça à cause du roué Roland d'Acqs qui, le soir de l'attaque du fortin, s'était débrouillé pour amener Modoin au sorcier. Depuis son arrivée, Winigis avait côtoyé un des conspirateurs sans le démasquer. De quoi en rabattre quant à sa faculté de jauger autrui. Sans

compter que Brise-Gueule et Ange-Noir participaient probablement aussi au complot.

Le cadavre d'Oyarza n'était pas ici, mais Winigis ne nourrissait aucune illusion. Son grand amour succombant sous les coups de Roland d'Acqs... Quelle horrible pensée.

Winigis s'astreignit à rassembler sa concentration. Lothaire avait servi de leurre pour attirer Charlemagne à Lapurdum et le duc devait éviter la catastrophe. Ce qui impliquait de sortir d'ici avant qu'on ne vienne l'y trucider.

S'arrachant à la vision cauchemardesque de Modoin, Winigis acheva son inspection en repérant deux rosaces situées aux bouts opposés de cette cave. Une des multiples qu'il n'avait eu le temps de visiter en recherchant sa belle *sorgin*. Ici, aucun décor forestier, juste des flammes peintes à l'argile sur les murs. Et au centre de l'espace, une statue à face méchante. Ce lieu ne se dédiait pas au culte d'une divinité bienveillante mais aux forces maléfiques, voilà pourquoi un sorcier voué au diable l'avait choisi. Beaucoup de pierres anguleuses sur lesquelles couper ses liens. Ensuite, l'unique façon de filer serait d'actionner une rosace. Winigis pesta à voix basse. Justement, la rosace de droite tournait sur elle-même. Plus possible de se libérer...

— Pouah ! L'évêque empeste de plus en plus ! Ça n'a pas l'air de te déranger. Ton nez, je présume. Remercie-moi de te l'avoir fracassé, rigola Riquier.

Il était accompagné de Gonderic Ange-Noir, qui éclata d'un rire léger à cette douteuse plaisanterie. Winigis comprit alors comment Roland d'Acqs avait pu manœuvrer, semaine après semaine, sans se faire remarquer. Avec ses complices mercenaires le secondant ou couvrant ses absences, tout devenait simple.

Les tueurs vinrent se planter devant leur prisonnier. Ils le toisaient de haut et leurs sourires goguenards lui causèrent plus de douleur que son nez surchauffé. Pourtant, il fallait repousser la tentation du désespoir, essayer de vaincre, jusqu'à l'ultime souffle d'existence.

— Tu apprécies le décor, j'espère ? persifla Roland d'Acqs. Ces croix sont réservées aux laquais de Charlemagne. La tienne t'attend, tu vois.

— L'attirail de Lothaire était dans ma chambre du fortin, dit Winigis en regardant le masque, les griffes et la fourrure que Riquier serrait contre son

poitrail. Tu t'es faufilé le long des murs comme un rat pour aller le chaparder ?

— Lothaire portait des copies. Tu croyais vraiment que je confierais mes attributs divins à ce poltron ?

— Cesse de te vanter ! Tu n'es qu'un serviteur ! Je veux voir ton maître.

— Imbécile ! Il n'y a aucun sorcier alentour et je suis le seul maître ! L'incarnation du dieu-ours qui renverse les forêts et les montagnes !

Incrédule, Winigis observa un silence. Se pouvait-il qu'il se soit trompé sur ce point-là aussi ? Pendant l'attaque du fortin, Roland d'Acqs ne combattait pas à la façon du sorcier. Et, dans un contexte si périlleux, impossible de tricher ; il ne pouvait qu'adopter sa gestuelle naturelle. Possédait-il réellement les dons d'un dieu païen ou mentait-il ?

— Ce serait toi, l'assassin d'Eudes et de l'intendant ? reprit le duc en soutenant le regard de son ravisseur. Toi que j'ai affronté dans le couloir de l'aile nord ?

— Tu oublies les soldats que j'ai tués à l'extérieur. Plus quelques autres, auparavant, dans diverses cités. C'est moi, oui. Le seul et authentique dieu-ours.

— Alors, pourquoi m'avoir épargné, cette nuit-là ? Et pourquoi m'avoir sauvé des rebelles qui allaient m'abattre ?

— Je t'avais promis que tu périrais le dernier. Je n'allais pas laisser ces pouilleux me priver de mon plaisir.

— Promis ? Et quand ?

— En éventrant l'abbé aux taches de rousseur. Je t'ai aperçu derrière ta fenêtre.

Winigis opina du chef et revit le corps mutilé du jeune Heiric. Dès cet instant, Roland d'Acqs s'activait à son sinistre dessein. Non, il ne mentait pas...

— D'accord. Je te crois. Et Modoin ? J'ai le droit d'apprendre la vérité, il était mon équipier.

— Tu as raison. Lorsque les Vascons nous assaillaient, ses prouesses m'impressionnèrent. J'ai décidé de m'approprier ses forces vitales pour renforcer mes pouvoirs. Dommage que Brise-Gueule nous ait suivis dans cette fausse poursuite. Il ne fallait aucun témoin.

— Tu l'as assassiné, lui aussi ? Un de tes propres acolytes ? À ta place, Ange-Noir, je me méfierais. Ton tour viendra bientôt, tu es le dernier de la

bande pouvant le dénoncer. L'as-tu entendu ? « Aucun témoin ».

— Dans cette pièce, tu es le seul qui mourra sans tarder, gloussa le mercenaire au doux visage. Brise-Gueule ne comptait pas et Roland n'a besoin que de moi.

— Quelle belle ferveur ! J'ignorais que l'on pouvait être à la fois tueur chevronné et naïf confirmé, ricana Winigis qui tirait sans arrêt sur ses poignets afin de distendre ses liens. Comment avez-vous piégé Modoin à l'orée du sous-bois ?

— J'ai tout accompli seul, répondit fièrement Riquier en adressant au vide un clin d'œil qui laissa Winigis perplexe. Et pas dans le sous-bois. Dans la Forêt Profonde. Je marchais à l'arrière, j'ai prétendu remarquer un mouvement entre les arbres, ça les a distraits. J'ai assommé l'évêque et Brise-Gueule de mon bouclier puis occis les guerriers à coups de pierre. Ils étaient si surpris que je n'avais même pas besoin de ma magie...

— Pourquoi là-bas ?

— Du temple de Junon, on accède au souterrain où je les ai déposés. Ils y attendirent que je revienne pour les chasser dans la forêt, mon domaine. L'évêque s'est défendu avec courage, mais Brise-Gueule m'a déçu. Au moment fatal, il suppliait. « Ne me tue pas ! Ne me tue pas ! », criait-il. On estime connaître les gens, et comme on se trompe, parfois...

— Quelle tristesse, je compatis. Donc, après l'enlèvement, tu es retourné au sous-bois avec les cadavres des deux guerriers, tu t'es frappé au front et tu nous as joué ta petite comédie. Ces galets de fronde, tu les as récoltés dans la cour du fortin durant la bataille, c'est ça ?

— Bien pensé, hein ?

— Très bien, concéda Winigis. Je n'ai rien vu. Je me fais trop vieux pour ce genre d'affaires.

— Ne te préoccupe plus de ton âge, je vais t'éviter l'angoisse de la sénilité qui approche.

Les mercenaires éclatèrent de rire. Winigis leur opposa un dédain superbe sans cesser de réfléchir. Il existait à la surface un autre accès extérieur que celui du temple de Mars. Oyarza ne l'en avait jamais averti. C'était pourtant un fait essentiel...

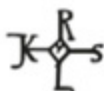
— Qu'y a-t-il ? insista Riquier, moqueur. Tu imaginais que ta chère *sorgin* te racontait ses secrets ? Non, non, il n'y a qu'à moi qu'elle dit tout. C'est normal, je suis Xan l'Ours, son dieu.

Cette fois, Winigis tressaillit ouvertement. À cette situation des plus périlleuses s'ajoutait la plus cruelle des brisures. Celle qu'inflige la trahison d'un grand amour.

— Tu lui as fait du mal ? articula-t-il avec peine.

— Que non pas ! Elle est merveilleuse à prendre ; tu le sais, puisque tu l'as possédée. Je crois même que je m'installerai dans ce duché pour continuer à jouir d'elle.

Winigis baissa la tête et tâcha de repousser la vague de désespoir qui allait l'emporter. Il ne lui restait rien en quoi puiser du courage, hormis ses devoirs vis-à-vis de l'empire. Des devoirs auxquels il avait failli au nom de la plus ravissante et déloyale des sorcières.



Mâchoires serrées et menton haut, Charlemagne ne cillait pas. Tandis que, à la lueur de torches, on le forçait à descendre un escalier s'enfonçant sous terre, il demeurait en apparence imperturbable, bien que subissant une humiliation sans bornes. Bâillonné, tiré par une corde nouée à son cou, tel un voleur de bétail qu'on va châtier en place publique...

Après environ une demi-heure de voyage, ses ravisseurs avaient sorti l'empereur de sous le tas de paille qui le recouvrait dans le chariot. Un court instant, Charlemagne s'était avisé de ce qui l'entourait. Les décombres d'un temple romain, les premiers arbres d'une forêt qui semblait étendue... et, loin devant, un bout de l'ancienne muraille de Lapurdum. La cité se trouvait à proximité et néanmoins plus inaccessible qu'un songe dissipé au réveil. L'empereur ne s'était d'ailleurs guère attardé à regretter inutilement des secours qui ignoraient sa présence. Sous ses yeux incrédules, le moine à profil de vautour avait manipulé la base d'une stèle et provoqué l'ouverture d'un passage secret. Preuve en était, les prêtres antiques du lieu excellaient à se rendre invisibles aux hordes des barbares déferlant pour les massacrer. Et maintenant, cette cachette servait à une bande d'égorgeurs commandés par deux conspirateurs...

Entouré des brigands, Charlemagne prit pied dans une vaste cave. De nouveau, il fut stupéfait. Avec ses buissons d'où émergeaient des statues de

lutin et son sol tapissé de branchages aux interminables ramifications, cet endroit évoquait la forêt où le chariot venait de s'arrêter. Les Romains de jadis ou les païens actuels y vénéraient sans doute des créatures vivant dans les bois...

Ce moine anonyme et le renégat Chorson désormais surnommé « Pourpre-Gorge » étaient épaulés par huit hommes. Privé de l'épée dont on l'avait délesté et avec ses poignets attachés, Charlemagne ne pouvait rien faire. De toute façon, même libre et armé, un homme de cinquante-neuf ans n'échapperait pas à dix ennemis. Plus assez de souffle...

— Ces infortunés apatrides représentent dignement les peuples de l'empire ! Frisons, Slaves, Saxons, Alains ou Francs, tous ont subi ton joug ignoble ! clama Notker avec grandiloquence, pendant que les brigands s'asseyaient en tailleur face à Charlemagne.

— Dignes, ces pillards ? Quelle farce ! Qui es-tu et que veux-tu ?

— Je suis Notker de Rhemus, émissaire de l'évêque Leidrat, et je veux la véritable justice ! Aujourd'hui, ces gens te jugent. Demain, ils deviendront comtes, marquis ou ducs de leurs régions natales.

— Moi, je serai roi d'Aquitaine ! ajouta Chorson en exerçant une rude traction sur la corde pour contraindre le prisonnier à s'asseoir.

— Bien sûr ! railla Charlemagne, secoué par un rire factice censé refléter une grande assurance. Et, de mon côté, je me ferai empereur byzantin. Si vous imaginez que m'éliminer suffira à légitimer votre coup de force, vous êtes stupides. On ne renverse pas aisément un empire.

— Avec l'appui de l'Église, si ! objecta Notker. Ce miraculeux empire chrétien que tu projetais d'emmener dans ta tombe te survivra à jamais ! Le prochain empereur se montrera beaucoup plus à l'écoute de la parole divine !

— Et qui sera-t-il, celui-là ? Un voleur de bœufs qui va nous rejoindre ?

— Non. Simplement Louis le Pieux, à la très juste appellation.

Estomaqué par cette annonce, Charlemagne ne put conserver son simulacre de sérénité. Ainsi, cette conspiration partait des sommets de l'empire. Le fils avait trahi son père, comme Brutus avait trahi César. Et Leidrat, un proche parmi les proches, se révélait un serpent...

— Tu ne me reconnais pas, hein ? lança Notker en se penchant vers Charlemagne.

— Pourquoi le devrais-je ?

— J'ai beaucoup changé, c'est vrai. Mais mon prénom reste identique.

— Et après ? Les Notker sont nombreux, dans nos contrées.

— Exact. Il y en a pourtant un que tu fréquentas durant sa petite enfance.

Notker se redressa et son sourire s'élargit, alors que la mine de Charlemagne se décomposait.

— Je vois que tu comprends, reprit le moine. Je suis fils de Carloman I^{er}, ton défunt frère.

— menteur ! Notker s'est noyé en 779 dans une rivière, près du cloître...

— Où tu nous avais enfermés, mon frère cadet Pépin, ma mère Gerberge et moi ? Oui, mon oncle, je ne les oublie pas, bien qu'ils aient aussi péri. Ce fut un jeune berger affublé de mes habits qui se noya en 779. Pourpre-Gorge le disait fort à propos : tout finit par se payer.

L'ENFER QUI VIENT

Ange-Noir et Riquier riaient bruyamment, ils s'amusaient de la mine accablée du captif, de ce qu'ils devinaient être une incommensurable détresse. Piqué au vif, Winigis puisa au fond de lui la force de relever la tête. Seuls ses réflexes d'enquêteur l'empêchaient de sombrer tout à fait.

— Qu'a fait Oyarza à Lothaire ?

— Elle frottait la peau magique d'un crapaud sur sa bouche, et moi, je lui murmurais à l'oreille, répondit Riquier en essuyant ses yeux humidifiés par l'hilarité. Avec notre sorcellerie et sa mémoire morte, c'était facile de lui donner des souvenirs étrangers. Ensuite, j'ai planté une flèche dans son flanc et lui ai ordonné de courir vers le *castrum*.

— Tu te prétends le seul dieu-ours ; alors, pourquoi se mouvait-il de cette façon démoniaque ?

— Grâce à ma magie, pardi ! Elle supplante de loin celle de la *sorgin*.

— Bien joué, admit Winigis, dépité de n'avoir entrevu la vérité que de loin. Et, pendant ce temps, Ange-Noir monopolisait l'attention des archers, qui ont aperçu Lothaire trop tard.

— Tu es jaloux, hein ? lança brusquement Riquier. Je jouirai encore longtemps d'Oyarza, mais toi, jamais plus. C'est par mon fait que tu n'as pu copuler avec elle ces quatre derniers jours. Je lui ai interdit de te revoir. Et, tu vois, elle m'a obéi en changeant de cave pour que tu ne la retrouves pas.

Le mercenaire décocha un nouveau clin d'œil dans le vide. Ange-Noir, qui hoquetait de rire, ne s'en aperçut pas. Winigis, si, et il ne put s'expliquer ces mimiques étranges.

— À toi, maintenant. Comment en es-tu arrivé à me suspecter ?

Enfin, la question que Winigis espérait. Les conspirateurs si sûrs d'eux craignaient quand même d'être démasqués. L'occasion de différer une mise à mort imminente.

— Grâce à un imbécile.

— J'en fréquente beaucoup dans les environs. De qui s'agit-il ? Et que sait-il ?

— C'est un marchand de vin. J'évoquais avec lui ton tonneau aménagé en cache. Il n'a pu me renseigner sur ce genre de fabrication. En revanche...

— Eh bien ?

— Il t'a déjà croisé dans des places fortes. Une fois, à Burdigala, il remarqua le tonneau que tu transportais à ton arrivée. Une sentinelle lui confia alors que tu ne prenais pas d'affectation sans amener ta propre réserve de vin. Tu comprendras que le hasard m'ait paru un peu gros.

— Dommage, cela ne te sauvera pas.

— En tout cas, ça risque de te perdre. J'ai donné au marchand un manuscrit à remettre au seul Romulf, mentit Winigis. J'y révèle l'existence de la cave du temple, des rosaces et des tunnels. Peut-être des guerriers francs patrouillent-ils à vingt mètres d'ici.

— Au seul Romulf, vraiment ? s'esclaffa Riquier en posant son costume d'ours au sol. J'en suis ravi parce que je l'ai égorgé juste après t'avoir assommé. Merci pour ton information, nous avons désormais l'esprit tranquille.

Tandis que Riquier partageait sa joie malsaine avec Ange-Noir, Winigis se mordait les lèvres. Sa dernière chance de gagner du temps venait de s'évaporer.

— Je pense que ce marchand ne conservera pas longtemps son manuscrit, ironisa Ange-Noir.

— Ni sa vie, compléta Riquier en attrapant son complice par la nuque. Regarde-moi comme la première fois où je t'ai caressé.

— Tu veux qu'on le fasse devant lui ? Avant qu'il crève ?

— Blanche, pourpre, noire, verte, souffla Riquier en enfonçant son poignard dans l'abdomen de sa victime.

Ange-Noir produisit un borborygme mouillé, se cramponna à son assassin puis glissa lentement à terre.

— À part Oyarza qui sera une exception, je ne garde jamais amantes et amants, expliqua Riquier, désinvolte. Et si j'épargne les premières, je tue toujours les seconds.

— D'autant que celui-là connaissait trop tes manigances, rétorqua Winigis, sidéré par ce à quoi il venait d'assister.

— Non, Ange-Noir m'aimait, il se serait tu. Mais c'est une question de principe. Et nul besoin de le laisser vivre davantage pour me prêter main-forte, puisque ton manuscrit ne me menace pas vraiment. Je saignerai ce marchand sans aide. Allons, il nous faut de la place.

Riquier traversa la cave en tirant par les pieds le cadavre qu'il installa le long du mur opposé. Il fit ensuite demi-tour et s'arrêta face aux croix.

— J'aurais bien troussé ce peureux de Lothaire, sa vulnérabilité me plaisait, déclara-t-il d'un air pensif. Et toi, je t'aurais bien traqué dans la Forêt Profonde.

— Qu'attends-tu ? répliqua Winigis avec un regain d'espoir. Nous jugerons de ce que tu vaux.

— J'y avais emmené ceux du fortin chercher des rebelles afin d'établir que personne ne se cachait par là-bas. Comme ça, je pouvais chasser tranquille. Ce n'est plus possible.

— Et pourquoi donc ?

— Dès ce soir, le secteur grouillera de guerriers. Je vais trancher tes liens, parce que tu es digne de combattre. Tu m'affronteras et je t'arracherai le cœur.

— Roland d'Acqs, le dieu-ours si puissant qu'il sélectionne des adversaires désarmés...

— Pas du tout ! Je vais te donner mon épée et tu seras en pleine possession de tes moyens. Ça ne changera rien. Et ne m'appelle plus ainsi. Je suis redevenu Riquier de Ravensburg, fils fort et digne du comte Theodoric ! clama le tueur au visage soudain déformé par des tics nerveux. Te souviens-tu de sa tête roulant au sol, duc de Spolète ? Tu étais là, impassible, aux côtés de Charlemagne. Et moi, j'assistais au supplice. J'avais sept ans.

— Un enfant ne doit pas voir mourir son père. Charlemagne eut tort d'imposer cette épreuve aux familles mais, en s'attaquant à un roi, Theodoric connaissait le prix à payer.

— Mon père exigeait un dû que lui refusait ce porc de Charlemagne ! Je tuerai ses enfants et petits-enfants ! Et tous ses vassaux, tous ses soldats ! La vengeance du dieu-ours se poursuivra, comme l'enfer qui vient !

Riquier cracha une boule de feuilles agglomérées. C'était ça qu'il mastiquait sans l'avaler depuis son arrivée, Winigis l'avait remarqué. Et, d'un coup, ses mouvements se firent saccadés. La gestuelle du sorcier. Winigis prit enfin conscience de son erreur principale. Ce maudit assassin ingérait des herbes magiques chaque fois qu'il agissait grimé. En dehors de ces moments, son attitude demeurait normale, indétectable.

Voilà pourquoi il s'était juché sur un chariot après leur combat, la nuit du meurtre de l'intendant. Clamer des ordres en position immobile lui évitait de se trahir. Et Ange-Noir avait retenu l'attention des *missi dominici*, permettant à Riquier de quitter son tonneau aménagé et de réintégrer subrepticement la cour. Un beau travail d'équipe de deux parfaites crapules...

Il n'était plus temps d'élucider des énigmes. Sa méconnaissance de la sorcellerie avait égaré Winigis. Auprès d'Oyarza, il s'était pourtant informé de nombreuses plantes. Mais d'aucune décuplant la vigueur et la rapidité. Une autre omission volontaire de la *sorgin*...

— Comment ? Non, père, ne viens pas. Parle-moi de chez les ombres...

Riquier s'était mis à chuchoter alors que, plein de véhémence, il hurlait presque un instant auparavant. Winigis scruta sans rien distinguer l'angle obscur vers lequel s'était tourné le tueur.

— À qui t'adresses-tu là ? Ma parole, tu sombres dans la folie. Ou bien... Cette cave maléfique attirerait-elle les spectres ? Ceux de tes victimes vont te déchirer, fuis pendant que tu le peux.

— C'est toi le fou ! répliqua Riquier à voix haute. Le fou qui ne voit pas l'invisible. Apprends que je compte de bons alliés chez les spectres ! Mon père était invincible ! La preuve : en dépit de son trépas, il me prodigue ses conseils. Félicite-toi de ne pouvoir le contempler, il te glacerait d'effroi. Veux-tu que je te dise ? Je regrette juste de ne pas avoir trucidé son bourreau, mort de maladie avant que je sois en âge de le pourfendre.

Le duc réprima un frisson. Par son propos, il espérait juste faire paniquer Riquier, peut-être provoquer son départ précipité. Mais toutes sortes de démons s'introduisaient sûrement en ce lieu consacré au diable. Et si le mercenaire n'était pas dément, il conversait avec l'un d'eux.

— Je romps ma promesse, indiqua Riquier qui plaçait le masque d'ours sur sa tête. Tu ne seras pas le dernier à mourir. Tu précéderas ton empereur.

— Vous... Vous avez capturé Charlemagne ?

— Eh oui ! Ce couard de Lothaire l’a jeté dans nos bras. Tu croyais que j’allais visiter notre beau blessé par plaisir ? Non, non. Je lui faisais chaque jour ingérer des herbes d’Oyarza qui maintenaient son sommeil enchanté, afin qu’il ne puisse s’expliquer. Tu n’as rien détecté, toi qui te prends pour un grand enquêteur.

— En effet. C’est une bonne leçon d’humilité.

— Assimile-la vite, parce que tu vas mourir.

— Où détiens-tu Charlemagne ? Dans une des caves ?

— Oui. Notker de Rhemus y instruit son procès en compagnie des détrousseurs d’un ancien comte.

Winigis revécut le moment où, après la défaite des rebelles qui allaient l’abattre, il remerciait Roland d’Acqs de son intervention décisive. « Et je suis sûr que tu t’en souviendras quand tu te retrouveras avec l’empereur », avait dit le mercenaire. Des propos qui prenaient maintenant leur véritable sens, aussi moqueur que sinistre.

— Mais je me fous de ces bavardages ! continua Riquier, dont la poitrine se soulevait d’un grondement. La seule chose qui m’intéresse est de me repaître de ses cris d’agonie !

Il ponctua sa déclaration de mouvements ultrarapides qui provoquaient des sifflements d’air. La peur ressentie lors du premier affrontement happa Winigis. Sous l’action des herbes magiques, le mercenaire était imbattable. Et, en plus, bien épaulé. Notker de Rhemus, l’émissaire de l’évêque Leidrat... Le soir de sa venue au fortin, il jouait également la comédie en affectant de ne pas connaître Roland d’Acqs. Et peut-être était-ce au cours de sa visite que les comploteurs avaient décidé d’utiliser Lothaire comme appât.

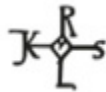
Cette conspiration dépassait les pires craintes, puisque l’Église s’en mêlait. Winigis pensa à l’abbé Aymar parti chercher des indices au loin, alors que toutes les solutions se cachaient ici. S’il avait été tué en terre nordiste, plus personne ne se douterait de la vérité...

— Allons, duc de Spolète, il est temps de récupérer ta liberté pour périr ! annonça Riquier en accrochant ses griffes à ses mains. Même si tu as tenté de me voler Oyarza, même si tu sers Charlemagne, je te respecte. Tu es un valeureux guerrier.

Il jeta la fourrure sur ses épaules en couvant sa proie des yeux, tandis que sa bouche cédait à une succession de grimaces incontrôlées.

— Si tu n'étais pas lié au meurtre de mon père, peut-être t'aurais-je laissé vivre. Ou peut-être pas. Console-toi, ta vitalité accroîtra ma puissance divine.

Riquier éclata de rire, attrapa Winigis par les aisselles et le releva. Épée ou non, le duc n'avait pas la moindre chance. Il se prépara à sa fin. Il ne reverrait plus Oyarza, qui s'était tant jouée de lui. Cependant, la *sorgin* vivait et, malgré sa trahison, il en ressentit de la joie.



— Ayant rappelé tes crimes contre les peuples de l'empire, je vais dévoiler celui que tu caches honteusement ! affirma Notker qui prenait à témoin sa petite assemblée de brigands.

Le moine conservait sciemment un ton solennel. Certes, rien ne l'obligeait à tenir ce réquisitoire en public. Un tête-à-tête dans n'importe laquelle des caves aurait suffi. Seulement, plusieurs évêques estimaient que les brigands à anoblir obéiraient mieux à l'Église s'ils étaient impliqués. Sacrilège suprême mais décrété par volonté divine, le meurtre de l'empereur créerait un pacte d'obéissance. Notker partageait d'ailleurs cet avis, bien qu'il lui tardât de quitter ce lieu et ces malfaisants, puisque tout était acquis.

— Au soir du 4 décembre 771, je ne parvenais pas à m'endormir, reprit-il. J'étais fiévreux et voulais que mon père me rassure. À cinq ans, normal, hein ? Il avait quitté ma chambre pour aller s'entretenir avec toi. J'ignorais encore que je ne le reverrais pas vivant.

— Par Dieu, cesse ton simulacre de justice ! s'emporta Charlemagne. Où se cache le sorcier que tu commandes dans l'ombre ? C'est toi qui lui as ordonné d'écrire ces messages sanglants ?

— N'invoque plus Dieu, car il t'a renié. Le sorcier, comme tu l'appelles, viendra bientôt. D'abord, je veux que tu reconnaises ton crime devant moi. Tu m'entends, mon oncle ? Devant moi !

À ces propos, les brigands échangèrent des regards inquiets. Ils étaient dépassés par cette situation qu'ils envisageaient jusqu'alors de manière abstraite. Pourpre-Gorge les avaient avertis qu'un guerrier déguisé en ours

tuerait l'empereur en règlement d'un vieux compte de sang. Mais cette cave aux statues païennes, cette étrange ambiance, ces allusions à la sorcellerie les effrayaient. Pourtant, la promesse de terres à posséder avec la bénédiction de l'Église les maintint en place. Trois d'entre eux se tournèrent vers Pourpre-Gorge, qui se tenait debout, appuyé contre un mur. Et l'ancien comte de Tolosa, sentant ce flottement, hocha le menton afin de rassurer ses troupes.

— Je sortis de ma chambre et marchai jusqu'à la grand-salle. Je vous entendais vous disputer, mon père et toi. Je me cachai derrière une colonne, j'avais peur. Et ma peur redoubla quand tu sortis précipitamment. Sais-tu ce que je vis, par la porte que tu laissas ouverte ? Mon père, allongé à terre. Assassiné par toi.

— Depuis tant d'années, tu nourris ta haine avec cette idée fausse ? répliqua Charlemagne de nouveau très calme. C'est vrai, nous nous sommes querellés, ce soir-là. Ton père m'insultait. Noël approchait et j'ai ignoré ses provocations. Il a voulu m'empoigner au col et... je l'ai repoussé. Sans le frapper, je le jure. Il est tout de même tombé. À cause de sa grave maladie.

— Mensonges ! C'est cette chute provoquée par toi qui le tua.

— Non. Je pense qu'il mourut avant de toucher le plancher. Que Satan m'emmène sur-le-champ en enfer si je mens. Et ne nous oblige plus à parler sans pudeur d'affaires familiales face à un ramassis de truands.

— Tu mens, je le maintiens ! Sinon, pourquoi te serais-tu si vite éclipsé ? Tu n'avais pas annoncé cette visite nocturne, je l'appris plus tard. Personne ne t'aperçut au palais, ce soir-là. Sauf moi.

— Regarde donc au fond de mes yeux et découvre la vérité en mon âme, puisque tu es devenu moine. Assez de stupidités. Si vous me libérez de bon gré, je me montrerai clément. Qu'imaginez-vous ? La majorité des évêques de l'empire me restent loyaux. Votre complot échouerait.

Déstabilisé par l'apparente sérénité de l'empereur, Notker eut un moment de silence. À l'arrière, il percevait des murmures. Les brigands s'agitaient. Et Pourpre-Gorge ne les tiendrait pas longtemps s'ils pensaient la partie perdue. Mais lorsque Riquier arriverait, lui ne transigerait pas. Il fallait reprendre le contrôle...

— Mon cadet et ma mère étaient des faibles, déclara Notker en haussant le ton. Ils n'osèrent pas vraiment revendiquer leur dû, malgré le soutien du

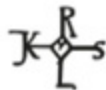
roi des Lombards. Moi, j'ose et je proclame ! Parmi tous tes crimes, il en est un autre : le vol du royaume de ton frère.

— Tu persistes ? Et que croyais-tu donc, mon neveu ? Me briser par la révélation de ton existence ? C'est raté, tu vois. Je n'aimais pas Carloman, je le concède. Je n'aurais pourtant jamais tenté de le tuer, convaincs-t'en une bonne fois. Quant à son royaume, il était logique qu'il me revînt.

— Non, non et mille fois non ! Tu te l'es approprié en bafouant nos droits. Je devais régner à la suite de mon père ! Et je reprendrai dès demain possession de mon titre et de mes terres !

— Carloman aurait agi pareil à ma place, se défendit Charlemagne. L'intérêt du royaume exigeait une continuité du pouvoir. Régner oblige parfois à de dures décisions...

Le ton de l'empereur manquait soudain de conviction. Car, en son for intérieur, il savait que Notker avait cette fois raison. « Roi coupable »... Oui, coupable, il l'était assurément vis-à-vis de ses neveux. Comme sa conscience le lui serinait depuis trente-cinq ans.



— Dans cinq minutes, tu seras mort ! assura Riquier en jetant son épée au centre de la cave. Je n'attaque pas avant que tu saisisse mon arme. Ensuite, cours pour essayer de m'échapper ou défends-toi, à ta guise.

Le mercenaire retourna Winigis, qui s'attendait à être libéré de ses liens par les griffes. Rien de tel n'advint.

— Que fais-tu là, ma belle prêtresse ? grogna Riquier d'un ton aimable.

Regardant par-dessus son épaule, Winigis vit Oyarza qui tenait une torche dans l'encadrement du passage secret tout juste ouvert.

— Je sais que nous devons nous retrouver ce soir, après le châtement de ces misérables, répondit la *sorgin* en posant son brandon dans un arceau mural. Mais il est arrivé un fait grave.

— Lequel ?

Winigis nota deux détails pendant qu'Oyarza marchait vers Riquier. Elle avait les mains inhabituellement sales et palpait un des bracelets de ses poignets, comme il l'avait déjà vue faire. Cette fois, son geste était plus

précis. Dans la seconde suivante, Winigis comprit pourquoi. Une lame de fer apparut sur le côté du bracelet et Oyarza attaqua d'un brusque revers. Riquier bondit en arrière, le coup l'atteignit sous le menton et non à la gorge.

Horrifié, Winigis se secouait en tous sens. Pour l'instant, il se moquait de comprendre l'inexplicable geste d'Oyarza. Il ne voyait qu'une chose : le monstre allait massacrer son grand amour. Et ces cordages trop épais tenaient bon. Et Oyarza demeurait face à Riquier qui grondait sourdement, une main sous son menton ensanglanté. Winigis cessa ses efforts stériles en constatant que le tueur s'affaissait à genoux. Très vite, il roula sur le flanc et ne bougea plus.

— Tends tes bras et garde-les immobiles, indiqua Oyarza. Ta chair ne doit pas toucher ma lame enduite d'une magie foudroyante. Ton ennemi ne se relèvera pas. Il est en train de mourir.

— La première heureuse nouvelle de cette journée maudite, répondit Winigis, remuant ses poignets autour desquels les cordes cédaient enfin.

Le duc fit volte-face et plongea dans ce regard si intense qu'il avait cru ne jamais revoir. Puis il contrôla l'état de Riquier, allongé à plat ventre. Mieux qu'agonisant, il paraissait mort. Le bas de son visage visible sous le masque était relâché. Fini les tics nerveux, fini les grimaces. Winigis allait se réjouir quand un rugissement terrifiant fit refluer ses mots. Riquier se redressait, bras arc-boutés sur les dalles.

— En train de mourir, hein ? Ta magie l'a raté ! File, je te rejoins ! cria Winigis en poussant Oyarza vers l'autre bout de la cave.

Lui-même contourna le grand corps couvert de fourrure, se baissa prestement et ramassa l'épée au passage. Il eut une brève hésitation. Décapiter Riquier ? S'il échouait une première fois, pas de seconde chance, c'en serait terminé. Il devait d'abord préserver Oyarza, qui l'avait si bien trahi puis si bien aidé. Winigis s'élança vers l'entrée du tunnel où la *sorgin* l'attendait. Elle actionna la rosace et le pan de mur se remit en branle. Juste avant qu'il ne se ferme, Winigis vit que Riquier avait maintenant un genou en terre. Il était encore dérouté. Mais, de toute évidence, cela ne durerait pas. Oyarza et Winigis coururent dans le tunnel.

Derrière ce mur, le monstre vivait toujours.

AKELARRE

— Si on court trop vite, la torche s'éteindra ! prévint Winigis en avisant la flamme qui vacillait sous le vent de leur déplacement.

— J'y vois dans l'obscurité, tu l'as oublié ? Et dans chaque cave, il y a un brasero.

Oyarza s'arrêta au bout du tunnel, manœuvra la rosace. Le mur s'ouvrit sur une salle à grottes creusées dans les parois. Winigis jeta un regard en arrière. Riquier n'était pas sorti de la cave précédente. Encore en train de récupérer...

— La sorcellerie qui le rend si redoutable... tu la connais ? demanda Winigis en dépassant une statue de Mari, la grande déesse des Vascons.

— Je maîtrise la magie des voyages enchantés, des guérisons et des poisons, pas celle dont tu parles. En tout cas, elle est très puissante, parce que cet imposteur devrait être mort.

— Pourquoi, imposteur ? Pourquoi l'admettre maintenant, alors que tu le traitais en dieu ?

— Je récoltais des herbes à l'entrée de la Forêt Profonde, j'ai repéré une main à moitié dévorée qui sortait de terre et exhumé le cadavre de Dunixi, un berger. Déchiré par des griffes et dissimulé ensuite. Xan l'Ours n'attaquerait jamais un Vascon. Depuis le début, l'imposteur m'a trompée. Et c'est donc bien lui que tu as affronté au fortin.

— Il t'a dit où est détenu Charlemagne ?

— Dans le sanctuaire des Mamurrak, répondit Oyarza en actionnant l'unique rosace de la salle. Il donne sur le temple de la forêt. Oublie Charlemagne. Près d'ici, il y a une cave d'où on peut remonter dans une grange. Si l'imposteur nous retrouve, je ne pourrai rien. Et toi non plus.

Nouveau tunnel, nouvelle course, nouvelle cave. Pendant qu'Oyarza hésitait entre les deux rosaces de cet endroit aux branchages aériens,

Winigis tendit l'oreille. Aucun rugissement lointain. Mais les murs occultaient sûrement les sons extérieurs.

— Je ne vais pas laisser l'empereur à la merci de ces tueurs ! Aide-moi !

— Pas question. Ton empereur est notre ennemi irréductible.

— Ses ravisseurs sont complices de l'imposteur. Désormais, tous connaissent les souterrains de Lapurdum. Il faut qu'ils meurent si tu veux être tranquille.

— Ils mourront. Avant de descendre, j'ai prévenu Maialen et les autres disciples. Elles invoquent les dieux dans l'Akelarre. Ils détruiront les profanateurs de leur domaine ! Toi seul bénéficieras de leur indulgence, parce que tu es un homme généreux.

— L'Akelarre... Une des caves ?

— La clairière où nous célébrons nos rituels. Tes prêtres appellent ça le champ des sorcières, précisa Oyarza en optant finalement pour la rosace de droite. Viens ! Le temple sous la grange est à deux tunnels d'ici.

— Tu as dévoilé toutes les caves à l'imposteur ?

— Oui. Et il a eu le temps de mémoriser leur localisation.

— Pourquoi, au nom de Dieu ?

— Parce qu'il me l'a demandé. Ce faux Xan l'Ours était censé libérer notre peuple.

— Je dois secourir l'empereur ! insista Winigis qui ralentissait au milieu du tunnel. Et je n'arriverai pas à le rejoindre sans toi !

Oyarza avança jusqu'à la paroi avant de se retourner vers son amant.

— D'accord. Agis à ton idée afin de ne rien regretter plus tard, déclara-t-elle tandis qu'un pan de mur s'écartait. Ce sanctuaire est celui sous la grange et nous sommes au nord-est de l'enceinte.

— L'ancien temple romain se situe au nord-ouest, puisqu'il débouche sur la Forêt Profonde.

— Exact. Il faut traverser six caves supplémentaires et choisir les bonnes rosaces pour rejoindre le temple des Mamurrak. Comme tu dis, tu n'y parviendrais pas seul. Je vais te guider. Mais le tyran que tu veux défendre périra en dépit de tes efforts.

Privé d'Oyarza, le duc aurait certes échoué à s'orienter dans ce dédale. Les tunnels et les caves se succédèrent sans signal de danger. Pourtant, Winigis en était certain, le monstre se manifesterait.

— Voici le dernier sanctuaire avant celui des Mamurrak, annonça Oyarza quand ils entrèrent dans une cave à la monumentale effigie du Tartaro, un cyclope. Ton empereur est au bout du souterrain qu'ouvre la rosace de gauche.

— Je te remercie, murmura Winigis, toujours amoureux fou malgré la trahison de la *sorgin*. Et je veux te sauver toi aussi. Ne repars pas vers la cave sous la grange, si tu rencontres Riquier par là-bas, il te tuera.

— N'aie crainte. Il nous poursuivra par le chemin le plus court, en ligne droite. Moi, j'emprunterai les tunnels creusés suivant le tracé de l'enceinte, sur le côté. Je ne le croiserai pas. Songe plutôt à toi. L'indulgence des dieux ne te préservera pas des hommes. Sais-tu combien sont là-derrrière ?

— Non, mais je les surprendrai. Oyarza... Si tu pensais toujours que Riquier était Xan l'Ours, l'aurais-tu laissé me tuer ?

— Je refuse de m'interroger à ce sujet.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il copulait avec toi ? Comment as-tu pu me mentir à ce point en me comblant de mots d'amour ?

— Se donner aux dieux qui le souhaitent incombe à une grande-prêtresse. Sache que je n'ai pris aucun plaisir avec l'imposteur depuis nos étreintes, si ça reconforte ton orgueil de mâle. Et je ne t'ai jamais menti. Tu ne posais pas les questions adéquates, voilà tout.

— J'ai failli mourir de chagrin quand il m'a révélé la vérité, souffla le duc en attirant Oyarza contre lui. Je t'aime encore. Tu m'entends ? Je t'aime...

— Winigis... Xan l'Ours allait éliminer un par un les chefs des envahisseurs. Cela justifiait tous les sacrifices éventuels, y compris le mien. Renonce, viens avec moi. Nous nous cacherons dans la grange, au milieu des miens.

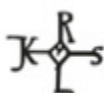
— Non. Les conspirateurs attendent l'arrivée du sorcier pour tuer Charlemagne. J'ai assez négligé mon devoir. Pars en empruntant ton chemin sûr. Une fois terminé ici, je m'occuperai de Riquier. Ensuite, je te rejoindrai et t'emmènerai loin de cette cité. Quoi que tu imagines, vos caves seront bientôt connues des Francs.

Winigis embrassa passionnément son grand amour, pendant quelques secondes qui furent les plus intenses de son existence.

— Va au bout de ta destinée, chuchota Oyarza en ôtant ses lèvres de celles du duc. Moi aussi, je t'aime, même si rien ne saurait advenir de

nous...

Dans un élan suppliciant, Winigis fit volte-face, ouvrit le passage et s'engouffra dans le tunnel. Il pénétrerait dans la cave des Mamurrak sans s'être retourné. Parce que, s'il le faisait, il n'aurait plus le courage de quitter Oyarza.



Riquier avait dix ans et détestait la bâtisse où sa mère et ses sœurs croupissaient depuis l'exécution du comte Theodoric. Cette nuit-là, Riquier mettait le feu dans la pièce du bas. Les autres dormaient à l'étage, elles allaient périr dans l'incendie. Tant pis, puisqu'elles ne cherchaient pas à venger leur époux et père. Un acte indispensable. Comme l'affirmait Notker, à l'époque jeune moine, le meilleur moyen d'agir en totale liberté consistait à simuler sa mort accidentelle.

Pourquoi, à l'époque ? Ah oui... Il s'agissait d'un rêve du passé. Et le passé s'étendait sur bien des périodes. Par exemple, celle où le comte Theubald non encore sénile présentait Notker à la veuve de Theodoric, afin que cette dernière confesse ses fautes. Mais Notker s'intéressait surtout à Riquier, auquel il dispensait ses conseils avisés, et tous deux se voyaient souvent. Chose normale, ils étaient orphelins de père à cause d'un même assassin. Six mois après l'arrivée de Notker à Regensburg, Riquier brûlait son pitoyable logis.

Ah, une période ô combien importante. Un saltimbanque faisait de Riquier son assistant. Notker avait disparu, c'était maintenant Daga Wulf que Riquier contemplait. Avec son crâne pointu, sa peau blafarde, ses yeux translucides évoquant l'au-delà, le vieux sorcier terrifiait ces montagnards d'Alamannie placés sous ses ordres. Arrivé là au hasard de l'errance du jongleur, Riquier était fasciné par le culte du dieu-ours qu'animait Daga Wulf. Lui se prétendait immortel et artisan de la gloire du roi Clovis. Daga Wulf possédait de grandes ambitions, c'était visible, même si Riquier ignora toujours précisément lesquelles. En revanche, il savait que le sorcier comptait faire de lui son démon personnel pour recruter toujours davantage de troupes.

Oui, ce fut ainsi, à treize ans, que Riquier découvrit les herbes magiques qui procuraient la force du dieu-ours. Bientôt, il apprit la liste des régions où elles poussaient. Et il apprit aussi qu'il n'avait pas envie d'être l'esclave meurtrier d'un vieux sorcier. Alors, il redescendit des montagnes. De nuit, encore, tant la nuit est propice à qui ne la craint pas. Il emporta avec lui les habits et armes rituels dont Daga Wulf comptait le pouvoir. Ces attributs du dieu-ours accompliraient plutôt la vengeance de Riquier.

Voilà que Notker réapparaissait à Burdigala, où il identifiait sans peine Riquier enrôlé comme mercenaire sous le nom de Roland d'Acqs. Le moine approuvait ce projet vengeur. Mais il avait vieilli et Riquier grandi. Notker ne s'imposait plus en modèle, désormais, tous deux traitaient d'égal à égal.

Et quelle était cette ombre de haute taille ? Son père, Riquier le reconnut malgré l'obscurité. Il avait sa tête posée sur ses épaules. Tout ça était donc bien un rêve, dont son père lui enjoignait de sortir. Non, Riquier se plaisait dans ses rêves. Surtout ceux de ses années de mercenariat où il assouvissait sa soif de sang en pourfendant autrui sous couvert de ses missions. Riquier était un guerrier redouté, il faisait la fierté de son père. Quelle bonne plaisanterie. Feindre de servir le fils, Louis le Pieux, en fomentant la perte du père, Charlemagne. Et puis il y avait ces moments précieux où Riquier revêtait les atours du dieu-ours pour tuer au cœur de la nuit si propice.

Pourquoi son père insistait-il ? Riquier préférait demeurer allongé, à se remémorer les agréables périodes de sa vie. Ah, celle-là était plus récente. Les sorcières vasconnes menant sabbat dans la forêt où Riquier traquait un sanglier. Enfuies, ces idiots. Sauf une, leur grande-prêtresse. Riquier n'avait pas eu besoin de la forcer. Elle s'était donnée de bon gré à celui qu'elle considérait comme un demi-dieu appelé Xan l'Ours. Peu importait les noms, un seul dieu-ours existait, et Riquier l'incarnait. Oyarza était si belle. De plus, elle détestait Charlemagne, quelle aubaine. Au fil des semaines, Riquier prit connaissance des souterrains secrets de Lapurdum. Il en parla à Notker, sans révéler ses relations avec la *sorgin*, dont il voulait garder l'exclusivité.

Depuis quelques instants, Riquier était conscient de penser et non plus de rêver. D'ailleurs, il ne distinguait plus d'images. Penser à quoi, déjà ? Ah oui, la *sorgin*. Il envisageait même de s'installer à proximité d'elle. Oyarza, désirable entre toutes... Oyarza... Agité de tressaillements, Riquier crut de

nouveau entendre les injonctions de son père et ouvrit enfin les yeux. La réalité submergea son esprit dispersé en lambeaux. Oyarza. La traîtresse à cause de qui son corps brûlait d'un feu très différent de celui des herbes du dieu-ours. Du poison. Pourtant, Riquier vivait encore. Grâce à ses propres décoctions ? Naguère, le vieux Daga Wulf incluait des remèdes préventifs aux préparations occultes qu'il révélait à Riquier. Ces précautions le sauvaient-elles aujourd'hui ? Ou bénéficiait-il juste d'un sursis ?

Riquier était couché dans un tunnel. D'un rapide coup d'œil, il contrôla son environnement. Derrière lui, une rosace. De quelle cave arrivait-il ? Et combien de temps était-il resté évanoui ? Il se releva lentement. Des coups sourds meurtrissaient son crâne, son cœur s'emballait, ses veines charriaient un fleuve de flammes. Mais il ressentait toujours en lui la puissance du dieu-ours. Riquier ignorait s'il mourrait ou non de son empoisonnement. Une seule chose lui était certaine : il allait démembrer Oyarza, le duc de Spolète et Charlemagne.



Dès que le pan de mur commença à s'écarter, Winigis détailla les brigands assis au milieu d'épais branchages et entourés de hauts fourrés figurant une forêt. Huit hommes, plus un autre debout, en retrait, appuyé contre un mur, probablement l'ancien comte évoqué par Riquier. Et, tout près, Notker de Rhemus, qui parlait à Charlemagne, lequel se présentait de dos. Les conspirateurs regardaient vers le passage. Pas surpris, car ils s'attendaient à voir Riquier. Plein de branches et beaucoup de statues en bois des Mamurrak, ces génies de courte taille. Exactement ce qu'escomptait Winigis.

D'un geste ample, le duc projeta sa torche, qui rebondit sur une des statues et retomba au centre de la salle. Des buissons s'enflammèrent aussitôt. Paniqués, les brigands se relevaient et reculaient précipitamment. Grosse erreur. L'escalier, seule issue proche, était à quelques mètres devant eux, taillé dans la paroi de droite. En une poignée de secondes, l'incendie porté par le bois sec se propagea. Un mur de flammes s'éleva, produisant

une fumée noire. Le piège se refermait sur les brigands bloqués au fond de la salle.

Winigis bondit sans s'inquiéter du feu. À son niveau, le sol comportait peu de bois. Notker venait de dégainer un poignard, il se précipitait, semblait davantage épouvanté que déterminé. Winigis l'esquiva facilement et lui asséna un coup de coude à l'arrière du crâne. Assommé net, Notker s'effondra face contre terre. Au moins un qui survivrait pour avouer, songea Winigis en tranchant les liens qui entravaient Charlemagne. À l'arrière, d'affreux cris retentissaient ; les branchages avaient embrasé les vêtements des brigands.

Des cris différents, soudain. Colériques. Quatre hommes traversèrent le brasier. Ils frappaient leurs habits du plat des mains, étouffaient les flammes qui s'accrochaient à eux. Quatre sur neuf échappés du piège. Emporté par une rage inhumaine, Winigis coupa la route du premier et lui ouvrit la tête de son épée maniée comme une hache. Avant qu'il ne s'écroule, le duc arracha son arme au cadavre et l'envoya vers Charlemagne. Sur un ordre de leur chef, les deux autres survivants tentaient de prendre Winigis en tenailles. Lui devait en finir avant l'inévitable arrivée de Roland d'Acqs. L'un des brigands voulut frapper au flanc, sa feinte maladroite échoua, la riposte lui perfora l'estomac. Plus qu'un à abattre, puis secourir l'empereur, puis retrouver le monstre, puis oublier la folie, la mort et le sang avec Oyarza. Winigis répondit au défi de son ultime adversaire par un hurlement de fauve.

Les yeux brillants de haine, Pourpre-Gorge jaugea avec dédain la garde de Charlemagne qui venait de ramasser l'épée.

— Toi et moi sommes vieillissants, mais toi seul as perdu l'habitude du combat ! gueula le chef brigand en se ruant. Je te ferai un collier de tes tripes !

Charlemagne se tut pour économiser son souffle. Il sourit en parant avec aisance le premier coup. Perdu l'habitude ? Que non. Dans le cœur d'un conquérant-né, le combat représenterait toujours un acte aussi naturel que celui de respirer. En outre, Charlemagne n'avait jamais cessé de s'entraîner avec Baudoin. D'un revers, l'empereur manqua de fendre le poitrail de son ennemi. Pas de triomphe. Pourpre-Gorge était un habile bretteur. Il faillit également toucher sa cible d'un coup d'estoc. Évité de justesse, cette fois. Le renégat enchaînait les attaques. Charlemagne réagit en donnant sa pleine

mesure. Pour éviter le débordement, il fallait contrer et reprendre l'initiative. Là, une ouverture. De sa passe enroulée qu'admirait même Baudoin, l'empereur écarta le bras armé de Pourpre-Gorge, qu'il décapita dans la seconde suivante.

Le dernier brigand avait trébuché et se relevait en hâte. Winigis ne lui accorda pas de répit. Son coup droit le foudroya en plein cœur. Le duc se retourna aussitôt et éprouva un vif soulagement. Charlemagne avait survécu. Au fond de la cave, les cris de douleur avaient cessé faute de vivants pour les pousser. Mais les nuages noirs se répandaient, irritaient la gorge, les yeux. Et une horrible odeur saturait les narines. Celle de la chair humaine cramée.

— Tu aurais dû épargner ce comte félon, estima Winigis en marchant vite vers Charlemagne. Il connaissait sans doute beaucoup de choses.

— Il était trop difficile à maîtriser. Le moine suffira à nous renseigner. Par le Seigneur, Winigis, je te dois la vie ! Tu m'expliqueras plus tard comment tu m'as trouvé ici, fuyons d'abord cet enfer !

— Non. Manque le sorcier qui se grime en ours. Il ne s'agit pas de Lothaire ; lui servait juste d'appât. Le coupable est un mercenaire surnommé Roland d'Acqs. Je t'expliquerai. Remonte par l'escalier, tu parviendras aux ruines d'un temple.

— Je le sais, c'est par là que les conspirateurs m'ont traîné, indiqua Charlemagne en toussant sous l'effet de la fumée.

— D'accord. De là-haut, tu marcheras jusqu'à Lapurdum. Tu vois l'ouverture par laquelle je suis arrivé ? Elle donne sur un tunnel qui conduit à une autre salle. Et après, il y en a encore d'autres. Le sorcier est en train de passer par certaines, il converge vers nous. Va-t'en, je te rattrape dès que possible.

— On n'affronte pas un sorcier sans appeler des renforts. Pars avec moi, nous reviendrons accompagnés d'une troupe.

— Ce tueur pourrait s'enfuir entre-temps. Il nous le faut, c'est un des principaux chefs, contesta le duc qui se dirigeait déjà vers le passage secret. Sois tranquille, je sais de quelle façon le neutraliser !

L'incendie déclinait faute de bois à brûler. En revanche, les volutes de fumée s'épaississaient et l'empereur suffoquait. Alors que le pan de mur se refermait sur Winigis, Charlemagne empoigna Notker et proféra un juron en découvrant la lame fichée dans le ventre du moine. Il s'était empalé sur son

propre poignard. Évanoui. Peut-être moribond. Charlemagne le chargea en travers de ses épaules et se dirigea vers l'escalier.



Oyarza et Winigis se sourirent. La *sorgin* se tenait au bout opposé du tunnel, éclairée par sa torche prodiguant une lumière bienvenue pour Winigis qui n'avait plus la sienne. Oyarza l'attendait depuis tout à l'heure, elle n'avait pas voulu repartir sans lui. Et le regard tendre qu'elle lui offrait était le plus beau des cadeaux. Pourtant, sa présence inattendue la mettait en danger et Winigis accéléra. Rassurée sur le sort de son amant, la *sorgin* s'était détournée et ouvrait le passage situé juste derrière elle. Oyarza entra dans la cave. Elle pivotait de nouveau vers Winigis quand elle fut happée par une main griffue et bascula en arrière. Un énorme rugissement éclata et Winigis courut jusqu'à la cave, prêt à libérer cette rage contenue lorsqu'il parlait à Charlemagne. Le monstre était là et il venait de saisir Oyarza.

— Tu me l'as volée ! vociféra Riquier en jetant sa torche au sol. Mais tu ne jouiras tout de même plus d'elle ! Regarde comment je la tue !

Winigis s'élança en hurlant. Agrippée au cou par une poigne d'acier, Oyarza ployait les genoux. Elle parvint à relever sa propre torche avant que les redoutables griffes ne la frappent. Brûlé à la face, Riquier lâcha sa prise. Son bras se détendit par réflexe. violemment projetée en arrière, Oyarza alla s'écraser contre un mur.

— C'est moi qui te tuerai ! beugla le duc en sautant sur son ennemi.

Le cœur battant follement, les tempes bourdonnantes, le corps aussi chaud que ce qu'il imaginait être l'enfer, Winigis opposa sa lame aux griffes qui filaient à grande vitesse. Riquier voulut réitérer son assaut, Winigis le précéda. Son coup de pied au ventre ébranla le mercenaire ; celui-ci recula sous le choc, réussit de justesse à dévier l'épée loin de sa gorge.

— Sale chien, tu utilises ma magie ! gronda Riquier, reconnaissant ces mouvements saccadés qui étaient en principe son seul apanage.

— Tu croyais être le seul à ramasser ce qui traîne par terre ? Je vais te tuer ! Et je rirai de ta mort avec Oyarza !

Winigis redoubla ses attaques et Riquier dut encore céder du terrain. Avant de quitter avec Oyarza la cave où il était prisonnier, le duc avait récupéré la boule d'herbes mastiquée puis crachée par Riquier. Malgré sa répugnance, Winigis la gardait depuis lors collée à son palais. Les pouvoirs magiques ne s'étaient pas déployés immédiatement, mais ils opéraient maintenant à pleine puissance. Winigis se sentait pareil aux guerriers jadis évoqués par un voyageur de passage à Spolète. Ces hommes habitant des terres glacées entraient en transe avant le combat, ils devenaient plus forts et plus rapides. Oui oui oui, toujours plus fort, toujours plus rapide, tellement que l'intérieur du corps s'embrasait et continuerait sans doute jusqu'à se consumer dans la lumière divine. Et personne ne surclasserait Winigis.

Riquier déplaça trop tard un bras pour détourner l'épée qui lui entailla le flanc. Il tenta de réagir en cognant du genou, du coude, des griffes. Chaque fois, Winigis le bloqua. Et lui ne rata pas son coup de tête, qui brisa plusieurs dents. Si les torches tombées sur les dalles s'éteignaient peu à peu, une basse lueur persistait. Winigis remarqua que la lutte avait emmené les duellistes au centre de la cave, là où trônait l'immense statue du Tartaro. Riquier se jeta en avant dans l'intention d'éventrer, Winigis brisa son élan d'une frappe des deux poings sur les clavicules. Presque simultanément, le duc saisit son ennemi à la gorge et le souleva de terre.

— C'est déloyal, croassa Riquier. Le poison me ralentit...

— Tu oses parler de déloyauté, toi qui massacres grâce à la sorcellerie ? hurla Winigis en ignorant les griffes qui labouraient son bras.

Pendant un court intermède au goût d'éternité triomphale, Winigis maintint sa proie suspendue. Juste derrière, le Tartaro lui parut trembler. Il percevait un grondement. Ses tempes bourdonnantes ? Ou plutôt les divinités païennes courroucées ? Dans la clairière, l'Akelarre se prolongeait sans doute. Un son plus aigu se substitua au grondement et Winigis comprit que son âme exprimait une incontrôlable envie de destruction. Il n'essaya pas de se refréner et son épée transperça de part en part Riquier. Frappé d'incrédulité par son propre geste, Winigis lâcha la poignée de l'arme. Son plan originel consistait à capturer le monstre afin qu'il dénonce l'ensemble de ses complices. La magie maléfique en avait décidé autrement. Les mains crispées sur la lame, les pieds à vingt centimètres du sol, Riquier était cloué

au Tartaro. Le rugissement de l'ours-démon retentit une dernière fois. Mais pour n'exprimer qu'une intense douleur.

Winigis perçut que sa rage décroissait avec la victoire acquise. Il cracha la boule d'herbes et se retourna, espérant croiser le regard complice d'Oyarza. La *sorgin* ne s'était pas relevée depuis qu'elle avait percuté ce mur. Craignant le pire, Winigis se précipita. Avec de la chance, Oyarza était juste assommée. Winigis sut que la chance les abandonnait définitivement lorsqu'il sentit du sang sur ses doigts qui soutenaient la tête d'Oyarza.

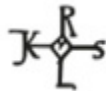
— Ne pleure pas et ne crains rien, souffla la jeune femme. Je suis grande-prêtresse, mes disciples m'entendent dans l'Akelarre. Et nos dieux aussi, même s'ils quittent leur domaine profané. Par leur grâce, je recouvrerai ma vitalité...

— Tais-toi, garde tes forces. Je t'aime, je t'aime, sanglota Winigis en l'embrassant.

Il tressaillit quand le corps gracile se relâcha entre ses bras. La poitrine d'Oyarza ne se soulevait plus. Winigis venait de sauver l'empire en condamnant son grand amour. S'il avait écouté la *sorgin*, tous deux se seraient trouvés en cet instant à l'abri, dans la grange où se serraient des Vascons captifs en leur propre cité.

Winigis dirigea ses yeux embués de larmes vers Riquier. Lui ne tentait plus de se décrocher de la statue, il bredouillait des mots incompréhensibles en regardant à gauche et à droite, comme s'il cherchait quelqu'un. Puis sa tête tomba sur sa poitrine. C'était fini. Il n'y avait plus ici que la mort. Et bientôt le silence, puisque les tempes de Winigis bourdonnaient moins.

Secoué de sanglots convulsifs, le duc de Spolète s'allongea contre Oyarza. Il ne sentait plus son cœur s'emballer, sans doute parce qu'il avait usé peu longtemps de cette magie maléfique. Un insoutenable épuisement le terrassa. Il ferma les yeux et espéra s'endormir pour ne plus se réveiller.



Notker geignit et braqua un regard affolé sur Charlemagne qui, accroupi face à lui, le scrutait d'un air sévère.

— À la bonne heure ! grommela l'empereur. Dieu a exaucé mes prières, tu reprends conscience.

— Oh, j'ai si mal... Que m'est-il arrivé ? balbutia Notker en se constatant allongé à plat dos au milieu des gravats du temple.

— Tu le vois, ton propre poignard t'a empalé lorsque tu as chuté.

— Pour... Pourquoi suis-je tombé ?

— Parce que le duc de Spolète t'a frappé. Quand on n'est pas un guerrier, on ne se bat pas. Allons, parle. Dieu et ton empereur te contemplent.

— Mon Dieu, j'ai mal. J'ai mal, j'ai mal...

— Le duc et moi avons éliminé les brigands, ils ne pourront t'aider. Parle avant que de trépasser. Si tu meurs en état de péché, c'est l'enfer qui t'attend. Et nul ne célébrera de messe pour mon neveu, puisqu'il a péri voici longtemps.

— Peut-être me sauvera-t-on encore, souffla Notker en tendant un bras vers Charlemagne. Je renonce à mon titre, à mes terres, je ne te réclamerai rien, je le jure ! Aide-moi, je t'en supplie...

— Ta blessure est trop vilaine et profonde, aucun apothicaire ne la soignera, affirma l'empereur en attrapant la main tremblotante. Dieu te jugera sans tarder ; alors, parle. Mes autres fils complotent-ils aussi contre moi ?

— Louis le Pieux ignore nos projets, pleurnicha Notker. Nous l'aurions informé de notre choix après ton exécution...

— Et l'évêque Leidrat ?

— Il ne sait rien non plus, il me croit en train d'organiser le concile. Je me suis servi de son nom pour faciliter ma tâche... Par pitié, va quérir un apothicaire. Il agira de son mieux... Mon Dieu, il fait si sombre, soudain. Est-ce la nuit ou mes yeux ?

— Lapurdum est à environ deux heures de marche, objecta l'empereur. Beaucoup trop loin.

— À gauche du temple, près d'un bosquet, il y a le chariot et les chevaux. Prends-en un...

— Inutile. Tu es déjà comme mort. Pense à tes péchés et à l'enfer. Dieu te juge dès à présent. Sauve ton âme en m'indiquant le nom de tous tes complices.

La voix et la respiration de Notker s'amenuisaient. Charlemagne s'approcha et colla son oreille à la bouche du moine, qui expira après d'ultimes chuchotis. L'après-midi touchait à sa fin. L'empereur se releva et fit un signe de croix, par principe et non par compassion. Puis il sortit des ruines et s'engagea sur un chemin qui le mènerait jusqu'à Lapurdum. Notker de Rhemus emportait dans la tombe des connaissances interdites dont Pourpre-Gorge et ses brigands ne profiteraient pas davantage.

Aucune suspicion de fratricide ne jetterait le discrédit sur la légitimité d'un empire que Charlemagne avait si patiemment élevé. À moins que le sorcier pourchassé par Winigis de Spolète ne soit informé. Mais, au contraire d'une conscience, on pouvait faire taire n'importe quel homme.

PAR LA GRÂCE DES DIEUX

L'après-midi s'achevait et une pluie diluvienne tombait sur Pictavis*. Aymar jugea préférable de faire halte dès à présent. Depuis la tentative d'empoisonnement du cloître de Leodium, l'érudit abbé et ses guerriers d'escorte évitaient les monastères.

Une demi-heure plus tard, le petit groupe s'installait dans une auberge réputée pour toujours proposer des chambres. Un costaud aviné occupait la table voisine. Il hélait avec insistance le tenancier, qui finit par arriver. Aymar remarqua alors quatre filles occupées à aguicher des clients. Des putains, comprit l'abbé. La raison de ces chambres assurément disponibles...

— Je veux Arbil sans plus lambiner ! exigea l'aviné. C'est mon envie d'elle qui m'a fait affronter la pluie !

Aymar se raidit. Un prénom rare par ici. Identique à celui de la servante disparue au lendemain de son viol. Hasard ou non ? Les *missi dominici* avaient recueilli une description, sommaire mais en l'occurrence suffisante. Arbil était très brune, comme l'une des filles. Et les trois autres montraient une blondeur nordique.

— Je paie le triple de ce que coûte d'habitude Arbil ! improvisa Aymar en suivant son intuition.

— Choisis une des blondes, le moine ! protesta l'aviné. J'ai parlé le premier ! Arbil me revient !

— C'est toi qui vas choisir une des blondes si tu entends terminer cette journée vivant ! répliqua un des guerriers d'escorte en se levant.

Ses compagnons l'imitèrent et posèrent la main sur la garde de leur épée. Malgré l'énervement dû à son excès de vin, le costaud se tut. Une putain, même belle, ne valait pas un trou dans la panse.

— Bon, conclut le tenancier, puisque la querelle est vidée, Arbil est à toi, homme de Dieu.

Souriant à l'idée de bénéfices imprévus, il fit signe à la Vasconne de se diriger vers l'escalier. Aymar s'empressa de la rejoindre et la suivit jusqu'à une chambre.

— Tu n'oublieras pas notre rencontre, promit la jeune femme, avec au fond des yeux une tristesse qui démentait son enthousiasme factice.

— J'en suis certain, car moi et mes compagnons t'avons beaucoup recherchée.

— Que... Que veux-tu dire ? balbutia Arbil en abandonnant son masque de fille publique.

— Je suis un des *missi dominici* envoyés par l'empereur à Lapurdum. Pourquoi as-tu fui après ton calvaire ? Parle et je t'aiderai.

Jambes soudain coupées, Arbil s'assit sur un tabouret et fixa le plancher. Sa moue butée indiquait sans équivoque qu'elle ne se confierait pas aisément.

— Soit. Je m'en vais affirmer à l'aubergiste que tu es complice d'un sorcier et donc sorcière toi aussi, mentit Aymar. Il te dénoncera pour éviter les ennuis, je pense.

— Attends ! craqua Arbil, alors que l'abbé ouvrait la porte. Celui qui m'a forcée habite au fortin, ce n'est pas le véritable Xan l'Ours. J'ai préféré disparaître par peur qu'il ne me persécute.

— Son nom ?

— Roland d'Acqs. Il était masqué mais j'ai reconnu la cicatrice en croissant de lune sur une de ses clavicules. Je l'avais déjà vue, en lui portant de l'eau pendant qu'il trempait dans son baquet.

— Comment es-tu arrivée jusqu'ici ? Pas seule, j'imagine.

— Quand le seigneur m'a chassée, je suis directement allée chez les serfs qui travaillent au bas du fortin. L'un d'eux me faisait les yeux doux, je pensais pouvoir compter sur lui. Évitant de détailler mon malheur, je lui ai demandé de m'emmener à Burdigala. J'y connais une servante, elle m'aurait placée.

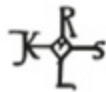
— Tu te trompais en comptant sur ce serf ?

— Oh, que oui. Il m'assurait avoir une idée plus avantageuse pour moi. Lors d'un arrêt à Acqs, il me vendit à un homme, lequel me contraignit à venir ici. Je... Je déteste cette vie...

Arbil baissa la tête sans parvenir à dissimuler ses larmes. Aymar s'en émut et vint lui tapoter l'épaule avant de quitter la chambre.

— Dès que Roland d'Acqs sera arrêté, j'interviendrai et te libérerai. Tu rentreras chez toi en prétendant que tu étais réellement servante à Burdigala. Que Dieu te garde d'ici là...

Pensif et inquiet, l'érudit abbé redescendit l'escalier. Dans neuf jours, il arriverait à Lapurdum. Mais, avant cela, il enverrait un pigeon voyageur du palais de Burdigala. En espérant très fort que le mercenaire criminel n'aurait pas de nouveau frappé.



Winigis fut arraché au sommeil par des éclats de voix. Il se redressa vivement et découvrit qu'Oyarza ne gisait plus à ses côtés. Pourtant, une petite trace de sang sur les dalles en témoignait : Winigis n'avait pas fait un rêve causé par les herbes magiques. Maialen et d'autres disciples étaient-elles venues pour emmener et honorer ailleurs la dépouille de leur grande-prêtresse ? Ou Oyarza vivait-elle toujours ? « Moi aussi, je t'aime, même si rien ne saurait advenir de nous », disait la *sorgin* peu avant que Winigis ne délivre Charlemagne. Se pouvait-il qu'elle se fût éclipsée après un réveil miraculeux, afin d'éviter les déchirements d'une passion décrétée impossible ?

Pendant que le mur s'ouvrait sur des guerriers équipés de torches, Winigis voulut croire en cette seconde possibilité. La perspective du trépas de son grand amour lui était insupportable.

— Grâce à Dieu, tu es sauf ! clama Charlemagne, apparu à la suite des Francs.

— Oui, et le sorcier a cessé de nuire, indiqua Winigis en se relevant avec un terrible mal de crâne. Je regrette de ne l'avoir pas pris vivant...

— Pas d'importance, dit l'empereur qui s'approchait du cadavre cloué à la statue de cyclope. Notker de Rhemus m'a tout avoué.

— Vraiment ?

— Oui. Tu n'as pu t'en apercevoir, mais il s'est empalé sur son poignard quand tu l'as frappé. La peur de mourir en état de péché lui a délié

la langue. Par magnanimité, j'accorderai une sépulture chrétienne à cet ancien serviteur de Dieu, quelles qu'aient été ses fautes.

Charlemagne se détourna des restes pantelants du mercenaire. Au fond de lui, l'empereur se satisfaisait de cet épilogue. Le dernier responsable du piège de Lapurdum se tairait. Un peu plus loin, les guerriers observaient avec effroi cet endroit, cette statue et ce mort vêtu comme un démon. Tout ici leur évoquait le diable, à qui seul convenaient les souterrains et l'obscurité.

— Juste avant de vous enlever, toi et Lothaire, Roland d'Acqs a assassiné par trahison le comte Romulf d'Arvernais, expliqua Charlemagne en revenant vers Winigis. Le roi d'Aquitaine déplorera la perte d'un de ses plus vaillants vassaux...

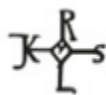
— Ce sorcier était d'une rare malice, commenta sobrement le duc, qui ne ressentait guère de compassion pour l'impitoyable Romulf. Je te relaterai en détail la vie de Roland d'Acqs, mais plus tard, si tu en es d'accord. J'aimerais m'allonger sur une couche confortable. J'ai l'impression qu'on me cogne la tête avec une massue.

— Bien sûr. Ton cheval t'attend devant le temple romain. Tu penses réussir à le guider ? Tes plaies au bras m'ont l'air vilaines...

— Ça ira. Et je verrai l'apothicaire dès ce soir. Fait-il encore jour ?

— Non. Allons, pressons-nous, tu dois te reposer. Nous prendrons seulement quelques minutes en haut, je tiens à brûler la charogne de ce malfaisant par précaution. Dieu tout-puissant, quelle juste fureur t'habitait pour l'accrocher si haut à son idole, ajouta Charlemagne en toisant Riquier.

Winigis grogna un vague assentiment et se garda d'expliquer qu'il avait vaincu grâce à des herbes démoniaques. Quiconque pratiquait la sorcellerie risquait fort d'écourter son existence... même s'il venait de sauver l'empire. Le duc ralentit sciemment son allure et sortit le dernier de la cave, qu'il engloba d'un coup d'œil. Si Oyarza vivait toujours, elle ne reviendrait pas dans ces sanctuaires souillés par ses ennemis jurés.



Winigis avait espéré qu'une nuit de sommeil lui restituerait sa bonne santé. Il dormit en effet, plus tôt et plus longtemps que depuis son enfance. Le duc déchantait au matin, constatant que son mal de crâne persistait, augmenté d'une énorme fatigue. On n'usait pas impunément de magie maléfique. Il quitta cependant sa couche, mû par sa volonté d'apprendre la vérité à propos d'Oyarza.

Après une entrevue avec Charlemagne qui mit au clair tous les éléments concernant Riquier, Winigis consulta de nouveau l'apothicaire. Ce dernier appliqua des onguents sur les blessures cruelles causées par les griffes d'ours. Le vieux Mérobald conseillait en outre beaucoup de calme et de repos. Mais Winigis voulait savoir. En dépit de sa fatigue, il chevaucha le long de l'enceinte romaine. Il espérait repérer Oyarza, entre des arbres, derrière des buissons, en bord de Nive, n'importe où. Le duc s'attarda dans le secteur où ils avaient pour la première fois parlé ensemble, près de la cabane brûlée par les sbires de Romulf.

Winigis arpenta ensuite les rues de Lapurdum, écouta les conversations, alla dans les granges où s'entassaient les Vascons, regarda autour de lui. Il ne découvrit pas davantage trace d'Oyarza. Néanmoins, il apprit que sept Vasconnes étaient inexplicablement absentes, dont Maialen, servante au fortin et, surtout, porteuse d'Oyarza. Les disciples de la grande-prêtresse redoutaient la répression de l'empereur.

Elles avaient disparu et on ne les reverrait plus, comme les frères de la *sorgin*, songea Winigis qui voyait la confirmation d'une connivence entre une Oyarza bien vivante et ces filles. Toutes iraient se réfugier ailleurs. Ses divinités païennes avaient-elles protégé la *sorgin* ? Si aucune ne pouvait rivaliser avec le seul vrai Dieu, elles n'en possédaient pas moins des pouvoirs surhumains. « Par leur grâce, je recouvrerai ma vitalité », affirmait Oyarza. Winigis s'efforçait de le croire, en dépit du fait qu'elle ne respirait plus après ses ultimes paroles.

Dès l'aube, Charlemagne avait ordonné qu'on détruise et obture l'ouverture secrète du temple de la Forêt Profonde, ainsi que celle du temple de Mars, révélée à contrecœur par Winigis. Impossible, sans ça, d'expliquer son arrivée par une direction souterraine opposée pour secourir Charlemagne. Winigis assista donc, gorge serrée, au saccage du renforcement où il se coulait peu auparavant, plein de bonheur à l'imminence des retrouvailles avec Oyarza.

L'affaire aurait pu en rester là mais, au soir de ce même jour, un témoin imprévu se fit connaître : le forgeron éborgné par Modoin. Ne craignant plus celui que les Vascons croyaient jusque-là être Xan l'Ours, le forgeron décida de se venger du chef Antton, qui les avait désavoués, lui et son frère. Il remit à Charlemagne un plan de l'accès au camp des rebelles. Il indiqua en outre l'existence des onze passages secrets situés dans des maisons ou des granges. Accusés d'avoir protégé des ennemis de l'empire ou de favoriser un culte païen, Antton et les propriétaires des bâtiments concernés furent décapités sur la grand-place. Winigis s'abstint de venir aux exécutions. Lui jugeait le manchot plutôt sympathique et ne voulait pas donner l'impression aux amis d'Oyarza d'approuver un châtement hélas inévitable.

Une semaine passa. Leur destin avait rattrapé les rebelles survivants, piégés et massacrés par les troupes franques au fond des marais. En récompense de sa trahison, le forgeron fut nommé seigneur de Lapurdum. Il régnerait désormais sur le fortin. Charlemagne estimait que, au vu des événements récents, mieux valait transférer ce titre à un Vascon, rejeté par les siens, de surcroît. Les exclus aigris campaient souvent des maîtres efficaces pour mater leurs anciens frères.

Devant les réactions étonnées de son entourage, Winigis désignait une mauvaise fièvre fictive comme responsable de son abattement. En réalité, il sentait que les effets nocifs des herbes s'étaient dissipés depuis longtemps. Seule la disparition d'Oyarza prolongeait cet état d'épuisement de l'esprit et non du corps. Chevauchant aux environs de Lapurdum, le duc cherchait de jour en jour son grand amour. Et, de jour en jour, Oyarza demeurait invisible. Abandonnant finalement ses courses solitaires, il se cramponna à son idée. La *sorgin* se cachait. Mais Winigis n'espérait plus l'apercevoir. À moins qu'elle, un jour, se manifeste. « Moi aussi, je t'aime, même si rien ne saurait advenir de nous. » Non, Oyarza ne se manifesterait pas.

Au matin du 4 août, Aymar arriva au fortin. Tenaillé par l'inquiétude, l'abbé n'avait pas attendu une réponse à son message envoyé de Burdigala. Il éprouva un immense soulagement lorsque Winigis lui raconta la fin de Riquier, et une grande tristesse en apprenant l'horrible mort de Modoin. Puis l'abbé fit à Charlemagne un rapport détaillé de son enquête lointaine. L'empereur écouta sans trop d'attention car, Winigis le percevait bien, il semblait certain que les conspirateurs ne le menaceraient plus. Les aveux de

Notker, évidemment. Charlemagne ne les avait partagés avec personne et cela convenait au duc de Spolète, las de cette dramatique histoire.

Durant le rapport complémentaire d'Aymar, Winigis souffrit à l'évocation de la servante Arbil. Si, au lieu de s'enfuir, elle s'était confiée aux *missi dominici*, ceux-ci auraient neutralisé Roland d'Acqs avant qu'il n'aille au bout de son plan. Mais aucun « si » ne rendrait Oyarza à Winigis. Arbil n'en restait pas moins une victime, et le duc approuva sans réserves le projet de la racheter à son proxénète afin qu'elle se réinstalle à Lapurdum.

Les troupes occupantes avaient presque achevé leur œuvre d'obstruction et de démolition. Elles repartiraient bientôt. Charlemagne n'attendit pas leur départ. La sorcière déclarée comme étant retournée chez le diable depuis le trépas de son amant démoniaque, les conspirateurs tous enterrés, l'empereur n'avait plus besoin de s'attarder. Il quitta Lapurdum le jeudi suivant, accompagné de vingt guerriers empruntés à un vassal du défunt comte Romulf.

Les *missi dominici* rescapés s'en allèrent peu après Charlemagne. Winigis laissa les trois guerriers d'escorte à Aymar pour cheminer seul et selon un itinéraire différent. Le duc de Spolète rallierait son fief en silence et sans hâte. La nuit tombait sur son cœur et son âme.

Épilogue 1

12 novembre 806

— Bonjour, mon fils ! Tous tes complices ont péri, annonça Charlemagne d'un ton calme.

Pépin le Bossu se pétrifia sur son tabouret, tandis que l'empereur entra dans l'austère cellule.

— L'abbé Aymar de Mettiss m'a raconté votre discussion. Comment as-tu pu faire preuve d'autant de duplicité ?

— Sans doute parce que ton sang coule dans mes veines, répliqua le moine revenu de sa surprise. C'est Notker qui t'a parlé de moi ?

— Oui. Juste avant de mourir, par peur du jugement de Dieu. En outre, il m'a fourni le nom des treize évêques membres de votre conspiration. Après mon acte de clémence de l'an 785, je t'imaginais sincèrement repent.

— Je... Je pensais t'avoir pardonné. Quand Notker vint une première fois me visiter, je refusai sa proposition d'alliance secrète.

— Une bonne décision. Dommage que ta sagesse n'ait pas perduré. Qu'est-ce qui te poussa à recommencer ?

— Ton projet si injuste de testament. Tu persistes à dénier ses droits au premier-né de tes enfants. Notker, Riquier et moi étions trois fils privés de père, mais seul le mien vit encore et se moque de mon existence.

— Ne te lève pas ! Reste assis, comme un coupable sur lequel pèse la justice divine. C'est toi qui as imaginé votre plan ?

— Dans le détail, oui. Et Notker n'aurait rien pu organiser sans les relais monacaux que j'ai bâtis. Il fut aisé de me rallier ces religieux. Beaucoup de gens te détestent, le sais-tu ?

— Il y en a treize de moins. Les évêques comploteurs ont brûlé vifs dans le bâtiment où se déroulait leur concile. Baudoin, mon maître d'armes que tu connus jadis, ne parle ni n'entend, mais il comprend ce qu'on lui

dessine. Des barres de fer placées en travers des portes ont piégé les félons au milieu de l'incendie.

— C'est monstrueux. De nombreux innocents siégeaient à cette assemblée. Leur mort retombe sur toi !

— Non, Pépin. Sur toi, qui ne m'as laissé aucun autre choix. Ces barres indiquaient de manière explicite qu'on enferma volontairement les évêques. Je gage que tes comparses moines comprendront mon message et se tiendront désormais tranquilles.

Charlemagne s'avança en serrant la poignée de son épée et Pépin fut pris de tremblements.

— Sur mon ordre, Baudoin a aussi défenestré le duc de Kleve, seul noble assez stupide pour vous suivre. Quant à toi, je pourrais te tuer ici et Dieu m'approuverait. Pourtant, tu es mon premier fils, ainsi que tu le rappelais. Je comprends ton aigreur, bien que je ne puisse la soigner. Mon héritage doit revenir à mes fils légitimes.

— Peu importe son rang ou son titre, un fils est un fils et il a besoin de son géniteur. Non, ton cœur de pierre ne me comprend pas.

— Par deux fois, tu as essayé de me perdre. Qu'il n'y en ait pas une troisième. Officiellement, le massacre de ma garde d'élite incombe à des brigands de grands chemins. Cette conspiration n'a jamais eu lieu. Je te souhaite de trouver la paix de l'âme. Adieu, Pépin.

— Tu m'as volé jusqu'à mon nom pour le donner au roi d'Italie ! N'attends pas ma gratitude parce que tu m'épargnes ! Je te conchie, mon père !

Charlemagne quitta la cellule sans se retourner. Et Pépin le Bossu pleura seulement une fois la porte fermée.

Épilogue 2

25 septembre 811

Le temps avait rempli sa fonction de baume. Une douce mélancolie s'était substituée à la douleur crucifiante, et Winigis évoquait maintenant Oyarza sans chagrin. Il n'avait pas pris femme et continuait de servir l'empire. Mais, deux fois par an, il se rendait en Vasconie et s'était lié d'amitié, dès le printemps 807, avec Eudoxo, le père du garçon naguère sauvé d'un sanglier.

À Lapurdum, la vie redevenue normale s'écoulait au gré des décisions finalement assez équilibrées du nouveau seigneur. Lorsqu'il discutait avec le duc, Eudoxo ne lui tenait jamais rigueur des morts et des destructions causées par la répression franque. Comme tout habitant de la cité, il savait que Winigis avait pourfendu le faux Xan l'Ours. Grâce à des Laminak descendus à l'époque de leurs grottes montagneuses pour renseigner les Vascons, prétendait Eudoxo. Le duc de Spolète, lui, estimait que l'information était plutôt venue soit de bavardages des Francs ayant vu le cadavre de Riquier, soit du témoignage direct des disciples d'Oyarza.

Winigis réfléchissait encore parfois à son réveil dans le temple du Tartaro. Les disciples d'Oyarza avaient-elles emmené son corps, ou la *sorgin* était-elle repartie vivante avec elles ? Dans le secret de son cœur, Winigis se persuadait d'une issue heureuse. Les filles enfuies en 806 n'avaient pas réintégré leur cité désormais privée de sanctuaires souterrains. Elles entretenaient leur culte païen ailleurs dans la sauvage Vasconie.

En ce début d'automne, Winigis chevauchait avec un cœur joyeux. Le mois précédent, Eudoxo lui racontait qu'un berger avait vu un sabbat de *sorgin*, au sommet d'une montagne. L'ancienne servante Maialen y participait, selon lui. Bien que ce berger n'ait identifié personne d'autre, Winigis ne doutait pas du fait qu'Oyarza menait la cérémonie. Il ne reprendrait cependant pas ses vaines recherches dans un territoire si vaste et si secret. Croire que son envoûtante *sorgin* vivait lui suffisait.

Ce fut avec un large sourire que Winigis arrêta son cheval devant la demeure de l'abbé Aymar, où attendaient déjà quatre guerriers d'escorte. Un Charlemagne vieillissant requérait une fois de plus les services de ses *missi dominici*.

— J'ai plaisir à te revoir, duc Winigis ! lança Aymar en sortant de sa maison. Toujours ponctuel.

— Je suis moi aussi content. Nous n'avons guère changé, à part quelques cheveux grisonnants. Quelles nouvelles ?

— Une fort triste. Pépin le Bossu a péri récemment de la peste. Malgré nos vœux réciproques de retrouvailles, je ne le revis pas. Il était malade les trois fois où je passai à Prüm. Un homme instruit et sympathique, quel dommage.

— Dieu l'a voulu ainsi. Toutefois, après la mort de Pépin d'Italie l'an dernier, voilà un deuxième fils que perd Charlemagne. Lui qui s'attache tant à ses enfants accusera le coup...

L'érudit abbé acquiesça avant de monter en selle. Puis le petit convoi s'ébranla et prit la route qui le mènerait jusqu'en Austrasie. Aymar continua de parler, mais l'esprit de Winigis s'éloigna peu à peu de la conversation. Le soleil brillait comme une promesse de félicité. Et le duc de Spolète pensait à son grand amour.

Même absente, Oyarza ne le quittait pas.

Principaux personnages réels cités

Winigis de Spolète : il repoussa en 789 une invasion de troupes byzantines aux côtés d'Hildebrand de Spolète et Grimoald III de Bénévent. Hildebrand périt pendant cette campagne et Charlemagne nomma Winigis comme successeur à la tête du duché de Spolète. Dans le cadre de ses activités de *missus dominicus*, Winigis secourut le pape Léon III en 799. Il fut capturé par Grimoald de Bénévent en 802 et recouvra sa liberté un an plus tard. En 815, il rétablit l'ordre à Rome où avait éclaté une révolte populaire. En 822, il renonça à ses fonctions et se retira dans un monastère pour y décéder au cours de cette même année.

Éginhard : il compta parmi les artisans de l'œuvre scolaire et de la renaissance carolingienne. Grande personnalité intellectuelle, artistique et politique, il fut également l'auteur de la première biographie de Charlemagne, aux alentours de l'an 830. Il mourut en 840 à l'abbaye de Saint-Marcellin-et-Saint-Pierre de Seligenstadt.

Guillaume d'Aquitaine (ou de Gellone) : comte de Toulouse, duc d'Aquitaine, marquis de Septimanie, il fut un aristocrate et militaire de premier plan. Il mourut en 812 ou 814, dans l'abbaye de Gellone qu'il avait fondée et où il s'était retiré.

Notker de Rhemus : Carloman I^{er}, frère de Charlemagne, eut bien deux fils (dont un prénommé Pépin), mais aucune source historique n'est précise quant au prénom, à la date de décès et au parcours du second, présenté ici de façon romancée.

Semen I^{er} Lupus : fils de Lupus II (présumé avoir participé à la bataille de Roncevaux) et frère cadet de Sanche I^{er} Lupus, qui lui céda le pouvoir en 812. Semen devint alors duc de Vasconie jusqu'en 816, date de son décès lors d'un combat contre les Francs.

Sanche I^{er} Lupus : surnommé « le meilleur cavalier de Pampelune », il fut duc de Vasconie de 800 à 812 et mourut en 816 lors d'une bataille contre les Maures.

Adallinde : identifiée vers l'an 806, elle fut la concubine de Charlemagne, à qui elle donna un fils. La suite et la fin de sa vie restent imprécises.

Wala : cousin germain de Charlemagne, il fut comte palatin de Saxe puis moine bénédictin et joua un rôle politique de grande importance. Il décéda en 836 à l'abbaye de Bobbio qu'il dirigeait.

Benoît d'Ariane : aristocrate d'origine wisigothe et influent conseiller de Louis le Pieux. Sa réforme du monachisme fut essentielle et il participa activement à la renaissance carolingienne. Il décéda à l'abbaye de Kornelimünster en 821.

Ermengarde : aristocrate, fille du comte Ingram de Hesbaye et future impératrice de par son mariage avec Louis le Pieux, à qui elle donna quatre enfants. Elle mourut à Angers en 818, alors qu'elle accompagnait son époux devenu empereur.

Chorson : il fut le premier comte de Toulouse, dans la dernière partie des années 700. L'Histoire ignore ce qu'il devint après son éviction consécutive à un serment d'allégeance concédé au duc de Vasconie Lupus II.

Noms actuels des villes citées

Aachen : Aix-la-Chapelle

Acqs : Dax

Aginum : Agen

Andiaco : Angeac

Arvernus : Clermont-Ferrand

Aurelianorum : Orléans

Barcilonum : Barcelone

Begorra : Bagnères-de-Bigorre

Benarnum : Lescar

Burdigala : Bordeaux

Camaracum : Cambrai

Ecolisna : Angoulême

Elimberrum : Auch

Iluro : Oloron

Kleve : Clèves

Köln : Cologne

Lapurdum : Bayonne (les caves décrites de façon très romancée dans ce récit existent encore de nos jours et sont bien au nombre de cent trente-huit.)

Leodium : Liège

Lugdunum : Lyon

Mettiss : Metz

Pagus Gabalitanus : Pays gabale : le Gévaudan

Pictavis : Poitiers

Pompaelo : Pampelune

Regensburg : Ratisbonne

Rhemus : Reims

Suessionum : Soissons

Tolosa : Toulouse

Treci : Troyes

Virdunum : Verdun

Patrick McSpare, de son vrai nom Patrice Lesparre, est romancier et scénariste. Originaire du Sud-Ouest, il a longtemps vécu à Bayonne et réside à présent dans l'intérieur du Pays Basque.

Du même auteur, chez d'autres éditeurs :

Romans :

Les Haut-Conteurs (avec Oliver Peru) :

1. *La Voix des Rois*
2. *Roi Vampire*
3. *Cœur de Lune*
4. *Treize damnés*
5. *La Mort noire*

Les Héritiers de l'aube :

1. *Le Septième Sens*
2. *Des profondeurs*
3. *Hantise*

Comtesse Bathory

Victor London : L'ordre Coruscant

Aelfic

Mérovingiens : Les royaumes naissent de l'ombre

Les Haut-Conteurs Origines : Le Songe maudit

Harley King, détective de l'invisible : Là où pleurent les âmes

Totem Tom :

1. *Necropolis*

2. *Ex-nihilo*
3. *Trinité* (à paraître)

Nouvelles :

Kroak : dans l'anthologie *Dyrméa*

L'inv-ind : dans le roman *Darryl Ouvremonde*

Selanka : dans l'anthologie *Légendes abyssales*

La Maison des araignées : dans l'anthologie *Dans l'ombre*

Le mal caché : dans l'anthologie *Trolls et légendes*

Master and servants : dans l'anthologie *Dimension supers-pouvoirs*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

© Bragelonne 2021

Illustration de couverture :
Didier Graffet

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-1726-9

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr